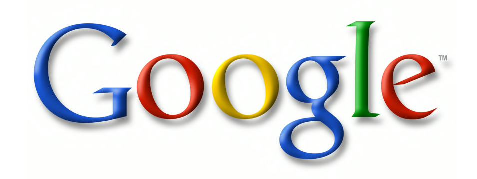
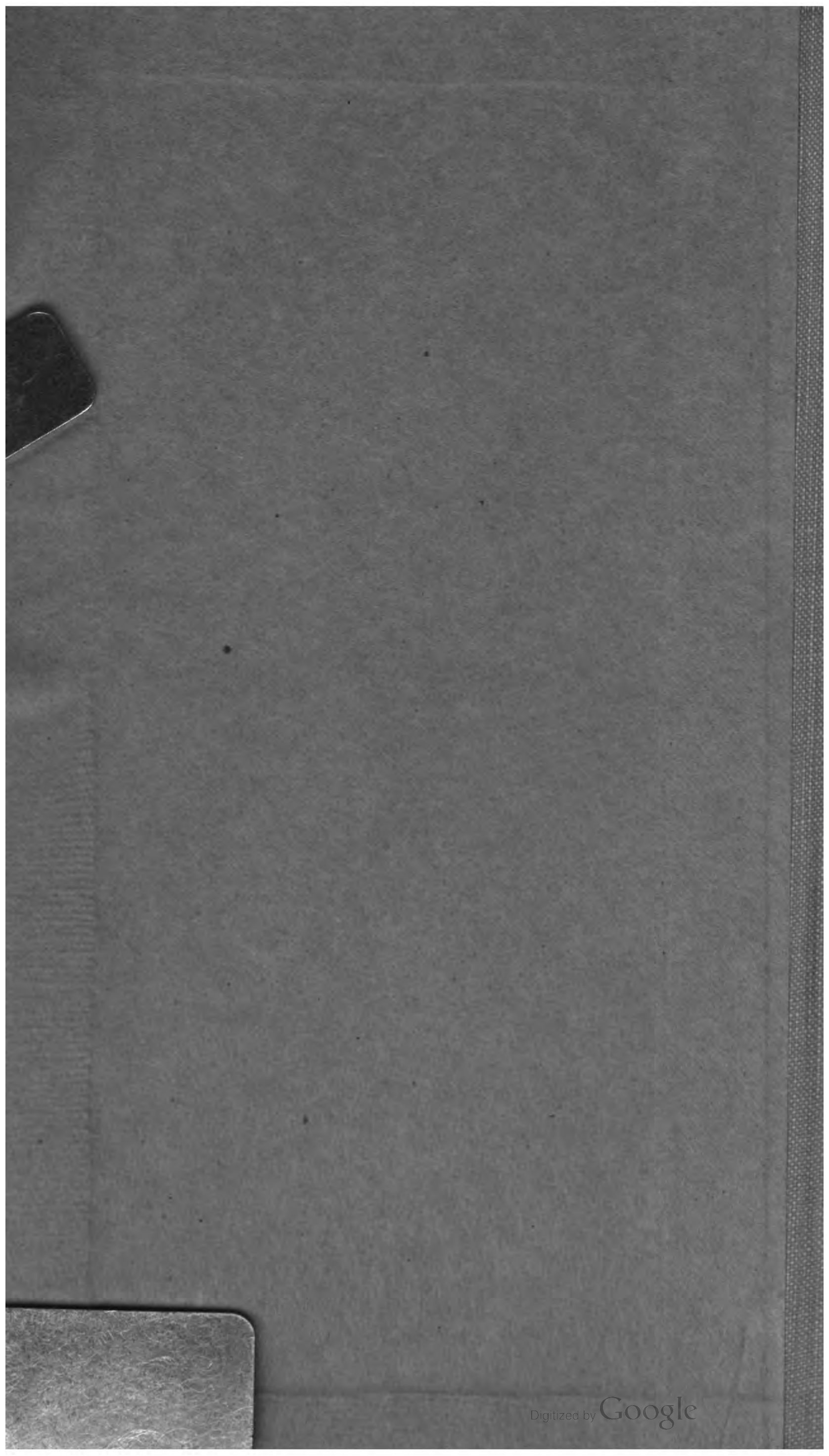
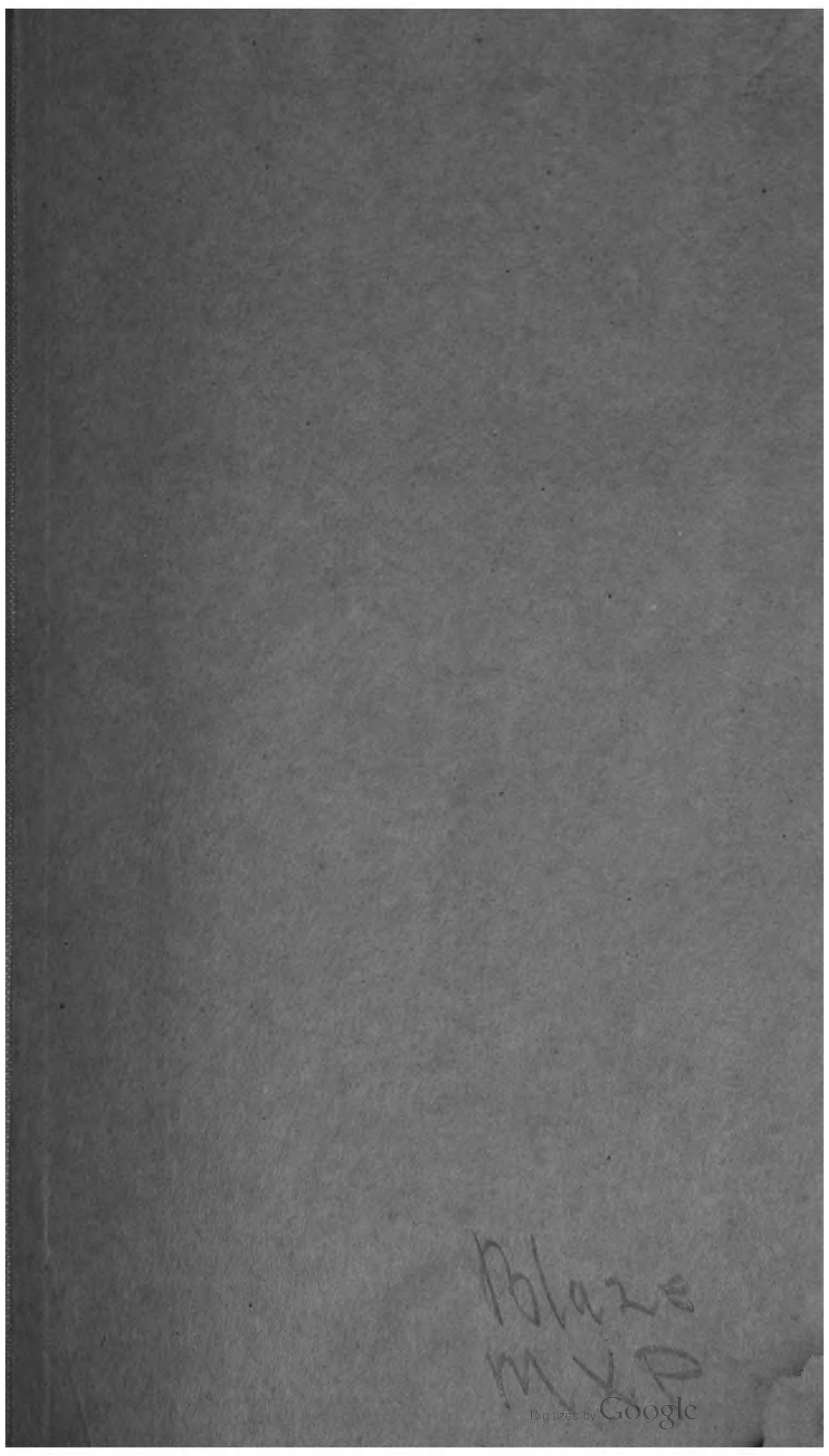





Blaze

LE
CHASSEUR
AU
CHIEN COURANT.

Imprimerie de L. B. Thomassin et Compagnie, rue Saint-Sauveur, 30.

LE CHASSEUR AU CHIEN COURANT,

contenant

LES HABITUDES, LES RUSES DES BÊTES; L'ART DE LES QUÊTER, DE LES JUGER ET DE LES DÉTOURNER; DE LES ATTAQUER, DE LES TIRER OU DE LES PRENDRE A FORCE; L'ÉDUCATION DU LIMIER, DES CHIENS COURANTS, LEURS MALADIES, ETC.;

FORMANT, AVEC *le Chasseur au chien d'arrêt*, UN COURS COMPLET DE CHASSE A TIR ET A COURRE,

Par Elzéar Blaze,

Auteur du *Chasseur au Chien d'Arrêt*, etc.

> Romanis solemne viris opus, utile famæ,
> Vitæque et membris. . .
>
> HORACE.

TOME SECOND.

PARIS.

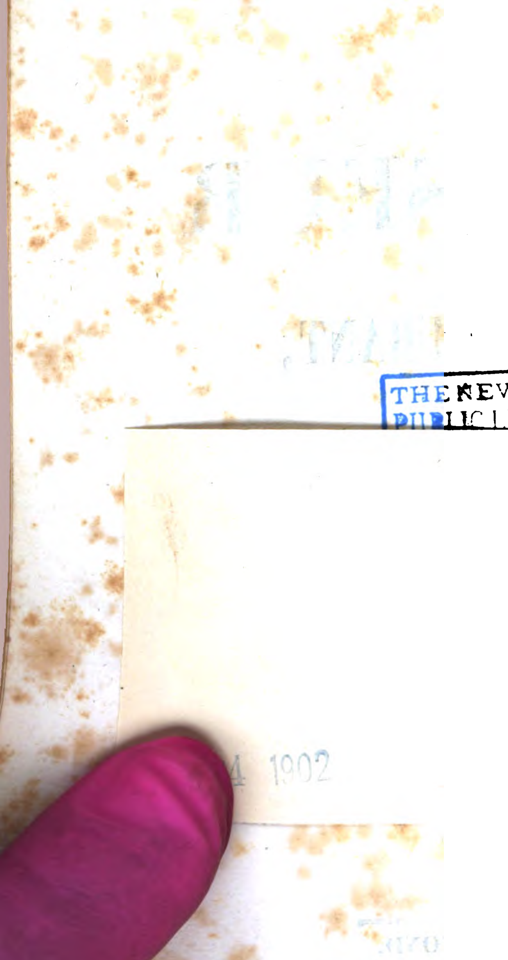
L'AUTEUR-ÉDITEUR, RUE DU FAUBOURG S.-MARTIN, 55;

BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL, GALERIE DE CHARTRES, 2 ET 3.

—

1838.

V



LE CHASSEUR

AU

CHIEN COURANT.

CHAPITRE XIV.

LE LIÈVRE.

Celui qui court deux lièvres n'en prend point.
Sagesse des nations.

Dans le premier volume nous avons épuisé toutes les questions théoriques ; nous avons décrit la chasse des deux animaux qui sont les plus faciles à poursuivre ; à présent nous allons aborder les grandes difficultés, franchement, et sans en éluder aucune.

Si la chasse du lièvre au chien courant n'est pas aussi brillante que celle du cerf et du che-

vreuil ; elle est certainement la plus savante et la plus instructive. Des chiens qui chassent bien le lièvre peuvent se présenter partout : on se fera plaisir et honneur de les admettre dans les meutes des princes et des rois. Un chien qui vient de chasser le lièvre trouve autant de facilité s'il chasse un cerf, que l'écolier, sortant de traduire Tacite, à qui l'on demande une version du *De Viris*. Cela se comprend facilement : le lièvre, étant très-petit, laisse moins d'odeur que les grosses bêtes, dont les voies sont toujours à plein nez ; ses émanations se dissipent plus vite, et puis la nature a doué cet animal d'une infinité de ruses pour sa conservation. Les chiens qui savent les déjouer, sans recevoir les conseils des chasseurs, sont rares, et, lorsqu'il en rencontre, un amateur doit les acheter à tout prix,... s'ils sont à vendre.

La chasse du lièvre est plus amusante que celle du lapin, car elle dure plus long-temps ; plus agréable que celle de la grosse bête, parce qu'on revoit souvent l'animal que l'on poursuit ; on se trouve plus près des chiens, on les entend ; et cette délicieuse harmonie donne au chasseur une jouissance toujours nouvelle, quoique souvent répétée : et puis tout homme qui possède une chasse n'a pas pour cela des cerfs et des chevreuils, mais à coup sûr il a des liè-

vres. Cet aimable animal se rencontre partout, excepté dans l'île d'Ithaque. Aristote, Pline, Hérodote nous assurent que dans le royaume d'Ulysse les lièvres ne vivaient pas ;

Una negat lepores tellus prudentis Ulyssis. (1)

C'est sans doute par cette raison que cet illustre Grec voyageait si souvent ; qu'aurait-il fait dans cette bicoque où l'on ne peut pas rouler un lièvre de temps en temps ? Mais, en revanche, dans les îles sacrées, ces animaux multipliaient à l'infini, car il était défendu d'y introduire des chiens. (2)

Le grand seigneur et le plébéïen, l'académi-

(1) Natalis comitis, *de Venatione*.

Au reste il ne faut pas croire tous ces auteurs sur parole ; Noël Le Comte, que je cite ici, n'y regarde pas de bien près avant d'affirmer des rêveries renouvelées des Grecs. Par exemple, dans un autre passage de son poème, il parle des lièvres blancs qui sont dans les Alpes, et là-dessus il dit avec un grand sérieux que ces animaux ne sont blancs que parce qu'ils mangent de la neige, et qu'au dégel ils deviennent roux.

Creduntur nivibus pasci, niveus color illis
Est quia. Cœrulea glacies quo tempore primum
Liquitur, et gelidæ labuntur montibus undæ,
Paulatim color est illis rubicundus. In illum
Vertitur hic candor, vix credas esse priores.

(2) Xénophon.

cien et l'épicier ont le même plaisir à chasser le lièvre; on le tue avec un chien comme avec cent. La chasse du lièvre étant celle qu'en général on fait le plus souvent, celle qui demande le plus de science, de calcul, d'expérience, nous traiterons amplement cette matière dans ce chapitre, parce qu'il s'adresse à l'immense majorité des chasseurs. Nous ne craindrons pas d'en trop dire, le danger serait plus grand d'oublier quelque chose. Le lièvre est l'animal que j'ai le plus chassé, celui dont les ruses variées à l'infini ont le plus agité mon cœur, tant par le plaisir de les déjouer que par la peine d'être vaincu par elles.

> Ille meos, solus qui me sibi junxit, amores
> Æternos habeat lepus, et totam occupet artem. (1)

Pour première condition, il faut que le chien ou les chiens avec lesquels vous voulez chasser soient bons. Certes, le chien le plus ordinaire peut suivre la voie d'un lièvre qui court dans un bois où la rosée n'est pas encore séchée; mais le lièvre ne se borne point à courir dans les bois, il sait que les chiens sentent l'odeur qui s'échappe de son corps, il cherche à la neutraliser en se mêlant dans un troupeau de moutons,

(1) Savary. *Album Dianæ Leporicidæ.*

en passant dans la poussière des chemins, en traversant les étangs et les rivières.

Tous les chasseurs en ont fait la remarque : un lièvre, lorsqu'il revient du gagnage, marche toujours sur l'endroit où ses pieds feront une moindre empreinte. Cet animal ne vit, pour ainsi dire, que la nuit; il passe la journée à trembler ou à dormir. Aussitôt que le soleil descend vers l'horizon, le lièvre va chercher sa nourriture; s'il rencontre une hase, il fait l'aimable avec elle, il trotte, il mange, il jouit de son bonheur, jusqu'à ce que le bruit d'une feuille qui tombe vienne le remplir de terreur. Avant d'arriver à l'endroit choisi pour creuser son gîte, il fait cinq ou six grands sauts à droite, à gauche, pour que dans ses pas il existe une solution de continuité. Suivez un lièvre sur la neige, la chose est très-facile, à la fin vous arrivez à bout de voie, vous n'apercevez plus rien; le lièvre est à vingt ou trente pas de vous, il a fait un bond, et puis un autre, et puis un autre; il s'est gîté dans l'intention de rester là tout le jour : regardez bien, votre lièvre s'est fourré sous la neige, à deux ou trois pieds en avant d'un trou que vous devez apercevoir. Souvent aussi la chaleur de son corps a fait fondre la couverture, et vous voyez une grande tache noire sur un drap blanc; si vos yeux ne décou-

vrent rien, décrivez plusieurs cercles de dix, vingt, trente pas de rayon, et le lièvre partira sous vos pieds en faisant voler en l'air la neige qui le couvrait.

Voilà du calcul : cet intéressant quadrupède se souvient fort bien de tous les sentiers qui traversent le bois, il les parcourt de cent manières; ses allées et ses venues prouvent son intelligence et sa sagacité.

Hélas! il a beau faire, l'homme est là! Ce grand ennemi des lièvres arrive avec des chiens, avec une arme terrible; si le pauvre animal échappe aujourd'hui, demain, à tant d'efforts réunis pour le prendre, je crains bien que la semaine ne se passe pas sans que son râble, artistement lardé, ne figure sur une table entourée de joyeux convives. Est-ce donc une si triste destinée? Non, vraiment. Pour oraison funèbre, on raconte les derniers exploits de l'animal; chaque morceau que l'on avale est accompagné d'excellent vin. Ma foi, ce doit être fort agréable que de finir ainsi.

Pour chasser aux chiens courants avec espoir de succès, il ne faut pas choisir un temps sec, les chiens perdraient souvent la voie et tomberaient en défaut; la poussière, entrant dans les naseaux, leur ôterait tout sentiment. Les vents humides sont excellents pour ce genre de chasse;

par la même raison les vents secs ne valent rien, ils emportent la voie, ils la dessèchent, ils la *vaporisent*, et lorsque les chiens arrivent, ils ne peuvent plus en reprendre. Les terrains couverts sont préférables à ceux qui sont nus : dans les premiers, le corps du lièvre touche toujours à quelque chose, tandis que dans les autres l'animal ne touche la terre que du pied. Quand il gèle, cette chasse est dangereuse pour les chiens, parce que, courant sur un sol trop dur, leurs pieds s'usent, se dessolent, et puis il faut attendre long-temps pour qu'ils soient guéris. Une des premières conditions de réussite à la chasse du lièvre, c'est de considérer le temps : s'il fait trop chaud, s'il gèle, si la terre est couverte de neige, si cette neige fondant inonde les sillons, si le vent est très-fort, restez chez vous. Le père La Broussaille avait coutume de dire : « Quand il fait de ces temps-là, il vaudrait mieux qu'il n'en fît pas du tout. » Vos chiens se fatigueraient inutilement, et vous les accuseriez à tort de tous les défauts dans lesquels ils tomberaient. Il vous faut des temps mixtes, un ciel gris, des vents frais, ni trop forts ni trop froids, une terre humide et non boueuse; avant de partir assurez-vous-en vous-même.

« Quel temps fait-il, disais-je un jour à mon domestique ?

— Le temps sent le fromage. »

Au lieu d'ouvrir la fenêtre, il avait ouvert la porte d'une armoire où mon déjeuner de chasseur était préparé.

On part le matin, quand la rosée a disparu. Si vous chassiez auparavant, vos chiens trouveraient la chose trop facile, ils sentiraient à plein nez, et plus tard, quand la terre serait sèche, ils ne voudraient plus rien faire : un gourmand qui commencerait son dîner par un faisan truffé ne voudrait plus manger de bouilli.

Arrivé au bois, vous découplez les chiens. Cette opération peut se faire aussi dans les regains, dans les guérets, partout enfin où l'on croit pouvoir rencontrer un lièvre. Au chapitre du *Lièvre*, dans *le Chasseur au chien d'arrêt*, j'ai déjà dit où l'on doit chercher cet intéressant animal, suivant les temps et les saisons. Je ne le répèterai point ici, mais je consignerai une observation nouvelle. Lorsque vous trouverez un lièvre dans un endroit, le jour de l'ouverture de la chasse, souvenez-vous-en, et l'année d'après revenez au même lieu, vous en rencontrerez probablement un autre, si toutefois le champ est planté de la même manière. Ce champ, par sa position, par sa culture, par son exposition, réunit toutes les conditions nécessaires à la sécurité, au bien-être d'un lièvre; chaque année, à la même

époque, le temps étant le même, un lièvre doit s'y gîter.

Nous étions en chasse à Chenevières le 1er septembre dernier : vers midi, tous les amis se dirigeaient du côté des cantines, lorsqu'une idée me vint, un souvenir traversa mon cerveau, je le saisis au passage. « Messieurs, dis-je, avant de déjeuner je veux aller visiter une petite pièce de sainfoin grande comme un billard ; l'année dernière, à pareil jour, j'y ai tué un lièvre, je veux voir s'il y est encore.

— Si vous l'avez tué, il n'y est plus.

— Je veux m'en assurer. »

Un quart d'heure après le lièvre était dans mon carnier.

Si vous avez une trompe, il vous est permis de sonner une *quête* de temps en temps ; si vous n'en avez pas, ce qui, du reste, vaut bien mieux, vous excitez vos chiens de la voix et du geste, vous battez vous-même les buissons, les touffes d'herbe, pour faire partir le lièvre.

Notez bien qu'une seule personne doit parler aux chiens, et c'est celle qu'ils connaissent le plus. Les autres chasseurs doivent se taire, à moins qu'un chien ne s'écarte ; alors ils ont le droit de le renvoyer, pour qu'il cherche ou suive avec les autres. Lorsqu'un étranger parle aux chiens, non seulement ils n'obéissent pas,

mais le cliquetis de toutes ces voix diverses les déroute, ils ne savent à qui entendre, et ils font des sottises. Supposons que vous êtes la personne dont je viens de parler, vous devez nommer vos chiens, les encourager en leur disant : *Ho! ho! lance! Rustaut, lance! Miraut, ho! ho!* ou bien : *au lit, au lit, mes chiens, au lit, Ramonaut, ho! ho!* et terminer par une petite ritournelle, en sifflant; les chiens s'habitueront facilement à votre petite chansonnette sifflée, et, chaque fois que vous la recommencerez, ils sauront ce que cela veut dire, ils chercheront; pour le moment, vous ne leur demandez pas autre chose. Vous devez être en avant de tous les autres chasseurs et en arrière des chiens, pour les regarder faire et ne pas courir le risque de marcher sur les voies. Du moment que vous vous apercevez, aux mouvements de la queue, aux renâclements du nez, qu'un chien a trouvé la nuit du lièvre, tâchez d'en revoir, si c'est possible, pour vous assurer si le chien emporte bien la voie ou s'il prend le contre-pied. S'il va de la plaine au bois, il est probable qu'il tient la bonne route; vous en serez encore plus certain si vous voyez que vos chiens la suivent avec nonchalance, car cette voie de la nuit est déjà refroidie, et, plus vous la suivez, moins elle doit avoir de sentiment. Parlez au chien qui l'aura trouvée, exci-

tez-le par ces paroles : *Ha ! il va là, Miraut, il va là, Tabouraut ; c'est de li, l'ami, c'est de li, tu dis vrai.* Il ne faut pas trop se piquer avec les chiens de suivre les préceptes de la grammaire, ni les règles de la prononciation. *Après, mes chiens, après*, sont des expressions consacrées par l'usage, pour engager les chiens à suivre, mais on prononce : *Aubrè, mes chiens ! aubrè.* Si vous voulez qu'ils entrent dans un fourré, dites-leur : *Oh ! laddan*, et non *là dedans* ; accoutumés qu'ils sont à l'ancienne orthographe, ils ne vous comprendraient pas. Habitude a force de loi ; si vous changiez de langage, vos chiens, passant dans une autre meute, seraient obligés de retourner à l'école.

Tout en continuant cette agréable conversation avec eux, il faut regarder en tous sens si vous ne voyez pas votre lièvre, soit au départ, soit au gîte. Il est essentiel de connaître le lièvre que l'on chasse, il est bon de savoir si c'est un bouquin ou une hase, d'abord pour ne pas prendre le change, si plus tard il en fait courir un autre à sa place ; ensuite il est telle circonstance où, découvrant que c'est une femelle, il pourrait se faire que vous ne voulussiez pas la tuer. Un véritable amateur ne doit pas chasser les hases, pour ne pas dépeupler ses bois, et puis, parce que la chasse de la hase n'est point agréa-

ble, surtout au forcer. La femelle du lièvre n'aborde jamais franchement la question; on passe le temps à lever des défauts causés par des retours ou des relaissés perpétuels; il en est de même de la chasse du levraut. Parlez-moi d'un bouquin aux jarrets solides, il fuit noblement devant les chiens, et vous entendez toujours la musique. Gaston-Phébus prétend qu'on ne peut pas distinguer le mâle du lièvre d'avec la femelle; il paraît qu'à l'époque où vivait ce brave chevalier la science était fort arriérée; nous avons marché depuis ce temps. Or, vous savez qu'au gîte le mâle a les deux oreilles réunies, et la hase les tient séparées; si vous ne le saviez pas, je suis très-flatté de vous l'apprendre.

Du Fouilloux, dans sa *Vénerie*, dit : « On cognoist le masle en le voyant partir du giste, parce qu'il a le derrière tout blanchastre, comme s'il avoit esté plumé; ou bien le cognoistrez par les espaules, lesquelles sont communément rouges, aïant parmy quelques poils longs; semblablement le cognoistrez à la teste, laquelle il a plus courte et plus joffue que la femelle, le poil et la barbe des joues longs, et volontiers les oreilles courtes, larges et blanchastres, qui est au contraire de la femelle, car elle a la teste longue et estroite, et les oreilles grandes, le poil de dessus l'échine d'un gris tirant sur le noir. »

Tout cela n'est pas toujours vrai, car en tous pays les lièvres ne sont point de la même couleur; mais un signe certain pour distinguer le sexe de l'animal, c'est par les repaires. Si vous n'avez pu le voir au gîte, vous pourrez encore le reconnaître pendant que les chiens déferont sa nuit. En suivant, regardez les endroits où les chiens crient le plus, vous verrez souvent de petites crottes : celles du mâle sont petites, parce que lui-même est plus petit que la hase; elles sont sèches, parce que, courant davantage pendant la nuit, il n'a pas le temps de les bien confectionner; elles sont pointues par un bout parce que.... ma foi, parce que son habitude est de les faire ainsi : celles de la femelle sont rondes, beaucoup plus grosses et visqueuses.

Le bouquin a plus de jambe et de talon que la hase; il a le pied beaucoup plus court, plus serré, plus pointu. En fuyant, il appuie plus des griffes que des talons; ses ongles sont gros, courts, usés, toujours serrés et enfoncés; il a moins de poil sous le pied, chose facile à reconnaître lorsqu'il laisse une empreinte dans un terrain boueux. Il est facile de déduire la raison de tous ces signes : le mâle passe toute la nuit à courir, il fait énormément de chemin, par conséquent ses ongles et le poil de ses pieds doivent s'user davantage. Un lièvre mâle est toujours

amoureux; toujours il cherche une femelle à courtiser. Je connais des hommes qui sont un peu lièvres de ce côté-là. Beaucoup d'animaux ont une époque fixe pour s'accoupler; le lièvre et le lapin sont toujours prêts.

La hase a le talon étroit, le pied long, large, garni de poils. C'est tout naturel: étant souvent pleine, elle est plus lourde, son ventre pèse davantage sur les quatre pieds; ses ongles sont pointus et menus, ils s'écartent les uns des autres et n'entrent pas beaucoup dans la terre, parce qu'elle appuie plus du talon que des griffes.

Vous reconnaîtrez encore le sexe du lièvre avant d'avoir lancé l'animal: le mâle a fait des ruses plus longues; la femelle a tourné sur elle-même comme un lapin. Elle ne s'écarte pas des lieux qu'elle habite; le bouquin est un hussard toujours au galop. La femelle part plus vite, elle ne se laisse pas chercher long-temps, elle a peur, elle se sauve; le bouquin, comptant sur la force de ses jarrets, ne bouge pas: « J'ai le temps, dit-il; lorsque je le voudrai, je mettrai vite un long espace entre les chiens et moi. » Voici une méthode beaucoup plus simple pour distinguer le sexe de l'animal. « Qui vouldra cognoistre le masle de la femelle, Archadius dit qu'il faut regarder es parties de nature, car le

masle n'a qu'ung pertuis et la femelle en a deux, ceci est pour certain. » (1) Vous le voyez, rien n'est plus facile, il ne s'agit plus que d'y aller voir. Si, lorsqu'il part du gîte, vous le voyez dresser une oreille et coucher l'autre, attendez-vous à combattre un compère vigoureux et rusé. Mais n'oublions pas que le lièvre n'est pas encore lancé; j'entends les vieux chiens qui réclament les avis de leurs camarades et les conseils des chasseurs; tous sont à bout de voie, l'odeur finit là. Vous en connaissez la raison, je vous ai déjà dit que le lièvre, avant de se gîter, *faisait* cinq ou six bonds à droite et à gauche.

Les chiens crient à de grandes distances les uns des autres, et cela sans bouger de place, parce que le lièvre n'a fait que poser pour resauter encore. Quoique ces voies soient de meilleur temps, plus fraîches que les précédentes, elles ont moins de sentiment parce qu'elles ne sont pas continues. Auparavant, le lièvre marchait, s'arrêtait, mangeait; à chaque station il laissait un peu de son repaire, et les chiens le sentaient à plein nez. Supposez qu'un homme laisse tomber des écus sur une route, et que toutes ces pièces soient à quelques pouces les unes des autres, rien n'est plus facile que de les ra-

(1) *Le bon Mesnager*, par Pierre de Crescens. Paris, 1536.

masser en suivant le filon; mais s'il les jette à dix pas de distance en tous sens, la chose ne sera point aisée, il faudra vraiment du travail pour les retrouver. Une pièce n'indique nullement la position d'une autre. De ce que le lièvre a passé là, rien ne prouve qu'il soit ici; une chose seulement est certaine, c'est qu'il est dans un rayon plus ou moins grand de l'endroit où vous êtes. Ici je dois vous faire une petite observation; elle est chez moi le résultat d'une longue expérience. Lorsqu'il fait clair de lune, les lièvres jouent entre eux, ils sautent, ils gambadent, et l'on trouve moins de continuité dans leurs voies. C'est alors beaucoup plus difficile de défaire leur nuit que dans les temps où la lune se cache. Souvent j'ai cru le lièvre gîté près de moi, parce que les chiens trouvaient des voies à cinq ou six pas de distance les unes des autres; je me trompais : le capucin avait fait quelques cabrioles, et puis il était parti.

Il faut parler aux chiens, les animer et les laisser faire; mais vous ne devez pas les trop approcher, car vous pourriez avec vos pieds détruire le peu de sentiment qui resterait à terre, ni trop les presser, car vous leur feriez sur-aller la voie. S'ils ne trouvent rien, faites-leur prendre des devants et des arrières, bientôt vous verrez l'un d'eux, quittant son incer-

titude, marcher d'un pas plus assuré. Vous devez juger au premier coup d'œil que celui-là sait ce qu'il fait, surtout si vous le connaissez pour avoir l'habitude excellente de ne point mentir. Poussez les autres chiens à sa suite, en criant : *Va li à Tabouraut, Tabouraut dit vrai, va li à Tabouraut.* Les chiens non seulement connaissent leur nom, mais encore ils savent ceux de leurs camarades; ils voient manœuvrer Tabouraut, ils entendent prononcer son nom, ils ne manqueront pas d'arriver à lui. Si le fouet vient cingler les côtes de Ramonaut, soyez certain qu'ils sauront pourquoi ce pauvre diable est puni; tous profiteront de la leçon. Quand on parle aux chiens, il faut affecter un ton ferme, et joindre à la voix haute et fière une petite nuance d'aménité.

Supposons cependant que Tabouraut n'ait pas dit vrai, tout le monde peut se tromper dans ce monde, vous n'avez point retrouvé la voie ni dans les devants, ni dans les arrières; dans ce cas les chasseurs doivent se réunir pour fouler avec les pieds les endroits qui peuvent servir d'asile à un lièvre. Il faut fouiller les buissons, visiter les haies, examiner les touffes d'herbe; n'en doutez point, votre lièvre est là; cherchez et vous trouverez. Lorsque le lièvre entend beaucoup de bruit, au lieu de se lever du gîte

il s'y enfonce davantage et ne part pas. Le vieux bouquin reste, parce qu'il est plein de confiance dans la force de ses jarrets ; le levraut ou la hase pleine restent parce qu'ils craignent d'être gueulés au lancer ; ils ont raison, cet accident leur arrive quelquefois.

En foulant cette enceinte, si vous rencontrez des gîtes vieux et nouveaux, des grattis, du repaire frais, il est certain que le lièvre dont vous défaites la nuit habite ordinairement ce canton, et qu'il n'est pas fort éloigné ; raison de plus pour chercher encore, et vous finirez par le trouver. Il faut qu'il soit là, dans les environs, la science le dit ; s'il n'y était pas, il faudrait qu'il y vînt, pour que la science eût toujours raison.

Si vous voyez le lièvre au gîte, continuez à marcher en faisant vos remarques ; il faut que vous sachiez tout de suite s'il est mâle ou femelle, jeune ou vieux. Appelez vos chiens dans un sens opposé, et priez un de vos amis de mettre le lièvre debout.

Je connais des gens, ayant la prétention grande de passer pour chasseurs, qui, dans ce cas, ne se font point scrupule de viser le lièvre et de l'assassiner dans son gîte. Si vous arrivez sur eux, rouge de colère, ils vous diront : « Il vaut mieux tenir que courir. Un bon *tiens* vaut

mieux que deux *tu l'auras.* » Si vous les écoutez, ils vont, nouveaux Sancho Pança, vous assommer d'un déluge de proverbes ! Tournez-leur le dos, et ne vous retrouvez jamais avec eux en plaine et au bois; la fréquentation de ces gens-là pourrait devenir contagieuse pour vous, on croirait peut-être que vous leur ressemblez; et puisque je suis en train de vous débiter des proverbes, j'ajouterai celui-ci : « Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es. »

Soit que l'on chasse à tir ou à forcer, il faut que le lièvre soit lancé, couru ; jamais on ne doit le tirer au départ : ce n'est permis que dans la chasse au chien d'arrêt. Quant à le tuer au gîte, c'est toujours un crime que les professeurs ne commettent jamais.

Les bons chiens non menteurs nous asseurent à l'heure
Que non loing de ce lieu nostre lièvre demeure :
Je regarde attentif, tant que je l'apperçoy,
Bloti dedans son lict d'une motte à recoy ;
Il se serre en un tas et ne veut se lever,
Cuidant que passerions pour après se sauver :
Je crie, je le voy : chacun vient et s'advance,
Et s'approche joyeux, puis après je le lance
Du bout d'une baguette. . . . .

Vous voyez que Claude Gauchet, à qui j'emprunte cette citation, avait de bons principes, et qu'il chassait loyalement, comme tout honnête homme doit le faire.

Autant que possible vous ne devez point donner la bête à vue à vos chiens, parce que cela les engage à faire de grands efforts dans l'espoir de la prendre ; ils se mettent tout de suite hors d'haleine, ce qui les empêche de bien dresser la voie. Et puis chaque fois ils croiraient qu'on va recommencer pour leur faire plaisir, et, la chose n'ayant point lieu suivant leurs espérances, ils chasseraient mollement. Un jour Martin faisait en public ses étonnants exercices avec les bêtes féroces ; il était dans la cage du lion, lorsqu'une porte mal fermée s'ouvrit, et un ours énorme vint en tiers se mêler à la conversation. A la mine de ses deux interlocuteurs, Martin vit que la partie allait être chaude, et que sa tête pourrait bien servir d'enjeu : il prit sa résolution tout de suite, et d'un coup de poignard il étendit l'ours raide mort. Les spectateurs, effrayés d'abord, se rassurèrent ; Martin fut couvert d'applaudissements. Jamais la main d'un homme ne porta un coup plus sûr.

Le lendemain j'assistais à la représentation ; lorsque Martin entra pour faire sa visite au lion, quelques imbéciles qui se trouvaient près de moi se disaient entre eux : « Tu vas voir tout à l'heure, quand il tuera l'ours. » Ces braves gens croyaient que tous les soirs, à pareille heure, Martin tuait un ours de Sibérie, et cela pour la

plus grande satisfaction de quelques badauds.

Par la même raison que vous ne devez pas donner un lièvre à vue à vos chiens, il ne faut pas débuter, quand ils sont jeunes, par les faire chasser au bois; il vaut mieux commencer par la plaine et par l'endroit où vous aurez moins de chance d'en rencontrer tout de suite. Il est bien que les chiens cherchent avant de trouver. S'ils étaient habitués à trouver en entrant en chasse, ils ne voudraient plus chercher.

Le lièvre est lancé, vos chiens ne l'ont pas vu. Ramenez-les tous ensemble près du gîte, chacun viendra plonger sa gueule pour avoir sa part de l'odeur; ils emporteront la voie avec bien plus d'ensemble que s'ils avaient eu le lièvre à vue. A présent, il ne s'agit pas de les exciter; il faut, au contraire, les retenir pour qu'ils n'aillent pas trop vite et ne s'essoufflent pas tout de suite. Parlez aux plus ardents pour les ralentir : *bellement, Miraut; bellement, Ramponneau;* lorsque vous verrez qu'ils suivent sagement, appuyez-les de la voix ou de la trompe : *Ha! il va là, Miraut; il va là, ha! ha! ha!*

J'entends la musique harmonieuse des chiens; elle est forte, vigoureuse, continue, sans arrêt, sans point d'orgue. « Quel plaisir non petit reçoit le veneur de voir ses chiens avec une belle armonie s'amuter bien aux trousses de la beste,

la courre ores par les voyes et ores à veüe ; s'ils tombent en défaut, le relever promptement avec plus ardent désir de faire mieux. Quand il void une autre fois le peureux lièvre courre avec tant d'habileté et de vitesse devant les chiens, leur faisant mille ruses, le voir plusieurs fois contourné, estant ores au milieu de tous, et tout soudain par grande agilité se démesler, et d'une grande vitesse leur donner encore une fois carrière. » (1)

Le moment où les chiens bien ameutés suivent leur lièvre, en criant à pleine gorge, est un des plus beaux de la journée ; on a bien plus de plaisir qu'après avoir pris ou tué le lièvre. C'est tout simple ; dans ce dernier cas on n'a plus d'incertitude, tous les désirs sont satisfaits ; c'est à peu près comme lorsqu'on revient d'un rendez-vous ou qu'on y va.

Marchez, suivez les chiens, tenez-vous près de leur queue, tant que vous pourrez, en ayant les yeux fixés du côté où doit être le lièvre ; tâchez de le voir le plus souvent possible, afin d'aider vos chiens à lever un défaut s'il y a lieu.

Si vous vous apercevez que vos chiens chassent un levraut trop jeune, il faudra les rompre

(1) *Fauconnerie* de Sainct-Aulaire, Discours du los de la chasse. Paris, 1619.

sur-le-champ et chercher un autre lièvre ; vous ne devez courir que des animaux ayant toutes leurs forces et pouvant se défendre. Quel plaisir auriez-vous si, quelques minutes après, votre levraut tombait dans la gueule des chiens ? Ce que je vous dis, Arrian le recommande fort ; il prescrit de laisser la liberté au levraut en l'honneur de Diane. (1)

Quelquefois le lièvre, entendant le tapage, part de lui-même, se glisse à travers les herbes en s'aplatissant comme une morue ; le chasseur qui le voit crie *tayau*, pour qu'on amène les chiens sur la trace.

Si l'on chasse à tir, voici le véritable moment de courir pour se poster sur les passages présumés du lièvre. L'un va l'attendre au carrefour où plusieurs sentiers se croisent ; il est probable qu'il viendra là, car le lièvre choisit toujours de préférence les chemins propres et frayés. Un autre connaît une clairière dans le taillis ; il sait que les lièvres aiment à la traverser, il va se mettre derrière un arbre ; un autre se fourre dans un fossé, s'y ennuie, finit par s'endormir, et c'est le lièvre qui l'éveille en franchissant le fossé ; l'animal semble se moquer de lui, car ses pattes ont fait voler la poussière dans les

(1) ARRIAN, chap. XXII

yeux du chasseur. Les malins, sachant que les lièvres ont l'habitude de revenir au lancé, laissent courir tout le monde; ils attendent le lièvre à la randonnée, et ils le tuent souvent si les autres ne l'arrêtent pas dans sa course. Cette chasse peut se faire avec des bassets. Le lièvre, n'ayant aucune crainte de la marche lente de ces chiens, va tout doucement, ne fait jamais de longues pointes, et le chasseur embusqué trouve fréquemment l'occasion de tirer.

Nous chassions un jour avec un jeune homme fort novice : le garde voulut lui faire la plaisanterie du lièvre empaillé. Ce tour consiste à remplir de paille la peau d'un lièvre, à l'attacher au bout d'une ficelle, et à la faire traîner dans le bois par un gamin. Les chasseurs sans expérience prennent cela pour un lièvre : ils tirent, et tout le monde rit. Notre jeune homme fut prévenu par un faux frère du projet tramé contre lui, et se promit bien de ne pas amuser la bande joyeuse à ses dépens; mais en voulant éviter ce léger malheur, il tomba dans un plus grand encore ; il ne sut pas discerner le vrai du faux : à ses yeux l'or n'était plus de l'or, c'était du chrysocale. Le lièvre passa trois fois sous son nez, il ne tira point; il le prit toujours pour un lièvre empaillé. Jugez de ses regrets lorsqu'il sut la chose; jugez des sarcasmes, des quolibets

dont on l'accabla. Nous le comparions au Gascon de notre La Fontaine qui, couché toute la nuit près d'une belle dame, avait senti plusieurs fois la barbe d'Eurilas.

Lorsque le lièvre est tué on sonne la mort, et, si l'on n'a pas de trompe ni de cors, on siffle, on crie d'une manière convenue d'avance pour rassembler les chasseurs et les chiens. Après que ceux-ci ont foulé le lièvre, qu'ils ont léché le sang, on recommence, on cherche un autre lièvre, et cela jusqu'au moment où les chiens sont trop fatigués pour continuer. On peut en tuer cinq ou six dans un jour; cela dépend des ruses qu'auront faites ces messieurs, et du temps qu'il aura fallu pour trouver l'occasion de les tirer.

Mais lorsqu'on force le lièvre, il est rare qu'on puisse recommencer dans la même journée. A cette chasse, les meilleurs chiens tombent en défaut; quand ces défauts ont lieu vers midi, qnand la terre est sèche, ils sont bien difficiles à lever. C'est là qu'on reconnaît le chasseur habile, car toute la science est là. Bien lever un défaut, c'est être excellent chasseur, bon observateur, bon praticien. Dans un défaut, la tête du chasseur fermente; toutes les ruses des lièvres anciens et modernes se présentent à son imagination; il se rappelle à l'instant tout ce

qu'il a vu, tout ce qu'il a lu; la théorie jointe à la pratique lui fournit aussitôt vingt ressources pour sortir d'un mauvais pas. Du moment qu'il a vu son lièvre, il en a pris le signalement; il sait qu'il est mâle ou femelle, jeune ou vieux, rouge ou gris, gris-blanc ou brun. Lorsque l'animal fatigué donnera le change en forçant un autre lièvre à courir à sa place, le chasseur, à la première vue, démêlera la ruse; il rompra les chiens qui prendraient le change, et les ramènera vers les lieux où le lièvre de meute est resté. Si c'est un jeune levraut que le vieux bouquin aura mis à sa place, vous le reconnaîtrez facilement aux fréquents retours qu'il fera sur lui-même, sans chercher de nouveaux pays; mais si le vieux bouquin met à sa place un vieux bouquin, c'est là qu'il faudra comparer, soit les connaissances qu'on a des deux animaux par le pied, soit les observations que l'on a faites à vue.

Quand les chiens sont en défaut, qu'on les voit le nez en l'air se consulter entre eux, c'est alors que le chasseur doit réunir toutes les ressources de son expérience. Si la terre est humide, si des nuages annoncent la pluie, il cherchera son lièvre dans les lieux secs, sur les coteaux, dans les endroits pleins de pierres; car si le lièvre rentre au bois, ce n'est pas pour y

rester, mais pour ruser un instant sur le bord des chemins et revenir aussitôt en plaine. Si le temps est sec et si le lièvre est un lièvre de bois, le chasseur le cherchera dans le bois, car si l'animal a fait une pointe en plaine, on peut être certain qu'il n'y sera pas resté. Cependant, avant de rentrer dans le bois, le chasseur fera bien de prendre des arrières en plaine, parce que plus tard le vent et le soleil pourraient dissiper l'odeur; tandis qu'au bois il sera toujours sûr de retrouver son lièvre, qui touchera nécessairement les herbes et quelques branches d'arbre, où les chiens long-temps après reconnaîtront facilement son passage. S'il fait chaud, vous pouvez hardiment parier que votre lièvre est sur le bord d'une luzerne ou d'un taillis, dans un champ rempli de hautes herbes, dans un jardin, tapi derrière un maître chou, dans des genêts, dans des landes, où il cherche à se garantir du soleil et des mouches.

Pour trouver le lièvre, il s'agit de manœuvrer comme nous l'indiquons dans le chapitre sur l'*Éducation théorique des chiens courants*. Il s'agit de prendre des devants et des arrières, petits d'abord et grands ensuite. Messire Robert de Salnove, dans sa *Vénerie royale*, conseille de commencer par les grands devants. Nous ne sommes pas de son avis. En débutant par de

petits cercles que l'on agrandit à chaque fois, on économise du temps et des pas; car si la chance est égale de trouver le lièvre près ou loin, il vaut mieux commencer par le chercher près de soi, on a l'espoir de ne pas faire les grands tours. Cependant il est une exception à cette règle : si le lièvre se jette dans un troupeau de moutons, il faut tout de suite courir de l'autre côté, prendre de grands devants, pour voir s'il a continué sa route; car si vous le suiviez à travers ces milliers de pieds de mouton, les chiens auraient beaucoup de peine à démêler la voie. Si les devants ne réussissent pas, prenez des arrières, car il est possible que le lièvre, après avoir gambadé quelque temps au milieu du troupeau, soit revenu sur ses pas. Si ces deux manœuvres ne donnent point de résultat, revenez à l'endroit du défaut, et cherchez votre bête à poil parmi les bêtes à laine; s'il existe près de là quelque murjet, une masure, un vieux mur, des ronces, vous y trouverez votre lièvre.

Au moment d'un défaut, voyez de quel côté se dirigeait l'animal, et prenez vos devants dans cette direction, à moins que vous n'aperceviez quelque obstacle qui aurait pu le forcer à revenir sur ses pas. Souvent un lièvre rencontre des chiens étrangers, des paysans qui le poursui-

vent, ce qui l'oblige à faire un hourvari qui n'entrait pas d'abord dans son plan de campagne. Dans ce cas, un chasseur expérimenté juge par les randonnées précédentes quel chemin a dù prendre le lièvre. Un lièvre s'accoutume facilement à répéter ses ruses : « Elles ont réussi, dit-il, pourquoi ne réussiraient-elles pas encore ? »

A l'aspect du terrain, un vrai chasseur doit dire en considérant le vent, le temps, la saison : « mon lièvre doit être ici ; » ensuite, si le lièvre ne s'y trouve pas,... ma foi, c'est la faute du lièvre. Napoléon, visitant un champ de bataille de la république, se faisait expliquer par les gens du pays la position des deux armées.

« Sire, dit le sous-préfet de Kaisers-Lautern, c'est là qu'était placée l'artillerie française lorsqu'elle foudroya les Prussiens.

— Ce n'est pas possible, dit l'empereur.

— J'ose assurer à Votre Majesté que....

— Ce n'est pas possible, monsieur.

— Mais, Sire, je l'ai vu.

— Vous vous trompez ; Kellermann était incapable de faire une telle faute, ses canons auraient été trop à découvert ; certainement ils étaient près d'un bois.

— Mais, Sire, le bois existait alors; on l'a arraché il y a quelques années.

— Eh ! que ne parliez-vous ? »

Quelquefois un troupeau de moutons passe sur la voie de votre lièvre, vos chiens arrivent et tombent en défaut; vous êtes dans un bois où l'on cuit du charbon, et le vent amène la fumée dans le nez de vos chiens; vous êtes dans une plaine couverte de fumier, vos chiens sur-allent les voies, ils ne sentent plus rien : il faut tout de suite sortir de ce cercle puant par de grands devants, et par des arrières si les premiers ne donnent point de bons résultats.

C'est une honte pour des chasseurs lorsqu'ils sont obligés d'abandonner un lièvre couru; il ne s'est pas envolé dans l'air, il n'est pas rentré dans la terre, (1) il faut le trouver.

Un lièvre met quelquefois beaucoup de mauvaise volonté à se laisser prendre, et c'est le jour où l'on compte le plus sur son râble rôti, qu'il prend plus de plaisir à se sauver de la musique du tourne-broche. Le curé de Friaize, près de Courville, avait besoin d'un lièvre pour régaler quelques amis le jour de la fête patronale de

(1) Cependant cela se voit quelquefois : j'ai vu des lièvres se fourrer dans des terriers de lapins, et même dans des terriers de renards; dans ce dernier cas, le remède ne valait pas mieux que le mal.

l'endroit. Il alla donc se mettre à l'affût plusieurs matins et plusieurs soirs de suite ; le lièvre ne vint pas. La veille de cette solennité, notre bon curé rencontre un petit garçon.

— Bonjour, monsieur le curé ; je vous ai envoyé un lièvre.

— Ah! mon bon ami ; tu m'as rendu service, et je veux te donner quelque chose : tiens, voilà vingt sous.

— Merci, monsieur le curé.

Le bon pasteur rentre au presbytère et demande à voir le lièvre. Sa gouvernante, étonnée, dit qu'elle n'a vu ni le lièvre ni le petit gamin. « Il viendra sans doute ce soir, » dit le curé. Le soir le lièvre ne vint pas.

Le lendemain le curé monte à l'autel, entonne le *Credo,* et, pendant que le chœur chante, il engage la conversation avec celui qui servait la messe.

— Tu te prépares joliment à faire ta première communion ?

— Comme les autres, monsieur le curé. Je vais au catéchisme, à confesse.....

— Oui, et tu dis des mensonges.

— Moi ? pas capable, monsieur le curé.

— Ne m'as-tu pas dit hier que tu m'avais envoyé un lièvre ?

— Oh ! ça c'est vrai.

— Eh bien ! ce lièvre où est-il ?

— Est-ce que je le sais, moi ?

— Comment, tu me l'envoies et tu ne sais pas où il est ?

— Non. Je l'ai rencontré dans la plaine, vous étiez à l'affût au coin du bois de Pinson, je lui ai dit d'aller vous trouver. Est-ce ma faute à moi s'il n'a pas suivi mon conseil ?

Le curé fit entendre une légère toux, il acheva son *Credo*.

— *Et vitam venturi seculi.*

— *Amen*, répondit l'enfant de chœur.

Après avoir fait vos devants et vos arrières, foulez avec soin tout le terrain, n'oubliez pas une touffe d'herbe ; quelquefois un lièvre reste blotti, et les chiens échauffés passent à côté de lui sans le sentir. Ils se pressent trop ; cherchant à l'envi l'un de l'autre, ils se heurtent, ils se dépassent et ne trouvent rien. Souvent j'ai vu partir un lièvre d'un endroit où, deux minutes auparavant, tous les chiens avaient passé, après avoir décrit inutilement plusieurs cercles ; j'étais revenu, j'avais recommencé ; les chiens, devenus plus sages, avaient quêté méthodiquement, et le lièvre sortant de terre était remis

sur pied. Ne croyez point qu'en faisant beaucoup de bruit vous parviendrez plus tôt à lever votre lièvre ; tout au contraire, la peur le cloue à terre ; plus il craint, plus il s'enfonce, et quelquefois il arrive que les chiens le prennent sans qu'il cherche à fuir. L'année dernière, un paysan m'apporta l'oreille d'un lièvre qu'il avait coupée en fauchant un regain de luzerne. Le pauvre animal, effrayé par plusieurs personnes qui se trouvaient dans le même champ, n'était parti qu'au moment où la faux lui avait fait cette amputation. J'eus d'abord quelque peine à croire la chose ; mais le lendemain j'allai quêter avec Presto dans les environs, je tuai le lièvre, et je vis que le morceau d'oreille s'adaptait parfaitement à ce qui restait. Vous le voyez, le lièvre n'est pas brave de sa nature ; il n'est pas tapageur, point querelleur ; et cependant le duc d'Épernon, brave soldat, compagnon de Henri IV, n'a jamais pu regarder en face un de ces animaux.

On pourrait citer de nombreux exemples de cette antipathie que certains hommes éprouvent pour certaines bêtes. Henri III, qui aimait les petits chiens jusqu'à la folie, ne pouvait voir un chat sans changer de couleur ; il pâlissait aussitôt et tombait en syncope. En présence de dix ligueurs, le duc d'Épernon mettait flamberge

au vent; s'il rencontrait un lièvre, il tournait casaque et partait au galop. Le poète Cornificus donne le nom de lièvres armés aux soldats qui fuient devant l'ennemi. L'Arioste en dit autant:

Che la vil plebe si mostri di cuor basso
Non vi maravigliate : che natura
E de la lepre haver sempre paura.

C'est une chose de la plus haute importance que de bien fouler l'enceinte où les chiens sont restés en défaut, 1° parce qu'il est humiliant de revenir de la chasse, bredouille; 2° parce que jamais on ne doit donner un second lièvre à courre aux chiens quand ils ont manqué le premier; 3° parce qu'en remettant le lièvre sur pied les chiens sont contents; ils profitent de la leçon, plus tard ils s'en souviennent et n'en sont que meilleurs; 4° parce que dans un relancé les chiens chassent avec beaucoup plus d'ardeur, et quelquefois ils poussent si fort la bête qu'ils ne lui donnent pas le temps de ruser; mais il ne faut fouler l'enceinte que lorsque tous les autres moyens sont épuisés. Avant de vous y décider, allez sur les chemins, et voyez si, dans la poussière ou dans la boue, vous ne retrouverez pas la voie. Votre lièvre passera toujours sur la partie du chemin qui lui paraîtra la plus dure; il sait que ses pattes n'y laisseront

point d'empreinte. Mais un lièvre ne pense pas à tout ; le terrain dur est souvent coupé par un endroit boueux, mou, couvert de poussière ; c'est là qu'il faut regarder, là seulement vous pourrez en revoir. Si vous avez à faire à un vieux routier de bouquin, soyez sûr qu'il épuisera toutes les ruses que contient sa gibecière ; il marchera sur la pointe de ses ergots, sachant qu'il laissera moins de sentiment ; il passera dans un guéret, reviendra sur ses pas et tâchera d'embrouiller le fil de toutes les manières.

Si le défaut a lieu dans un endroit où les chiens perdent leur avantage, comme, par exemple, sur un chemin poudreux, sur le sable ou dans l'eau, le lièvre n'ayant laissé que très-peu de sentiment et quelquefois pas du tout, vous devez prendre des devants et supposer que plus loin vous retrouverez une voie plus fraîche, surtout si le terrain vient à changer de nature. Le contraire arrive lorsque le défaut a lieu sur un beau terrain ; alors il est presque certain que le lièvre a fait un hourvari, qu'il est revenu sur ses pas, et dans ce cas il vaut mieux commencer par prendre des arrières, car, après avoir doublé sa voie, il est probable que votre lièvre aura fait quelques grands sauts pour se relaisser et se tenir coi.

Si les chiens chassaient mal au moment du

défaut, il est possible que le terrain désavantageux en soit la cause, et que la voie soit refroidie; il faut les pousser en avant sur un endroit plus favorable, où ils pourront en reprendre plus facilement. Quelquefois il arrive que ce défaut n'en est pas un, la voie suit bien, seulement un mauvais terrain vous a fait croire à une solution de continuité. Si le défaut est réel, vous devez tout de suite épuiser vos ressources par des devants et des arrières, et finir par fouler le canton; mais, je vous le répète, ne vous décidez à cela qu'après avoir employé tous les autres moyens, car vous sentez qu'en foulant vous n'avez pas besoin du nez des chiens, par conséquent il faut l'utiliser tant qu'il peut servir à vous faire retrouver votre lièvre. Si vous commenciez par fouler, lorsque vous voudriez manœuvrer vos chiens, ils ne sentiraient plus rien, la voie serait dissipée.

Il en est de même lorsque vous avez un bon ou un mauvais terrain à explorer avec vos chiens, commencez par le mauvais terrain; si vous perdiez votre temps sur le bon, le sentiment n'existerait plus quand vous arriveriez sur le mauvais: c'est comme un homme qui a deux poires, dont l'une commence à se gâter; il agit sagement en la mangeant la première, l'autre sera toujours bonne le lendemain.

Il arrive souvent que les jeunes chiens prennent le contrepied ; tout chasseur qui s'en aperçoit a le droit de tomber sur eux à grands coups de fouet, pour leur faire sentir l'inconvénient d'un hourvari fait mal à propos.

Au reste, dans une meute bien composée il existe toujours de bons chiens pleins d'expérience, qui d'eux-mêmes combattent les ruses du lièvre. Ils l'ont chassé souvent, ils savent comment il faut s'y prendre ; mais le lièvre est si malin qu'il les trompe quelquefois.

Le cuisinier du baron de R... avait été valet de chiens ; en faisant la mouée il apprit à faire la soupe ; ces deux choses ont entre elles une grande ressemblance. Quelques dispositions naturelles, développées par les leçons d'un chef habile, l'avaient peu à peu poussé dans l'art de manier une casserole. La place de maître-queux fut vacante, il l'obtint. Cardon, excellent nom de cuisinier, quitta le chenil pour les fourneaux. Général en chef d'une troupe de marmitons, tout en faisant paner ses côtelettes ou préparer les matières premières auxquelles sa science devait donner le poli de l'artiste, il parlait chasse, limier, meute, c'était son plus grand plaisir : on se souvient toujours de son premier métier. La cuisine était située de manière à voir tout ce qui se passait dans la plaine. Un jour le baron était

à la chasse ; il y allait tous les jours, le digne homme ! on avait beaucoup de monde au château ; les fourneaux étaient allumés, toutes les casseroles alignées présentaient un superbe front de bataille ; on n'attendait plus pour servir que le retour du maître. Il était retenu par un lièvre qui ne voulait pas faire connaissance avec le cuisinier. Tout à coup le maître-queux voit sortir le lièvre du bois : « Ah ! ah ! dit-il, le voilà « donc : va, cours, mon ami ! Miraut va venir « suivi de Rustaut, de Ramonaut, de... Bien ! « le voilà qui ruse... pas mal pour un lièvre ; il « revient sur ses pas, il retourne, il revient en- « core, le voilà rentré dans le bois ; les chiens « ne s'y tromperont pas : attention, voici Mi- « raut, voici Ramonaut, je les ai dressés, vous « allez voir beau jeu. »

Les chiens arrivent et suivent la voie du lièvre. « Bon, disait le cuisinier, tenant à la main « une casserole, qu'il secouait pour ne pas lais- « ser attacher le contenu contre le contenant ; « bon, c'est cela, Miraut, tu reviens, mon gar- « çon, retourne à présent. Voyez comme il « obéit, on dirait qu'il m'entend, quoique je « sois à une demi-lieue de lui... Mais... est-ce « possible ?... il file droit ! lui, Miraut ! lui, « Ramonaut ! ils filent droit ! » Animé par une noble indignation, le cuisinier développa toute

la force de ses poumons : hourvari ! hourvari donc ! cria-t-il d'une voix de tonnerre. C'était fort bien jusque-là ; mais le brave homme aurait dû songer qu'il n'était plus valet de chiens, il ne devait pas joindre le geste à ses cris. Emporté par la force de la situation, il renversa la casserole dans les brasiers du fourneau ; à l'instant, dix colonnes de fumée s'élevèrent en tourbillonnant, pour retomber en pluie de cendre comme une explosion du Vésuve. La batterie formidable de casseroles fut couverte d'une neige grise que le feu ne pouvait pas liquéfier, le dîner fut perdu, le baron manqua son lièvre, et voyez combien de maux produits par un hourvari !

Le lièvre n'est pas sorcier, mais il est calculateur. Lorsqu'on veut parler d'un homme étourdi, on a l'habitude de dire : « Il est comme les lièvres, il perd la mémoire en courant. » Ce proverbe est essentiellement faux ; celui qui l'a fait n'était certainement pas chasseur. Tout en courant, le lièvre se souvient très-bien des endroits qu'il faut éviter, de ceux où sa voie sera mieux remarquable. Le lièvre sait bien des choses : la nature et l'expérience lui ont appris que les chiens le suivent par l'odeur qu'il laisse sur son passage ; il n'ignore pas que, s'il court contre le vent, les chiens auront plus de facilité pour le sui-

vre, qu'ils percevront toutes les particules odorantes qui s'échapperont de son corps échauffé. Que fait-il alors? il se lance dans le vent; au lieu de l'avoir au nez, il lui tourne le cul, et, si le vent est fort, vif et sec, les voies seront bientôt ressuyées. Le lièvre ayant gagné de l'avance, quand les chiens arriveront, le sentiment qu'il aura laissé n'existera plus, le soleil et le vent l'auront évaporé.

Le lièvre sait que tel endroit est propice pour ruser; il part au triple galop pour se donner le temps d'arriver avant les chiens, et pour avoir le loisir de faire tous ses tours et retours sans être inquiété. C'est un curieux spectacle que de voir un lièvre dans cette position; plusieurs fois le hasard m'en a rendu témoin. Il va, il vient, revient encore; il marche sur la pointe de ses ergots, il voudrait bien ne pas toucher la terre; mais la chose est impossible, le pauvre diable est un quadrupède. Oh! qu'alors il voudrait bien changer ses quatre pattes contre les ailes d'un oiseau, ne fût-ce que pendant une minute; la belle volée qu'il ferait!

Le lièvre a tant de ruses qu'autrefois, lorsqu'un de ces animaux était manqué à plusieurs reprises, quand il savait déjouer toutes les finesses des chiens et des chasseurs, on ne manquait pas de dire qu'il était charmé, le lièvre

était sorcier. Quand on le rencontrait, on ne le chassait pas ; à quoi bon ? puisqu'avec lui tout était inutile. Dans tous les pays, tous les peuples ont eu cette croyance : en Allemagne, on appelle encore *hexen steige*, chemin des sorciers, la voie du lièvre à travers les blés, ce que nous nommons une coulée ; et de nos jours encore, dans notre bon pays de France, j'ai vu des gardes me dire sérieusement que tel lièvre était imprenable, que les coups de fusil glissaient sur son poil. Au château de Rongis, près de Valenciennes, un vieux lièvre avait la réputation d'être sorcier ; les gardes l'appelaient Gaspard, chacun assurait lui avoir tiré plus de cent coups de fusil ; aussi personne ne le tirait plus pour ne pas jeter sa poudre et son plomb inutilement. Lorsqu'un autre lièvre chassé faisait des ruses un peu compliquées, les gardes ne manquaient pas de dire : « Il a vu Gaspard. » On n'aurait jamais pu leur ôter de la tête que Gaspard était imprenable et invulnérable.

Gaspard était un vieux routier à moitié blanc; les gardes le reconnaissaient de loin, ils avaient grand soin de l'éviter en entrant en chasse ; ils savaient bien que s'ils le donnaient à courre aux chiens, la bredouille serait la triste conséquence d'une faute aussi grave : or, Dupont et son collègue tenaient fort à ce que leur maître ne revînt

pas bredouille. Ces braves gens me racontaient cela le plus sérieusement du monde. « Aussi, me disaient-ils, Gaspard sait bien que nous ne le chassons plus; tous les jours nous le voyons, il nous part sous les pieds... et, tenez, le voilà. » En effet un vieux bouquin venait de débouler à dix pas de nous, sans que les gardes fissent mine d'armer leurs fusils qu'ils avaient sur l'épaule; mais moi, qui ne crois pas aux sorciers, je couche le lièvre en joue. — Que diable allez-vous faire? me dit Dupont partant d'un éclat de rire. — J'ai voulu rouler Gaspard, lui dis-je en lui montrant le vieux bouquin faisant le manchon. Les deux gardes étaient stupéfaits, ils n'osaient pas toucher le lièvre; je le leur montrai : ce brave Gaspard était couvert de nobles blessures; ses oreilles percées comme une écumoire, sa peau à moitié pelée; ses pattes, raccommodées par les chirurgiens des lièvres, montraient que, plus d'une fois, il avait vu de près l'ennemi. On pouvait le comparer à ces braves invalides qui laissèrent un œil, un nez, un bras, sur chaque champ de bataille. Dupont et son compagnon regardaient, la bouche béante; ils commençaient à comprendre que tout cela pouvait être fort naturel; cependant lorsque, trois jours après, on leur dit que le lièvre n'avait pas pu être mangé tant il était dur, ils triomphèrent

en répétant partout : « Nous le savions bien, le lièvre était sorcier. »

Je ne connaissais pas alors la méthode que je vous donnerai plus tard, pour rendre tendre comme une meringue le lièvre le plus dur. Ce n'est que peu à peu que l'homme acquiert une somme de connaissances indispensables à son bien-être ; et malheureusement, quand il sait beaucoup de choses, il part pour faire le grand voyage. Le voilà bien avancé, ma foi ; c'était bien la peine.

S'il est surprenant que les gardes du château de Rongis aient cru qu'un lièvre pouvait être sorcier, invulnérable, il est encore plus étonnant que des écrivains du siècle dernier viennent nous débiter sérieusement de semblables aventures. L'auteur de l'*Art de toute sorte de Chasse et de Pêche* (1) raconte l'histoire d'un lièvre qu'il eut l'imprudence de courir le jour de Saint-Hubert, sans avoir entendu la messe. L'animal fit mille ruses ; il se mettait sur son cul en faisant le chandelier, (2) narguant les chasseurs, leur montrant les cornes ; aussitôt que les chiens arrivaient, il s'échappait toujours ; à la fin il les

(1) Paris, 1730.

(2) En Allemagne, on appelle cela faire le petit homme : *ein mannchen machen.*

attendit sur le bord d'un fossé ; quand ils furent tous près de lui, il leur dit : « N'est-ce pas bien courir pour un petit bonhomme. » Et pendant que chiens et chasseurs étaient effrayés de ce prodige, le lièvre s'en alla. Vous voyez donc qu'avant d'entrer en chasse, le jour de Saint-Hubert, il est prudent d'entendre la messe.

Le même auteur raconte une autre anecdote tout aussi extraordinaire, et cela se dit avec une bonne foi vraiment admirable ; vous allez en juger par cet échantillon.

« Un seigneur étoit à la chasse avec des gentilshommes qu'il avoit conviés ; il trouva un lièvre et le fit relancer deux ou trois fois par six lévriers ; le lièvre quitta sa tanière, et du premier saut s'éloigna des chiens ; il gagna le devant, soutint son avantage, et, comme naturellement il porte tout son courage, non au cœur, mais aux pieds, il ne touche presque pas la terre, il vole, il se dérobe aux chiens, il les laisse toujours derrière lui, et, levant les oreilles comme des voiles, la queue pour s'en servir de timon, battant des pieds comme si c'étoient des avirons, ayant la crainte pour son pilote, devient comme un navire d'air précipité par le vent, passe le vent, et arrive d'un bout à l'autre sans quasi toucher le milieu.

« Les pauvres chiens se tuent en courant ; cent

fois ils le tiennent, ils le bourrent ; cent fois il échappe, ils enragent ; ils redoublent leurs efforts, la foudre ne va pas plus vite ; ils ont le nez à la queue, les dents enfoncées dans la peau ; le lièvre, qui ne sait pas qu'il est charmé, doute s'il est pris ou non ; il se sent accroché au râble, aussitôt il se décroche, il court toujours, et toujours il s'étonne ; tantôt il est aux abois, et tantôt il ressuscite.

« Le veneur, surpris de voir qu'un lièvre triomphe de ses six lévriers, donne du cor, encourage ses chiens et court à perte d'haleine. Les piqueurs le suivent à toute bride. Le lièvre, voyant le doux charme qui lui sauve la vie, s'imagine d'être ce qu'il n'est pas ; après avoir bien couru, il tourne la tête, les chiens le talonnent, et s'enfuient de toute leur force. Le lièvre en même temps se rabat sur eux, et l'on dirait qu'il est devenu chien, et que les lévriers sont devenus lièvres. Quel plaisir de voir six braves lévriers fuir devant un misérable lièvre !

« Le valet de chiens, voyant ce bouleversement de chasse, s'écrie : *Hare, lévriers, hare, lévriers*; alors les chiens, se souvenant d'être chiens, tournent bride, et le lièvre, à grands coups de talons, s'éloigne d'eux. Tout cela, qui est surprenant, n'est encore rien au prix de ce qu'il arriva. Le

lièvre, lassé de courir, fait le rompu; il s'arrête, et les chiens aussitôt l'environnent ; mais quelles ruses ne fait-il pas ? Il tournoie, il saute, les chiens japent, mordent, tiennent, tuent; et néanmoins en voyant il semble qu'ils ne voyent rien, en mordant qu'ils ne mordent point, en tenant qu'ils ne tiennent pas, et en tuant qu'ils tuent encore moins. En effet le lièvre saute de rechef; le voici à la tête des six lévriers, le voilà à leurs queues, le voilà au milieu, il se glisse parmi leurs jambes, il vole par dessus leurs têtes ; les chiens, sautant et enrageant, se choquent tête contre tête ; la gueule béante, au lieu de mordre le lièvre, ils se mordent les uns les autres. Le valet de chiens se tue de crier, le lièvre meurt de peur, les chiens meurent de rage, et le lièvre, qui continue toujours sa manœuvre, voudroit être à cent lieues de là.

« Après leur avoir donné bien de l'exercice, en leur faisant faire la ronde et danser un branle de Poitou, deux pas en avant et un en arrière, il les remet à la courante et gagne pays. Les lévriers, qui se flattoient d'en faire bientôt la curée, et d'entendre leur valet sonner la mort du lièvre, sont plus étonnés que jamais. Cependant, pour leur honneur et pour leur intérêt, ils ne veulent point abandonner leur proie; ils courent après, et tous sont au désespoir, le liè-

vre d'être obligé de s'enfuir, les chiens de ne rien prendre, leur valet de chasser inutilement, les piqueurs de manquer leur dîner, et enfin tous meurent de faim et de soif, et ne laissent pas de galoper toujours.

« Le lièvre qui n'a pas envie de se laisser prendre, encore moins de se laisser écorcher, fait de grands efforts; mais, voyant qu'il est suivi de près et qu'il est las, il se jette dans un gros buisson. Les chiens arrivent et se mettent tout autour, se promettant de l'avoir bientôt. Quoique le lièvre se persuade qu'ils n'oseroient entrer dans sa bastille, qui est tout armée d'épines, néanmoins il fait semblant d'avoir peur, et se tapit; il répond tantôt à ce lévrier, tantôt à l'autre, et se repose toujours à son aise. Les pauvres chiens font mille efforts inutiles, et s'ils pouvoient parler, ils diroient sans doute que c'est quelque diable ou quelque sorcier qui a pris la figure d'un lièvre pour les ensorceler; car, sans cela, il n'est pas possible de croire que six braves lévriers, qui ont tenu un lièvre par la queue, ne le puissent prendre, et surtout eux qui en ont pris un si grand nombre en leur vie. Enfin le lièvre, après avoir bien rusé, sort de son fort, aussi alerte que jamais, et en deux sauts s'éloigne tellement des lévriers qu'il semble que le diable le dérobe à leur poursuite.

Alors les pauvres chiens demeurent bien camus, et c'est la première fois qu'ils font la curée en imagination. »

De même qu'aujourd'hui nous avons des chiens de bonne créance, qui suivent un lièvre dans la poussière et dans la boue, on avait alors des chiens qui savaient chasser les lièvres sorciers ; ceux-là se vendaient fort cher, car ils devaient être sorciers et demi.

On tient que Diane autrefois,
Quand elle honoroit notre terre,
Dans les plaines et dans les bois,
A tout gibier faisoit la guerre ;
Un de ses chiens pendant l'été,
Fatigué d'une longue course,
Trouva chienne mortelle, en cherchant une source,
Et fut épris de sa beauté.
Tout commerce d'amour chez elle étoit prophane.
Ce dieu fut de tout temps à sa cour maltraité,
Les nymphes le fuyoient, mais les chiens de Diane,
(Comme elle) n'aimoient pas garder leur chasteté ;
Moins encor en faisoit de nos trois chiens la mère,
Dont très bien prit à ses enfans,
Qui toute chose sçachant faire,
Sçavoient deffaire enchantemens,
Le plus rare de leurs talens
Et pour lors le plus nécessaire ;
Car lors partout c'étoit sorciers,
Lutins même, esprits familiers ;
Et dans les lointaines contrées,
Les bois étoient farcis de fées.

De trouver des sorciers presque dans tous états
On auroit pu faire gageure. (1)

Les chiens anglais sont renommés pour la chasse du lièvre ; ils sont en général plus fermes dans la voie, ils ne cherchent pas à se dépasser, ils se consultent entre eux pour savoir s'il faut retourner sur ses pas. Voici quelques vers où Savary, dans son charmant poème (*Album Dianæ Leporicidæ*), a décrit les qualités des chiens anglais d'une manière aussi élégante qu'exacte :

Nullus ab invento leporis deflectere nasum
Tramite sponte volet, solo latrabit in illo,
Cessantesque vias non ultrà inquiret eundo ;
Sed conversa redux leporis vestigia cautus
Expendet, donec quà se proripit ille
Detegat ; effugiumque prior qui senserit hæret,
Judicium donec firmet concordia fratrum.
Ambitione vagâ præeunti nullus honorem
Proripit, incœpto nec flectit ab ordine plantas.

Malgré ces vers, Juan Mateos prétend qu'en Espagne les chiens anglais ne font jamais rien qui vaille. Voici ce qu'il raconte à ce sujet : « L'amiral d'Angleterre vint en Espagne, et y amena son équipage pour courre le lièvre à la manière anglaise. C'était certainement la meil-

(1) *Les Trois Chiens*, poème, Paris, 1729.

leure meute de l'Angleterre, tant par la bonté des chiens que par l'instruction des piqueurs. Il alla donc un jour chasser à Valdestillas, avec S. M. le roi Philippe III. On courut un lièvre, qui ne se laissa point prendre. Un autre jour, on se dirigea sur un terrain plus favorable, à Barca de Buecillo; ils ne prirent rien; et tout le temps que l'amiral demeura dans notre pays, ce fut toujours la même chose, quoique les chiens fussent excellents et les chasseurs très-expérimentés. D'où je conclus que la chasse que nous faisons en Espagne est mieux raisonnée que celle des autres pays où l'on chasse à force. » (1)

Nous avons aussi en France des chiens qui ne mentent jamais, des chiens chefs de meute, qui prennent le commandement, et que tous les autres suivent. Les piqueurs connaissent les allures de ces gaillards-là; ce sont ceux qu'ils prennent pour aller sur les chemins, pour interroger, pour savoir si le lièvre a passé là. « Miraut l'a dit, plus de doute, Miraut ne se trompe jamais. » Il faut toujours qu'un chasseur ait quelque chien digne de toute sa confiance. Tant que le général ne montre pas d'incertitude, les autres marchent hardiment sur ses traces. Quelquefois il arrive qu'un chien de berger, un mâtin, un

(1) *Origen y dignidad de la caza*, p. 19. Madrid, 1634.

roquet rencontre votre lièvre de meute; chacun le poursuit pendant un certain temps, et lorsque vos chiens arrivent, ils trouvent une différence dans l'odeur; la voie n'est pas la même, ils sont incertains; vous les voyez ébahis, ne sachant plus de quel côté se tourner. Un vieux chien marchera toujours, il saura bien démêler les odeurs et les voies, mais les jeunes resteront court comme un acteur qui ne sait pas son rôle.

Dans ce cas, lé chasseur juge facilement à l'inspection du sol pourquoi ses chiens s'arrêtent; il doit les encourager, marcher avec eux, leur parler tant qu'il verra la voie de l'animal étranger. Si, par hasard, le chasseur apercevait de loin le lièvre seul et courant, il ne devrait pas enlever les chiens pour les conduire par le plus court chemin sur des voies nouvelles; il fera mieux de suivre le filon. Il faut que les chiens apprennent à ne pas rester court une autre fois, il faut qu'ils pensent qu'eux-mêmes ont trouvé la bête malgré ces émanations insolites. Cette méthode d'enlever les chiens par le chemin le plus direct est bonne dans tout autre cas; ici elle serait nuisible; ils croiraient toujours que sans travail ils vont, grâce à vous, arriver sur le gibier sans se donner la peine de chercher. Le lendemain, si pareille chose arrivait, ils vous

laisseraient faire. A quoi bon, diraient-ils, se mettre l'esprit à l'envers pour déterrer un malheureux lièvre ; quand notre maître viendra, lui qui sait tout, nous aura bientôt montré la bonne route. Vous entrez dans un bois où le lièvre a fait vingt retours et des ruses de toute espèce, mais en même temps un chasseur le voit sortir ; vous sentez qu'il est parfaitement inutile de suivre et de passer sur toutes ces voies : en coupant par le plus court chemin pour arriver aux voies fraîches, vous économiserez beaucoup de temps et de fatigue à vos chiens et à vous-même.

Lorsqu'il pleut pendant la chasse ou lorsqu'il dégèle, le lièvre traversera plutôt les guérets que les bois. Il sait (un lièvre sait énormément de choses), il sait, dis-je, que ses pattes, recouvertes de poil, emporteront en courant les particules terreuses qui s'imprègnent de son odeur. Bientôt, voyageant avec des espèces de bottes, il ne laissera presque plus de sentiment de son passage. C'est ce qui arrive aussi quand il fait très-chaud ; le lièvre courant sur des herbes brûlées par le soleil, le vent emporte le peu d'aromes odorants que l'animal avait laissés. On fera bien de ne pas chasser par ces temps-là, pour peu qu'on tienne à ne pas revenir bredouille.

Quelquefois en cherchant un lièvre qui a mis les chiens en défaut, et pendant qu'on prend les devants et les arrières, il part un autre lièvre en présence des chasseurs et des chiens. C'est là qu'il faut un coup d'œil sûr pour reconnaître à l'instant si c'est votre lièvre de meute. Si ce n'est pas lui, rompez vos chiens à l'instant même et cherchez encore. Vous concevez facilement que si vous accordiez à votre lièvre la faculté de se faire remplacer, la chasse pourrait durer toujours, d'autant plus que les vieux bouquins ont cette habitude ; lorsqu'ils commencent à trouver la promenade un peu longue, ils forcent un camarade qu'ils rencontrent au gîte à courir à leur place, et ils se mettent tranquillement à la sienne. Montesquieu a dit : « Quand on court après l'esprit, on attrape la sottise. » Un vieux proverbe de chasse dit avec tout autant de raison : Que celui qui court deux lièvres n'en prend point. Les vieux chiens ne s'y trompent pas, ils démêlent la ruse, l'odeur n'est plus la même ; un lièvre fatigué donne plus de sentiment qu'un lièvre frais.

Miraut, sur l'odorat ayant philosophé,
Soutient que c'est son lièvre.

Mais un lièvre sur ses fins devient froid, et les meilleurs chiens peuvent passer à côté de lui

sans le sentir. J'ai vu Ravaudin s'arrêter devant l'animal qu'il apercevait dans la plaine, revenir tout seul, manœuvrer tout seul, et faire partir son lièvre de meute flattré sur un tas de pierres. Et, chose singulière, lorsque ce même Ravaudin eut remis le lièvre sur pied, tous les autres chiens qui l'entendirent donner de la voix accoururent à lui, tant il leur inspirait de confiance. Tels nos soldats de la grande armée étaient certains de la victoire quand Napoléon arrivait. Au reste, cette confiance que nous avions en Ravaudin était bien méritée ; chiens et chasseurs, tous la lui accordaient. Dans les cas difficiles on disait toujours : « Amenez Ravaudin, voyons ce que pense Ravaudin, il nous faut l'avis de Ravaudin. » Chacun observait la queue et les naseaux du chien : s'il renâclait proprement, s'il en reprenait sans hésiter, tous les doutes étaient levés à l'instant. Ce digne Ravaudin, jamais il ne m'a trompé ; combien de bons amis pourrais-je citer qui n'ont pas suivi son exemple !

Jamais de plus rare trésor
Ne fut donné par la fortune ;
Ce chien de race non commune
Valait cent fois son pesant d'or ;
Issu d'un chien courant d'Hector,
Il était petit-fils d'un limier de la lune. (1)

(1) *Les Trois Chiens*, poème. Paris, 1729.

Un chasseur doit étudier avec soin la manœuvre de ses chiens ; il doit savoir que dans telle circonstance Ramonaut se bat les flancs et renâcle, que Printanneau babille, que Rustaut médite et se tait ; ces derniers indices lui feront deviner à quel point la chasse est arrivée. C'est comme dans la chasse de plaine avec le chien d'arrêt, un bon praticien doit toujours savoir, en voyant la queue de son chien, quelle est la pièce qui va partir.

Lorsqu'on voit le lièvre de meute on crie *tayau ;* mais pour que les chiens sachent ce que vous voulez dire, il faut savoir prononcer ce mot, *taï... taï... taï... taï... ioooo*. Les chiens entendent et comprennent fort bien, car ils accourent pour qu'on leur indique la voie ; dans plusieurs endroits on crie : *Ké... ké... ké...* en montrant avec le chapeau la place où le lièvre a passé. Je n'approuve pas cette méthode pour la chasse du lièvre ; comme les défauts y sont très-fréquents, il s'ensuit de là que les chiens, tout en cherchant, relèvent la tête à tout moment pour écouter s'ils entendront le *tayau ;* ils sont distraits, la grande affaire qui devrait absorber leur attention n'occupe leur esprit qu'à moitié.

Si l'on voit partir un lièvre, il est quelques données pour s'assurer si c'est bien le lièvre de meute. Regardez d'abord si les remarques faites

au commencement de la chasse s'accordent avec ce que vous voyez; allez ensuite à l'endroit d'où le lièvre est parti; si vous trouvez un gîte, ce n'est pas votre lièvre que vous avez vu, il a eu trop d'affaires pour s'amuser à creuser une forme. Un lièvre chassé se rase, se flattre, mais ne se gîte pas. Quand je dis ne se gîte pas, je ne prétends pas m'exprimer dans un sens absolu; quelquefois le lièvre couru se gîte, mais dans une vieille forme qu'il rencontre. Dans tous les cas, il faut voir si la place est encore chaude, ce serait une preuve que ce n'est pas votre lièvre; s'il a couru dans l'eau, vous verrez si la place est mouillée.

Cependant vous pouvez trouver un lièvre rasé, flattré sans forme ni gîte, et ne pas rencontrer votre lièvre; souvent des chiens de berger poursuivent un de ces animaux pendant quelque temps : il se rase; vous arrivez, il part, et vous le prenez pour votre lièvre de meute; vous lancez vos chiens, et celui que vous poursuivez rit dans sa barbe du change que vous avez pris. Vous pouvez facilement distinguer ces deux lièvres; voyez l'endroit d'où l'animal est parti : s'il est foulé, soit avec les pattes, soit avec le ventre, c'est un lièvre étranger; si l'herbe est à peine courbée, si, devant vous, plusieurs brins se relèvent, c'est une preuve que la pression est

récente, et que votre lièvre vient d'être relancé. Et puis vous pouvez encore vous assurer de la chose si vous voyez courir votre lièvre ; si c'est celui de meute, et si la chasse dure depuis quelque temps, il sera fatigué, efflanqué, crotté si la terre est boueuse ; les bons chiens vous l'indiqueront encore par l'ardeur qu'ils mettront à le poursuivre.

Ce n'est qu'au commencement de la chasse que le change est dangereux ; plus tard, un chasseur expérimenté ne le prend jamais. Si, sans qu'il y ait eu défaut et sans qu'ils aient eu le lièvre à vue, les chiens redoublent d'ardeur, on peut craindre le change. Très-souvent dans ce cas il y a scission parmi les chiens ; les uns courent l'ancien lièvre, les autres poursuivent le nouveau : le chasseur, dans ce cas, doit sans hésiter rompre ceux qui lui inspirent le moins de confiance, et les rameuter aux meilleurs.

Cette résolution doit être prise lestement, car il est très-essentiel de ne pas perdre un temps précieux. Napoléon le disait : « Il ne s'agit pas de se décider, mais il faut se décider vite. » Allons, mes chiens ; en avant, du courage ; *au coute, valets ; au coute, Miraut ; au coute, Ramonaut ;* il ne faut pas faire naufrage au port.

Il est essentiel de remarquer la première ruse d'un lièvre lorsqu'il est chassé, car il est proba-

ble qu'il la continuera plusieurs fois de la même manière dans les bois, dans les chemins ou dans les eaux; s'il fait un retour sur la droite, ce sera presque toujours du même côté qu'il recommencera.

Cette remarque, souvent vraie pour les bouquins, ne manque jamais d'être exacte s'il s'agit d'une hase ou d'un levraut.

Si le lièvre ruse dans le bois, il ne faut point faire de bruit; les chasseurs doivent se cacher dans les fossés, et un seul piqueur doit rester avec la meute. Le lièvre, n'entendant que la voix des chiens, sortira du bois; s'il entendait du bruit de tous côtés, il resterait dans son coin; mais ce n'est bon que dans le commencement de la chasse, car si le lièvre est sur ses fins, il faut parler aux chiens, les animer, parce qu'alors le lièvre a peu de sentiment, et qu'il ne peut se sauver que par un relaissé. Au reste, en général, moins on fait de bruit, soit à cors soit à cris, et mieux cela vaut, car le lièvre, entendant tout ce tapage, se forlonge ou se rase.

Au commencement de la chasse, le lièvre prenait tout cela pour une plaisanterie; mais quand il se sent fatigué, il voit que la chose devient sérieuse; il perd la confiance que lui inspirait l'élasticité de ses jambes, il sait qu'il ne peut plus lutter de vitesse avec les chiens, il redou-

ble de ruses. C'est alors que le chasseur doit redoubler d'attention ; car à la chasse du lièvre on fait souvent naufrage au port. L'animal se relaisse dans un coin, les chiens ne le sentent plus, ils perdent la voix ; s'ils en redisent, ce n'est plus avec force, avec action, c'est plutôt un cri plaintif que vous entendez, un acquit de conscience ; ils veulent vous montrer qu'ils sont là, c'est fort bien ; mais vous perdez votre lièvre. La chose arrive plus fréquemment si c'est une hase. Une hase sur ses fins ne fait pas cent pas droit devant elle ; retournant vingt fois sur la voie qu'elle a suivie, les chiens ne savent plus comment sortir de ce labyrinthe inextricable. Il est bien dans ce cas, si les pas du lièvre sont visibles à terre, de les effacer avec les pieds; on saura plus tard si l'animal est revenu.

Il n'est pas de ruse que le lièvre ne trouve pour échapper aux chiens ; l'un traverse la rivière, l'autre longe une grande route, en courant dans la poussière. Celui-ci pénètrera dans une maison habitée, celui-là dans une église, un autre dans une cave. Le chasseur, en suivant les pas de l'animal, ne cherche qu'à découvrir le lieu de son rembûchement ; mais le philosophe y lit l'histoire de ses pensées, il démêle ses inquiétudes, ses frayeurs, ses espérances ; il voit les motifs qui ont rendu sa marche précau-

tionnée, qui l'ont suspendue ou accélérée, et ces motifs sont certains, ou bien il faudrait supposer des effets sans cause.

On ferait dix volumes en ramassant toutes les ruses des lièvres. Là-dessus chaque chasseur a son histoire, et presque toutes ces histoires sont vraies. En voici une qui m'a été racontée par un de mes amis; il a vu les ruses extraordinaires de ce lièvre amphibie dont je vais vous parler, il a servi à les déjouer, il a même mangé l'animal; après cela vous ne pouvez pas douter de la chose. M. Margaillan, chirurgien-major de l'armée française, logeait à Namur chez un honnête marchand de cristaux, chasseur détérminé, toujours prêt à partir pour faire la guerre aux lièvres. Chaque matin, lorsque l'Esculape avait expédié ses malades, il quittait l'habit brodé pour la blouse, la trousse pour le fusil à marteau; il trouvait son hôte tout guêtré, car celui-ci ne voulait point perdre un temps précieux; et ces messieurs prenaient ensemble le chemin des bois.

Leurs chiens avaient lancé plusieurs fois un lièvre, qui, au lieu de faire des randonnées comme ses semblables, se forlongeait, changeait de canton, et s'en allait ruser sur les bords d'un ruisseau de quatre ou cinq pieds de large et de trois de profondeur. Chaque jour la cérémonie

recommençait ; le lièvre, lancé dans la même partie du bois, faisait le même chemin ; arrivés sur le bord de l'eau, les chiens tombaient en défaut sans que tout l'art des chasseurs pût parvenir à le lever. Ils avaient beau prendre des devants et des arrières, tout était inutile.

Vous concevez que c'était humiliant pour des professeurs. Rentrer bredouille huit jours de suite, et cela parce qu'un maudit lièvre y met de la mauvaise volonté, ce n'est pas supportable. Ils résolurent de diviser leurs forces : l'un se plaça d'avance près du ruisseau, tandis que l'autre attaquait le lièvre dans sa demeure habituelle. Voilà donc notre ami Margaillan perché dans les branches d'un saule comme un matelot dans un hunier. Quand la voix des chiens arriva jusqu'à lui, il redoubla d'attention et vit le lièvre sortir du bois voisin, ruser quelque temps dans une prairie, où il mit les chiens en défaut, et puis il se déroba pour venir au triple galop sur le bord de la petite rivière. Là il fit une halte, se dressa sur les pattes de derrière, écouta, puis tout à coup il sauta de l'autre côté. Après avoir remonté le cours de l'eau environ vingt pas, il revint sur sa voie et sauta de nouveau. Six fois de suite il fit ce même manége et finit par se jeter à la nage ; il se laissa dériver près de cinquante pas, et puis il se fourra sous un vieux

saule planté sur la berge, et que les eaux avaient en partie déraciné.

Certes, les meilleurs chiens du monde n'auraient pu deviner que le lièvre était là. Quand son camarade arriva, Margaillan lui raconta l'affaire. Aussitôt, mettant habit bas, le marchand de cristaux, malgré le froid le plus piquant, se jeta dans l'eau, et il trouva son lièvre les pattes de devant appuyées sur les racines du saule, et prenant un bain jusqu'au museau. Margaillan voulait qu'on fît grâce de la vie à ce pauvre animal, mais M. S.... fut impitoyable. « Si c'était au mois de juin, passe encore, répondit-il ; mais il m'a fait baigner en novembre, je ne lui pardonnerai cette mauvaise plaisanterie que lorsqu'il sera rôti. »

Après cela, que Descartes vienne nous dire que les bêtes sont des machines ! mais une machine va toujours de la même manière, et un lièvre manqué par les chiens trouve chaque jour une nouvelle ruse pour les mettre en défaut. Et d'ailleurs un chien serait donc une machine ! belle machine, en effet, qui me témoigne sa joie ou sa douleur, dont les yeux et la queue savent très-bien parler. Elle n'a pas de voix pour demander pardon après une faute commise, mais elle s'humilie et sait ramper à vos pieds dans la posture d'un suppliant. Elle n'a pas de phrases



pour dire « ouvrez-moi la porte, » mais elle gratte, et vous savez que Médor veut entrer. Le chien a de la mémoire, et les plus belles machines à filer, à tisser, ne se souviennent de rien. Chez les Grecs, la tête du chien était le symbole de la mémoire. Platon fait jurer Socrate par un chien, pour prouver qu'il n'oubliera jamais un service rendu. Si l'opinion de Descartes était vraie, on verrait des hommes avoir une égale tendresse pour une montre comme pour un chien ; ils la caresseraient, lui parleraient amicalement, et lui témoigneraient de la reconnaissance lorsqu'elle voudrait bien sonner l'heure du dîner.

Si les animaux étaient des machines, tous les lièvres manœuvreraient de la même manière pour échapper aux chiens ; et presque tous ont des ruses différentes ; donc ils pensent, ils raisonnent, ils calculent toutes les chances de probabilité. Il est si vrai qu'ils calculent, qu'un vieux lièvre commence par proportionner sa fuite à la vitesse de ses ennemis. Il sait par expérience que la promenade sera longue, qu'il faut ménager ses forces, et qu'une course, quelque rapide qu'elle fût, ne le mettrait pas hors de danger ; il sait que dans les bois fourrés les chiens le suivront avec plus d'assurance, parce que son corps laissera du sentiment aux herbes,

aux branches qu'il touchera; par cette raison, il passera toujours sur les chemins unis, sur les sentiers les plus nets. Si ce même lièvre est chassé par des lévriers, il gagnera les fourrés, parce qu'il sait encore que ces chiens ne sauront pas l'y suivre.

J'en ai vu un qui décrivait un grand cercle dans la plaine, de manière qu'il poursuivait autant les chiens qu'il en était poursuivi; les chiens et le lièvre allant toujours dans le même sens, il n'y avait pas de raison pour que cela pût finir. Quand il était fatigué, l'animal faisait un grand saut et se reposait dans l'herbe haute. Les chiens continuaient à suivre, trouvant toujours la voie, ils ne tombaient pas en défaut. Il nous fit les mêmes ruses pendant trois jours. Nous ne comprenions rien à cette promenade de manége, lorsqu'un vieux garde, placé sur un arbre, découvrit la chose, et, descendant de son observatoire, il divisa la meute en deux parts; l'une fit un hourvari, l'autre marcha droit devant elle, et le lièvre fut pris entre deux feux.

« Tous les individus d'une même espèce, dit
« Condillac, étant mus par le même principe,
« obéissant aux mêmes besoins, agissant pour
« les mêmes fins et employant des moyens sem-
« blables, il faut qu'ils contractent les mêmes
« habitudes, qu'ils fassent les mêmes choses, et

« qu'ils les fassent de la même manière. » (1) Oui, si ces individus restent toujours dans leur état naturel ; mais si le hasard les pousse dans des circonstances exceptionnelles, ils deviendront eux-mêmes des exceptions. En général, les animaux manœuvrent tous de la même manière, mais les jeunes sont beaucoup moins rusés que les vieux. C'est à la science des faits que ceux-ci doivent les inductions justes et promptes qui amènent des actes multipliés. Allez dans un pays avec des piéges que les animaux ne connaissent pas, ils se laisseront prendre avec facilité ; les renards eux-mêmes vous paraîtront des imbéciles ; mais bientôt ils seront instruits par l'expérience, les progrès de leurs connaissances vous forceront d'en acquérir de nouvelles. Toutes les fois que les Européens sont arrivés dans des îles désertes, ils ont éprouvé la vérité de ce que j'avance.

J'ai dit que tous les chasseurs ont chacun une histoire à raconter d'un lièvre qui en savait plus à lui tout seul que tous ses camarades réunis. Pourquoi ce lièvre était-il si rusé ? parce qu'une fois on l'avait manqué ; chassé de nouveau, il s'était encore sauvé de la gueule des chiens, et

(1) *Traité des animaux*, par l'abbé DE CONDILLAC. Amsterdam, 1755.

puis encore, et puis encore. Le souvenir de la première fois avait beaucoup servi pour la seconde; ces deux fois réunies avaient doublé ses forces pour la troisième, ainsi de suite jusqu'au jour où ses mille ruses avaient désespéré le chasseur, devenu historiographe d'un capucin.

Les anciens philosophes ont prétendu que les bêtes ne rient point; ces messieurs se sont trompés. Il ne s'agit pas pour rire de remuer les lèvres et de montrer les dents, on peut rire de la queue comme des pattes. Voyez deux jeunes chiens, deux petits chats jouant ensemble, ils se font mille niches; ils sautent, ils vont, ils viennent, et certainement ils rient. Cependant il est un rire que les animaux ne connaissent pas, c'est celui qui naît chez nous de la comparaison des objets qui s'offrent à notre vue, comme, par exemple, lorsque nous voyons un homme tomber dans un ruisseau, ou un grave magistrat avec sa perruque à l'envers. Ces choses-là ne feront pas rire les bêtes; il faut avoir de l'esprit comme nous en avons pour les apprécier.

Je ne doute pas que les animaux n'aient entre eux un langage fort intelligible. Nous n'y comprenons rien, parce que nos organes trop obtus sont dans une proportion hors de mesure; mais cette langue existe. Voyez une traînée de fourmis, les unes vont, les autres viennent;

elles paraissent toutes avoir les plus grandes affaires du monde, elles se rencontrent et s'arrêtent les unes vis-à-vis des autres; certainement elles se disent quelque chose en passant. Chacune donne des nouvelles des travaux commencés, dés provisions d'hiver qu'on accumule, et, qui sait? peut-être parmi les fourmis y a-t-il des rois, des généraux, des armées, de la politique et des bavards comme chez nous.

Pour entendre ce bruit *microscopique* des états-généraux chez les fourmis, il faudrait que notre oreille assez fine pût être frappée par le son que produit l'herbe en poussant. Que dis-je? si nos sens étaient assez délicats pour saisir cette harmonie, il nous resterait encore bien d'autres choses à désirer; car la fourmi, qui pour nous est un infiniment petit, se trouve un colosse pour l'animalcule qui se meut dans une parcelle de goutte d'eau; et si nous connaissions à quelle effroyable petitesse la matière est divisible, nous pourrions étendre encore fort loin cette progression. Dans la nature, tout est égal, rien n'est grand, rien n'est petit; en comparant, nous jugeons la cigale grande par rapport à la fourmi, et petite à côté du lapin. L'homme ne peut pas en savoir davantage; s'il découvrait le grand mystère, il serait Dieu. Comme il sourirait de pitié en voyant la haute importance qu'il

s'est donnée ! car Alexandre et le lapin, César et la cigale, Napoléon et la fourmi sont tous égaux dans la nature, et passent ensemble, et de la même manière, sous l'éternel niveau de la mort.

Nous croyons que toutes les fourmis se ressemblent ; par la même raison, il est probable que les animaux n'aperçoivent pas de différence entre nos palais et nos chaumières. L'aigle qui plane au haut des airs, et voit d'un côté des sauvages nus et ailleurs quarante académiciens en habit brodé, prend tout cela pour des bêtes marchant sur deux pieds.

S. Basile, dans son homélie du *Paradis terrestre*, dit positivement que ce jardin était peuplé de bêtes, *qui s'entendaient entre elles et parlaient sensément*. Le serpent de notre grand'-mère Ève parlait. Si, depuis cette époque, Dieu leur a coupé la parole par rapport à nous, probablement il leur a laissé la faculté de se comprendre ; deux chats rivaux, qui miaulent sur un toit, se menacent en beaux discours, comme deux héros d'Homère. Le lapin qui, voyant venir l'ennemi, frappe de la patte et pousse un léger cri, exécute une action convenue dans le grand conseil des lapins. Le cerf, le lièvre, qui font courir un de leurs amis devant les chiens, ont certainement dit ces paroles : « Je suis fati-

gué, remplacez-moi; plus tard je mettrai mes jambes à votre service. »

Écoutez les oiseaux: certainement ils ne chantent pas pour avoir le plaisir de chanter, c'est pour se dire quelque chose. Remarquez bien que suivant les circonstances, les intonations changent ; voyez un épervier qui fond sur une troupe d'oiseaux, chacun lui dit des sottises, chacun crie de toutes ses forces pour prévenir les camarades du danger qui les menace.

> Dicen que ellos se curan à si mismos
> Y su idioma admiro Roma y Athenas
> En uno, sin notarle barbarismos :
> Por estas experiencias arto buenas
> Vès, que no al hombre solamente ha sido
> El don de la palabra concedido. (1)

Un chat paraît sur une gouttière; aussitôt tous les moineaux du voisinage ont changé de ton, et leurs cris expriment la plus grande colère. Le vulgaire croit que ces chants se ressemblent toujours, l'observation vous convaincra du contraire. C'est comme les aboiements d'un chien qui se félicite du retour de son maître, ou qui signale l'arrivée d'un voleur de nuit, la différence est énorme.

(1) *La Diana o Arte de la caza*, par don Nicolas Fernandez de Moratin Madrid, 1765.

Nous plaignons les bêtes, et nous avons tort, elles ont en général une fort jolie destinée. Point de soucis pour se vêtir, la nature pourvoit à tout; elle leur fournit l'habillement pour l'été comme pour l'hiver; ce premier besoin de l'homme a sans doute été dans l'origine le motif puissant qui l'a excité à faire des recherches. Les peuples qui peuvent se passer d'habits sont en général plus stupides que les autres, parce qu'ils manquent d'un besoin qui devient bientôt la source d'un grand nombre d'inventions et d'arts. Les bêtes n'ont point d'intrigues, point d'ambition; elles suivent leur instinct, et tout va pour le mieux du monde. Un lièvre se lève, il a partout son couvert mis; il choisit entre le sainfoin et la luzerne, entre le froment et l'avoine: « Que l'homme est bon, dit-il, il sème des betteraves pour mon usage personnel. » Il est vrai que les coups de fusil viennent lui causer quelquefois des distractions fâcheuses; c'est le seul inconvénient de sa position; nous en avons bien d'autres, ma foi. Si vous consultiez un âne, il vous dirait que l'homme fut créé pour nourrir, soigner, étriller les ânes; car enfin cet âne que vous faites travailler vous cause plus de soins qu'il ne vous rend de travail. Il faut le loger, le nourrir et l'harnacher; bien plus, il faut le soigner dans ses maladies, et certaine-

ment ce digne animal ne se croit pas quitte envers vous.

Plutarque nous assure que Gryllus, un des compagnons d'Ulysse, redevenu homme après avoir été pourceau, regrettait beaucoup son ancien état; il soutenait à son maître que la condition des animaux est infiniment préférable à la nôtre. Le coq de Lucien en savait bien davantage, lui, puisqu'il avait tâté de toutes les conditions. Tour à tour philosophe, femme, roi, poisson, cheval, grenouille, éponge même, il affirme que le sort de l'homme est le pire de tous.

Mais revenons à notre lièvre : le pauvre diable est sur ses fins, il va se trouver pris à moins d'un malheur; je dis malheur, car si vous ne le preniez point, il n'en serait pas moins mort, tout principe vital se trouve éteint chez lui; si vous ne le prenez pas, il va tomber dans un sillon, avec les jambes raides comme des piquets, pour devenir la pâture de la fouine ou de l'épervier : ce serait donc un malheur pour le lièvre et pour vous. Si vous pouviez le voir dans cette situation critique, vous ne le reconnaîtriez pas; le pauvre diable a le poil beaucoup plus foncé, il est presque noir, son dos s'arrondit en bosse comme celui d'un chameau, on dit alors que le lièvre *porte la hotte*; ses allures sont cour-

tes et déréglées, il n'appuie que du talon, son pied s'élargit considérablement; les deux doigts du pied de devant se tournent en dehors, l'un sur l'autre, en forme de croissant, ce qui chez lui dénote une grande faiblesse. C'est à présent qu'il faut redoubler de soins et de vigilance, pour ne pas perdre sa peine, car le lièvre ne laisse presque plus de sentiment après lui, ses esprits vitaux se sont évaporés, le nez des chiens devient presque inutile, ce n'est plus qu'à vue qu'ils peuvent le chasser; une hase, surtout dans ce cas-là, devient très-difficile à trouver; elle se fourre dans les haies, dans les ornières, dans les jardins, et souvent on la manque parce qu'on ne peut plus la relancer.

Du moment que vous verrez votre lièvre ne plus faire que de petites randonnées, suivies de fréquents hourvaris ou de relaissés; lorsqu'après un relancé vos chiens seront à bout de voie; lorsque le lièvre, au lieu de sauter un fossé, le longera dans le creux pour n'être point vu des chiens, vous pourrez sonner l'hallali, convoquer les chasseurs pour qu'ils assistent à la mort du lièvre. Au premier relancé à vue, les chiens le prendront tout efflanqué, tout suant, ce qui donne à son poil une couleur noirâtre. Quelquefois il arrive que le lièvre, à moitié mort, courant comme une machine, ayant le sang extra-

vasé dans sa poitrine, vient se jeter dans les jambes des chasseurs ou dans la gueule des chiens ; d'autres fois vous ne voyez plus rien, les chiens restent muets, ils sont inquiets, ils se plaignent, car il faut qu'ils aient leur lièvre. Cherchez et vous trouverez, votre lièvre est mort dans un sillon, dans une touffe d'herbes. Un jour, en pareille circonstance, j'en ai trouvé un debout, appuyé contre un mur, avec ses quatre jambes raides comme celles du cheval de Troie ; il avait l'air vivant, mais il était mort. On laisse fouler le lièvre aux chiens, en les empêchant toutefois de le déchirer. Alors on peut sonner des fanfares à discrétion. Allons, messieurs les beaux chasseurs, c'est le véritable moment de montrer votre savoir-faire. Dans les chasses des grands seigneurs, le piqueur coupe le pied droit du lièvre, et le présente à la personne désignée pour recevoir les honneurs de la chasse ; jadis ceci se faisait à genoux. Ces mœurs aristocratiques sont aujourd'hui tombées dans l'oubli. Mais le piqueur sonne toujours une fanfare en l'honneur de son gousset, comme le dit Le Verrier de La Conterie. Ce n'est pas tout ; vos chiens n'ont pas chassé pour vous faire plaisir, mais bien pour manger un lièvre ; il faut le leur donner, si vous voulez qu'une autre fois ils mettent l'ardeur nécessaire à la chasse. « Flater les

chiens qui ont le mieux fait, les caresser, traiter, et en avoir du soin, fait, ce me semble, continuer le plaisir par la souvenance du passé, et obliger les chiens, par telles caresses et bon traitement, à estre tousjours en ce même courage, et vouloir de bien en mieux faire. » (1)

On écorche l'animal, on le dépèce en petits morceaux, et, pour allonger la sauce, on trempe du pain et du fromage dans son sang; on livre le tout aux chiens après le leur avoir montré plusieurs fois; on les laisse approcher, on les éloigne en les menaçant du fouet; à la fin on les lance, et dans un instant ils ont fait place nette. Aussitôt après, il faut mener les chiens en quelque endroit où ils puissent boire; on les couple et on les ramène au logis, en attendant le jour où l'on pourra recommencer. Si l'on a quelques jeunes chiens timides, à qui les vieux fassent peur, il faut avoir soin de leur donner à l'écart leur portion de curée; sans cette précaution, on les dégoûterait de la chasse: à quoi bon, diraient-ils, courir toute une journée pour que nos camarades fassent un bon dîner.

Si l'on chasse avec peu de chiens, on peut se contenter de leur donner du pain trempé dans le

(1) *La Fauconnerie* de SAINCT-AULAIRE. *Discours du los de la chasse.* Paris, 1619.

sang, dans les intestins de l'animal, et l'on réserve le lièvre pour la cuisine. C'est ici le cas de relever une énorme hérésie que j'ai trouvée dans certains livres : on y dit, et bien des imbéciles ont répété la chose, qu'un lièvre forcé n'est bon à manger que pour les chiens ; j'arrive, et je dis qu'un lièvre forcé est le meilleur de tous les lièvres, on ne doit jamais le donner aux chiens ; on a soin d'en tuer un autre au fusil, on le substitue à celui que l'on vient de prendre, et que l'on garde pour un plus noble usage.

Un lièvre forcé n'est pas bon ! Malheureux, pourquoi ne vaut-il rien ? Parce qu'il a trop de fumet ? C'est par cette raison qu'il est meilleur ; il sent son fruit, on sait ce qu'on mange, c'est du gibier, de la bonne venaison, et je crois fort qu'on se propose ce but en mangeant un lièvre. Si vous n'aimez pas les viandes de haut goût, il est très-facile de vous contenter : la blanquette de veau, la fricassée de poulet se présentent à vous avec leur couleur blafarde ; si c'est encore trop fort pour votre estomac de damoiseau, mangez des omelettes soufflées, mangez des meringues, c'est très-restaurant, vous m'en direz des nouvelles lorsque vous aurez marché toute une journée.

Il y a des gens qui chassent le lièvre avec des lévriers ; cette chasse est fort amusante, mais

elle est trop destructive; dans les pays de plaine on prend tous les lièvres que l'on voit. Les ordonnances de 1515, 1600, 1601 et 1607, défendaient à tous ceux qui n'avaient pas droit de chasse, d'avoir et de nourrir des lévriers dans leurs maisons. Savary, dans son poème sur la chasse du cerf, frappe d'anathème tous les chasseurs qui se servent de lévriers; il ne veut pas qu'ils soient admis aux fêtes de Saint-Hubert.

Inde procul cuncti, cuncti procul este profani!
Exulet ille feras diro quicumque lacone
Extinguit campis, Dianæ dignior irâ
Et tauroscythicas potiùs mactandus ad aras. (1)

L'auteur de *Diane ou les Lois de la chasse du cerf*, M. de Serey, a traduit le poème de Savary d'une manière assez baroque; voici un échantillon de sa poésie rocailleuse:

Vous en êtes exclus (troupe vile et profane),
Des lièvres de nos champs, destructeurs signalés,
Sur l'autel Scythien dignes d'être immolés. (2)

Les anciens chroniqueurs parlent d'un comte de Sancerre qui, au XIV[e] siècle, signala sa passion pour la chasse en fondant un ordre de che-

(1) *Venationis cervinæ Leges*, lib. III.

(2) *Diane*, ou *les Lois de la chasse du cerf*, chant VI. Paris, 1734.

valerie, sous le titre de l'*Ordre du Lévrier* : ce brave comte était un preneur de lièvres, et non pas un chasseur. (1)

En Espagne, on fait beaucoup cette chasse; les lévriers, *los galgos*, y sont de la plus grande beauté. Pendant la guerre de Napoléon, tous les officiers chasseurs avaient chacun une couple de lévriers qui servaient, pendant l'étape, à prendre de quoi faire le repas du soir; cela faisait une heureuse diversion avec le *rancho* et *l'olla podrida* des Espagnols. Dans les plaines de Torquemada, de Valladolid et de Salamanque, pendant que la colonne défilait sur la grande route, il nous est arrivé souvent de prendre sur les côtés une demi-douzaine de lièvres. Quelquefois une troupe de guérilleros embusquée nous donnait la chasse à notre tour, et nous revenions au triple galop, comme des lièvres, pour chercher du renfort; il ne s'agissait pas d'un procès-verbal et d'une amende à payer, mais de la potence, chose fort désagréable en toute saison.

C'était vraiment curieux que de voir notre régiment à son retour d'Espagne : plus de cent lévriers l'accompagnaient dans sa marche à tra-

(1) En 1722, le duc Ernest-Auguste de Saxe-Weimar fonda l'ordre du Faucon blanc ou de la Vigilance, avec cette devise : *Vigilantiâ ascendimus*. Cet ordre existe encore.

vers la France, et, chemin faisant, les officiers chassaient comme dans la Péninsule; la potence n'était plus à craindre, mais les procès-verbaux tombaient dru comme la grêle; sur qui? c'était la difficulté: les gardes champêtres pouvaient bien désigner le numéro du régiment, mais ils n'allaient pas plus loin; ils donnaient le signalement du chasseur: habit bleu, passe-poil rouge, etc., mais cela s'adressait à trois mille hommes; allez donc assigner une demi-brigade en police correctionnelle.

Un jour, nous étions casernés à Courbevoie; vingt officiers partirent à cheval avec quarante lévriers, et se lancèrent à travers champs; tous les pauvres lièvres qui furent vus furent pris. Les chasseurs, en vrais hussards, tournant autour de Paris, traversèrent les plaines des Sablons et de Saint-Denis; après avoir exploré les environs de Vincennes, ils tombèrent sur Charenton, Villejuif, Arcueil, Montrouge, Vaugirard, puis ils rentrèrent à Courbevoie, en passant par Saint-Cloud et Suresne. Leur voyage fut une grêle, une trombe, un déluge pour les malheureux lièvres; chaque chasseur en avait une demi-douzaine pendus par les pattes à l'arçon de sa selle. Les gardes-champêtres criaient, les gardes-chasse aboyaient, les paysans beuglaient; mais leurs vociférations étaient emportées par

le vent, un temps de galop empêchait encore qu'on ne les entendît. Oh ! que ces officiers de l'Empire étaient mauvais sujets ! Quand je pense que j'étais de ce nombre, le remords vient souvent me tirailler les entrailles. Sans respect pour les droits sacrés de la propriété, ils bouleversaient un département, ils faisaient insurger soixante villages pour une journée de plaisir ; je me trompe, il y en eut deux. Quelques jours après, un magnifique festin réunit tous les chasseurs ; un honnête Provençal, illustre restaurateur du Palais-Royal, avait été de la partie ; il emporta dans sa noble cuisine cette énorme quantité de lièvres, et en échange il nous donna le plus beau dîner qui jamais ait été servi à des connaisseurs affamés. Ce sont de jolis souvenirs dans la vie d'un homme ; chaque fois qu'ils viennent traverser son cerveau, le cœur bat plus vite, et le plaisir se prolonge indéfiniment. On porta la santé des gardes champêtres, des gardes particuliers, des paysans et des propriétaires, car enfin, il fallait bien une compensation pour le dommage que nous avions causé. Ainsi, quittes envers tout le monde, nous nous séparâmes ; on n'osa pas recommencer, car l'Empereur avait su la chose ; il avait ri, c'est vrai, mais il avait dit qu'une autre fois il ne trouverait pas la plaisanterie de bon goût ; et

chacun sait que lorsque le grand homme se mettait en colère, c'était comme Jupiter qui, fronçant le sourcil, faisait trembler l'Olympe.

Quoique nous proscrivions la chasse aux lévriers, quoique nous l'anathématisions de toutes nos forces, cependant, comme elle entre nécessairement dans le cadre que nous nous sommes prescrit, nous en dirons un mot en passant; c'est une chasse à courre, dès lors elle entre dans notre spécialité.

On ne peut chasser aux lévriers que dans une plaine découverte; ces chiens ne chassent qu'à vue; du moment qu'ils ne verraient plus le lièvre, tout serait fini. On part à cheval avec un chien d'arrêt qui doit quêter et mettre le lièvre debout. Du moment que les lévriers l'aperçoivent, ils l'ont bientôt atteint; mais leurs enjambées sont si grandes qu'ils dépassent le lièvre; puis celui-ci fait un crochet, les chiens se retournent, mais le lièvre a gagné l'avance, dans trois sauts ils sont encore sur lui; il recommence à faire de nouveaux crochets : tout est inutile, le pauvre diable est bientôt pris. Les chasseurs doivent suivre les chiens au triple galop, tant pour assister à la prise du lièvre que pour empêcher que les lévriers ne le mangent.

C'est très-amusant de voir un lévrier courir au cul du lièvre; son souffle lui mouille le poil,

tous les deux ont l'air d'être de force égale : le lévrier s'allonge, passe le museau sous le ventre du lièvre, le fait sauter en l'air et le rattrape dans sa gueule. Des lévriers bien dressés rapportent le lièvre comme ferait un chien d'arrêt ; mais si le chasseur n'était pas là, qui sait ce qui pourrait advenir, le naturel l'emporterait ; d'ailleurs cette chasse ne pouvant se faire qu'avec plusieurs chiens, l'un tirerait le lièvre par une patte, l'autre par une oreille, les membres se disloqueraient, les chiens sentiraient la chair fraîche, le sang les enivrerait : dès-lors, au diable les principes reçus à l'école.

On peut chasser avec un seul chien, mais il doit être excellent ; avec deux chiens on réussit toujours, on est sûr de dépeupler un pays de lièvres. Il existe une petite race de lévriers appelés lévriers des dames, qui, lorsqu'ils sont dressés, chassent fort bien le lièvre ; mais il faut en mettre trois ou quatre ensemble, car la gueule d'un seul ne suffit pas pour arrêter l'animal dans sa marche.

Les Anglais, grands amateurs de chasse aux lévriers, ont une petite race de chiens épagneuls qui leur servent spécialement pour mettre les lièvres debout ; ces chiens n'arrêtent pas, mais ils quêtent d'une manière admirable. Le sieur Habert, auteur du poème intitulé *La Chasse du*

lièvre avecques les lévriers, ouvrage dédié à Henri IV, n'approuve pas la méthode anglaise; il veut que l'on cherche soi-même le lièvre pour faire durer le plaisir plus long-temps :

> Qui veut bien levreter, il ne faut point mener
> D'Espaigneux, de Corneaux, pour vistement donner
> Passe-temps aux chasseurs; et faire qu'en peu d'heure
> Le lièvre soit levé; car la longue demeure
> Que l'on faict en la queste avec attention
> Apporte du soulas. C'est la perfection
> Du chasseur de trouver le pelaut au pied viste
> Après l'avoir cherché sans chien dedans son giste.

Le roi des Belges vient d'imposer les chiens, dans son pays, cinq francs la pièce, et les lévriers trente-cinq francs; c'est fort bien fait, mais la proportion est encore trop faible; s'il m'avait fait l'honneur de me consulter, j'aurais dit à Léopold de taxer les lévriers à cinq cents francs. Si, dans certaines circonstances, ce chien est utile pour le loup et le sanglier, on en abuse trop contre les malheureux lièvres, qu'ils finiront par détruire jusqu'au dernier.

Il faut bien se garder de mener à la chasse un lévrier trop jeune, il s'effilerait. Un de mes amis m'a raconté qu'un de ses lévriers, ayant couru le lièvre à l'âge de six mois, s'était usé les pieds et les jambes à tel point que plus tard ils n'avaient que trois pouces de haut; dans cet état, le chien

grand chasseur faisait encore l'office de basset; il courait après les lapins d'une manière fort satisfaisante. Je vous dis la chose comme on me l'a dite, sans prétendre rien garantir.

Nous avons décrit la chasse au lièvre aux chiens courants dans tous ses détails, quoique aujourd'hui peu de personnes puissent chasser cet animal au forcer. C'était autrefois le plaisir des grands seigneurs qui pouvaient chasser partout; ils avaient le droit exclusif de traverser les plaines à cheval, sans s'inquiéter du dommage qu'ils pouvaient causer aux récoltes. En l'an de grâce 1838, charbonnier est maître chez soi, chacun peut empêcher de chasser sur son terrain; et, comme les propriétés sont très-divisées, il en résulte qu'une chasse au forcer serait bien vite arrêtée par les voisins. Cependant il existe encore de grands domaines où cela peut se faire et se fait; dans les provinces éloignées de Paris, on trouve encore des paysans qui, lorsque les récoltes sont enlevées, ne sont pas jaloux des plaisirs qu'on peut se procurer sur leurs terres; mais, dans les environs de la capitale, si des chasseurs traversaient une plaine en jachère, avec des chevaux et des chiens, Dieu sait les cris que l'on pousserait contre les riches qui ne cherchent qu'à ruiner le pauvre; on vous demanderait des indemnités pour les

touffes de chiendent que les chevaux auraient écrasées.

Le prince de Condé payait toutes les années des sommes énormes pour le dommage causé par son gibier, tant pour les pas d'un cheval, tant pour ceux d'un chien. Un lapin a mangé deux brins d'herbe pendant la nuit, il me faut six francs; un lièvre a passé là, voyez, cet épi est courbé, six francs; un cerf est venu, un sanglier a remué la terre, il me faut la valeur de deux arpents.

> . . . Ordonné qu'il sera fait rapport à la Cour
> Du foin que peut manger une poule en un jour.

Le prince payait en prince tout ce qu'on lui demandait, et les paysans criaient contre son despotisme qui les ruinait, parce qu'ils ont besoin de crier; cependant ils le regrettent aujourd'hui. C'était si commode de récolter deux fois et de manger le gibier par dessus le marché, car ils ne se gênaient guère pour prendre au collet les lièvres et les lapins, les faisans et les perdreaux.

Un lièvre dépouillé tout chaud, mis à la casserole ou à la broche, est tendre; trois heures après, du moment qu'il est refroidi, il est dur; il faut attendre quelques jours pour qu'il redevienne bon. Nous avons bien des manières de manger le lièvre : en civet, en pâté, à la broche.

J'ai déjà traité cette matière dans *le Chasseur au chien d'arrêt*, je ne me répéterai pas ici ; je vous dirai seulement la manière de faire un civet, si, vous trouvant à la chasse, vous êtes obligé de vous occuper vous-même des soins du dîner.

Coupez votre lièvre par petits morceaux : mettez le sang en réserve ; faites cuire dans une casserole avec beurre, laurier, oignons et fines herbes ; lorsque la chose est à moitié cuite, ajoutez un peu de farine délayée dans du bouillon, une bouteille de bon vin, poivre, sel ; mettez le sang du lièvre, donnez un tour de casserole sur un bon feu et servez chaud.

Un lièvre en civet est préferable au lièvre rôti, lorsqu'on chasse ; d'abord le lièvre rôti sans être mariné n'est jamais tendre, et puis dans un lièvre à la broche on ne trouve guère que le râble de bon. Ordinairement on divise l'animal en deux parts : la première se met en civet, et le râble à la broche. Pour manger un râble de lièvre bien conditionné, il faut le faire mariner quelques jours dans du vinaigre avec des épices, du citron, des oignons, des feuilles de laurier, etc. ; rôtissez au feu d'enfer, servez et mangez, vous aurez une chair tendre comme du beurre. Ajoutez la sauce que vous préférerez, douce ou piquante, cela dépend des goûts. La gelée de groseille est excellente. Le sucre

râpé, dissous dans quelques cuillerées de vinaigre, est fort bon aussi. C'est une sauce qu'on peut toujours avoir sous la main.

Il ne faut pas croire que tout cuisinier sache rôtir un lièvre; l'art du rôtisseur est peut-être le plus difficile de tous. Il faut avoir égard à l'âge du sujet, à sa tendreté plus ou moins grande, au temps écoulé depuis le jour de la mort, à l'ardeur du foyer. Toutes ces choses ne se ressemblent jamais; elles subissent des modifications journalières, qu'il faut méditer avec précision. Que de gens se mêlent de faire des vers et qui ne font que du pathos; il faut être né poète, il faut naître rôtisseur. Avec du travail, de l'étude on devient cuisinier; mais pour décider le point fixe où le lièvre doit sortir tout fumant de la broche, il faut ce coup d'œil exercé, cette promptitude de jugement qu'avait Napoléon lorsqu'il ordonnait une charge de cavalerie. Autrefois, dans les grandes maisons, où l'on se piquait de manger en conscience, on avait un chef rôtisseur qui n'obéissait pas au chef cuisinier: on avait jugé que ces deux emplois devaient avoir chacun leur indépendance, comme le ministère de la guerre et celui de la justice. Le général qui gouverne l'armée n'entendrait rien aux procédures des avocats. Si vous n'avez pas confiance en votre cuisinier,

surveillez votre lièvre; si vous le retirez trop tôt de la broche, vous pourrez l'y remettre; mais si vous le retirez trop tard, c'est fini, plus de remède, tout est perdu; c'est comme une statue à qui le sculpteur ôterait trop de marbre, il ne pourrait plus le remplacer.

— Mon cher d'Aigrefeuille, dit un jour Cambacérès à son illustre aide de camp, je me sens bon appétit.

— Monseigneur, je vous en fais mon compliment bien sincère.

— Veuillez dire qu'on serve le dîner à six heures très-précises.

— Oui, monseigneur. Vous me donnez une commission bien agréable.

A cinq heures et demie, le prince archichancelier de l'empire était dans son salon, causant avec ses convives; il se berçait de l'heureuse idée que bientôt il allait procéder au grand œuvre, quand un message arrive des Tuileries..... Il est mandé près de Napoléon. Aussitôt les figures se rembrunissent; d'Aigrefeuille calculait le tort immense que le dîner allait recevoir de chaque minute de retard; on l'entendait marmoter dans son fauteuil..... « Les casseroles, passe encore; mais les rôtis! on éloigne les entrées du feu.... mais les broches.... c'est impos-

sible.... le remède serait pire que le mal. Au diable les souverains qui ne savent pas dîner. »

Un valet arrive et dit que monseigneur dîne aux Tuileries; aussitôt d'Aigrefeuille court à la cuisine : « Servez, servez, sauvez les rôtis. Messieurs, dit-il, en revenant au salon, à table; nous n'avons pas un moment à perdre. A table, et surtout ne restons pas long-temps sur les entrées; songez que les rôtis seraient perdus. » L'histoire dit qu'on manœuvra vite et bien au premier service, et les rôtis furent sauvés.

Ne mangez jamais un civet de lièvre dans une guinguette, car vous risqueriez fort de trouver dans la sauce les membres d'un lapin domestique; il paraît que de tout temps les traiteurs ont eu cette habitude. Voici ce que dit à ce sujet le savant Olivier de Serres : « Comme tout s'affine avec le temps, on a trouvé par expérience le châtrer des lapins être un moyen exquis pour les faire venir tendres et gras, à comparer au chaponneau des coqs. Cette science s'est découverte par certains hôteliers, qui, pour levrauts, donnoient à manger des lapins châtrés après leur avoir saffrané les pattes, couvrant ainsi leurs tromperies, afin de les rendre semblables à des levrauts. » Aujourd'hui tout s'est affiné davantage, on ne prend plus la peine de châtrer des lapins, et les hôteliers ne se feraient pas

scrupule de vous faire manger le plus maigre des animaux qui jamais aient vécu de choux dans le creux d'un tonneau ; il en est même qui, supprimant la tête et la queue d'un chat, vous le serviraient pour un lièvre trois quarts.

Les Romains faisaient grand cas de la chair du lièvre ; ils disaient qu'après en avoir mangé on était beau sept jours de suite. A ce sujet, Martial fit une épigramme peu galante à mademoiselle Gellie, qui probablement avait quelques bontés pour lui. Je veux vous en donner la traduction par le docteur Dinet :

Si quelquefois Gellie tu commandes
Que l'on m'apporte un lièvre, tu me mandes
Que je serai par sept jours entiers beau :
S'il est ainsi, oncques de lapereau
Ny de levraut, ma mignonne Gellie,
Tu ne mangeas aucun jour de ta vie.

Le médecin Mundinus, célèbre au XIVe siècle, dit que de son temps on estimait la chair du lièvre à tel point, qu'elle était spécialement réservée aux personnes de distinction. La canaille devait manger son pain à la fumée. Un autre médecin, Baudoin de Gand, a passé sa vie à chercher des remèdes dans chaque partie du corps des animaux que l'on chasse. Son poème, écrit de la meilleure foi du monde, est une chose

vraiment curieuse. Avec un lièvre, un loup, un cerf, il guérit toutes les infirmités humaines, sans exception. Je vais en citer un passage ; c'est le plus important, puisqu'il peut vous servir à faire des enfants :

Irrita conjugibus Veneris certamina si sint
Et steriles coitus, nec lecti pignora chara
Succedant, leporis frustatim vulva terenda est,
Et postquam solito maduere madore locelli,
Fœmina virque bibant immersam rore falerno,
Descendantque citi in Veneris certamina læta :
Concipiet, justo et revoluto tempore, fœtus
Vagiet exclusus cunis.

Si on lui répondait : « Mais, monsieur, avec cette recette la terre serait bientôt trop étroite ; nous peuplerions comme des lapins. » Aussitôt le docteur arrêtait les progrès du mal :

Dissimulare suos coitus lasciva puella
Si cupit, incassum et Veneris gaudere duello,
Servatum gestet leporis perizomate stercus. (1)

Vous voyez que de choses on trouvait alors dans cet intéressant animal. « La graisse du lièvre mise sous le coussin du lit où une femme est

(1) *Balduini Ronssei Gandensis, medici reipublicæ goudanæ* VENATIO MEDICA *continens remedia ad omnes, à capite ad calcem usque morbos.* CITO, TUTO, ET JUCUNDE. Lugduni Batavorum, 1589.

couchée, la fait parler en dormant ; elle dit tout ce qu'elle a fait. » (1) Ainsi, mesdames, prenez-y garde ; examinez votre oreiller avant de vous glisser dans le lit conjugal ; sans cette précaution, la litanie que vous débiteriez serait un peu longuette. Dans un lièvre, nous ne trouvons plus que des civets, des rôtis, des pâtés ; c'est toujours une fiche de consolation. A propos de consolation, je vous dirai qu'un célèbre gourmand de notre époque prétendait que la chair du lièvre avait une grande vertu consolatrice. Lorsqu'il perdait un de ses amis, il ne manquait pas de dire à son cuisinier : « Faites-moi rôtir un lièvre ; je suis certain qu'après l'avoir mangé j'aurai beaucoup moins de chagrin. »

Les gourmets, les gastronomes érudits font une grande différence entre les lièvres de telle contrée et ceux de tel pays. Ces nuances sont fort difficiles à saisir ; mais elles existent, et ne sont appréciables que pour certains palais privilégiés. Les Lucullus, les Apicius de Rome distinguaient fort bien au goût le poisson pris dans le Tibre entre les ponts, de celui que l'on pêchait plus haut ou plus bas. Il est certain qu'un lièvre domicilié dans un terrain sec et aride, où l'herbe est rare, où les plantes aromatisées abondent,

(1) *Histoire des animaux*, par El Demiri.

est préférable à celui qui se nourrit sur une terre grasse et fertile. Les lièvres des montagnes de la Provence ou du Languedoc sont bien meilleurs que ceux des environs de Paris. Cependant le lièvre que j'aime le mieux, c'est celui que je tiens au bout de ma fourchette, cuit à point, et tué par mon fusil.

Si par hasard vous tuez jamais un de ces vieux bouquins à trois chevrons, qui ont vu cent fois le feu, qui ont échappé par mille ruses aux meutes les mieux dressées, je vais vous donner un moyen pour en faire un lièvre tendre et excellent.

Videz votre lièvre et ne l'écorchez pas, mettez-le à la broche avec sa peau et son poil. Vous croyez que je veux rire? apprenez qu'avec une matière aussi grave je ne plaisante jamais. Quand votre lièvre aura le poil bien sec, mettez-y le feu comme on fait pour un porc que l'on vient de tuer; ayez deux pelles rougies, prenez-les alternativement, et, appuyant contre elles un morceau de lard, faites-le dégoutter sur le lièvre pendant qu'il tourne, et continuez jusqu'au moment où vous pourrez enlever la peau de l'animal avec des pinces ou avec la main. Cette opération finie, arrosez encore avec du lard fondu et puis avec du bon vinaigre, et servez chaud avec la sauce que vous préférerez. Vous mange-

rez un lièvre excellent et tendre comme un levraut. Apprêté de cette manière, un lièvre a beaucoup plus de jus que s'il était écorché.

J'ai trouvé cette recette dans la *Vénerie royale* de messire de Salnove ; (1) ce digne gentilhomme, après avoir découvert cette merveille, en fit part au roi Louis XIII, qui voulut en faire l'expérience. Sa Majesté descendit dans sa cuisine à Versailles, et daigna surveiller elle-même l'opération ; elle en fut si satisfaite que dès ce moment elle ordonna que tous les lièvres qu'on lui servirait seraient apprêtés ainsi.

Eh bien ! vous le voyez, les bonnes traditions se perdent ; le monde mangeant ignorait sans moi la manière de manger un vieux lièvre. J'arrive, je feuillette Salnove, et la précieuse recette revoit le grand jour. L'autorité de ce nom illustre ne m'avait pas donné l'intime conviction que la chose fût possible et bonne ; j'hésitais à vous en parler, lorsque j'ai lu dans un excellent bouquin la même recette, ornée de toutes les grâces de la poésie. Vous allez en juger. L'auteur, bon cuisinier, a mis en vers toutes les manières de procéder dans l'art de la gueule. Voici la chanson du lièvre.

(1) *La Vénerie royale*, par messire Robert de Salnove, p. 191. Paris, 1655.

LIÈVRE A LA SUISSE.

Sur l'air : *Je vous avais cru belle.*

Un levreau pour bien faire ,
D'abord dépouillerez :
Gardez la peau qui vous est nécessaire,
Car à la broche vous l'en couvrirez.

De gros lardons sur l'heure
Le levreau faut larder,
Le farcir d'une farce, et des meilleures ,
Le coudre, que rien ne puisse échapper.

Que la peau l'on remette,
Puis des bardes de lart;
Ensuite avec du fil et cordelette
On y fait de papier un bon rempart.

Étant cuit, l'on déchire
La peau tout de son long ;
La rémolade est la sausse qu'il désire,
Ou bien sur une essence de jambon. (1)

L'excellence de ces vers ne me persuadait point encore ; avant de livrer ma recette, j'ai voulu l'essayer moi-même. A Chenevières-sur-Marne, la chose s'est faite en présence d'un jury dont chaque membre était un professeur de gastronomie. On a trouvé l'invention sublime , Salnove et Louis XIII ont été glorifiés , et moi je

(1) *Festin joyeux* , ou *la Cuisine en musique*, par J. LEBAS, p. 86. Paris , 1738.

me pavanais d'avoir procuré une jouissance de plus à mes contemporains ; c'est presque autant que si j'avais fait une bonne action. Toutes les jouissances non défendues sont permises, et je pense comme je ne sais plus quel profond moraliste, qui disait : « La privation d'un plaisir innocent est un très-grand péché. » Celui-là, du moins, je ne l'aurai pas sur la conscience.

CHAPITRE XV.

LE LOUP.

Non hic spartani canis interdicitur usu ;
Lina placent, catapulta juvat, venabula, cippus,
Decipulæ, foveæ, atque podostraba, pardalianches,
Et concurrentis vaga vociferatio plebis.
Si tamen ingenuis triviæ placet artibus uti,
Grata tibi veniet, nec inutilis ista voluptas.
SAVARY. (1)

Vous voyez par cette épigraphe que Savary, le poète de Caen, après avoir interdit l'usage des lévriers dans la chasse du lièvre, le permet dans celle du loup. Tout est bon pour détruire cet animal, qui porte la désolation dans les campagnes. « Servez-vous des toiles, dit-il, de l'ar-

(1) *Venationis lupinæ Leges.*

quebuse, de l'épieu, des piéges, des fosses, de l'aconit, de la battue et des chiens courants. » Non seulement vous mériterez la reconnaissance de vos concitoyens, mais encore vous augmenterez vos plaisirs, en détruisant un rival qui prétend au monopole de la chasse.

De toutes les chasses possibles, celle du loup est certainement la plus utile, car, outre les bestiaux qu'il dévore, cet animal attaque souvent l'homme, mais plus particulièrement les femmes et les enfants, qui lui inspirent moins de crainte. Dans les pays où des armées ont combattu, les loups, après avoir mangé les cadavres, deviennent plus hardis pour attaquer l'homme; soit qu'ils croyent davantage à sa faiblesse, soit que l'envie de recommencer à faire un repas de chair humaine les rende plus entreprenants. Du moment qu'un loup a terrassé un homme et qu'il l'a mangé, il est certain qu'il en attaquera d'autres quand l'occasion sera favorable. « Il y en a aucuns qui mangent des enfans et aucune fois des hommes, et ne mangent aucune chose depuis qu'ils y sont acharnés, ainçois se laissent mourir de faim, car j'ai vu qu'ils laissoient les brebis et tuoient le pasteur. » (1) Ici le chevalier Gaston de Foix se

(1) *Le Miroir de Phébus des déduicts de la chasse.*

trompe, les loups ne sont pas gens à se laisser mourir de faim en présence d'un mouton vivant et même d'une charogne pourrie.

Le loup est l'animal le plus féroce que nous ayons en Europe. Linnée et Olaüs Magnus, archevêque d'Upsal, assurent que plus on avance vers le Nord, plus les loups sont méchants. D'après tout ce qu'ils en racontent, nos loups de France pourraient passer pour des moutons. En tout pays cette bête est très-rusée, très-méfiante; elle a l'odorat d'une finesse extrême, nulle ne sait mieux éventer un piége, une embuscade, nulle ne connaît mieux l'art de fondre à l'improviste sur sa proie. Plusieurs loups réunis s'entendent à merveille pour chasser; mais, s'ils sont chassés, ils se dispersent, chacun se tire d'affaire comme il peut, sans que ses amis s'en inquiètent. S'il s'agit d'attaquer, ils manœuvrent comme des chiens bien dressés; les uns sont tapis dans le fossé pendant que les autres courent; lièvres et lapins, chevreuils et cerfs, vaches et moutons, tout y passe, jusqu'aux ânes, pour lesquels ils ont une grande prédilection.

Les loups connaissent par expérience où vivent les bêtes fauves, et la route qu'elles tiennent quand elles sont chassées; ils savent aussi bien que nous l'utilité d'un relais pour hâter la dé-

faite d'un cerf déjà fatigué ; ces faits étant connus, ils concluent de l'ordinaire au probable, et se partagent les fonctions. « Je vais me mettre en quête, dit le mâle ; toi, ma tendre amie, je sais que depuis tes dernières couches ton tempérament s'est beaucoup affaibli, tu ne peux plus galoper que trois heures de suite ; eh bien ! reste dans ce fossé ; quand j'aurai poussé le chevreuil de ce côté, tu me relayeras, et si Jupiter nous favorise, nous dînerons bien aujourd'hui. » Mais, dira-t-on, qui vous a raconté cela ? Comment le savez-vous ? Je le sais parce que je l'ai vu écrit sur la neige ; toutes ces démarches, je les ai lues comme on lit une page de l'histoire d'un peuple dans l'inscription d'un obélisque. J'ai suivi la voie d'un chevreuil chassé par un loup, ensuite par une louve, enfin par un loup... et puis, j'ai trouvé les os du chevreuil. La seule chose de mon invention, c'est la harangue du loup ; le fait est que je ne l'ai pas entendue ; sans cela, je vous le dirais tout de même.

L'union fait la force ; cet axiome, écrit en lettres d'argent sur nos pièces de cent sous, est vrai, quant aux hommes ; mais chez les animaux, il n'est applicable qu'aux carnassiers. Lorsque les frugivores se réunissent en société, ce n'est que pour se rassurer un peu par la présence les uns des autres. Cette réunion ne leur

apporte rien d'utile, relativement à son objet ; mille moutons auront beau s'associer, la présence d'un loup ou d'un chien dispersera la bande. Bien plus, cette association ne peut que leur être nuisible, ils seront obligés de la dissoudre eux-mêmes, car elle amènerait une disette, dans le cas où l'herbe deviendrait rare. Les loups entendent fort bien la chose, car leurs sociétés ne sont que temporaires ; ils se réunissent pour certaines expéditions, et puis ils se séparent ; vivant isolés, ils trouvent plus facilement leur pain quotidien. Les sangliers aussi sentent combien, pour se nourrir aisément, il est désavantageux d'être en bande. Dès que les mâles ont atteint l'âge de trois ans, et que leurs défenses les mettent dans le cas de combattre, ils se séparent, et vivent seuls. On ne voit en troupes que les femelles, moins bien armées par la nature, et les jeunes mâles qui n'ont point encore confiance en eux-mêmes.

A chaque animal il faut une certaine étendue de terre pour se nourrir ; deux louves, deux oiseaux de proie, deux rossignols ne s'établissent avec leurs familles qu'à une certaine distance, proportionnée à l'étendue de pays qui leur est nécessaire pour subsister. Loin de vivre en société, lorsqu'il y a concurrence et rencontre, il s'ensuit presque toujours un combat, à

la fin duquel le plus faible est forcé de céder la place. Dans les lieux où l'abondance du gibier rend la nourriture rare, la perdrix, qui est très-soigneuse et très-agissante dans l'intérêt de ses petits, poursuit et tue impitoyablement tous les perdreaux qu'elle rencontre, et qui ne lui appartiennent pas. Elle sait qu'ils dévoreraient tous les œufs de fourmis et les autres larves d'insectes dont ses enfants ont besoin. Bien souvent j'en ai fait la remarque : tel bosquet ne peut et ne doit contenir qu'un rossignol, cet autre bosquet en contiendra dix parce qu'il est plus grand ; et chaque année, dans chaque localité, le nombre des rossignols est le même. Ainsi le premier de ces oiseaux qui débarque en arrivant de l'Inde prend possession du bocage, et, pour faire acte de propriété, il chante, celui qui survient, trouvant la place prise, va plus loin, et chante ; ainsi de suite, depuis Marseille jusqu'à Saint-Pétersbourg.

Le nom du loup vient du mot latin *lupus*, que les étymologistes font dériver de *leopus*, c'est-à-dire pied de lion, *quasi leonis pes*, parce que cet animal a les pieds doués d'une grande force ; on assure que toute bête frappée par le pied d'un loup meurt nécessairement ; *quidquid pede presserit amplius non vivit*, dit un ancien proverbe. D'un seul coup de patte un loup peut es-

tropier un chien. Pour donner à mon lecteur une idée de la force prodigieuse du loup, je lui dirai que j'ai vu l'endroit par où s'était introduit un de ces animaux pour voler une chèvre. Il avait démoli le seuil de la porte, qui renfermait la pauvre bique; ce seuil était en briques maçonnées avec du ciment; tout cela ne faisait qu'un corps dur; l'animal, avec ses pattes, avec ses dents, avait tout renversé, il avait creusé un trou assez grand pour entrer dans la cabane et repasser avec la chèvre.

En général, les loups n'attaquent point l'homme, à moins que ce ne soit pendant les rigueurs d'un long hiver, lorsque la neige couvre la terre depuis long-temps; car alors, les bestiaux restant à l'étable, ils ont beaucoup de peine à trouver leur vie, et, comme dit le proverbe : « la faim fait sortir le loup du bois. »

Un marchand forain d'Apt se rendait de Saint-Saturnin à Carpentras. Il faut que je vous dise d'abord que la ville d'Apt, *Apta Julia*, fut fondée par Jules César, et qu'aujourd'hui elle est célèbre parmi les gastronomes, pour ses délicieuses confitures sèches et liquides : je vous les recommande spécialement. Dans ce pays-là, vous ne pouvez pas faire un pas sans rencontrer des illustrations. Cavaillon est connu pour ses melons; L'Isle pour ses truites et ses anguilles; Car-

pentras pour ses *tians* ; on est fier d'être né dans ces heureuses contrées. Donc le marchand forain voyageait avec cinq ou six mules chargées, lorsqu'en traversant le bois de Saint-Lambert il fut harcelé par des loups affamés qui menaçaient de le dévorer, lui et ses bêtes. « Allons, se dit-il, faisons la part du feu; je vais abandonner une mule à ces loups; je choisirai la plus vieille et la plus maigre, et, pendant qu'ils la mangeront, je me sauverai avec les autres. » Notre homme attacha donc la pauvre bête à un arbre et partit. Les loups ne le suivirent pas; il alla coucher dans le prochain village, chez un aubergiste, à qui il raconta l'histoire. Le lendemain, escorté de son hôte, il revint sur les lieux pour chercher le bât et la bride, espérant bien que les loups ne les auraient pas mangés. Quel fut son étonnement de trouver la mule attachée au même arbre, sellée et bridée, avec son ballot de marchandises sur le dos, car le négociant voyageur n'avait pas eu le temps de la débarrasser du fardeau. La bête attendait tranquillement qu'on vînt la chercher pour la conduire à l'écurie. Deux loups morts à ses pieds étaient là pour prouver son courage, et le vigoureux combat qu'elle avait soutenu. La mule fut ramenée en triomphe à Venasque, et, pour la récompenser de ne pas s'être laissé dévorer, on lui donna

double ration d'avoine. Ce n'était pas payer trop cher la mule, le bât, la bride et le ballot.

Les loups n'aiment pas la musique ; ils sont en cela, comme en beaucoup d'autres choses, bien différents des autres animaux. Tout bruit inconnu les effraie, tandis que le cerf et le chevreuil aiment le son de la trompe lorsqu'ils l'entendent pour la première fois. Plus tard ils le craignent, parce que cela réveille en eux des souvenirs de chiens, de dangers, de chasse ; et qu'alors la musique n'est plus rien par elle-même, elle sert seulement de jalon pour aider la mémoire. Dans cette même forêt de Saint-Lambert, dont je vous parlais tout à l'heure, un jeune ménétrier passait un jour, le tambourin sur le dos. Il se rendait à la foire de Mourmoiron, pour faire danser les bergerettes de l'endroit. Chemin faisant, il supputait les bénéfices probables de sa journée ; nouveau Musard, il voyait la foule se presser autour de son fifre ; (1) comme la laitière de la fable, il calculait déjà la meilleure manière de placer ses capitaux. Mais il faut souvent décompter dans ce monde. Notre musicien entend un léger bruit, il se retourne, et voit deux loups tout près de lui. Rencontre

(1) En Provence, les joueurs de tambourin ont en même temps un fifre, dont ils jouent de la main gauche, pendant que de la droite ils frappent sur le tambour.



incommode et fâcheuse ! que faire ? se sauver ? les loups ont quatre jambes, et courent fort bien ; se battre avec eux ? la partie ne serait pas égale.

Le pauvre diable tremblait encore plus de peur que de froid ; il se glissait le long des haies pour se faire petit, lorsqu'en passant près d'un buisson, une branche frappa sur le tambourin. A ce bruit, les deux loups s'arrêtèrent, ils eurent l'air de tenir conseil. « Diable ! dit le ménétrier, vous n'aimez pas la musique à ce qu'il me semble, eh bien ! je vais vous jouer un air. » Aussitôt, il prend son fifre, souffle dedans ; il tape sur le tambourin à coups redoublés, et les loups s'éloignent au galop.

Semblables aux oiseaux de passage, les loups font de longues migrations pendant l'hiver ; quand ils ne trouvent rien à faire dans un pays, ils s'en vont ailleurs ; c'est la raison pour laquelle, dans certaines contrées, à diverses époques, on voit arriver une grande quantité de loups qui disparaissent par les mêmes causes qui les ont amenés. Le loup est extrêmement vorace ; lorsqu'il trouve l'occasion de faire un bon repas, il mange pour la faim passée, la faim présente et la faim à venir. On prétend que son estomac peut renfermer de la nourriture pour neuf jours ; bien des gens assurent que dans les mo-

ments de disette les loups mangent de la terre. Aristote rapporte le fait, mais il emploie des expressions dubitatives ; beaucoup d'autres naturalistes nient la chose, et disent qu'on s'est trompé ; des paysans ont vu des loups déterrer des restes de leur chasse, et ils ont cru que ces animaux grattaient la terre pour la manger. Depuis que j'ai lu M. de Humboldt, je crois la chose possible; ce savant voyageur affirme qu'en Amérique les Ottomaques, habitants des bords de l'Orénoque, vivent de poisson tant que les eaux sont basses ; mais quand viennent les débordements, la pêche étant impossible, ils mangent des boulettes de terre glaise cuite sous la cendre. Il est possible que ce mets soit fort délicat, cependant je n'irai pas de longtemps visiter les Ottomaques, pour y faire un cours de gastronomie pratique.

Il est certain que si les loups mangent de la terre, ils ne s'y décident qu'à défaut de toute autre nourriture, et qu'après avoir tué le dernier chevreuil, le dernier lapin. Les chasseurs doivent faire une guerre à mort aux loups ; ce sont de terribles concurrents qu'il faut assommer toutes les fois que l'occasion s'en présente ; non seulement ils mangent le gibier, mais celui qu'ils ne peuvent pas atteindre se sauve dans d'autres contrées, et bientôt vos bois,

fréquentés par des loups, n'auraient plus d'autres habitants, ce qui ferait un tort notable à votre cuisine.

Les louveteaux sont dressés à la chasse par leurs respectables parents, qui commencent à les instruire dans l'art d'enlever les poules et les oisons, les canards et les dindes. A mesure qu'ils grandissent, on leur fait attaquer des bêtes plus fortes, le mouton, le veau, le poulain. C'est comme un écolier, qui de *musa, la muse*, passe insensiblement aux conjugaisons; et puis, après quelques années, il traduit Tacite et Juvénal.

Ces louveteaux deviendront loups si vous n'y prenez garde; tâchez de les tuer avant qu'ils aient acquis toutes leurs forces et fait provision de ruses; et, comme le dit un vieux quatrain que j'ai trouvé dans un vieux livre:

> Le grand viel loup et la louve nuisante,
> L'homme ne doit abattre seulement,
> Mais aussi doit la race si meschante
> Des louveteaux estaindre entièrement.

Le loup ressemble beaucoup au chien, quant aux formes. Après l'accouplement, il reste lié pendant quelque temps avec sa femelle. Louis Gruau, curé de Sauge, assure qu'un paysan surprit deux de ces animaux accouplés, et qu'il tua

le mâle à coups de bâton. Quant au caractère du loup, comparé à celui du chien, il n'offre tout au plus que le revers de l'empreinte. Rien de noble, rien d'aimable chez lui; son œil est faux, sa démarche sournoise; il est lâche; s'il s'agit d'attaquer un ennemi, il ne l'osera jamais s'il est seul. Enfin, comme le dit Buffon, « désagréable en tout, la mine basse, l'odeur insupportable, le naturel pervers, les mœurs féroces, il est odieux, nuisible de son vivant, inutile après sa mort. » Cependant il ne faut pas trop maudire ces pauvres loups; ils rendent par-ci par-là quelques légers services à l'homme; ils font la chasse aux renards, aux fouines. Quand ils n'ont pas de chevreuils ou de lièvres sous la main, ils déterrent les taupes. « Les vieux loups se rembuissonnent à part pour mieux reposer et n'estre inquiétés de leurs jeunes. Le soir estant venu, le loup ou louve commence à hurler, et promptement se rendent à la place d'armes, et lors ils font une musique générale avec une telle confusion de voix, que de six il semble y en avoir douze : le loup entonne le bas, et les autres chantent le contre-point. Les chasseurs prennent plaisir à ce concert de voix, mais le passager, entendant tel bruict dans le bois, en conçoit une telle frayeur qu'il reste à demi-mort et rebrousse vistement son chemin pour éviter le

rencontre de cette bande musicale. Je m'y suis trouvé souvent à dessein de frapper la mesure, et de fait j'ai donné souvent ma décharge avec succès, et par ainsi la musique devenoit lugubre, et les musiciens gaignoient au pied. » (1)

Le loup, pris jeune, s'apprivoise, mais ne s'attache pas à son maître. Si l'occasion se présente, son instinct naturel le fera rentrer dans les bois. Il lui faut du pillage, des embûches, du carnage, du sang. Toutefois, je dois citer une exception, qui prouvera qu'un loup peut se souvenir et avoir de la reconnaissance. Tout Paris a vu à la ménagerie un très-beau loup ; l'étiquette portait : *Loup d'Europe, donné par M. Chassey*. M. Chassey avait élevé ce jeune loup, qui vivait avec ses chiens des restes de sa table. Quand l'animal devint grand, il l'envoya à la ménagerie, parce que le loup inspirait des craintes aux personnes de sa famille. Trois ans après, M. Chassey vint à Paris et fit une visite à son loup. J'étais ce jour-là, par hasard, au Jardin des Plantes. M. Chassey, voyant son loup de loin, disait à tout le monde : « Approchez-vous de lui, appelez-le *mon garçon ;* nous verrons s'il se souviendra du nom que je lui

(1) *La noble et furieuse Chasse du loup*, par Robert Monthois. Ath, 1642.

donnais autrefois. » On appela *mon garçon*, et le loup ne répondit pas. Mais survint M. Chassey, qui, d'une voix forte, s'écria : « Eh bien ! mon garçon ? » Le loup le reconnut aussitôt ; il se dressa contre les barreaux de sa cage, poussa des hurlements d'amitié, se roula par terre en témoignant tout le plaisir qu'il avait de revoir son maître, comme aurait pu le faire un chien. M. Chassey passa la main à travers le grillage, le loup la lécha ; c'était vraiment curieux de voir la sensibilité de ce pauvre *mon garçon*. Quand son maître l'eut quitté, les vrais hurlements commencèrent ; hurlements terribles, qui témoignaient tout son déplaisir d'être encore abandonné.

Quelques années après, me promenant au Jardin des Plantes, je racontais l'anecdote à des dames, et, leur montrant le loup, je leur dis : « Tenez, voilà *mon garçon*. Eh bien ! mon garçon ; tu ne me dis rien, mon garçon ? » Soit que le loup me reconnût pour m'avoir vu avec son maître, soit qu'il y eût un peu de ressemblance entre M. Chassey et votre serviteur, *mon garçon* me témoigna tout le plaisir qu'il avait à me voir. Il fit exactement avec moi tout ce qu'il avait fait avec M. Chassey ; il se roula, cria...., J'allais souvent le voir ; nous faisions de forts jolies conversations, à la grande satisfaction des promeneurs. Nous étions de bons amis, qui se

témoignaient à chaque fois beaucoup de tendresse ; seulement je ne lui ai jamais confié ma main à lécher. Probablement il ne l'aurait pas mangée, mais j'avoue que je n'ai jamais osé m'y fier. (1)

Les anciens avaient de singulières idées sur le loup ; ils croyaient qu'un homme vu par le loup avant qu'il l'aperçût perdait aussitôt la voix. Pline raconte cela de la meilleure foi du monde, et Virgile a dit dans ses églogues :

Lupi Mœrim videre priores.

Cela se conçoit, les poètes ont le droit de pren-

(1) « Des soldats, chassant dans les forêts de Pologne, rencontrèrent une troupe d'ours et deux enfants mêlés parmi eux. Ces ours, étant attaqués par les soldats, prirent aussitôt la fuite, et un de ces enfants s'échappa en leur compagnie ; mais l'autre, que l'on jugea avoir environ neuf ans, fut amené à Varsovie et présenté au roi Casimir, le 18 mars 1661. Il marchait à quatre pieds comme un ours, et se nourrissait de mets semblables à ceux de ces animaux. On ne laissa pas de le baptiser et de l'instruire, quoiqu'avec beaucoup de peine, à marcher droit. En vain on s'efforça de lui apprendre la langue du pays, il ne fut pas possible d'y réussir. Ayant été donné par le roi à l'un de ses officiers, il le faisait servir à porter du bois, et l'employait à d'autres usages de même nature ; mais il ne le défit jamais de son naturel féroce, et, si quelquefois il se sauvait dans les forêts, les ours le reconnaissaient aussitôt, et ne lui faisaient aucun mal.

Traité de la république de Pologne, par HARTKOCH, p. 108.

dre des licences; mais S. Ambroise, qui n'était pas poète, aurait dû s'assurer de la chose avant de l'affirmer. *Lupus, si prior viderit hominem, vocem eripit et despicit eum tanquam victor vocis ablatæ; idem, si se prævisum senserit, deponit ferociam et non potest currere.* Cette erreur s'est propagée jusqu'à nos jours; en Provence, elle est devenue proverbiale; lorsqu'une personne est enrhumée, on dit communément *a jappa oou lou.* Les hommes changés en loups, les loups-garoux, c'est-à-dire les loups dont il faut se garer, ont une origine fort ancienne. Pline en parle, et, chose extraordinaire, il n'y croit point. (1)

Lorsque le loup a fait une bonne capture, il mange tant qu'il peut manger, et puis il enterre le reste pour revenir après avoir digéré. Chassant un jour en Pologne, je vis, auprès d'un endroit où la terre paraissait fraîchement remuée, le pied d'un chevreuil, qui semblait planté là comme un bâton: je tirai, la terre s'élargit pour faire place à deux superbes gigots. Un loup avait mangé l'avant-train d'un chevreuil, et nous mangeâmes les restes du loup. Je vous assure que c'était excellent.

(1) Homines in lupos verti rursumque restitui sibi falsum esse confidenter existimare debemus, aut credere omnia quæ fabulosa tot seculis comperimus. PLINE, lib. VIII, chap. XXII.

Vous le voyez, les plus mauvaises choses sont souvent profitables. Autrefois des voleurs s'introduisirent dans le temple de Delphes; ils enlevèrent le trésor, qu'ils cachèrent au pied du mont Parnasse. Un loup, qui rôdait par là, fouilla la terre en cet endroit, et découvrit ce que l'on cherchait en vain depuis long-temps. Aussitôt le loup fut mis au rang des dieux du pays, (1) ce qui, pour un tel animal, est un fort joli avancement.

Les proverbes sont faux quelquefois. On dit que les loups ne se mangent pas; des expériences souvent répétées m'ont convaincu du contraire. J'ai beaucoup chassé le loup dans les environs de Varsovie. Pour attirer ces animaux, nous mettions un cheval mort près des arbres où nous grimpions pour nous embusquer. Tous les jours, un ou deux loups étaient tués. Quand nous n'avions pas de bête morte pour servir d'appât, nous placions un loup tué de la veille, et ses camarades ne se faisaient pas scrupule de le dévorer, mais ils ne mangeaient jamais ni la tête ni la peau. Il n'existe pas de boucher plus adroit que le loup; il écorche un mouton, un chien, avec une promptitude vraiment surprenante.

(1) Ælianus. *De Animalibus*. lib. XII, chap. XI.

Pour dire qu'un homme n'est point agile dans ses mouvements, on dit qu'il a les côtes en long comme les loups. C'est une sottise, car un loup est très souple, très leste, il se retourne comme un chien ; si vous vous avisiez de le prendre par la queue, vous seriez bientôt forcé de lâcher prise, et votre imprudence vous coûterait fort cher. Cette erreur émane en droite ligne d'Aristote. L'illustre Grec affirme que le loup a le cou formé d'une seule vertèbre ; s'il avait pris la peine d'y regarder, il aurait vu qu'il en existe sept. *Teneo lupum auribus,* « Je tiens le loup par les oreilles, » était un proverbe en usage chez les Romains, lorsqu'ils voulaient exprimer leur irrésolution pour faire quelque chose. (1) A Rome, on donnait aux courtisanes le nom de louves, parce que ces dames ont coutume de prendre partout, toujours, et de toutes mains. Cicéron, *pro Milone*, accuse Claudius d'avoir beaucoup de louves à sa suite. Il ne faut pas croire qu'une louve nourrit de son lait Romulus et Remus, elle les aurait plutôt dévorés ; ils furent trouvés et allaités par la femme du berger Faustulus ; cette bergère, pour son inconduite, avait reçu le surnom de louve.

Vos chiens chasseront indifféremment le liè-

(1) TERENCE. *Phormio.*

vre et le lapin, le chevreuil et le renard, le cerf et le daim; mais s'il s'agit du loup, c'est autre chose. Cet animal effraie les chiens dès qu'ils le sentent; ils en ont peur sans l'avoir jamais vu. Un instinct secret leur apprend que le loup est un ennemi terrible, entreprenant, qui peut les chasser eux-mêmes, et garnir son croc de leurs membres palpitants. En effet, le loup aime beaucoup les chiens; lorsqu'il en rencontre un tout seul, l'affaire est bonne. Les chiens des gardes-bois sont sujets à ces accidents; le voleur est en embuscade, il fond sur le chien, l'emporte si subtilement que le maître, quoique très-proche, ne voit rien et n'entend rien. Les chiens savent cela; on en voit, chassant le chevreuil à pleine voix, se taire tout à coup, revenir la queue entre les jambes parce qu'ils ont rencontré d'un loup.

Cela n'empêche point les amateurs de chasse au loup d'avoir de bons chiens à cet usage. L'homme a trouvé mille moyens pour asservir les bêtes à ses volontés. Il faut d'abord que les jeunes chiens que l'on destine à chasser le loup soient issus de pères et de mères ayant chassé le loup. Le courage se transmet en ligne directe comme l'esprit, comme les infirmités. Horace l'a fort bien dit :

Fortes creantur fortibus; et bonis
Est in juvencis, est in equis patrum

Virtus, nec imbellem feroces
Progenerant aquilæ columbam.

Les chiens des Abruzzes sont excellents pour attaquer les loups; ils les chassent avec méthode et les étranglent avec une grâce infinie. Blancs comme la neige, plus grands que ceux de Terre-Neuve, pleins de courage, de force, courant très-bien, il ne leur manque aucune des qualités nécessaires pour ce genre de chasse. Il serait à désirer que des chasseurs les introduisissent en France.

Lorsque vos jeunes chiens seront dans toute leur force, vous tâcherez de prendre un loup vivant, ou bien, vous postant à l'affût, vous blesserez un loup. M. Pavali, ce fameux chasseur de loups dont je vous ai déjà parlé, passa toute sa vie à leur faire une guerre à outrance. Tant qu'il fut jeune, il les poursuivit avec ses chiens; mais quand l'âge vint appesantir sa marche, quand ses forces ne furent plus en harmonie avec sa volonté, il voulut chasser encore: deux ou trois fois par semaine, il passait la nuit sur un arbre, et souvent, perché sur cet Olympe, comme dit La Fontaine, il foudroyait un loup qui venait au carnage sans se douter de l'épisode qu'on lui préparait. Cependant M. Pavali vieillissait toujours, et bientôt sa vue affaiblie

empêcha d'aller à l'affût. Que faire? peut-on vivre sans chasser? ce brave homme ne pensait pas que cela fût possible. Voici ce qu'il imagina:

— Madelon, dit-il à sa cuisinière, demain je te mène à la chasse.

— Moi, monsieur, Dieu m'en préserve! A la chasse aux loups, encore! Si j'en voyais un, j'en mourrais de peur.

— Bah! ne serai-je pas avec toi? Ne sais-tu pas que j'ai un bon fusil?

— Oui, mais vous avez de mauvais yeux.

— Tu regarderas pour moi; nous serons ensemble à l'affût, nous mettrons une bête morte à cinquante pas de nous, mon fusil sera toujours braqué sur elle; quand le loup la mangera, tu me toucheras l'épaule, je lâcherai mes deux coups à la fois, et tu verras ce que peut faire un aveugle, dont les bras sont encore bons.

— Mais, monsieur, y pensez-vous? à mon âge me faire aller à la chasse?

— J'y vais bien, moi, et je pourrais être ton père. Allons, c'est décidé, nous partirons demain, deux heures avant le jour.

Madelon aimait son maître: la pauvre fille obéit. Mais, soit qu'elle eût peur de voir un loup, soit qu'elle voulût dégoûter M. Pavali de ces ex-

cursions, elle toussait, crachait, éternuait pour que les loups ne vinssent point de son côté. Le chasseur, presque aveugle et tout à fait sourd, n'entendait pas; il restait des heures entières, le fusil en joue, et tant qu'il a vécu, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, il n'a pas manqué d'aller à l'affût trois fois par semaine. L'insuccès de la veille ne le décourageait pas pour le lendemain ; il partait toujours le cœur plein d'espérance. Les ruses de Madelon ne la préservèrent point de ces courses nocturnes; tout ce que la vieille fille gagna par ses éternuements, ce fut de mourir plus tard sans avoir vu le loup.

Donc, si vous allez à l'affût pour tuer un de ces animaux, ne menez point votre cuisinière avec vous. Si vous blessez un loup, cassez-lui les dents; amenez vos chiens, et qu'ils l'achèvent, cela les encouragera pour une autre fois. Vous pouvez aussi prendre un loup vivant. Ce n'est pas facile, direz-vous ? rien n'est plus aisé. D'abord je suppose que vous vivez dans un pays de loups. Vous pouvez leur tendre des piéges ; s'ils se prennent par les pattes, ils seront excellents pour servir de leçons à vos chiens; s'ils s'étranglent, ce sera toujours quelques loups de moins. On dit que le loup pris au piége par une patte se la coupe avec les dents et se sauve; je ne l'ai pas vu, mais Argote de Molina, auteur

consciencieux, raconte que la chose est arrivée à Aranjuez, qu'il a trouvé la patte, qu'il a mis des chiens sur la voie du loup, et qu'on l'a tué. (1) Le loup évente facilement le piége, surtout s'il s'y trouve un bout de corde. On prétend qu'en le frottant avec les laissées d'un loup, l'animal perd sa méfiance.

Buffon accorde tout aux animaux, excepté la pensée et la réflexion. « Ils ont le sentiment, dit-il, ils l'ont même à un plus haut degré que nous ne l'avons : ils ont aussi la conscience de leur existence actuelle, mais ils n'ont pas celle de leur existence passée. Ils ont des sensations, mais il leur manque la faculté de les comparer, c'est-à-dire la puissance qui produit les idées; car les idées ne sont que des sensations comparées, c'est-à-dire des associations de sensations. » Je suis fâché de ne pas être de l'avis de notre grand naturaliste, mais il m'est démontré jusqu'à l'évidence que les animaux ont la conscience de leur existence passée, qu'ils comparent et que, par conséquent, ils ont des idées. Ce loup dont je viens de parler, s'il n'avait pas été tué, ne se serait jamais laissé prendre de nouveau. Les renards ont aussi coutume de se couper la patte quand ils sont pris au piége. On

(2) *Discurso de la Monteria*, f. 12. Séville, 1582.

en rencontre quelquefois qui n'ont que trois jambes ; on les tue quelquefois au fusil, mais on ne les reprend plus. Donc ils se souviennent, donc ils comparent.

Une souris veut passer par un trou, elle essaye et ne peut pas, elle élargit le trou, et elle passe : donc elle a comparé. Buffon dit aussi « que les animaux ne peuvent avoir aucune idée du temps, aucune connaissance du passé, aucune notion de l'avenir. » Il se trompe encore, car le gibier sort aux mêmes heures pour aller au gagnage. Ces heures sont plus ou moins rapprochées du lever ou du coucher du soleil, suivant les saisons. Si la nourriture est abondante, les animaux sortent plus tard, car ils savent qu'ils n'auront point à chercher ; est-elle rare, ils sortent plus tôt. Les lapins quittent leurs terriers à quatre heures dans l'été, mais s'il doit pleuvoir le soir, vous les trouverez dehors à deux heures : donc ils prévoient l'avenir, ils le jugent par le passé. « Ce soir je n'aurai pas le temps de dîner, l'herbe sera mouillée ; dépêchons-nous, mangeons pour la faim à venir. » Voyez l'heure où l'on a coutume de donner l'avoine aux chevaux, ils trépignent tous d'impatience. Ils connaissent le passé, puisqu'ils n'aiment pas à franchir l'espace où ils se reposent ordinairement. Dans les pays où l'on court

la poste avec des ânes, vous assommeriez ces animaux plutôt que de leur faire dépasser la station. Voyez la joie des chiens de chasse lorsqu'un mouvement dans la maison, le costume du maître leur fait présager un prochain départ. Donc ils se souviennent du passé, donc ils connaissent l'avenir. Mais revenons à nos loups. Voici la manière de les prendre vivants.

Vous faites creuser une fosse de douze pieds de profondeur et d'un diamètre à peu près égal; la fosse doit ressembler à un pain de sucre, aller toujours en diminuant de grandeur de bas en haut, et n'avoir à la surface du sol que six pieds d'ouverture. Le tout doit être muré. Il faut placer la fosse dans une clairière, pour que les loups puissent sentir l'appât que vous aurez choisi pour les attirer. Mettez au centre de l'ouverture une espèce de pelle ronde de six pouces de diamètre, le manche sera scellé dans le mur à niveau de la terre; sur cette pelle vous attacherez un canard vivant, une oie, une poule, ce que vous voudrez; mais la femelle du canard est préférable, parce que, criant davantage, elle attirera mieux les loups. Dans l'épaisseur de cette pelle, supportant votre appât, vous faites un grand nombre de trous qui vous serviront à recevoir des baguettes aboutissant au mur. Ainsi la pelle, suspendue dans l'espace, ressemble au moyeu

d'une roue ; les baguettes sont les rayons. Ces baguettes seront choisies légères, fines et cassantes, de sorte que le loup, marchant sur elles, les brise par son propre poids, et tombe dans la fosse pour y rester.

Tout cela doit être recouvert de paille ; il faut même en répandre à plusieurs endroits, où vous mettrez aussi de la chair morte ou vive. Les loups, après avoir mangé d'un côté, viendront manger d'un autre. « La paille ne recelait aucun piége là-bas, diront-ils, ce doit être la même chose par ici. »

Il faut que je vousf asse remarquer à ce sujet que les animaux se méfient toujours de l'homme, surtout lorsque l'aspect des lieux qu'ils parcourent tous les jours subit quelques modifications. Ainsi les loups, voyant de la paille et un canard, se garderont bien d'approcher ; mais, plus loin, ils verront encore de la paille, et puis encore de la paille, ici une poule, ailleurs un morceau de charogne : ils se hasarderont à goûter la chose, la confiance naîtra, et ils viendront au canard. J'ai vu prendre des loups tous les jours, de cette manière, en Pologne.

Quand le loup est dans la fosse, il ne faut jamais le tuer à coups de fusil, l'odeur de la poudre empêcherait, pendant fort long-temps, les autres loups d'en approcher. On tire le loup

vivant, pour le faire ensuite chasser par les chiens. Voici comment on s'y prend. On a une longue perche, armée d'un gros tire-bourre, on saisit le loup par la peau du cou, on tourne, et on l'enlève comme le bouchon d'une bouteille de vin de Bordeaux. Pendant qu'il est en l'air, on lui jette plusieurs nœuds coulants aux pattes, on le lie fortement, de sorte qu'il ne peut plus nuire. Une fois sur terre, on lui saisit la tête avec une fourche que l'on enfonce, et là, cloué, sans qu'il puisse faire le moindre mouvement, on lui coud les lèvres avec du fil de cordonnier, on fait un double ourlet, bien proprement, pour calfeutrer sa mâchoire, et voilà maître loup bien sot, car ses dents ne lui serviront plus.

Si, dans cet état, vous lâchiez la bête, même dans un clos, elle se sauverait encore, elle grimperait sur les murs, échapperait à vos chiens; elle mourrait sans doute, mais la leçon serait perdue; il faut donc l'utiliser en lui cassant une patte de devant. Alors lâchez vos chiens, ils recevront des contusions, car le loup se défendra du muffle; mais, encouragés par le peu de résistance, ils l'auront bientôt mis à mort.

Cependant j'ai vu des loups qui, dans cet état, étaient timides comme des agneaux; ils ne voulaient pas courir, il fallait leur cingler les côtes à grands coups de fouet pour les mettre sur

pied. On dit que si un homme tombe par hasard dans une fosse où se trouve un loup, l'animal ne l'attaque pas; il se tient coi, dans un coin, le plus loin possible. Je ne garantis pas la chose, attendu que je ne l'ai pas essayée, il est même très-probable que je n'en ferai jamais l'épreuve. On peut croire que c'est vrai, car Gessner raconte qu'une femme tomba dans une fosse où se trouvaient un renard et un loup, et que, après avoir tué les deux animaux, on la retira bien portante.

Si les loups font quelquefois peur aux petits enfants, les hommes font souvent grand'peur aux loups. L'année dernière, on exploitait une carrière de grès aux environs d'Épernon. Pour tirer parti d'une forte masse compacte, on fit jouer la mine; la poudre s'enflamme, la roche vole en mille éclats, et les ouvriers sont saisis de frayeur en voyant un superbe loup sortir du milieu des décombres; mais l'animal était encore plus effrayé que les hommes. Vous figurez-vous la situation de ce pauvre diable de loup qui, bien tranquille, entend tout à coup ce tapage au dessus de sa tête. Il ne fut point blessé; un brave homme, à sa place, eût été jeté en l'air comme une fusée. Tel à la bataille de Ratisbonne, le tambour-major du 33e reçut un obus qui éclata dans son chapeau; sa cocarde et ses tor-

sades volèrent en charpie, le géant ne fut pas touché; il fit toute la campagne avec son tricorne rapiécé de cent coutures de fil blanc, dont toutes les sinuosités montraient, par écrit, les dangers qu'il avait courus.

Votre loup est pris, ce n'est pas tout; il faut que vos chiens le mangent, car le chien courant ne chasse que pour manger. Autrefois, lorsqu'on voulait dresser le faucon, l'autour, l'épervier, on mettait un poulet dans une peau de lièvre, qu'on faisait trainer par un homme à cheval; le faucon fondait sur le mannequin, mettait le bec dans un trou fait à la peau, et prenait le poulet. Comme le faucon aime mieux la volaille que les quadrupèdes, lorsque plus tard il prenait un lièvre vivant, il croyait toujours trouver un poulet dans l'estomac du capucin. Vos chiens ne mangeraient pas la chair du loup, pour laquelle ils ont horreur. Il faut la faire cuire au four avec du vieux fromage, du lard, du vieux beurre; la préparer de manière à neutraliser le goût sauvage du loup, et, chaque fois qu'ils poursuivront la bête, ils croiront qu'elle va tomber dans leur gueule toute cuite et bien assaisonnée. Vous mettrez votre ragoût dans la peau du loup, que vous présenterez aux chiens la gueule béante, et puis... *qui potest capere capiat.*

Un des vallets soudain doit le loup escorcher,
Puis dans un grand chaudron, mettre cuire la chair;
La faudra retirer lorsque cuitte elle semble,
Prendre pain de froment, laict et fourmage ensemble,
Les mesler et brouiller, et dans la peau du loup
Envelopper le tout, puis sonner de maint coup
Le forhu près la peau de cette fière beste,
Sur laquelle aurez mis son effroyable teste,
Monstrant ses longues dents; en l'ouvrant laisserez
Manger tout à vos chiens, et ardents les ferez. (1)

Quand on habite un pays où les loups sont nombreux, il est facile de se procurer une portée de louveteaux. Avec ces intéressants petits animaux, on peut donner une excellente leçon, surtout s'ils sont assez grands pour courir; on lâche les chiens après, quand les louveteaux sont morts, on les laisse fouler par les chiens, à qui l'on permet ce plaisir, tant que cela paraît les amuser, et puis on les leur fait manger, après les avoir fait cuire, comme nous l'avons dit plus haut.

Vos chiens connaissent le loup, ils en ont mangé, les voilà bien aguerris; partez à présent, quêtez dans le bois, soyez avec eux pour les appuyer et leur donner de l'assurance. Le loup est dans son fort, il ne se dérange pas; vos chiens ne l'effraient point, il en a si souvent

(1) *La Chasse au loup*, par HABERT, 1624.

croqué; pourquoi donc aurait-il peur? C'est le cas de sonner de la trompe, mais peu à la fois, en répétant la cérémonie, jusqu'à ce que le loup soit debout. Cet animal n'est pas musicien, le meilleur orchestre, exécutant les partitions de Rossini, serait sans charmes pour lui.

Du moment que vous aurez la certitude que le loup n'est pas loin, excitez vos chiens à le lancer. *Après, mes amis... harloup, Tabouraut, harloup Miraut... après, après,* etc.; sonnez de temps en temps.

Les chasseurs se sont postés à l'avance à bon vent vers les refuites probables du loup; les meilleurs tireurs doivent être placés dans les ravins, dans les vallées séparant deux coteaux boisés; il est probable que le loup prendra ce chemin. Les autres, chargés de garder la lisière, doivent avoir soin de ne pas se mettre à l'extrémité du bois; car du moment que le loup aperçoit la plaine, il rebrousse chemin pour ne pas se découvrir. On doit choisir un gros arbre, un buisson touffu, situé assez avant dans la forêt, pour que l'œil ne puisse pas voir le grand jour. Ceci s'applique au louvart, qui craint, sans se rendre compte pourquoi il craint. Le vieux loup craint tout autant, mais il raisonne, il compare; non seulement sa vue le guide, mais son nez lui sert admirablement dans toutes les circonstan-

ces. Ainsi, la vue de la plaine ne l'effraiera point, si d'ailleurs il ne sent pas la présence de l'ennemi. Comme une peur déplacée peut lui faire manquer sa nuit et le réduire à la diète, il a un grand intérêt à observer. Souvent la nécessité le mit dans le cas de vérifier ses jugements; il est moins sujet à se laisser effrayer par de fausses apparences, mais il prend plus garde aux dangers réels. Le louvart, ne réfléchissant point encore, n'ayant point assez vu pour comparer, rétrogradera, par la raison qu'ayant trouvé sa sûreté dans l'épaisseur du bois, tout changement lui paraît nuisible.

Entre le loup et le louvart la différence est énorme. Le loup, en général est doué d'une vue perçante, d'une ouïe excellente et d'un nez des plus fins; mais ces facultés ont besoin d'être exercées pour que l'animal saisisse les diverses relations que les objets peuvent avoir avec lui. Un vieux loup évente le chasseur à de grandes distances; le louvart arrive comme un sot à dix pas pour se faire tuer; mais s'il en réchappe, cette leçon ne sera point perdue; sa démarche, qui était libre et hardie, sera timide et précautionnée, elle affectera celle du renard. Le loup se souvient; hier il enlevait un mouton en plein jour et d'assaut, demain il le prendra la nuit, et dans une embuscade. Hier il n'avait du péril

qu'une idée abstraite ; aujourd'hui, qu'il a entendu les détonations du salpètre, il en a une connaissance positive.

Le louvart fuira dans la première direction venue; le loup partira toujours le nez au vent, il a contracté l'habitude de percevoir par ce sens tous les dangers qui peuvent se rencontrer sur sa route. Il sait comparer le degré de sensation que l'objet lui fait éprouver, avec la distance où il se trouve; il s'en détourne pour l'éviter, sans perdre jamais le vent; le vent, c'est sa boussole pour éviter les écueils. Mais si les tireurs sont nombreux et bien placés, maître loup aura beau faire, il n'échappera aux coups d'un chasseur que pour tomber dans ceux d'un autre.

C'est un admirable sens que celui de l'odorat chez les animaux, et surtout chez les carnassiers; rien de ce que nous éprouvons ne saurait nous en donner la plus faible idée. Ils doivent à la finesse de ce sens la connaissance de quelques propriétés de plusieurs corps, et des idées de relation entre ces propriétés et l'état de leur machine. Ces idées et ces apports échappent à l'*obtusité* de nos organes. De même que, chez les hommes, le toucher rectifie le sens de la vue, chez les animaux, ce dernier sens est rectifié par l'odorat. Quand un animal a senti long-temps, il

voit beaucoup mieux; il juge les distances, il compare, il sait qu'on peut le frapper sans l'approcher; il connaît la portée qui peut le mettre hors d'atteinte, et la preuve, c'est que dans ce cas, il passera sans se presser, tandis que dans l'autre, il ira le triple galop. Tuez une corneille au milieu d'une bande nombreuse, toutes les autres arriveront sur vous en criant; elles vous entoureront, planeront long-temps sur votre tête, mais elles se tiendront toutes hors de portée; elle savent précisément le point où le plomb peut arriver.

Si nous considérons le sens de l'odorat comme un organe principal, comme un toucher électrique instruisant les animaux, à de grandes distances, des rapports que les objets peuvent avoir avec leur conservation, nous verrons qu'il nous est impossible d'atteindre à toutes les connaissances qu'ils peuvent acquérir par le secours de leur nez. Si nous décidons de l'ensemble de leurs idées, dans lesquelles l'odorat entre nécessairement comme élément principal, nous tombons dans le cas d'un aveugle qui voudrait juger des progrès de la peinture.

Non seulement les animaux ont le sens de l'odorat bien plus parfait que nous, mais encore ils ont un sixième sens, auquel on n'a point encore donné de nom, et qu'ils possèdent seuls, exclusivement à l'homme. C'est la faculté qu'ils

ont de connaître leur route à travers des pays nouveaux pour eux. Le chien et le cheval en donnent chaque jour des preuves incontestables; placez-les au milieu d'une plaine couverte de neige, où tous les objets ont une teinte uniforme, ils se dirigeront sans hésiter vers la demeure de leur maître, quoique située à une grande distance. Les pigeons voyageurs retrouvent leur colombier à cinquante lieues. Certainement à quelque hauteur qu'ils s'élèvent, ils ne peuvent pas le voir, il faut nécessairement qu'ils le devinent. Donc, les animaux ont un sens inconnu à l'homme pour se diriger; car, si vous mettez le meilleur géographe au milieu du Champ-de-Mars, par un brouillard épais, si le savant n'a point de boussole, il passera sa journée à courir en tous sens avant de trouver le pont d'Iéna.

Mais il s'agit de faire la guerre aux loups; on peut encore les chasser à tir avec un limier seul. Peu de personnes ont des limiers aujourd'hui; mais vous pouvez prendre un chien courant, le plus sage que vous aurez; mettez-lui la botte au cou, tenez-le au trait et quêtez dans le fort. L'homme qui mène le chien doit être accompagné d'un tireur pour tuer le loup s'il l'aperçoit. L'enceinte où l'on manœuvre est d'avance entourée par les chasseurs, qui se sont embusqués

en silence; chacun a pris sa place, comme un chat qui guette une souris. Les meilleurs tireurs doivent toujours être postés à bon vent, parce qu'il est probable que la bête se dirigera de leur côté.

Le loup qui ne voit qu'un chien n'a pas peur, souvent il tient le fort où quelquefois le tireur l'ajuste à dix pas. S'il part, il va doucement, au petit trot, et finit par aller droit sur un chasseur qui le tue. De cette manière, le loup est bien plus facile à tirer que si l'on découple sur lui tous les chiens courants. Dans ce cas, il est bien d'avoir un ou deux tireurs à cheval, qui, si le loup est manqué, partent au galop pour l'attendre à la refuite. Au reste, si l'enceinte est bien faite, si les tireurs sont de sang-froid, le loup ne doit pas échapper.

Cet animal ne ruse pas comme le lièvre ou le cerf; il compte sur la vigueur de ses dents, sur la force de son haleine et de ses jarrets; il dédaigne les feintes, les retours; il part en défiant les chiens de le suivre.

Vous pouvez aussi chasser le loup en battue. Dans ce cas, il faut poster les tireurs à bon vent, sur des arbres, dans des fossés, au milieu des buissons. « En beuvant le trait, le directeur de la chasse doit monstrer son arbre à chaque tireur, en distance de deux cents pieds l'un de l'autre en droite ligne, afin que le loup ne passe

entre deux hommes sans lui taster le poulx. » (1)
Il faut que le plus profond silence régne sur toute la ligne, qui doit toujours être vers l'intérieur des grands bois, car certainement le loup prendra cette direction.

Si vous tuez un loup ou si vous le manquez, chargez votre arme en silence et restez à votre poste ; vos cris pourraient empêcher un autre loup de venir de votre côté. Le coup de fusil l'étonne un instant, mais bientôt il oublie dans quelle direction il l'a entendu ; tandis que si vous parliez, si vous sortiez de votre cachette, cela lui rafraîchirait la mémoire. Les traqueurs ne devront pas aller vite ni faire trop de bruit, il ne faut pas trop effrayer le loup, il est bien qu'il aille d'assurance ; car il réfléchira, il choisira le lieu de sa retraite, et certainement il se déterminera du côté des grands bois où règne le plus grand silence. Si vous voyez arriver un lièvre, un renard, gardez-vous de tirer ; songez que vous chassez le loup, et que la mort de cette bête est pour vous de la plus haute importance. Le renard arrivera bien plus vite que le loup auprès des tireurs, il est plus tôt effrayé ; mais le loup ne perd pas la tête, il marche à pas de

(1) *La noble et furieuse Chasse du loup*, par ROBERT MONTHOIS. Ath, 1642.

loup, et ne prend sa course qu'après avoir calculé toutes les chances de salut qui se présentent à lui.

Cette méthode est la meilleure pour les gens de la petite propriété, qui n'ont pas un équipage de loup. Cet équipage est d'une trop grande dépense pour nos fortunes bourgeoises; peu de personnes peuvent se permettre ce luxe, et celles qui pourraient l'avoir le dédaignent, parce qu'elles préfèrent chasser le lièvre ou le chevreuil. Cependant la chasse du loup est une des plus nobles qu'on puisse faire, tant par son immense utilité que par le plaisir qu'elle procure. Prendre un loup est une des plus grandes jouissances que puisse avoir un chasseur, et puis il existe en toutes choses une compensation. Dans la chasse à courre, il faut beaucoup de chiens, des chevaux, des piqueurs; tout cela coûte fort cher, c'est vrai; mais, comme on ne porte pas de fusil, on n'a pas besoin de se munir d'un port d'armes, c'est toujours quinze francs d'économisés. Lorsqu'on se fait rouler dans une bonne voiture, il faut payer l'avoine, mais on a l'agrément de ne pas user ses bottes.

Le premier équipage, pour le loup, qu'on ait vu en France, a été créé par Henri IV. M. d'Andrezi, célèbre chasseur de ce temps, avait formé une meute de chiens courants et de lévriers,

pour chasser le loup avec méthode. Le roi voulut voir manœuvrer tout cela ; il prit goût à la chose, acheta l'équipage, et en donna le commandement à M. d'Andrezi. Dans la chasse au loup, la France a toujours compté des praticiens illustres. Clamorgan et de Moncel, Bois-Couteau, Pavali et de Sarcey ont opéré des prodiges. M. le marquis du Hallais, pendant soixante ans, a fait la guerre aux loups. Dans le cours de sa belle carrière de chasseur, douze cent soixante-six de ces animaux féroces sont tombés sous ses coups. La Normandie et la Beauce ont été témoins de ses exploits. Il est mort, ce brave chasseur ; aussi les loups deviennent chaque jour plus menaçants, et le berger trouve bien souvent que des moutons manquent à l'appel.

Hercule est sous la tombe, et les monstres renaissent.

Aujourd'hui, M. le comte de Saint-Légier, en Saintonge, imite ces nobles chasseurs, et mérite par des exploits sans nombre la reconnaissance de ses voisins. Mais un des plus habiles tueurs de loups que nous ayons eu en France, c'est Frothaire, évêque de Toul. Il employa tous les moyens possibles pour les anéantir, les trappes et l'eau bénite, les processions et l'épieu, les jeûnes et le poison. Ce respectable prélat détruisit une

immense quantité de loups. Louis-le-Débonnaire, qui avait pour Frothaire une haute estime, lui fit faire un superbe tombeau : l'évêque, agenouillé sur un loup mort, tenait dans ses mains la crosse pastorale et l'épieu du chasseur.

La chasse du louvart est très-amusante, elle ressemble beaucoup à celle du lapin; souvent cet animal se fait battre dans la même enceinte. Les chiens le relancent à chaque instant; il va, il vient, il tourne, il ruse, et dans ces allées et venues il est rare qu'il ne reçoive pas un coup de fusil.

Lorsqu'il ne peut plus aller, il se fourre dans un terrier de renard ou de blaireau, sous des racines d'arbre, la queue en arrière, la tête en avant, et là il défie tous les chiens de venir le saisir; mais il n'a pas prévu qu'une balle pouvait l'étendre raide mort, et c'est ainsi qu'on termine la chasse. Cependant, si les chiens se pressaient trop autour de lui, ce ne serait pas prudent de se servir du fusil; le couteau serait préférable, et encore ce n'est pas facile de le lui plonger au défaut de l'épaule sans blesser les chiens. Il faut bien prendre ses précautions pour donner et ne rien recevoir. Louis d'Outremer mourut de cette manière; il voulait tuer un loup, et le loup l'étrangla.

Quelquefois il arrive que le loup chasse les

chiens; il se blottit dans un fossé, un chien égaré passe, le loup saute sur lui et le tue. C'est un ennemi de moins, un bon repas de plus qu'il fera la nuit prochaine, ce qui donne une double compensation. Les chiens sont en avant, il reste en arrière et court après eux; si Miraut s'amuse en route et ne suit pas ses camarades, un coup de dent l'étend par terre. C'est comme les Cosaques, fondant sur les traîneurs d'une armée, ils enlèvent les soldats malades, les éclopés, tous ceux qui ne peuvent pas suivre.

On peut appliquer au loup le quatrain suivant, que fit jadis M. de La Dixmerie sur le marin Paul Jones :

Jones, dans les combats, en ressources fertile,
Agit envers ses ennemis,
Comme agit envers nous une coquette habile :
On croit la prendre, et l'on est pris.

S'il y a deux loups, ce sera bien pire; l'un coupera les deux derniers chiens de la meute, et l'autre, sortant de son embuscade, en étranglera un, tandis que son camarade emportera l'autre. Tout cela se fait en un clin d'œil; un loup peut enlever votre chien à dix pas de vous sans que vous vous en doutiez. Aucun animal ne sait ourdir un complot et l'exécuter avec tant d'adresse. Deux loups, trois loups s'entendent après quel-

ques hurlements, comme des hommes qui dépenseraient les plus belles phrases académiques.

Un de mes oncles avait un superbe dogue qui déjouait toutes les ruses des loups. Couchant la nuit avec les moutons, lorsqu'un loup arrivait près du parc, il était bientôt terrassé. Armé d'un collier de fer, il ne craignait point leurs dents meurtrières, et toujours il était vainqueur. Certain jour un loup se présente, et Castor court après lui ; le loup entre dans le bois, Castor le suit ; mais trois autres loups, embusqués, sortent de leurs tanières et fondent sur le pauvre chien, qu'ils dévorent. Voilà du calcul, un plan de campagne, une exécution bien préparée. Le meilleur général d'armée ne pourrait pas faire mieux.

On peut encore chasser les loups sans chiens et sans rabatteurs ; il faut, pour cela, que la terre soit couverte de neige. Vous suivez les pas du loup à l'étracq, faisant vous-même l'office du limier. Vous le détournez ; rien n'est plus facile, surtout si la neige est de la nuit dernière. Du moment que vous êtes certain qu'il est entré là, et que rien n'indique sa sortie, placez vos tireurs sans bruit ; une fois postés, que personne ne bouge plus.

Cela fait, suivez la voie du loup sur la neige, en agitant par intervalle une petite sonnette,

sans parler, sans crier. Du moment que le loup sera sur pied, prévenez-en les tireurs par un bruit de sonnette différent et convenu d'avance. Le loup n'ira pas vite, il passera près des chasseurs, il sera tué s'ils tirent bien.

Si le loup n'a pas été tiré, s'il a passé dans l'espace qui sépare deux chasseurs, sans que ceux-ci l'aient vu, vous pourrez peut-être recommencer dans le bois voisin, en plaçant de nouveau les tireurs et en manœuvrant de la même manière; mais si quelque maladroit l'a manqué, vous n'aurez rien de mieux à faire que de rentrer à la maison pour vous chauffer les pieds.

Les chasseurs sans expérience hésitent souvent dans la forêt, pour savoir si telle voie qu'ils rencontrent est celle d'un loup ou celle d'un chien. Il existe entre elles de grandes différences, les voici : le loup a le talon gros et large, le pied gros, il forme trois fossettes à terre; les doigts sont détachés, les ongles sont gros, le pied est long et serré; le chien a le talon étroit, le pied ouvert, presque aussi large que long, ses ongles sont menus. Le loup se juge bien, c'est-à-dire qu'il met régulièrement ses pieds de derrière dans les traces de ceux de devant, mais seulement quand il galope; car s'il trotte, le pied de derrière se place à trois doigts de celui

de devant. Le chien, au contraire, se méjuge presque toujours dans toutes ses allures ; d'ailleurs, si vous êtes jamais embarrassé pour cela, posez le pied d'un chien à côté de la voie d'un loup, et vous verrez bientôt la différence.

Un garde trouva, l'année dernière, cinq jeunes animaux ; ce sont bien des louveteaux nés d'hier, dit-il, courons à la préfecture, et réclamons le juste salaire alloué par la loi. Il arrive.

— Voilà mes loups.

— Vous vous trompez, ce sont des renards.

— Je connais bien les loups, j'en ai pris assez dans ma vie.

— N'importe ; ceux-là sont des renards.

Le préfet, le maire, le procureur du roi affirment que le garde a trouvé des loups. Le conservateur des forêts, le juge de paix, trois notaires et un clerc d'huissier soutiennent qu'il apporte des renards. Il s'agit de nommer un expert qui décidera la chose. On convient d'appeler le plus grand chasseur du pays ; et tout le monde tombe d'accord, pour s'en rapporter à la décision d'un homme reconnu pour maître passé dans la zoologie forestière.

— Voyons, lui dit le préfet, regardez ces animaux ; les croyez-vous loups ou renards ?

— Ni l'un, ni l'autre, car ce sont des lapins.

La louve a le pied moins gros, plus serré, plus étroit que le loup. Quand il fait beau revoir, on juge facilement si c'est d'un loup ou d'une louve que les chiens ont rencontré; mais par un temps sec, c'est très-difficile, je puis même dire impossible. Au reste, qu'importe, il ne s'agit pas ici de biche qu'on ménage, de poule faisane, de perdrix couveuse que l'on veut conserver; loup ou louve, tout est bon à tuer en tout temps.

Les loups ont coutume de marcher dans les voies les uns des autres; ils sont très-rusés, ils veulent laisser le moins possible des traces de leur passage. Par un temps de neige, suivez le piqué d'un loup, marchez, vous croirez, pendant une lieue, qu'il ne s'agit que d'un seul loup, mais quand vous serez arrivé près du rembûchement, vous verrez ces traces se multiplier: comme une corde que l'on dédouble en plusieurs ficelles, toutes ces voies paraissent au grand jour. Chaque loup a pris son canton, chacun s'est placé pour passer la journée, pour faire ses observations, et pour en rendre compte au grand conseil des loups, qui se tiendra la nuit prochaine.

Si l'on veut détourner le loup, et s'il fait mauvais revoir, on peut s'assurer que le limier se rabat d'un loup lorsque, sans remuer la

queue, d'un air sérieux, il flaire la branche et suit : le loup a pissé là ; voyez aux carrefours, si vous ne trouverez pas des laissées ou des deschaussures. Si les laissées sont grosses, sèches, sur des chardons, sur des touffes d'herbe, à côté du chemin, si les deschaussures sont profondes, elles seront d'un loup. Si les laissées sont dans le chemin, molles, en plateaux, si les deschaussures sont minces, elles seront d'une louve. Notez bien que si vous voyez ces deschaussures ou estricades, vous pouvez parier que le loup est fort loin ; cet animal est trop rusé pour faire de tels signaux dans son voisinage.

Il en est de même pour l'urine ; le loup pisse comme le chien, la jambe en l'air, contre un arbre ; la louve, comme la chienne, au milieu du chemin ; le limier vous indiquera fort bien la chose. S'il flaire la branche de haut en bas, c'est d'un loup ; s'il se rabat sur le chemin, c'est d'une louve.

Quand on veut dresser un limier pour loup, il faut commencer par le mener avec un chien déjà instruit et qui connaît son affaire. On les fait passer alternativement l'un devant l'autre ; le plus jeune prend du courage en voyant manœuvrer l'ancien : c'est un conscrit qui fait ses premières armes avec un vieux grenadier. Il est nécessaire aussi que ce limier ne travaille

jamais que sur les voies du loup ; car si vous le meniez après un cerf, il trouverait la chose si bonne qu'il ne voudrait plus faire d'autre métier. Les temps de neige sont préférables pour dresser les jeunes limiers, parce qu'on revoit toujours du pied. Le valet de limier n'a jamais d'incertitude ; il peut guider son chien, et savoir ce qu'il fait, chose essentielle et rare, quand on détourne un loup.

Cette opération, assez difficile pour le cerf et le chevreuil, l'est encore plus lorsqu'il s'agit d'un loup, parce que les chiens n'y mettent jamais autant de bonne volonté que pour les autres bêtes. Il est bien de commencer à faire travailler le limier sur les louveteaux ou sur les louvarts ; l'odeur de ces animaux étant moins forte que celle des vieux loups, le chien la prend avec moins de répugnance. Le limier pour loup doit être très-silencieux ; vous ne lui donnerez jamais beaucoup de trait, car le loup est souvent couché sur le bord du bois, et vous pourriez le lancer.

Il se rembûche près de l'eau, dans le premier fort qu'il rencontre ; mais pour cela, il faut que pendant la nuit il ait fait bonne chasse ; car s'il a le ventre creux, messire loup ne pourra pas dormir, il rôdera continuellement pour chercher l'occasion d'enlever quelque proie. En gé-

néral, les animaux féroces ont une triste destinée; ceux qui ne tombent pas sous les coups de l'homme meurent presque toujours de faim. Quand ils sont vieux, ils ne peuvent plus chasser, ils cherchent quelquefois sans trouver; la rage s'empare d'eux, et ils périssent dans d'effroyables souffrances.

Du moment que vous voyez le limier se rabattre, suivre et appuyer sur le trait, caressez-le, parlez-lui tout bas, et jetez, sans qu'il s'en aperçoive, quelques friandises dans la voie du loup; ayez toujours sur vous un peu de viande, ou toute autre chose qu'il préférera : les petits cadeaux entretiennent l'amitié. « Diable! va « dire votre limier, ces loups, dont on me faisait « tant de peur, sont les meilleures gens du « monde; ils ont la précaution de laisser tomber « de leurs poches de fort bonnes choses pour les « honnêtes limiers qui les suivent... suivons. »

En hiver, les loups rentrent au bois de très-grand matin, parce que, la plaine étant nue, ils seraient vus de tout côté; mais en été, les blés, les avoines leur servant de chemin couvert pour aller dans le fort, ils ne se pressent point; il en est même qui ne rentrent pas du tout; ils restent tapis dans les champs pour épier l'occasion de fondre sur la brebis ou sur le lièvre. On peut donc commencer la quête, en hiver, à la pointe

du jour, et en été une demi-heure après le lever du soleil. Pour tous les autres détails sur la manière de détourner le loup, voyez ce que nous avons dit au chapitre du *Limier*. On manœuvre comme pour le cerf; mais il faut prendre toujours les devants sous le vent, car le loup a bon nez, le limier serait bientôt éventé, et la bête partie. Quand la terre est sèche, à tout risque on se sert du limier; mais s'il fait beau revoir, soit parce qu'il a plu ou qu'il a tombé de la neige, alors on n'emploie que ses propres yeux: on aura bien moins de chances d'être éventé que si l'on était avec un chien.

Si le rapport du valet de limier doit toujours être entouré de formes dubitatives, à plus forte raison doit-il être construit de mots vagues, incertains, quand il s'agit d'un loup. Voici la forme que prescrit Le Verrier de La Conterie. « J'ai connaissance d'un loup (seul ou accompagné) qui semble vouloir aller demeurer dans tel fort, où je le soupçonne alité; s'il y est, comme cela peut être, les relais seront bien placés en tels et tels endroits, qui sont la refuite naturelle pour gagner la forêt de..., etc. »

Du moment que le rapport est fait, il faut attaquer tout de suite, il n'est pas bien sûr encore que l'on trouvera le loup dans le fort; pour peu qu'il ait entendu du bruit, pour peu que le

vent ait amené quelque sentiment de chien ou d'homme, maître loup aura gagné pays.

M. Pavali avait été, pendant soixante ans, la terreur des loups; il en avait tué des quantités prodigieuses. Ce brave homme ne rêvait que loups; nouvelle providence des troupeaux, il était vénéré, béni par tous les laboureurs et les pâtres des environs. A l'âge de quatre-vingt-quatre ans, ce digne chasseur tomba sérieusement malade, et le curé vint pour lui administrer les derniers sacrements. Pendant la cérémonie, M. Pavali marmotait quelques paroles entre ses dents : « Eh! mais, sans doute, disait-il... on ne peut pas faire autrement... c'est cela... je vous l'ai répété cent fois. » Le curé ne comprenait pas en quoi ces paroles pouvaient se rapporter à l'extrême-onction, et, s'adressant au malade, il lui en demanda l'explication.

« Mon frère, vous savez ce que nous venons de faire?

— Certainement.

— Vous en comprenez toute l'importance ?

— Tiens, est-ce que cela se demande; mais il ne s'agit pas de savoir détourner le loup avec le limier, il faut attaquer sans perdre de temps... sans quoi... sans quoi... vous pourriez bien faire... buisson creux. »

M. Pavali était mort.

Or donc, suivez les derniers conseils de ce chasseur illustre. Découplez aux brisées, foulez l'enceinte, dépêchez-vous, car si le loup était parti depuis un peu de temps, la voie pourrait bien être refroidie, et vos chiens ne l'emporteraient pas de bon cœur. Le loup donne rarement des défauts : il perce, il se forlonge, et ne se relaisse pas. Cependant cela se voit quelquefois; dans ce cas, on prend les grands devants, et l'on ne vient aux arrières qu'après avoir acquis la certitude qu'il n'a point passé.

Nous ne donnerons pas ici les instructions nécessaires pour forcer le loup; cette opération est toujours extrêmement difficile. D'ailleurs à qui pourraient-elles servir aujourd'hui ; ce n'est pas de cette manière qu'on détruit le plus de loups, mais on a le plaisir et l'occasion de dépenser beaucoup d'argent. C'est très-agréable de trouver un débouché pour faire filer ses écus lorsqu'on en a trop; mais dans notre siècle essentiellement positif et calculateur, chacun croit ne pas en avoir assez.

Au reste, pour ceux qui peuvent se donner un équipage de loup, c'est une grande et noble chasse; elle coûte cher, mais elle offre une jouissance réelle; c'est une compensation. De tous les animaux, le loup est le plus difficile à forcer; il a de très-bons jarrets, il les ménage, il

ne s'essouffle pas ; et, s'il trouve de l'eau sur sa route, il reprend de nouvelles forces, il va toujours, comme un boulet de canon qui court sur sur la glace : on ne voit pas de raison pour qu'il puisse s'arrêter.

Un loup fatigué, qui boit, redevient tout aussi vigoureux qu'un soldat venant de manger la pièce de bœuf, suivie de quelques grands coups de vin ; il se moque des chiens, et la nuit viendra sans qu'on ait pu le joindre. Cependant on a vu des chasseurs intrépides briser leur loup sur le soir, recommencer leur poursuite le lendemain et les jours suivants, et le forcer, à la quatrième journée, à quarante lieues du débuché. On raconte, comme un fait certain, qu'un loup, attaqué par le grand-dauphin, à Fontainebleau, fut pris quatre jours après, aux portes de Rennes, par la meute qui l'avait lancé. (1)

(1) « Je peux ici raconter ce que j'ai vu de la vigueur que les vieux loups ont aux mâchoires, pour faire voir qu'ils ne peuvent pas être forcés.

« Trois loups avoient été pris dans des fosses faites exprès ; ils furent amenés aux Tuileries devant le feu roi Louis XIII. Il y avoit un viel loup et deux autres plus jeunes ; on les fist combattre contre de gros lévriers ; les deux premiers se défendirent assez bien ; le troisième, qui était le viel, fut attaqué par trois lévriers ; il les rendit tous trois ; on le fit attaquer par trois autres, et puis encore par trois autres, et successivement par douze, trois à la fois ; il les marqua tous, et les rebuta de telle sorte qu'ils l'abandonnèrent et ne l'osèrent plus

Si quelqu'un s'avisait aujourd'hui d'entreprendre une chasse pareille, sa fortune y passerait tout entière à payer le déluge de procès-verbaux qu'on lui ferait sur la route, et les indemnités pour les dégâts vrais ou présumés causés par les chiens et les chevaux. Au reste, pour tuer des loups, les moyens les plus simples sont les meilleurs : le fusil, les battues, ou quelques chiens courants, ou bien un seul limier. Si l'on a plusieurs lévriers, des chiens de force, on peut les placer en avant sur les passages que doit prendre le loup et les faire donner les uns après les autres pour l'arrêter. Nous possédons le bouledogue, animal d'une force prodigieuse, et capable de terrasser un loup; mais, ne courant pas assez vite, il ne peut point être employé tout seul; il lui faut une avant-garde composée de lévriers pour arrêter l'ennemi; tels les hussards engagent l'affaire, et les cuirassiers la décident.

J'ai chassé quelquefois le loup de cette manière en Allemagne, et je puis assurer qu'il existe peu de chasses plus dramatiques. Du moment que la demeure du loup est connue, on envoie à bon vent des valets, qui s'embusquent dans

approcher. Il n'y a point de coup de fouet de chartier qui fist plus de bruit que les coups de dent de sa gueule. »

Le Parfait Chasseur, par DE SELINCOURT. Paris, 1683.

des buissons; ils ont chacun deux chiens, et leur position forme une ellipse. Ceux qui ont des lévriers se placent sur les côtés; les bouledogues, les chiens de boucher se placent dans le fond. On a soin, pour ne pas donner un avantage au loup, de mettre les derniers postes sur un terrain plutôt élevé que bas; car, si le loup courait dans une pente, il laisserait facilement tous les lévriers derrière lui.

Cette enceinte est faite en un instant; chacun connaît le mot d'ordre; on attaque à l'autre extrémité du bois, à cors et à cris, et le loup s'enfuit. Le premier valet qui l'aperçoit lâche deux chiens; le loup va de l'autre côté, mais il rencontre deux autres chiens qui le repoussent; il marche, il court; mais il en rencontre deux autres, et puis deux autres. Dans les intervalles qui séparent les buissons où sont les chiens, on place des petits gamins armés de bâtons, de tambours; ils sortent de leur cachette, à mesure que le loup s'avance et que les chiens sont lancés. Tout ce bruit, ces hommes, ces chiens, augmentant à chaque pas, engagent le loup à se diriger droit devant lui, parce que là seulement tout paraît tranquille; mais la réserve se montre, et il se trouve au milieu de l'armée ennemie des bouledogues. C'est alors que l'on entend une musique enragée; ce sont des cris, des grincements

de dents, et tout cela se termine par la mort du loup. On voit des piqueurs, aussi adroits qu'intrépides, saisir le loup au milieu de la meute, le baillonner et le ramener vivant pour l'amusement des jeunes chiens. J'ai vu Fricandeau faire ce tour de force avec une aisance admirable; on aurait vraiment dit qu'il s'agissait d'un lièvre ou d'un lapin. Je m'extasiais sur l'adresse et le courage de ce brave piqueur : « Ce n'est rien, me dit-il, tout cela dépend de l'habitude.

— Fort bien, répondis-je, mais comment avez-vous fait la première fois ?»

Pour attaquer le loup de cette manière, il faut un grand appareil d'hommes, de chevaux, de chiens; mais c'est une des plus belles chasses que l'on puisse faire. Il faut aussi de bons chiens de force, car le loup n'est pas facile à culbuter; il est lâche, mais il est vigoureux; il a la tête forte, les dents pointues, les pieds légers, le jarret solide; si les chiens le laissent échapper, s'il gagne le large, on ne pourra plus le rejoindre. Quoique les Anglais n'aient point de loup à combattre, ce sont eux cependant qui ont les meilleurs chiens de force.

M. Pavali ne s'occupait jamais de politique; il ne lisait jamais de journal; à peine savait-il le nom du souverain qui régnait sur la France. Un jour on lui dit qu'on préparait une flotte nom-

breuse pour tenter d'envahir l'Angleterre. « Bon, dit-il, jamais nouvelle ne m'avait causé tant de plaisir. » Tous les jours il allait de porte en porte demander quand partirait l'expédition; il se faisait raconter les chances probables de la descente, l'époque du départ, celle de l'arrivée, etc.

« Mais, lui dit un de ses amis, vous nous étonnez; vous êtes bien changé, M. Pavali, jamais vous ne vous êtes occupé de politique.

— C'est vrai; mais je tiens beaucoup à ce qu'on prenne l'Angleterre.

— Et pourquoi donc?

— Parce qu'on nous ramènera des chiens anglais; nous aurons une race de bouledogues excellente pour coiffer le loup; cela nous manque dans notre pays; Bonaparte va rendre un bien beau service à la France. »

Henri VIII, roi d'Angleterre, fit pendre un jour trois dogues qui venaient de vaincre un lion; il fit mourir un faucon qui avait eu l'outrecuidance d'attaquer un aigle. (1) Je ne pense pas que ce fut par stupide cruauté; ce prince voulait probablement donner une leçon aux conspirateurs de son époque.

(1) JOANNES CAIUS, *De Canibus Britannicis.*

Nos pères avaient coutume de cuirasser leurs meilleurs chiens de force pour les préserver de la dent du loup, de la défense du sanglier. On voit au Musée plusieurs tableaux de Desportes où des chiens figurent avec un habillement complet.

On avait aussi l'habitude, quand on chassait par la gelée, de mettre aux chiens des espèces de bottes, pour leur garantir les pieds. Voici quelques vers de Noël Le Comte qui prouvent ce que je vous dis.

At quos venandi studio delegeris, apri
Fulmineum ut vitent dentem morsusque ferarum
His face diploides, quas molli vellere comple.
Sed neque dura nimis collum collaria cingant
Latave, stelmoniæ catulis, et lora parentur.
Ast ubi jam Boreus invadit frigibus arva,
Et glacialis hyems currentia flumina sistit,
Arcendæ a plantis concretæ frigore crustæ)
Atque armandus erit pes ne mala frigora lædant
Et tellus concreta gelu spinæque rigentes. (1)

Autrefois tout homme qui tuait un loup avait droit à une prime de dix sous; je possède quelques manuscrits du XV[e] siècle qui le prouvent. Dans les anciens registres des bailliages et sénéchaussées, on trouve un chapitre où cette somme était portée en dépense *pro lupis et lupellis*

(1) NATALIS COMITIS, *de Venatione*, libri IV.

captis. Plus tard, cette prime fut augmentée. Une loi du 11 ventôse an III la fixe à 300 francs pour une louve pleine, 250 francs pour une louve non pleine, 200 francs pour un loup, et 100 francs pour un louveteau. Cette loi fut abrogée par celle du 10 messidor an V; la prime fut réduite à 50 francs par louve, 40 francs par loup et 20 francs par louveteau. Toujours diminuée, on ne sait vraiment pourquoi, c'est une sotte économie sur notre énorme budget : elle est aujourd'hui de 18 francs par louve pleine, de 15 francs par louve non pleine, de 12 francs par loup, et de 6 francs par louveteau. En sus de ces gratifications, les gens qui tuent des loups ou des renards vont dans les campagnes, et, de ferme en ferme, promenant leur proie, ils mettent à contribution les propriétaires de troupeaux ou de volailles, en leur montrant de quel danger ils les ont délivrés. Cet impôt est tout à fait volontaire de la part de ceux qui le paient; il n'en était pas ainsi autrefois : on appelait cela *faire le tour du loup;* l'homme qui avait tué un de ces animaux pouvait prendre deux moutons au plus prochain troupeau. Albert et Isabelle, souverains du Hainaut, réduisirent la prime de moitié. « Le louvier, pour la prinse d'un loup ou d'une cayellée (louve), ne prendra au plus prochain troupeau de bestes blanches, qu'un seul

mouton; lequel, le laboureur, s'il le veut faire, pourra racheter, pour quarante pattars, et en après, sur chacun village, au circuit d'une lieue, que dix pattars. » (1)

« Faites-moi le plaisir de me prêter votre fusil, me disait un jeune homme de quinze ans.

— Et qu'en veux-tu faire?

— J'irai demain dans la forêt de La Garde, et j'espère tuer un loup.

— Qu'en feras-tu?

— On me donnera 40 francs; j'irai montrer mon loup dans tous les villages; je recevrai des œufs, du fromage et beaucoup d'autres choses que je vendrai, et j'achèterai un fusil.

— Sais-tu que pour en avoir un à peu près bon, il faut au moins 100 francs?

— Eh bien! je tuerai deux loups.

— Si cela ne suffit pas encore?

— J'en tuerai quatre.

— Soit, mais il te faut un port d'armes.

— Je puis bien tuer cinq loups.

— Il n'y a que le premier pas qui coûte; il te faut un carnier, une poire à poudre.

— Six loups.

(1) *Chartes du pays et comté de Haynnau*. Mons, 1620.

— Du plomb.

— Avec sept loups je puis fort bien me tirer d'affaire.

— Certainement, je te conseille de les tuer. »

Dès ce moment ce brave garçon fut nommé par tous *le Loubier*. Dans la ville d'Apt, qu'il habite, si vous le demandiez par son nom de famille, on ne vous répondrait pas ; mais parlez du Loubier, tout le monde vous indiquera sa demeure.

L'Angleterre a pu se débarrasser de ses loups sous le roi Edgar. Les habitants du pays de Galles s'étaient révoltés ; après les avoir soumis le prince leur pardonna, sous la condition qu'ils paieraient un impôt annuel d'une certaine quantité de têtes de loup. L'exil, la prison, le droit de rentrer dans ses terres, tout fut tarifé, taxé en loups, suivant la nature du crime ou l'importance de la personne. On payait cette contribution en s'amusant, puisque l'on chassait. Les Gallois qui, peu de temps avant, guerroyaient contre les troupes d'Edgar, déployèrent leur courage contre les loups. Ces animaux menaçaient l'Angleterre de la dépeupler de moutons. Cette levée en masse les détruisit tous jusqu'au dernier, qui fut tué en l'an 966 ; ce n'est qu'en 1680 que les loups disparurent de l'Écosse, et en 1710 de l'Irlande. Comme les loups ne sont

pas de force à passer la Manche à la nage, il en résulte qu'on a pu exterminer la race de ces bêtes féroces dans les trois royaumes. En France la chose serait impossible; il en arriverait toujours quelques-uns à travers les Alpes ou les Pyrénées. Cependant, si l'on décuplait la prime, et cet argent serait bien employé, on en diminuerait beaucoup le nombre.

Ne croyez pas que les Anglais bénissent la mémoire du roi Edgar; j'en connais à qui le nom de ce prince donne le cauchemar. Beaucoup de gentlemen viennent, chaque année, sur le continent pour y tuer des loups; ils passent par les Ardennes; ils vont dans la Forêt-Noire, et puis en Pologne, et puis en Russie; ils iraient dans la lune pour y chasser le loup, si le télescope d'Herschel leur faisait voir des loups dans notre satellite.

L'un de ces messieurs, lord Grimelstown, avec qui j'ai eu le plaisir de faire quelques belles chasses en Lorraine, avait un superbe équipage, qu'il traînait à sa suite dans toute l'Europe. Un jour, nous avions tué trois loups, on avait forcé deux louvarts, des chiens magnifiques étaient morts, mais la victoire, restée à la meute du noble lord, le consolait facilement des pertes de la journée. Superbe! s'écriait-il, à chaque épisode triste ou gai. Superbe! disait-il, quand le

loup étranglait un chien ; superbe! répétait-il, quand le chien étranglait le loup. Bref, notre Anglais trouvait tout superbe. Intrépide, infatigable, il était toujours prêt à recommencer, et nous recommencions souvent ; quand un loup était mort, il s'approchait, le touchait, le tâtait, l'admirait ; et puis, dans un mouvement de colère, il ne manquait jamais de dire, après le mot, superbe ! *The devil take king Edgar*. Qu'est-ce que signifie cette exclamation ? lui demandai-je : « Au diable soit le roi Edgar, » répondait-il.

Ce jour-là, dont je vous parlais tout à l'heure, celui où nous tuâmes trois loups, après avoir donné, comme de coutume, le roi Edgar à tous les diables, lord Grimelstown me dit : « Je vous invite à venir, dans deux ans, chasser le loup dans le pays de Galles.

— Et le roi Edgar ?

— Il est mort depuis long-temps ; il est au diable.

— Probablement : s'il n'y est pas, c'est sa faute, car vous l'y avez envoyé bien des fois.

— C'est vrai.

— Et comment vous arrangerez-vous avec S. Patrice, qui détruisit les animaux nuisibles en Irlande ?

— Je ne suis pas Irlandais; cela ne me regarde en aucune façon.

— On montre dans ce pays la pierre où ce saint s'agenouillait pour remercier Dieu de sa victoire, à chaque loup qu'il tuait.

— Oui, la place des genoux se voit encore, à ce que disent les catholiques. Au reste, tous ces destructeurs de loups sont morts; moi je suis en vie, et j'ait fait un projet sublime, superbe; dès demain je l'exécute. C'est trop niais vraiment de se soumettre à de vieilles habitudes. L'Angleterre doit tout trouver chez elle; le monde entier doit lui payer tribut; pourquoi continuerions-nous à venir chasser le loup sur le continent?

— Fort bien, milord, mais pour faire un civet il faut un lièvre, c'est indispensable; pour chasser le loup il faut un loup.

— J'en aurai cent dans deux ou trois ans.

— Et comment ferez-vous ?

— J'en aurai mille.

— Vous ne me répondez pas.

— Vous viendrez dans le pays de Galles, vous me le promettez ?

— Je vous le promets; je passerai le détroit quand vous aurez des loups. »

Et voilà mon Anglais qui ne songe plus à tuer des loups, il ne veut plus les forcer; s'il en passait un à dix pas de lui, certainement il le saluerait. Il donne des ordres; il promet des primes à qui prendra des loups vivants, il prodigue l'or; et tous les Lorrains quittent, pendant huit jours, le soin de leurs pourceaux, pour ne s'occuper que de trappes, de fosses et de piéges de toute espèce.

Lord Grimelstown voulait cinq ou six loups, on lui en apporta quarante-deux.

Ici, je suis obligé d'interrompre mon histoire pour vous en raconter une autre. Je ressemble à Sancho Pança qui, lâchant un proverbe, était forcé d'en défiler une kyrielle pour ne pas étouffer. Un capitaine de navire, partant de Marseille pour l'Amérique, reçut d'un de ses amis une lettre, par laquelle celui-ci le priait de lui apporter deux beaux singes. L'ami n'était pas fort sur l'orthographe; il avait écrit 2 bo singes, en donnant au *b* la forme d'un 6, ce qui faisait 260 singes. Le vaisseau mit à la voile aussitôt après, on ne put demander l'interprétation de la lettre; le capitaine, dont l'intelligence pouvait aller de pair avec l'orthographe de son ami, se procura, dans l'autre hémisphère, tous les singes des forêts voisines, et puis il partit pour l'Europe. L'ami, qui demeurait à Aix, reçut une esta-

fette pendant la nuit, avec la lettre suivante :

« J'arrive, et j'ai fait votre commission, du moins en partie, car malheureusement, je n'ai pu réunir tous les singes que vous me demandiez. Cette marchandise est fort rare, et votre commande l'a mise en hausse dans toutes nos colonies. Envoyez chercher vos singes, qui ont fait enrager mon équipage pendant la traversée; j'en suis fâché pour vous, mais au lieu de 260, je ne vous en apporte que 194 ; tâchez de vous contenter de ce nombre-là.

« Tout à vous. »

Quand cet escadron de singes fut arrivé dans la ville d'Aix, tous les polissons passaient leur journée à la porte de M. D. L., en criant : *la mounine! la mounine!* (la guenon) et, depuis ce temps, M. D. L. fut désigné dans la ville par le surnom de *la Mounine;* aujourd'hui encore pour distinguer ses descendants de leurs parents homonymes, on les désigne par *D. L. la Mounine.*

Je ne vous dirai pas ce que M. D. L. fit de ses singes; car ceci se passait du temps de mon grand père, qui ne savait point la suite de l'histoire; mais je puis vous raconter ce que fit lord Grimelstown quand il eut ses quarante-deux loups; il en choisit six, quatre femelles et deux mâles, et il les fit placer dans six cages, comme les lions

d'une ménagerie ambulante. Les autres furent lâchés avec la gueule cousue, et, chaque jour, il en faisait tuer une demi-douzaine par sa meute. Les amateurs des environs venaient en foule à ces chasses pour rire; ils amenaient leurs chiens pour les aguerrir; jamais une plus belle occasion de les dresser au loup ne s'est rencontrée nulle part.

Quelques jours après, le lord partit pour Ostende avec ses loups et ses chiens, ses piqueurs et ses chevaux. Un navire l'attendait, il s'embarqua. Jusque-là tout était facile, mais il fallait débarquer. Un caboteur lui promit d'arriver la nuit sur une plage non surveillée par les douaniers, entre Tenby, presqu'île dont le rivage est hérissé de rochers, et Milford-Haven. Effectivement, tout cela se fit très-bien; sur un ordre du lord, des voitures étaient prêtes à transporter les loups; on les débarque, on charge, on part, on est parti. Les douaniers, prévenus par un faux frère, arrivent au galop; ils voient des voitures qui brûlent le pavé; ils suivent, croyant faire une bonne capture. Tout le monde court; ce sont des chiens courants qui veulent prendre un lièvre; allons, mes chevaux, allons, mon cheval, double avoine, un coup d'éperon; redoublez d'ardeur; il s'agit d'arriver, il s'agit d'arrêter les fraudeurs.

Les douaniers eurent l'avantage. « Ah! ah! nous les tenons; voyons les marchandises; les voitures sont pleines; c'est une fortune pour nous. » On descend de cheval; chaque estafier se saisit d'une caisse; il l'ouvre, et le loup, lui passant sur le corps, se sauve au fond du bois. « C'est une armée de diables, dirent les douaniers épouvantés. » Plusieurs d'entre eux furent longtemps malades, et le chef en mourut. Le zèle qu'il avait montré pour le service du roi méritait une autre destinée; mais ce pauvre lord Grimelstown fut bien désappointé. Tous ses loups se sauvèrent; il n'eut pas un petit louveteau pour lui; ils allèrent tous dans les forêts de lord Cawdor, qui possède une superbe terre entre Tenby et Pembroke. Quelle belle nouvelle il apprit un matin, ce digne gentilhomme, lorsque, dans son château de Stacpoole-Court, le premier piqueur vint lui dire que des loups, introduits par contrebande, s'étaient réfugiés dans ses bois. Aussi grand amateur que lord Grimelstown, il se trouvait au comble de ses désirs, sans s'être donné de peine; il profitait ainsi du *sic vos non vobis*. Sur-le-champ, des ordres furent donnés pour que ces intéressants quadrupèdes ne fussent point inquiétés. Lord Cawdor les soigne comme ses enfants; il en a déjà tué quelques-uns pour faire sa cour au feu roi d'Angleterre, que la nouvelle

de cette invasion épouvanta; mais il s'arrange de telle manière que sa collection de loups augmentera tous les ans. A moins que ce brave lord Grimelstown ne réussisse mieux dans une nouvelle expérience, il est probable que je ne verrai jamais le pays de Galles; car enfin je n'ai pas le plaisir de connaître lord Cawdor.

Je vous ai déjà donné la manière de cuire le loup pour le faire manger à vos chiens; je ne connais pas d'autre recette pour vous en rendre la chair agréable à vous-même; peut-être trouvera-t-on ce secret plus tard : en attendant, vous ferez bien de la jeter à la voierie. Cependant plusieurs piqueurs, et, entre autres, l'illustre Fricandeau, m'ont assuré que le jeune loup, bien mariné avec du vinaigre chaud, était très-bon à manger, en l'arrosant d'une sauce très-piquante. L'occasion ne s'est pas encore présentée pour moi d'essayer la chose; je vous promets de le faire, et, plus tard, j'espère vous donner mon avis là-dessus. Avec la peau vous pouvez faire un beau tapis, un manchon, un bonnet, dont vous ferez présent au premier conducteur de diligences que vous rencontrerez; il sera sensible à cette attention de votre part. La tête vous servira de trophée pour constater votre victoire. On croyait autrefois que, si de la peau d'un loup on faisait un tambour, le son de cet

instrument imposait silence à tous les animaux.

> Præterea colli si fiant tympana pelle
> Cætera cuncta silent ingenti victa sonore. (1)

On croyait aussi que la peau d'une brebis écorchée par un loup rendait malade l'homme qui s'en faisait un habit.

> Ne pastor illo, ne induaris tegmine
> Exuta quod dat oviculæ pellis, lupus
> Quam dente strinxit : illa nam pruriginem
> Cordisque palpitationes excitat. (2)

Mais autrefois on était beaucoup plus crédule qu'aujourd'hui.

(1) NATALIS COMITIS, *de Venatione*, libri IV.

(2) PHILE. *De animalium Proprietate*. Trajecti ad Rhenum, 1730.



CHAPITRE XVI.

LE SANGLIER.

L'horrible sanglier se prépare à la guerre ;
Il aiguise sa dent, il tourmente la terre,
Contre un chêne ridé s'endurcit aux assauts,
Hérisse tous ses crins et fond sur ses rivaux.

DELILLE.

Le sanglier ne ressemble à rien ; il n'a d'analogie avec aucun autre animal. Quand je parle du sanglier, j'entends comprendre le cochon dans la même catégorie; car, si le sanglier est un cochon sauvage, le cochon est un sanglier domestique. Tous les autres animaux ont des analogues dans la chaîne des êtres, ou du moins quelques traits de ressemblance avec certaines espèces, comme le cheval et l'âne, le cerf et le

chevreuil, le lièvre et le lapin, etc. Le sanglier, le cochon se trouvent complètement isolés ; ils font encore exception, en ce sens qu'ils sont d'une grande fécondité ; la truie et la laie mettent bas quelquefois une douzaine de petits, et chacun sait que plus les animaux sont gros et moins ils produisent.

Le jeune sanglier se nomme *marcassin* ; à six mois, il prend le nom de *bête rousse* ; âgé d'un an ou de deux ans, c'est une *bête de compagnie* ; plus tard, c'est un *ragot* ; à trois ans, on l'appelle un *tiers-an*, et puis un *quart-an* ou un *quartenier* ; après cela c'est un vieux sanglier, un grand vieux sanglier, un solitaire. A cet âge il est moins dangereux, parce que ses défenses recourbées sur elles-mêmes frappent difficilement de la pointe. Cependant ne vous y fiez pas ; j'en ai vu que cela n'empêchait point de découdre les chiens ; et puis un vieux sanglier a tant de vigueur dans la tête que, d'un coup de boutoir, il peut faire autant de mal qu'avec ses défenses.

De tous les animaux que l'on chasse en France, le sanglier certainement est le plus brutal et le plus dangereux pour les hommes, les chevaux et les chiens. Lorsqu'il veut citer pour exemple un animal furieux, opiniâtre, indocile, Aristote parle toujours du sanglier ; c'est sa comparaison favorite. La tête du sanglier, douée

d'une force incroyable, est armée de quarante-quatre dents, parmi lesquelles quatre sont terribles. Deux sont placées à la mâchoire inférieure et se nomment *défenses*; elles sortent en dehors et s'aiguisent contre celles correspondantes de la mâchoire supérieure, appelées *grés*, parce qu'elles font l'office de pierre à repasser. Ces défenses sont si aiguës qu'on se coupe souvent la main en les touchant; elles servent au sanglier pour vendre chèrement sa vie. Dans l'église de Saint-Andrew, en Angleterre, on voyait autrefois deux défenses de sanglier suspendues au maître-autel par une chaîne d'or; elles avaient seize pouces de long.

Le rut du sanglier commence à la fin de novembre et finit en janvier; ces animaux courant, à cette époque, de forêts en forêts pour chercher à s'accoupler, on en rencontre souvent dans les lieux où jamais on n'en avait vu. Les laies mettent bas en avril ou en mai; la tendresse maternelle est très-grande chez elles; si un régiment s'emparait de leurs petits, elles n'hésiteraient pas à courir sur le régiment.

Dominique Boccamazza, dans son *Traité de chasse*, prétend que les laies mettent bas deux fois par an, aux mois d'avril et d'août. (1) Il est

(1) *Cucoie della campagna di Roma.* Rome. 1548.

certain qu'en France elles ne font qu'une portée; peut-être le climat de l'Italie est-il plus favorable à la reproduction.

Les sangliers s'accouplent souvent avec des truies qu'ils rencontrent dans les bois. M. Hartig, grand chasseur allemand, assure qu'il a vu plusieurs exemples de sangliers poursuivant des truies, et qui se sont laissés renfermer dans l'étable où le porcher ramenait les cochons.

Les chasseurs novices ne savent pas distinguer les traces d'un sanglier de celles d'un porc; il existe cependant de grandes différences; les voici : le sanglier met la trace de derrière dans celle de devant, ce que ne fait jamais le cochon. Il est à remarquer que cette différence existe entre tous les animaux sauvages et leurs analogues en état de domesticité, soit que leur marche soit plus régulière, soit que, par instinct, ils cherchent à dérober leur passage autant que possible. Le sanglier appuie plus de la pince que du talon, et marche les pinces serrées; le cochon appuie plus du talon que de la pince. Cette pince, chez le cochon, est usée dès sa jeunesse; les chemins ferrés, le pavé des écuries en sont la cause; tandis que le sanglier court ordinairement sur la terre, dans la boue, dans la vase, ou sur l'herbe. La sole du cochon est pleine de chair; celle du sanglier est vide; les boutis du

sanglier sont plus profonds que ceux du cochon, parce que son boutoir est plus long et plus fort; le sanglier vermille en longues fusées droites, le porc fait des petits trous en tout sens. Si l'un et l'autre vont manger dans les blés, le sanglier abattra de longs sillons; le cochon n'en renversera que de petites poignées par-ci, par-là.

La chasse du sanglier est extrêmement pénible, parce que ces animaux cherchent toujours les plus grands forts, et qu'il faut toujours être à la queue des chiens pour les appuyer et les exciter; car souvent ils se ralentissent, particulièrement lorsqu'ils ont affaire avec un vieux sanglier qui leur tient tête.

La chasse la plus prompte et la plus agréable que l'on puisse faire au sanglier, c'est celle que nous avons indiquée au chapitre du *Loup* (page 149), avec des lévriers et des dogues; mais il faut des lévriers et des dogues, tout le monde n'en a pas. Les chasseurs bourgeois ne possèdent point un équipage du vautrait, un équipage de cerf, de lièvre, de loup, etc.; les mêmes chiens sont employés à toute espèce de chasse. Après avoir couru le lièvre, s'ils apprennent qu'un sanglier s'est égaré dans leurs bois, ils l'attaqueront sans le secours du limier, ce qui ne les empêchera pas de réussir bien souvent.

Donc, si vous n'avez pas de sanglier dans vos

bois, et si vous apprenez qu'un de ces animaux vous fait une visite, ramassez tous les chiens du voisinage; invitez tous les chasseurs et partez. Ce sanglier n'est qu'un hôte; c'est une espèce d'animal de passage; il est venu dans vos bois par je ne sais quelle raison; il s'en retournera peut-être demain; ainsi dépêchez-vous.

Vos fusils doivent être chargés avec une balle, ou, mieux encore, avec un lingot. Ne mettez jamais plusieurs balles ni plusieurs lingots dans le même canon; la force de la poudre serait moins grande, et vos balles produiraient peu d'effet. Il vaut mieux frapper un bon coup que deux mauvais, et puis on tire plus justement une seule balle que plusieurs; en sortant du canon elles se heurtent, elles carambolent, et vont se perdre je ne sais où. Il ne s'agit pas seulement de frapper le sanglier, il faut le bien frapper; une balle dans les chairs ne lui fait pas plus de mal qu'un coup de cravache.

Les gardes, les paysans, qui fréquentent le bois, vous ont donné de bons renseignements sur l'endroit où vous devez trouver la bête; s'il fait beau revoir, vous pouvez la suivre jusqu'au fort; sinon par la seule connaissance que vous avez des lieux, vous devez savoir quelle place elle aura choisie; c'est toujours la plus fourrée. Attaquez tout de suite avec tous vos chiens, et

lancez le sanglier. Aussitôt qu'il sera debout, le piqueur ne devra plus abandonner les chiens; il devra les suivre à travers le fourré pour leur parler, les appuyer de la voix et du geste. *Hou, hou, mes chiens... hou, hou, mes toutous... ça va mes amis.... ha! ha! ah! ah!* Si les chiens restaient seuls, la chasse ne marcherait plus, ils se désuniraient; le sanglier, faiblement poursuivi, ferait volte-face, et tuerait les plus braves. Les chiens ne chassent le loup et le sanglier qu'avec répugnance; du moment qu'ils ne sont plus excités par le maître, ils s'en retournent, ou bien ils chassent une autre bête qu'ils rencontrent dans le bois.

Lorsqu'il s'agit du sanglier, on ne se sert plus des mêmes expressions que pour le lièvre ou pour le cerf; un sanglier ne viande pas, mais il fait ses mangeures; il ne jette pas des fumées, mais des laissées. Jean Passerat, dans son poème d'*Adonis* ou *la Chasse au sanglier*, affecte de réunir, dans une vingtaine de vers, tous les termes usités de son temps. Ils sont encore les mêmes aujourd'hui; le langage des chasseurs n'est point sujet aux influences de la mode.

Ce jouvenceau s'adonnoit à la chasse,
Sur tous déduicts qu'un tel âge pourchasse;
Non qu'il daignast aux bestes s'adresser,
Qui n'ont colère et armes pour blesser:

Ains par les bois, par les monts et les roches
Osoit lancer les sangliers aux dents croches.
Levé matin, dans les bleds et pastis,
Il remarquoit mangeures et boutis.
Trouvoit leur bauge ès forests plus espesses,
Les cognoissoit aux traces et aux lesses :
Les malmenoit, desbuchez de leur fort,
En païs foible ou bien en païs fort,
Brisoit leur voye, erres, route et passages :
Les espioit herbeillans ès gaignages ;
Il entendoit quand estoit la saison
D'un porc courable et de sa venaison,
Jugeoit au vray si le masle ou la laye
Avoit fougé du parc en quelque haye :
En quel endroit il souloit muloter,
Ou à quel arbre il souloit se froter.
Nul ne sceut mieux comment on le destourne,
Comment sur soy un fin sanglier retourne,
Qui prend plustost la campagne ou les bois,
Beste effrayée ou tenant les abbois.

Les tireurs se sont postés d'avance à bon vent, vers les refuites présumées de l'animal ; le reste dépend de leur adresse. S'ils n'étaient point à bon vent, le sanglier reviendrait sur les chiens, et fuirait d'un autre côté. Il ne faut tirer qu'à belle distance pour porter un coup vigoureux, et lorsqu'on a la certitude que la balle ne blessera personne. Le plus sûr est de ne tirer qu'après que le sanglier a passé la ligne où sont embusqués les tireurs, et lorsqu'il entre dans le bois qui se trouve derrière eux.

Il est essentiel, à cette chasse, d'être toujours

deux ensemble, et de ne pas se quitter. Le sanglier blessé ou manqué fond souvent sur le chasseur, et, si ce dernier était seul avec son fusil déchargé, sa position deviendrait critique. Dans ce cas, son compagnon peut tirer l'animal à bout portant.

Cependant, si vous êtes seul, et qu'un sanglier blessé revienne sur vous, avec du sang-froid vous pouvez sortir de ce mauvais pas; attendez-le de pied ferme, jusqu'au moment où il est prêt à vous toucher; alors faites un saut de côté, le sanglier continuera sa route. S'il revient sur vous, recommencez la même manœuvre; courez en décrivant une ligne courbe, et appelez à votre secours. Dans ce cas, tous les chasseurs doivent quitter leur poste et accourir à toutes jambes. Nous étions un jour dans la forêt de Champrond, le garde Crochart tire un superbe quartan et lui casse une cuisse; le sanglier fuyait; Crochart le poursuit, lui lâche son second coup et le manque; l'animal fuit encore, débuche dans la plaine pour gagner une autre forêt voisine. Mais, se voyant suivi par un seul homme, il se ravise, fait volte-face, et court sur le chasseur. Crochart tourne le dos et change de rôle, de poursuivant il devient poursuivi. S'apercevant que le sanglier gagne du terrain, il crie, il appelle à son secours. « A moi,

à moi, je suis perdu. » Sa position était terrible : nous arrivons à la lisière du bois, et nous accourons de toutes nos forces, mais nous étions bien loin. Heureusement M. Texier, chasseur illustre et tireur fort adroit, paraît à soixante pas de Crochart, dans une remise où il attendait le sanglier ; il tire, et l'animal reçoit sa balle à travers le cœur. Jamais plus beau coup de fusil ne partit plus à propos. Si Crochart était content d'être délivré, son libérateur ne l'était pas moins.

Si votre fusil est armé d'une baïonnette, gardez-vous d'en faire usage en face du sanglier qui vient à vous ; la force de cet animal est si grande qu'il culbuterait dix baïonnettes comme la vôtre ; mais faites un saut de côté, pour la lui plonger au défaut de l'épaule. J'ai connu des chasseurs qui, armés du seul couteau de chasse, attendaient un sanglier de sang-froid et l'étendaient raide mort d'un seul coup. Au temps où vivait Juan Mateos en Espagne, on ne tuait les sangliers qu'à coups de lance ; les chasseurs espagnols auraient eu honte de se servir de l'arquebuse. Bien plus, dans les chasses qu'ils faisaient dans des enceintes de toile, les cavaliers attaquaient le sanglier avec des lances terminées en fourche, dont les deux bouts, recourbés en dehors, ne pouvaient point percer la bête ; il

fallait, avec cette fourche, clouer le boutoir à terre, et avoir le poignet assez solide pour l'y maintenir. Toutes les gravures du livre de Matéos, *Origen y dignidad de la caza*, prouvent ce que je vous dis. Ce brave ballestero, parlant de la force du sanglier, du courage qu'il faut pour l'attaquer dans le fort, s'écrie, dans ses habitudes courtisanesques : « Malheureusement on ne saura jamais les exploits mémorables de nos rois ; ils n'ont eu pour témoin que le sanglier, et nos souverains sont trop modestes pour raconter les choses qui doivent les immortaliser. »

François I[er], se promenant avec des dames, à Fontainebleau, vit venir à lui le plus énorme des sangliers ; il tira son épée, et le tua au milieu de sa cour, émerveillée de tant d'adresse et de courage. (1) Un des plus beaux faits d'armes de Richard Cœur-de-Lion, celui que les chroniqueurs vantent le plus, c'est un combat qu'il soutint seul contre un sanglier colossal, dans les montagnes de la Judée. Godefroi de Bouillon vainquit un ours formidable dans la Cilicie ; car

(1) Charles IX aimait beaucoup la chasse, et se plaisait à montrer sa force en abattant d'un seul coup la tête des animaux qu'il rencontrait. On a dit qu'il s'exerçait sur les bêtes à répandre le sang de ses sujets ; c'est faire de l'esprit sur une matière qui s'y prête difficilement.

Biographie universelle.

les chevaliers qui cherchaient à délivrer la Terre-Sainte ne manquaient jamais l'occasion de chasser pour se tenir en haleine. (1)

Le roman de *Garin de Loherain* contient une superbe chasse au sanglier, faite par Begon de Belin dans la forêt de Vicorgne, près de Valenciennes. Les amateurs en liront probablement le récit avec plaisir. Ce roman, qui date du XIIe siècle, est peut-être la plus ancienne épopée écrite en français.

« La nuit, Bégon se coucha. Le matin, son chambellan vint au lit pour le servir. Le Lorrain revêtit une cotte à chasser, mit ses chaussures et ses éperons d'or fin. — Puis il monta le bon cheval coursier que lui donna l'empereur Pépin quand il prit congé de lui à Orléans. — Le cor au cou, l'épée au poing, il part, emmenant avec lui dix meutes de chiens. — Son cousin Rigaut et les trente-six chevaliers l'accompagnent. — Ils passent l'Escaut, entrent dans la forêt et se dirigent sur Vicoigne pour attaquer le sanglier. — Béranger-le-Gris les guide avec adresse vers la partie du bois où se tient l'animal. — Bientôt commencent les cris et les aboiements des chiens.

« Le duc s'en va chasser en la forêt; ses chiens courent en avant, brisent les rameaux et font

(1) *Histoire des Croisades*, tome VI, chap. VI.

grand bruit. — Ils ont trouvé les traces fumantes du sanglier. — Alors le duc demande son limier *Brochart*, que lui amène un varlet de chiens. Le duc le prend et le délie, lui caresse les côtes, la tête et les oreilles, afin de l'encourager, puis le lance dans la voie. — Le limier flaire, et bientôt arrive au gîte de la bête. — Entre deux chênes déracinés et abattus, coule le filet d'une fontaine; c'est là que le sanglier s'était couché pour se rafraîchir : dès qu'il a entendu les aboiements des chiens, il se dresse, et, au lieu de fuir, se prend à tournoyer.— Là tomba mort le gentil limier, que Begon aurait racheté pour mille marcs d'or pur. — Furieux alors, le duc s'avance en brandissant son épieu. — Le porc ne l'attendit pas et prit la fuite.

« Plus de dix chevaliers descendirent de leurs coursiers pour mesurer les tracés de ses pieds. — « Voyez quel démon! se disent-ils entre eux ; « ce sanglier n'a pas son pareil ; ses dents lui « sortent d'un pied de la gueule. » — Ils remontent sur leurs rapides destriers, et donnent la chasse au monstre en sonnant du cor.

« Le sanglier a éprouvé la bonté des chiens, et voit qu'il ne pourra échapper en ces lieux ; il cherche à se sauver dans le bois de Gaudimont, où il a été nourri. Là, il se désaltère et se vautre dans l'eau ; mais la meute le presse et le débus-

que. Alors la bête aux abois fit ce qu'on n'ouït jamais dire en aucun pays; quittant la forêt, elle se mit dans la plaine et se laissa poursuivre l'espace de quinze grandes lieues sans s'arrêter. — Durant cette longue course, chevaux et chasseurs se dispersèrent; le bon destrier du fidèle Rigaut s'abattit sous lui, et l'on perdit de vue le duc. — Vers la troisième heure il se mit à *pleuviner :* ne sachant ce qu'était devenu le sire de Belin, les chasseurs retournèrent à Valenciennes, tristes et chagrins. — Ils n'auraient pas eu tort de s'arracher les cheveux.

« Bégon montait un cheval de prix. — Seul, il poursuit la chasse avec ardeur et voit souvent la bête. — Prenant deux de ses meilleurs chiens entre ses bras, il les enveloppe d'un pan de sa pelisse d'hermine, jusqu'à ce qu'ils soient bien rafraîchis et qu'ils aient repris force et vigueur. — Alors il les lance près d'un taillis et en vue du sanglier. Il les pique, les harcèle à l'envi, et, aux cris qu'ils poussent, la meute encouragée s'élance sur leurs pas.

« Le sanglier sent qu'il ne pourra résister. Il sort du bois de Vicoigne, pénètre dans celui de Puele, s'arrête sous un faux, boit et se repose. Mais les bons chiens l'ont entouré : l'animal les regarde, dresse ses sourcils, roule les yeux, *rebiffe du nez*, grogne et se rue sur eux. Il les a

tous tués ou dispersés. — Bégon en pense perdre la raison, et, plein de colère, il apostrophe le sanglier : « Eh ! fils de truie, tu me causes en ce « jour bien de la peine. — Tu m'as sevré de mes « hommes, et je ne sais plus, hélas ! de quel côté « ils ont tourné leurs pas. » — Le porc a écouté : il roule les yeux, renfrogne son museau, et se précipite sur le duc, plus rapide qu'une flèche empennée. Bégon, sans broncher, l'attend et lui enfonce son épieu droit au cœur. Le fer a traversé le dos, et le sang s'écoule de la plaie en telle abondance que les trois limiers en lappèrent assez pour étancher leur soif. » (1)

Argote de Molina raconte que, dans une chasse à l'ours, on vit l'animal saisir un chasseur avec ses griffes, le porter au sommet d'une montagne et le jeter dans le précipice. (2) Deux rois d'Espagne ont péri de cette manière ; la mort de l'un d'eux, don Favila, souvent célébrée par les romanciers espagnols, a fourni quelques belles strophes à Moratin, dans son poème de *Diane*. (3)

(1) *Archives historiques et littéraires du nord de la France et du midi de la Belgique*, par MM. Aimé Leroy et Arthur Dinaux.

(2) *Discurso de la Monteria*. Séville, 1582.

(3) Levanta se en dos pies, y abre las manos
El tremendo animal, y à brazos viene
Con el segundo rey de los Hispanos :
Y aunque el estoque yà embasado tiene,



Au reste, il ne faut pas croire que tous les sangliers attaquent les chasseurs; il en est des animaux comme des hommes; les uns sont braves, les autres sont poltrons. Beaucoup de sangliers, après avoir été manqués ou blessés, n'en fuient que mieux.

Le marquis de l'Aub*** chassait un jour dans la forêt de Champrond, près de Courville. Il faut vous dire d'abord que le bon gentilhomme n'aimait pas à être seul; il avait une demoiselle de compagnie qui ne le quittait jamais. Cette amazone le suivait à la chasse, armée du fusil à deux coups, vêtue du jupon de drap,

Se traba entre los dos con fuerza mucha
Dura, aunque desigual, dudosa lucha.

Cada qual, segun puede al otro aferra,
En torno revolviendose, y bregando
Como Alcides, y el hijo de la tierra,
Esta la fiera al rey sobrepujando
Con muy alta cerviz, pues teme, y sabe,
Que un leve golpe alli su vida acabe.

Pero enojado el rey de la tardanza
Dos veces por el vientre le ha metido
El brillante puñal con gran pujanza:
Diò el oso un horrendissimo bramido,
Y aprieta estremeciendose de suerte
Que à ambos dieron las ansias de la muerte.

(1) *La Diana ó Arte de la caza*, par don Nicolas Fernandez de Moratin. Madrid, 1765.

coiffée de la toque de velours; elle se dessinait pittoresquement dans les clairières. Un jour donc elle était embusquée, guettant le sanglier poursuivi par les chiens. Celui-ci va près du marquis et reçoit une balle; la peur le gagne, et, au lieu de revenir sur le tireur, il traverse un buisson et passe entre les jambes de l'amazone; les cotillons l'embarrassent; cela se comprend, les sangliers n'ont pas l'habitude, comme nous, de trouver leur chemin dans un tel labyrinthe; il perce dans ce fourré; un coup de boutoir lui fait passer le pont; mais la demoiselle perd l'équilibre et tombe sur le nez. Cette pauvre fille, accrochée par ses vêtements, aux gardes, aux pinces, aux défenses de l'animal, fut traînée ainsi plus de cinquante pas, et le sanglier eut autant de peur qu'elle. Autrefois Hippolyte mourut emporté par ses chevaux fougueux; notre amazone en fut quitte à meilleur marché; des contusions, des égratignures, reçues par-ci, par-là, disparurent bientôt; quinze jours après il n'y paraissait plus, dit-on. Mais voyez l'humaine perversité: si l'on voit quelqu'un tomber à terre, on commence par rire, sauf à pleurer plus tard s'il se tue. Tous les chasseurs présents à cette scène suivirent cette mode; ils rirent beaucoup; à Courville on en parle encore tous les jours en riant. Ces messieurs se rappellent

avec plaisir les belles choses qu'ils ont vues dans cette occasion solennelle.

Quand le sanglier viendra de votre côté, tâchez de viser juste, et tirez derrière les oreilles, au défaut de l'épaule, dans le flanc, au front; mais je vous préviens qu'il est fort étroit, et que pour y loger une balle, il faut une grande adresse. Évitez de frapper aux armures; c'est un endroit près des épaules où la peau se trouve d'une grande épaisseur; votre balle serait sans force pour pénétrer dans les chairs; mais si votre fusil contient un bon lingot, il percera partout. (1)

(1) Lorsqu'on voudra frapper le sanglier de l'épieu, on prendra garde que, par un mouvement de tête, il ne fasse sauter l'arme des mains: le coup manqué, il est aussitôt sur l'homme. En pareil cas, il faut se jeter le visage contre terre; se tenant fortement à ce qu'on y rencontre. La bête, vu la courbure de ses défenses, n'attaquera point en dessous le corps du chasseur ainsi couché; s'il se tenait droit, il serait infailliblement blessé; elle essaie, il est vrai, de relever l'homme; si elle ne le peut, elle le foule aux pieds.

Il n'est qu'un moyen de salut; c'est que l'un des chasseurs s'approche, un épieu à la main, pour irriter l'animal, feignant de se retirer, mais ne se retirant pas en effet, de peur qu'il ne revienne sur le corps de son compagnon renversé. Le sanglier, se voyant harcelé, quittera le chasseur qu'il tient sous lui, et se retournera furieux contre celui qui l'irrite; l'autre alors se relèvera d'un saut, et n'oubliera pas, en se relevant, d'avoir l'épieu à la main; il ne peut en effet se sauver honorablement que par la victoire. Il l'attaquera de nouveau, comme auparavant, dirigeant son fer vers la gorge, entre les deux omopla-

Un sanglier fort et courageux ne fuit pas long-temps devant les chiens; il se retire dans le plus épais des fourrés, au milieu des ronces, des épines, des broussailles, il ne craint pas de gâter son habit de soie. Là il s'accule à quelque rocher, près d'un gros arbre, et fait semblant d'avoir peur; le premier chien qui s'approche est éventré, le second a le même sort; il les charge avec furie les uns après les autres, et, bien souvent, quand les chasseurs arrivent, ils voient un champ de bataille couvert de morts et de blessés. C'est là qu'il faut savoir jouer du couteau : on passe derrière l'animal pendant que les chiens le tiennent en échec, et on lui plonge la lame au défaut de l'épaule. Si l'on peut se couvrir d'un tronc d'arbre, ce sera bien; si ce n'est pas possible, il faudra, immédiatement après avoir porté le coup, faire un saut du côté opposé; car le sanglier se retourne toujours vers celui qui le blesse.

tes, et enfonçant le fer de toute sa force. L'animal furieux, se lancera en avant; si les traverses du fer de la lance ne l'arrêtaient, il se précipiterait le long de la hampe même; il arriverait à la main de celui qui tient l'arme.

La force de l'animal est telle qu'on ne peut se l'imaginer; au moment où il meurt, du poil approché de ses défenses se crisperait tant elles sont brûlantes. Lorsqu'il est vivant et qu'on l'irrite, elles sont de feu, témoins les poils des chiens, dont il consume les extrémités quand il manque son coup.

XÉNOPHON, *Traité de la chasse.*

Quand l'animal est sur ses fins, il cherche une mare pour tenir les abois; s'il n'en trouve pas, il fait, coup sur coup, des pointes sur la meute; il part, il revient, il part encore pour revenir encore; sa furie ne connaît plus de bornes; chaque coup de dent éventre un chien, un cheval ou un chasseur. Il ne faut pas croire que le danger qu'ils courent effraie les chiens. Ces animaux sont très-braves; une fois qu'ils ont chassé le sanglier, ils le préfèrent aux autres bêtes, parce qu'ils le sentent mieux, le voient plus souvent, et ont un grand plaisir à lui livrer bataille. Ils savent bien qu'ils risquent leur vie; mais, devant la gloire, devant la curée, cette chose est de bien petite importance. Pour les chasseurs ce moment est du plus haut intérêt; c'est la péripétie du drame. Nous sommes arrivés à la dernière scène du cinquième acte. Allons, mes chiens; courage, Rustaut; à toi, Bellotte; mords-le, Ramonau; amenez les dogues, faites avancer les lévriers. Voyez tous ces braves chiens, méprisant le danger, grimper sur la bête; l'un la prend à la gorge, l'autre aux oreilles; les coups de défenses n'effraient personne; ce sont des grenadiers sur le champ de bataille. C'est un superbe spectacle que celui d'un vigoureux sanglier au milieu d'une meute aboyante, acharnée; on dirait que les manœuvres des chiens sont or-

données par un général habile, tellement les mouvements de chaque individu paraissent concourir à un ensemble prévu. Figurez-vous tous ces chiens allant, venant, se croisant, la gueule enflammée, courageux jusqu'à la rage, et puis leurs voix glapissantes, et les cris des chasseurs, et les sons de la trompe; trouvez-moi donc une tragédie qui présente autant d'intérêt, un opéra plus mélodieux.

C'est qu'il y a réellement danger pour les hommes comme pour les chiens; voilà ce qui fait battre le cœur, voilà ce qui augmente le prix de la victoire. En l'an 884, Carloman fut tué par un sanglier: on pourrait citer bien d'autres chasseurs qui, depuis cette époque, sont morts de la même manière; mais, une chose plus étonnante, c'est que Philippe, petit-fils de Philippe-le-Gros, fut tué par un cochon dans les rues de Paris. En cherchant bien on trouverait certainement, dans les archives de cette époque, le jugement et la condamnation à mort de ce porc, voire même le procès-verbal d'exécution. C'était la mode alors; on excommuniait les mulots, les chenilles et les hannetons; ceci se pratique encore dans quelques-unes de nos provinces méridionales. Tous les animaux cités en justice avaient leurs avocats, qui les défendaient de leur mieux. Un célèbre jurisconsulte du XVI[e] siècle a

fait sérieusement un traité sur cette importante matière; il pose les bases, les droits de la défense, et fixe devant quel juge on doit traduire les coupables. En 1386, une truie fut pendue, par sentence du juge de Falaise, pour avoir tué un enfant; (1) en 1474, un coq fut condamné à être brûlé vif, à Bâle, pour avoir. . . . . pondu un œuf. (2) Le 2 juin 1486, le bourreau d'Ypres pendit, à Bailleul, en Flandre, un pourceau, atteint et convaincu d'avoir « murdry et, en partie, mangé l'enfant de Mathieu Cup, demourant en la paroiche de Meteren, dessoubs la juridiction du diz Bailleul. » (3)

Si vous vouliez continuer cette guerre d'escarmouche, il pourrait vous en coûter cher; il vaut mieux la terminer par un coup de fusil.

C'est à présent qu'il faut un bon tireur, une bonne carabine, un bon lingot; chaque instant de retard peut causer la perte d'un bon chien.

Si dans la compagnie il se trouve un professeur, c'est lui qui, semblable au *matador* espagnol, doit s'avancer dans l'arène et porter un coup certain. Certes, il est facile de tuer un per-

(1) *Statistique de Falaise.*

(2) *Promenade à Bâle.*

(3) *Archives historiques et littéraires du nord et du midi de la Belgique*, par MM. Aimé Leroy et Arthur Dinaux, t. I., p. 84.

dreau, lorsqu'on lui jette à la figure trois ou quatre cents grains de petit plomb; mais, lorsqu'on n'a qu'une balle dans son canon, et qu'on veut la loger dans le cœur d'un sanglier, la chose demande un peu plus d'étude et beaucoup d'expérience; car, pour culbuter le sanglier, il faut que la balle traverse le cœur ou le cerveau; si elle va dans le poumon, dans les instestins, l'animal mourra plus tard; mais en attendant, il vous fera payer bien cher votre victoire. Si votre balle entre dans les fesses de l'animal, c'est tout comme si vous lui crachiez à la figure; il n'en ira que plus vite, il n'en sera que plus dangereux. Dans la forêt de la Comillau, près de Bourbonne-les-Bains, il existait un sanglier qui épouvantait les campagnes. Un jour, cet animal était dans sa bauge; un paysan, armé d'une serpe, l'aperçut, et crut qu'il pouvait le tuer. Il marcha vers la bête, qui reçut un coup terrible; mais le sanglier attaqua le paysan et lui fit un nombre infini de blessures. Ce pauvre diable était couché par terre, appelant à son secours; dix de ses camarades, armés de faux, travaillaient dans le voisinage; aucun n'osa s'approcher: sans un petit chien qui harcelait le sanglier, et qui, fort leste, évitait les coups de boutoir, l'animal aurait mangé l'homme. Le paysan en fut quitte pour avoir sa peau décousue en cin-

quante endroits; deux mois après il se portait bien.

Les chasseurs du pays connaissaient ce sanglier; ils le voyaient souvent, mais ils ne l'attaquaient point; vingt fois il leur avait détruit leurs meutes. Enfin, par un beau jour de l'année 1829, ils se réunirent tous, et on jura la mort de l'animal. Après avoir essuyé cent coups de fusil, le monstre finit par tomber sans vie; il avait trente-deux balles dans le corps, et pesait quatre cent quatre-vingt-cinq livres. Quelle belle victoire! Quel joyeux hallali! C'est une époque mémorable dans la vie d'un chasseur, rien ne pourrait la faire oublier.

Pour chasser le sanglier, les anciens avaient la précaution de se servir d'une cuirasse; comme il fallait attaquer l'animal corps à corps, et de près, cette chasse était bien plus dangereuse pour eux que pour nous, qui possédons la carabine et la balle de plomb. Voici ce que dit Philostrate à ce sujet: « L'un vêtu lestement pousse son cheval avec vitesse. L'œil devine la légèreté de ses mouvements et l'adresse avec laquelle il sait lancer un trait. Celui-ci, armé d'une cuirasse, et les jambes défendues par des bottines, attaque pour la seconde fois un énorme sanglier. Cet autre est monté sur un cheval blanc; sa tunique est retroussée et fixée sur le milieu de

la cuisse; les manches en sont également relevées jusqu'au coude. » (1)

Le dernier prince de Condé avait, parmi ses gardes, un tireur illustre, Namur, qui plaçait à cent pas une balle dans le cœur d'une bête, comme s'il l'avait mise avec la main. Nouvel Olivier-le-Daim, il suivait toujours son maître pour exécuter ses arrêts de mort. Il n'était pas muni de cordes et d'échelles comme le bourreau de Louis XI, mais, semblable à Bas-de-Cuir, il portait une carabine qui n'avait jamais manqué son coup. Si vous aviez proposé une chasse aux perdreaux à Namur, il aurait pris cela pour une insulte; il dédaignait le menu plomb, les fusils à deux coups, comme un bon joueur de billard méprise le *même* et ne joue que le *doublé*. Il partait avec sa carabine, avec une balle; à quoi bon en avoir deux, puisqu'on ne devait chasser qu'une bête, et que tous ses coups portaient la mort. Lorsque le cerf ou le sanglier faisaient tête aux chiens, et que le prince craignait de voir estropier sa meute, il ne disait que ces mots: « A toi, Namur. » Aussitôt la chasse était finie, la balle sifflait entre les oreilles des chiens et venait traverser l'animal. A vingt pas comme à cent pas, le résultat était toujours le même.

(1) Philostrate, L. 1, p. 772. Édition de Morel.

Mais voyez ce que peut faire une balle, et combien d'accidents elle peut produire, quoique dirigée par le plus habile des tireurs. Un jour Hamur ajuste le sanglier aux abois, sa balle s'égare, au lieu de toucher le cœur de la bête; elle frappe l'épine du dos et la casse; elle ricoche sur un chêne, qui la renvoie à cinquante pas, là elle traverse la cuisse d'un piqueur; repoussée par une boucle de la selle, elle revient casser la jambe du même homme. Oui, la même balle a cassé la jambe droite, et traversé la cuisse droite du même homme. Ce fait est si extraordinaire que je n'oserais pas le raconter, si la ville de Chantilly n'en avait pas été témoin; il est tout récent, et mille personnes pourrait l'attester encore.

Au reste, il paraît qu'autrefois les flèches ricochaient aussi; avec l'arbalète, il arrivait des accidents à la chasse : des tireurs maladroits manquaient la bête et frappaient les chasseurs. Gaston Phœbus raconte qu'il vit blesser Geoffroy d'Harcourt par un tireur qui lui traversa le bras d'une flèche. Un gentilhomme français, nommé Tyrrel, tua de cette manière le roi d'Angleterre, Guillaume-le Roux, fils de Guillaume-le-Conquérant; ceci se passa dans la *Forêt Neuve*, belle forêt de trente milles de surface, que le nouveau souverain des Anglais les avait forcé

d'abandonner aux bêtes fauves, pour pouvoir chasser plus à son aise. C'était un fameux chasseur que ce Guillaume; quand il ne pourfendait pas l'ennemi sur le champ de bataille, il attaquait les plus forts sangliers corps à corps pour se faire la main. Il n'entendait pas raison sur le fait du braconnage, car il faisait crever les yeux à tout homme convaincu d'avoir tué un lièvre. L'histoire dit que Guillaume-le-Conquérant avait pour père Robert-le-Diable; il ne démentait pas son origine. Dans cette Forêt Neuve, ses trois fils périrent à la chasse; deux furent tués par des cerfs, et l'autre par Tyrrel. On ne manqua point de dire que c'était une juste punition de Dieu, pour les villages détruits, les églises renversées, les habitants renvoyés au loin, dans le but de faire place au gibier.

Juan Mateos raconte une aventure de flèche qui peut servir de pendant à la balle de Namur. Cela paraît d'abord incroyable, mais à la chasse, à la guerre, on porte tant de coups, ils se combinent de tant de façons diverses, que dans un certain laps de temps, toutes les chances doivent se présenter. « Un jour, dit-il, je tire un ramier : ma flèche effleure sa poitrine, elle va d'un côté, le ramier va d'un autre; mais celui-ci, décrivant un cercle de haut en bas, se trouve un instant après juste sous ma flèche, qui tombait

à terre. Je crus d'abord que je venais de tuer un autre ramier, mais un petit garçon, qui m'accompagnait pour suivre mes flèches de l'œil et les ramasser, me dit avoir vu ce même ramier arriver dans la direction de l'arme, et recevoir le coup de la mort. Ce qui me fut bientôt confirmé par l'inspection de l'oiseau, dont la poitrine était blessée par le premier coup qu'il avait reçu. » (1)

Les chasseurs se permettent quelquefois des plaisanteries de mauvais goût. J'étais fort novice alors, nous chassions le sanglier en Allemagne, dans le margraviat de Bayreuth : c'était en hiver; mes compagnons remplirent de neige les bassinets de mon fusil (on ne connaissait pas encore la poudre fulminante) ; on aurait vraiment dit que le sanglier savait que mon arme était inoffensive, il vint droit à moi ; je tirai mes deux coups, et, comme vous le pensez bien, je ne le tuai pas. Heureusement qu'il eut peur, car dans cette situation, seul, au milieu des bois, j'aurais pu passer un fort mauvais quart d'heure.

Lorsqu'à la chasse on veut s'amuser de l'inexpérience d'un jeune homme, il faut toujours s'assurer que les résultats ne peuvent être fâ-

(1) *Origen y dignidad de la caza*, f° 16. Madrid, 1634.

cheux pour personne. Nous étions au château de Thoury, dans le Nivernais, château confortable s'il en fut; tous les jours nous abattions force perdrix, beaucoup de lièvres, quantité de lapins; on en mangeait des brochettes longues comme la lance d'un cosaque. Un jeune homme se trouvait là; chassant avec nous, il ne tuait rien, mais il se rattrapait au dîner; on le plaisantait sur ses bredouilles perpétuelles. « Les perdreaux, les lièvres sont trop petits, disait-il, voilà pourquoi je les manque; si c'était un sanglier, à la bonne heure, je serais sûr de le tuer.

— Vous croyez ?

— Certainement..... on trouve plus de place.

— Oui, mais on n'a qu'une balle. »

— C'est égal.

— Nous verrons cela demain.

— Est-ce qu'il y a des sangliers ici ?

— J'en ai vu de superbes. Ce sont eux qui mangent la moitié des perdreaux et des lièvres; sans cela, nous en trouverions bien plus.

Le lendemain, je saisis un superbe cochon dans la basse-cour de M. de Soultrait, notre aimable amphytrion; je le fis barbouiller de noir avec deux ou trois bouteilles de cirage, et je le

plaçai dans le bois. Les chasseurs arrivent, on découple les chiens; le cochon prit fort bien la plaisanterie; on eût dit qu'il était du complot, il se mit à fuir comme un sanglier de vrai. Notre jeune homme, posté derrière un arbre, fit feu à vingt pas, et manqua la bête. Le cochon s'arrêta tout étonné; mais le chasseur intrépide quitta le fusil pour s'armer du couteau; il mit flamberge au vent, attaqua son ennemi seul à seul, et lui plongea trois fois la lame dans le cœur. Là-dessus, grandes fanfares, cris de joie, félicitations, triomphe au bois, triomphe au château; notre adolescent faillit en perdre la tête.

Et je suis seur qu'Hector de Troye,
Chargé des dards et des écus
Des Grégeois qu'il avoit vaincus,
Dans sa démarche triomphante,
N'avoit pas l'âme plus contente. (1)

Le secret fut bien gardé, il a toujours cru, et même il croit encore que, dans cette grande journée, il a tué de sa propre main un sanglier quartan. Il raconte chaque jour cette histoire; toutes les fois qu'il va au bal, il ne manque pas de la dire à sa danseuse pendant les moments de repos.

(1) *La Chasse*, par Charles Perrault, de l'Académie françoise, Paris, 1692.

Pour forcer le sanglier, on s'y prend à peu près comme pour le cerf, (1) à l'exception des relais que l'on place près des forts et des endroits les plus fourrés du bois ; tandis que pour le cerf, on les dispose dans les clairières et sur les points les plus élevés.

Lorsqu'on veut chasser le sanglier à force, il est indispensable de le détourner. Le valet de limier doit connaître, suivant les saisons, quels sont les endroits les plus favorables pour trouver la bête. Au printemps il la cherchera dans les buissons, aux endroits les plus fourrés; en été le sanglier se rapproche des plaines et demeure volontiers près d'un champ de blé, dans le voisinage d'une mare; en automne, il se recèle au fond des plus grandes forêts; il préfère celles où se trouvent des glands et des faînes. Quand viennent les mois de décembre ou de janvier, il entre en rut, et alors on le trouve partout; mais, à cette époque, il est très-difficile à détourner. Si vous voulez en manger, gardez-vous de le chasser quand il est en amour; sa chair ne vaut rien. J'entends parler ici du vieux sanglier; car les bêtes de compagnie peuvent être mangées en toute saison; mais, en octobre, en novembre, les sangliers de tout âge sont excellents; ils ont

(1) *Voyez* le chapitre du *Cerf*.

mangé du blé, du gland, des pommes, des fruits de toute espèce; c'est le véritable moment de les mettre à la broche.

Si l'on veut conserver l'espèce, le valet de limier prendra soin de ne pas laisser courre une laie; dans le cas contraire, il la choisira de préférence; en automne la bête noire a coutume de hanter les mares au milieu des bois; son corps, échauffé par la grande quantité de nourriture qu'elle a prise, a besoin de se rafraîchir; on la trouve toujours se vautrant dans la fange.

Si le valet de limier s'aperçoit qu'en sortant de la souille le sanglier, après s'être frotté contre un arbre, a donné quelques coups de ses défenses dans l'écorce, il ne doit pas manquer d'en faire rapport, pour qu'on prenne ses précautions; l'expérience a démontré que ces sangliers étaient toujours fort dangereux pour les chiens. Le valet de limier doit dire l'âge et le sexe de la bête qu'il a détournée, si elle est seule ou accompagnée. Cette dernière circonstance est beaucoup plus fréquente que la première, les vieux sangliers se faisant presque toujours suivre par un jeune qu'on nomme l'écuyer. Il doit dire si le sanglier est pigache; on leur donne ce nom lorsqu'à la trace ils ont une pince plus longue que l'autre; c'est une connaissance très-bonne pour garder le change. Si le limier suit

avec ardeur les traces d'un sanglier, si ces traces sont fraîches, quoique le soleil soit déjà sur l'horizon depuis long-temps, il est certain que vous aurez affaire avec un animal dangereux. Il a dédaigné de rentrer au fort de bonne heure; les chiens ne l'effraient pas; vous pouvez le détourner de très-court, sans craindre qu'il se sauve. Mais, quand vous l'attaquerez, ayez une meute nombreuse, criez, sonnez, faites grand bruit; c'est le seul moyen de le faire tirer au large. Si vous n'aviez que peu de chiens, l'animal ne sortirait pas de son fort; il les attendrait de pied ferme, les chargerait l'un après l'autre, et bientôt ils seraient tous hors de combat. Avec un tel sanglier il faut tout de suite employer les grands moyens; il faut faire marcher la réserve.

Le contraire arrive lorsque le valet de limier s'aperçoit que le sanglier s'est retiré dans le fort plusieurs heures avant le jour, qu'il se souille souvent, qu'il ne fait çà et là que de petits boutis. Ces deux actes prouvent chez lui de l'inquiétude, une certaine poltronnerie dont vous devez vous défier encore, parce que, du moment que l'animal aura vent de vous ou du chien, il prendra la fuite. Celui-ci donc doit être détourné de fort loin; il faut l'attaquer avec peu de chiens, pour ne pas trop l'effrayer d'abord, et l'engager

à tourner sur lui-même dans le canton qu'il habite. Les laies qui ont des marcassins doivent être rangées dans cette dernière catégorie; l'amour maternel les rend très-craintives, très-prévoyantes; en les détournant il ne faut pas les approcher, surtout à mauvais vent.

Le change n'est pas beaucoup à craindre avec le sanglier quand la chasse est en train; car l'animal est échauffé, son odeur est très-forte, et puis il ne ruse pas, il perce; les bons chiens suivent franchement, sans hésitation. Cependant, quelquefois la meute se divise, elle chasse deux bêtes à la fois; dans ce cas le piqueur rameute sur les chiens qui lui inspirent le plus de confiance. Quand on voit la bête de meute, on crie *vloo* au lieu de *tayau*. Si l'on revoit du pied, on crie *vel-ci-allè* au lieu de *volcelet;* ce sont des mots techniques, consacrés par l'usage; un chasseur se ferait siffler s'il ne les plaçait point à propos.

Un sanglier n'est pas si facile à forcer qu'un cerf; je ne conseillerais jamais de pousser la chasse jusqu'à l'extrémité. A quoi bon risquer de perdre les meilleurs chiens d'une meute? Du moment que l'occasion se présente, la carabine ou le pistolet d'arçon doivent faire cesser le combat. Avec un seul limier, et sans avoir de meute, on peut fort bien tuer le sanglier; ceci

s'appelle *routailler* et tient un peu du braconnage. Nous ne devrions peut-être pas en parler ici, nous qui proscrivons les assassinats; cependant, comme il existe une infinité de chasseurs ne possédant point d'équipage, il faut bien donner à ces braves gens la manière de garnir leur croc dans l'occasion.

Vous savez qu'un sanglier se promène dans vos bois; partez le matin à la pointe du jour avec votre limier, et faites suite des traces que vous trouverez. Détournez l'animal en ayant égard aux remarques dont je viens de vous parler; suivant ces observations, vous ferez l'enceinte large ou étroite. Votre sanglier se trouve là, vous le savez; vous connaissez le bois, vous devez juger tous les chemins qu'il doit prendre pour se sauver. Postez les tireurs sur les routes des grands forts; c'est de ce côté qu'il se dirigera.

L'homme qui conduit le limier ira frapper à ses brisées, et se fera suivre par deux chasseurs qui peut-être tireront l'animal dans sa bauge. Si le sanglier s'effraie et part, il ira du côté des chasseurs embusqués, où quelque balle viendra probablement lui chatouiller les côtes. S'il passe à un endroit mal gardé, s'il est manqué, s'il prend la fuite, on peut encore espérer de le rejoindre dans un fort voisin. On en fera suite; on prendra des devants; on le détournera de

nouveau; et puis on recommencera en postant les tireurs en silence et en leur recommandant plus d'adresse. Toutes ces manœuvres doivent s'exécuter sans mot dire, et à bon vent.

Quand un sanglier ne perce plus en avant, quand il se fait battre dans le même canton, et qu'il écume beaucoup, on doit juger qu'il est sur ses fins. C'est alors qu'on doit le redouter davantage; c'est le véritable moment pour les tireurs de montrer leur savoir-faire. Dès qu'il est mort, on lui coupe les suites, on détache autour du vide laissé par la verge un morceau de peau de trois pouces de large. Cette peau cache de la liqueur séminale, qui donnerait un fort mauvais goût à la chair. On présente la trace droite au commandant de la chasse, ou à la personne qu'il désigne pour recevoir les honneurs; on coupe la tête avec la peau, tout près des épaules, en allant en biais vers le dos, pour donner à la hure une belle apparence. Quant à la manière de vider, dépouiller, découper le sanglier, voyez le chapitre du *Cerf*; ces opérations sont les mêmes, excepté cependant qu'on n'entame point le cou, qu'on détache intérieurement le gosier de l'estomac, et qu'on le tient fermé en retirant l'estomac.

On dit que dans un cochon rien ne doit être perdu; tout est bon depuis les pieds jusqu'à la

tête. Cette vérité fut autrefois longuement développée par Jules César Croce, qui, dans un volume in-octavo, proclama la prééminence du cochon sur toutes les autres bêtes, (1) et prouva la supériorité de chaque partie du cochon sur les mêmes parties des autres animaux : il en est de même du sanglier. Si je vous dis de couper les suites, il ne faut pas pour cela les jeter, car elles pourraient vous être fort utiles plus tard. Si l'envie de vous marier vous prenait par hasard, dans un âge avancé, lorsqu'il ne vous resterait plus que des espérances vagues de devenir père, vous savez? il est des moments où l'on a confiance en soi-même, et puis tout cela s'évanouit comme une ombre légère : eh bien! les suites de votre sanglier séchées, réduites en poudre, délayées dans le bouillon fait avec un vieux coq, et avalées à jeûn par vous et par madame votre épouse, auront un effet merveilleux; les enfants naîtront chez vous tous les neuf mois, et vous serez obligé de venir me demander une autre recette pour remettre les choses dans leur ancien état. Je vous la donnerai, cette précieuse recette, pour calmer les transports trop fougueux ; j'en fais souvent usage. Quant à l'autre, Dieu merci!

(1) L'*Eccelenza e Trionfo del porco* di Giul. César Croce. Ferrare. 1594. Les charcutiers ne feraient pas mal de traduire ce livre et de le distribuer gratis à leurs pratiques.

je ne l'ai point essayée ; je l'ai prise telle que je vous la donne, dans les œuvres d'un savant médecin. (1)

Tous les chasseurs doivent toujours avoir des aiguilles et du fil, ou de la soie, pour recoudre les chiens blessés. (2)

Un sanglier chassé doit être tué. Dans certains pays, lorsqu'on entreprend un sanglier, et qu'il n'est point pendu le soir au croc, on est dans l'usage de poser un bonnet d'âne sur la tête du veneur qui conduit la chasse ; on le force à garder cette étrange coiffure pendant un long dîner de chasseurs. J'ai même vu des rigoristes prétendre qu'on devait le conserver la nuit en place du classique bonnet de coton.

C'est une noble chasse que celle du sanglier ; c'est un superbe coup de fusil, celui qui traverse le cœur de cet animal. Tuez un cerf, un chevreuil, un daim, vous êtes satisfait, mais à vo-

(1) Magna est uxoratis inquietudo, et animi perturbatio prole carere sterilesque existere : propterea, ut tanto infortunio liberentur prolemque habeant, per aliquot dies jejuno stomacho vir et uxor cum jure galli veteris testiculorum apri in umbra exsiccatorum pulverem capiant ; profectò brevi tempore optatum adipiscentur, ut in multis sterilibus ex quacunque causa non semel expertum est.

Julii Cæsaris Baricelli à Sancto Marco, doctoris medici Hortulus Genialis. Genovæ, 1620.

(2) *Voyez* le Chapitre *Maladies des Chiens*.

tre plaisir vient se mêler un certain regret de voir mourir une si belle bête; ses formes élégantes qui se dessinaient à l'horizon, ses pieds qui l'emportaient plus vite que le vent; tout cela se trouve sans vie, c'est vous qui avez donné la mort à tant de grâces, à tant de beautés. Vous êtes fier de votre victoire et de votre adresse, cependant vous éprouvez quelque chose qui ressemble au remords. Mais s'il s'agit du loup et du sanglier, le plaisir est sans restriction, vous avez détruit un animal dangereux, c'est une bonne action. Ici, rien ne vient diminuer votre joie; les formes sont ignobles, les habitudes basses, cruelles, vous pouvez hardiment vous vanter de votre triomphe, tout le monde vous en félicitera.

A la bonne heure, voilà de la chasse, voilà des plaisirs de bon aloi. Vous avez été tour à tour agité par la crainte et par l'espérance, vous vous êtes fatigué, vous avez tremblé pour vos meilleurs chiens, vous avez couru vous-même des dangers réels, vous êtes vainqueur, et votre joie vient d'une noble source. Quelle différence avec ces beaux messieurs, chassant une biche qu'ils ont achetée; la pauvre bête a voyagé long-temps dans un charriot; elle arrive, on la lâche encore tout engourdie; elle n'a pas fait un quart de lieue, qu'on découple les chiens sur

elle, et la voilà bientôt prise. On a vu des biches ainsi chassées chercher leur refuge dans les étables, dans les cabarets, dans les églises; les prétendus chasseurs arrivaient, sans avoir égard au droit d'asile, la bête était déchirée par les chiens! Dieu nous préserve d'avoir jamais l'envie de goûter de semblables plaisirs.

Certes, c'est pénible et fatigant de courre un cerf et de le forcer; c'est dangereux d'attaquer un sanglier, mais aussi, la victoire est belle et fait tout oublier. Voilà pourquoi les rois aiment la chasse, parce qu'ils sortent pour un instant de l'atmosphère de courtisanerie qui les enveloppe toujours. Dans leur palais, s'ils parlent, on obéit; mais au bois, c'est différent, les bêtes n'ont aucun égard au rang de ceux qui les poursuivent; elles fuyent, et les rois sont obligés de courir comme les plus obscurs plébeïens.

On a vu des reines aimer la chasse avec passion. Brantôme dit que Catherine de Médicis, n'étant encore que dauphine, et désirant plaire à François Ier, le prince chasseur, avait formé *la petite bande des dames*, pour courre le cerf avec elles. Il vante l'adresse de la reine dans le tir de l'arc à jalet. Il existait alors une vénerie de femmes; les dames d'atour piquaient, les dames d'honneur faisaient le bois, les femmes de garde-robe étaient valets de chiens. La veuve

de Henri IV aimait aussi beaucoup la vénerie; elle savait conduire elle-même une grande chasse à courre, où toutes les dames briguaient l'honneur de l'accompagner.

Nos illustres aïeux, les Francs, faisaient grand cas de la chair de cochon et de celle de sanglier. La loi salique traite du cochon plus au long que de tout autre animal. La reine Frédégonde, pour perdre un courtisan nommé Nectaire dans l'esprit de Chilpéric, son mari, l'accusa d'avoir volé, dans le garde-manger royal, beaucoup de jambons, *tergora multa*. Chilpéric, à ce que dit l'histoire, n'entendit pas raison sur l'article; ce brave homme aimait beaucoup le cochon. Le maréchal de Vauban n'a pas cru déroger en faisant un traité sur le cochon; il appelait cet ouvrage *ma cochonnerie*. Ce qui l'avait le plus intéressé dans cet animal, c'était sa prodigieuse fécondité; il avait calculé la postérité d'une seule truie pendant onze ans; elle se montait à six millions quatre cent trente-quatre mille huit cent trent-huit cochons. Oh! quel plaisir, si tous ces cochons étaient des sangliers! Si nous en rencontrions quelques douzaines dans nos chasses des environs de Paris! Mais ce n'est plus que dans les provinces éloignées de la capitale qu'on en trouve; s'il en vient quelques-uns dans nos bois, ce n'est que par hasard. Ici, nous sommes

réduits au perdreau, à la caille, au lapin, au lièvre : et encore ! ce dernier animal, au train dont on y va, disparaîtra bientôt.

La civilisation a beaucoup diminué le nombre des animaux nuisibles ; on a bâti des villes, on a abattu des forêts ; par ces deux raisons, les loups et les sangliers ont trouvé moins de retraites et plus d'ennemis. Les Romains commencèrent la guerre aux animaux, et, sous ce rapport, ils rendirent de grands services à l'humanité. C'est vraiment prodigieux combien de lions et de tigres, d'éléphants, de loups, de sangliers périrent pour les plaisirs du peuple-roi. Les empereurs en faisaient prendre de grandes quantités dans tous les pays, pour les offrir en spectacle aux jeux du cirque. Dans ces chasses amphithéâtrales, qui n'étaient au reste qu'une ignoble boucherie, Pompée fit combattre quatre cents panthères, six cents lions et vingt éléphants. Titus, cet homme si sage, fit périr neuf mille de ces animaux ; Trajan, onze mille ; Probus les surpassa tous en faisant planter une forêt où tous les animaux du monde connu furent égorgés ; on vit courir à la fois mille autruches, mille cerfs, mille sangliers. C'étaient de singulières chasses que celles-là, c'était un drôle de peuple que celui qui s'amusait à voir ruisseler du sang. Au reste, Probus fit de fort

belles choses; le barbare Domitien avait fait arracher toutes les vignes des Gaules, Probus les replanta; gloire donc à Probus! Ces spectacles continuèrent jusqu'à la destruction de l'empire d'Occident; chaque empereur voulant faire mieux que son prédécesseur, il résultait de là que tous les chasseurs du monde n'étaient occupés qu'à tendre des piéges aux animaux, depuis l'éléphant jusqu'au lièvre et au lapin, depuis l'aigle et le vautour jusqu'au moineau.

Nous ne nous faisons pas une idée aujourd'hui de semblables plaisirs, dont on pourrait voir encore, en Espagne, une représentation en miniature, dans les combats de taureaux; ou bien à la barrière de Belleville, là où des ours et des loups apprivoisés sont élevés de manière à paraître méchants, pour la grande satisfaction des Romains de Paris.

On fait bien des choses avec un sanglier mort; ses poils servent à faire des pinceaux pour les peintres, des brosses, des balais; la peau bien préparée donne un excellent parchemin. Dans les comptes de l'abbaye de Saint-Amand, près de Valenciennes, on lit à l'article de chaque année: « Payé la somme de . . . aux chasseurs, pour avoir tué tant de sangliers et de truyes pour relier les manuscrits. »

Autrefois les Romains dédaignaient de servir

du sanglier sur leurs tables; sous le rapport culinaire, ils mettaient cet animal au même rang que le loup. Ce fut P. Servilius Rullus, père du Rullus contemporain de Cicéron, qui le premier s'avisa d'en manger; il trouva la chair de bon goût, et tout le monde l'imita. (1) Sans ce brave Romain, nous ne connaîtrions peut-être point l'excellence des hures de Troyes; sans le consul Scipion Metellus, nous ignorerions les pâtés de Strasbourg, car c'est lui qui trouva l'art d'engraisser les oies et de rendre leur foie si délicat.

L'Italie est certainement le pays du monde où l'on mange le plus de sangliers, comme la Chine est celui où l'on mange le plus de cochons; le cochon et le riz, voilà le fonds de tous les dîners de l'empire céleste. Les gastronomes voyageurs prétendent que rien n'est délicieux comme un jambon chinois; ceux de Bayonne et de Mayence ne sont rien en comparaison.

On mange le marcassin à la broche, lardé d'un bout à l'autre, à l'exception de la tête. C'est un superbe plat de rôt, qui figure très-bien au milieu de la table. Athénée parle d'un marcassin à demi bouilli, à demi rôti, préparé par un cuisinier qui avait eu l'art de le vider et de le

(1) Pline, chap. li.

farcir sans l'éventrer. Il avait fait un petit trou sous une épaule, par lequel les entrailles étaient sorties; l'animal, lavé en dedans avec du vin, fut ensuite farci par la gueule.

Voici comment les Romains préparaient le sanglier : ils commençaient par le laver, ensuite ils le saupoudraient avec du sel et du cumin. Quelques jours après, l'animal était mis au four, et, lorsqu'il était cuit, on l'assaisonnait de poivre en poudre, en l'accompagnant d'une sauce composée de miel, de jus, de vin cuit au four et de vin cuit au soleil. (1) Ce ne devait pas être une bien bonne chose. Horace nous dit qu'on servait un sanglier avec des raves, des laitues, des racines et du céleri. (2) Si Lucullus n'avait point d'autre recette, il usurpa sa réputation de gourmand; le dernier gargottier de nos jours saurait mieux s'y prendre pour cuire un sanglier.

(1) Aper ita conditur. Spongiatur et sic aspergitur ei sal, cuminum tritum; et sic manet. Alia die mittitur in furnum; cùm coctus fuerit, perfunditur piper tritum. Condimentum aprinum : mel, liquamen, carænum et passum.

Apicius Coelius. *De Obsoniis et Condimentis sive Arte coquinaria*, *libri* x.

(2) In primis lucanus aper, leni fuit austro
Captus, ut aiebat cœnæ pater, acria circum
Rapula, lactucæ, radices, qualia lassum
Pervellunt stomachum, siser, allec, fæcula Coa.
Horace, lib. ii, sat. viii.

Quand on a mangé la chair de cet animal, la digestion n'est pas facile; il faut donc l'activer par une sauce piquante où le vinaigre doit dominer. Pour manger le sanglier, il faut avoir un estomac pourvu de ces sucs digestifs, pleins de sève, actifs, brûlants, qui seuls, d'un homme vulgaire, peuvent faire un gourmand consommé. La hure du sanglier forme un bel entremets froid; on la sert avec les défenses, avec les grés, afin de prouver aux convives l'origine indépendante et sauvage de l'animal, pour qu'on ne le soupçonne pas cochon de sa nature.

Le sieur Lebas, dont nous avons déjà fait apprécier le talent poétique à nos lecteurs, donne, ainsi qu'il suit, la manière de préparer la hure de sanglier :

Air : *Elle m'appelle médisant ;*

ou : *A la venue de Noël.*

D'une hure de sanglier
Brûlez la soye en son entier,
Désossez-en bien le museau,
Et même lavez-la dans l'eau.

Coupez des tranches de jambon,
Et du lard qui soit gras et bon,
Dont vous larderez proprement
Cette hure dans le moment.

Mettez du sel abondamment,
Des blancs oignons, du poivre blanc,

Herbes fines, cannelle, clous
Et coriande de bon goût.

Rangez le tout dans un vaisseau,
Avec raisonnablement d'eau ;
Mais dans un linge blanc serrez
La hure quand vous l'y mettrez.

Il faut huit pintes de bon vin
Pour la bien faire cuire à point,
De bonne eau-de-vie un flacon,
Tout ensemble dans le chaudron.

Après huit heures de cuisson,
Que tout le jour dans son bouillon,
On la laisse bien refroidir :
Puis à sec il faut la servir. (1)

Le sanglier subit toutes les préparations culinaires comme le cochon, mais il faut avoir la précaution de le faire mariner au moins huit jours d'avance. On doit toujours le servir sur la table de manière à ce qu'il ne soit pas possible de le confondre avec le porc. L'amphytrion se doit à lui-même et à ses convives de faire poser ses plats de manière que les profanes eux-mêmes ne puissent élever aucun doute sur l'identité. Ce n'est pas que le cochon ne soit aussi bon et dans certaines parties meilleur que le sanglier, mais ce dernier, étant plus rare, donne une cou-

(1) *Festin joyeux*, ou *la Cuisine en musique*, par J. Lebas. Paris, 1738, p. 70.

leur recherchée au festin. Sans le cochon, que serait la cuisine? on frémit d'y penser; on a pitié de ces pauvres Juifs qui suivent rigoureusement la loi de Moïse; aussi jamais on n'a vu de gourmand chrétien quitter sa religion pour se faire israélite, et souvent des juifs se sont faits chrétiens pour avoir le droit d'entrer tête levée chez un charcutier. Pourquoi, dans les réveillons de la nuit de Noël, mange-t-on du boudin, des saucisses, des pieds de cochon, etc.? Parce que, dans les temps anciens, les zélés chrétiens espéraient allécher par l'odeur les Juifs de leur voisinage. Le fumet qui se répandait à la ronde produisait toujours de bons résultats; le lendemain, les prêtres ne pouvaient suffire à baptiser les israélites gastronomes; la conviction leur était venue par l'odorat; ils désiraient quelque chose de plus positif. Voyez combien la gourmandise est utile en ce monde; elle est essentiellement morale, puisqu'elle vient au secours de la foi.

Pour que vos convives ne puissent pas croire qu'on les trompe, vous n'avez qu'à faire rôtir votre sanglier tout entier; c'était la mode autrefois. Regardez les belles tapisseries du Louvre: vous y voyez des sangliers à la broche et des chasseurs à table qui n'attendent que le moment d'attaquer. Ajax et Diomède ne les mangeaient

pas autrement; qu'auraient-ils fait d'un jambon seul; il leur fallait toute la bête. Quel bel appétit avaient ces braves gens! nous sommes plus sobres aujourd'hui; est-ce par vertu? j'en doute; je crois plutôt que la raison en est dans cet aphorisme gastronomique : « la sobriété est la conscience des mauvais estomacs. » En Turquie les femmes ne mangent pas en présence des hommes, pour ne pas gâter les grâces de leur visage en mâchant. Cette mode s'était introduite en France sous François Ier; elle dure encore chez quelques dames. J'en connais qui, dînant en ville, ne mangent qu'une meringue, pour laisser croire à leurs adorateurs qu'elles sont un peu sylphides; mais, avant de sortir de leur maison, elles ne manquent pas de dîner solidement. J'en connais d'autres qui, sans s'occuper de ce qu'on pensera, des suppositions sur les résultats qu'un bon repas doit amener plus tard, attaquent franchement le bifteck et la poularde, le poisson et le gibier : elles ont raison. Chez les Romains le jeûne était une peine infamante. Marcus Marcellus, voulant punir d'une manière terrible les soldats qui s'étaient laissé vaincre à la bataille de Cannes, les mit au pain sec; (1) punition énorme, bien plus grande que le crime.

(1) Plutarque.

Le médecin Philotas, introduit dans la cuisine d'Antoine, vit à la broche huit sangliers.

« Combien y a-t-il de convives, dit-il?

— Douze.

— Et vous faites rôtir huit sangliers?

— Oui, parce que chacun doit être cuit à un degré de bonté qui ne dure qu'un instant. Peut-être Antoine va-t-il demander tout à l'heure à souper, et un moment après il fera dire qu'on diffère, parce qu'il voudra boire. On prépare donc plusieurs soupers, parce qu'on ne peut deviner à quelle heure il voudra se mettre à table. » (1) On faisait la même chose pour Napoléon; mais les poulets tenaient la place des sangliers.

Au reste, il est certain que les Grecs faisaient cuire les sangliers dans l'eau avant de les mettre à la broche; c'était un moyen de les rendre plus tendres. On pourrait appliquer au sanglier cuit de cette manière ce que Rabelais dit du pot au feu :

> Plus y estant, plus cuit restoit,
> Plus cuit restant, plus tendre estoit.

Un sanglier châtré devient gras comme un

(2) Suetone, chap. iv.

cochon et beaucoup plus gros; témoins ces deux vers d'Homère : « Il nourrissait sur la litière un sanglier moins semblable à une bête qui vit de grains qu'au sommet d'une montagne chargé d'une épaisse forêt. » La comparaison est un peu gasconne, mais les poètes ont des droits incontestables à dire tout ce qui leur passe dans la tête, pourvu qu'ils le disent bien; et puis les langues orientales ont toujours eu le privilége de présenter de grandes images fortement dessinées. Quelquefois aussi elles nous présentent des doubles sens que nous appliquons toujours mal. Ainsi, par exemple, *alapha* signifie également taureau et vaisseau. Europe fut enlevée sur un vaisseau; des traducteurs ont dit qu'un taureau l'emporta sur son échine; la chose était plus extraordinaire, plus dramatique, plus pittoresque, et tout le monde a suivi la dernière version.

Les Romains avaient deux méthodes pour apprêter le sanglier; dans l'une et dans l'autre on le servait toujours entier. La première consistait à le faire rôtir d'un côté et bouillir de l'autre, pour pouvoir contenter tous les goûts des convives; la seconde devait présenter un fort beau coup d'œil lorsqu'on dépeçait l'animal. Il était farci de perdrix renfermant une caille qui contenait un becfigue, de bécasses pleines de grives

pleines d'huîtres, d'œufs de paon remplis d'ortolans; le tout, arrosé de bon vin, de jus exquis, et cuit à point, devait suffire pour le dîner d'un régiment de grenadiers de ce temps-là. On appelait ce plat *un sanglier à la troyenne*, par allusion au fameux cheval rempli de gens armés; c'était le *nec plus ultrà* de la cuisine romaine. Un amphytrion qui se respectait ne pouvait pas se dispenser de le présenter à ses convives. Mais bientôt ce mets devint si cher que le sénat fit une loi somptuaire pour le défendre.

Dans le siècle dernier quelques gastronomes voulurent renouveler ce plat des Grecs et des Romains. On servit sur des tables françaises un sanglier à la crapaudine!.... Vous croyez peut-être que je veux rire; je suis incapable de prendre avec vous cette liberté grande. Le sanglier était bourré de truffes, bourré de perdreaux, farci de cailles, farci de grives, prêt à crever sur la nappe, en lançant sur chaque assiette une avalanche de gibier. Voici ce que dit à ce sujet Mercier, dans son *Tableau de Paris*. « Un sanglier à la crapaudine! oui, je l'ai vu de mes yeux sur le gril; celui de S. Laurent n'était pas d'une plus belle taille. On l'environne d'un brasier ardent, on le larde de foie gras, on le flambe avec des graisses fines, on l'inonde avec des vins les plus savoureux; il est servi tout entier, avec

sa hure, devant monseigneur, qui sourit à l'énorme service. On attaque tantôt la hure, tantôt les côtes, et l'on disserte savamment sur la partie la plus fine et la plus délicate. »

Si vous voulez quelque chose de mieux encore, je vous dirai qu'en 1718 la duchesse de Berry donna, au palais du Luxembourg, une fête au duc et à la duchesse de Lorraine, et qu'on y servit un bœuf rôti tout entier, farci de volailles depuis la queue jusqu'aux cornes; cela devait présenter un superbe coup d'œil.

Pour nos mœurs bourgeoises ces plats seraient beaucoup trop chers. Mangez donc les pieds de votre sanglier à la Sainte-Menehould; faites mariner le filet, l'épaule, et rôtissez au feu d'enfer. Les jambons se salent, se fument et se conservent long-temps, si mieux on n'aime les manger frais. Enfin vous pouvez tirer du sanglier le même parti que du cochon. Vous en ferez d'excellent boudin, de belles et bonnes saucisses, de succulentes andouilles. Un seul coup de fusil aura fourni votre garde-manger pour un mois.

Un artiste habile préparera le sanglier de vingt manières différentes. Titus Quintius étant à Chalcis, en Etolie, fut surpris de la grande variété des viandes qu'on lui servait; mais son étonnement augmenta lorsqu'il sut qu'il avait mangé du porc à toutes les sauces. Avec du co-

chon seul le cuisinier de Néron faisait des tourterelles, des poulardes et même du poisson. Quoique nous ayons fait de grands progrès dans l'art de la gueule, je ne crois pas que, de nos jours, on pût trouver un homme capable d'opérer de tels miracles.

CHAPITRE XVII.

LE CERF.

Dans ses sombres buissons le cerf a tressailli,
Au monarque des bois la guerre est déclarée,
Il a vu d'ennemis sa demeure entourée,
Et des chiens dévorants, en groupes dispersés,
De distance en distance, autour de lui placés.
SAINT-LAMBERT.

Voici le roi des forêts! l'animal élégant, aux pieds légers, à la tête superbe, dont le nom seul, aussitôt qu'il est prononcé, fait bondir de joie le cœur d'un disciple de Saint Hubert.

Le cerf est à la grande chasse ce que le faisan est à la chasse au chien d'arrêt. Cependant, quelque noble que soit ce royal oiseau, nous le rencon-

trons bien plus fréquemment que le cerf. Depuis la révolution de juillet, le cerf n'existe plus en France. S'il existe, il est si rare que les princes seuls, ou quelques aristocrates financiers, peuvent se procurer le plaisir de le chasser ; et encore comment le chassent-ils ? à tir, en battue, car un équipage bien en règle est trop cher, non pour leur bourse, ils ont des écus par tombereaux ; mais leur cerveau calculateur ne peut pas se familiariser avec l'idée de dépenser beaucoup pour gagner peu de chose. Bientôt un homme qui connaîtra l'art de courre le cerf sera curieux à voir comme un nouveau d'Hozier arrivant parmi nous, profondément instruit dans la science du blason. Trois fois heureux nos pères, qui, dans les vastes forêts de la vieille Gaule, chassaient l'ours et le lynx, le buffle et l'élan, le cerf et le sanglier à discrétion !

Oui, messieurs, là où aujourd'hui vous trouvez à peine un pauvre petit lapin, nos aïeux combattaient le buffle. Un buffle ! vous figurez-vous le plaisir que vous trouveriez à rouler un buffle ? Pour moi, j'en aurais tant, que je suis obligé d'éloigner cette idée ; elle me fait mal et me laboure le cœur comme un remords.

Je connaissais autrefois un fameux gourmand qui n'avait presque jamais dans sa poche ce qu'il fallait pour contenter ses goûts. Gastronome

sans argent, il mangeait son pain à la fumée : lorsque nous avions fait quelque bon dîner, nous le lui racontions dans les plus grands détails ; alors ses yeux s'animaient, il nous pressait de questions sur les apprêts, le service, la qualité des mets et des vins, et nous répondions par les superlatifs les plus exagérés. A la fin, un jour, il nous dit : « Je vous en prie, la première fois que vous dînerez si bien, ne m'en parlez pas, vous me rendriez malade, et je crois que j'en mourrais. »

Grégoire de Tours raconte (1) que le roi Gontran, étant à la chasse, trouva par terre la tête d'un buffle. Cette tête devait avoir un corps ; qui l'a tué ? qui l'a pris ?

— Sire, c'est Chandon, votre chambellan.

— Tu mens par ta gorge, dit l'accusé.

— Eh bien ! dit le roi, nous vérifierons ce fait par les armes ; Dieu donnera la victoire à celui qui dit vrai.

Chandon était apparemment trop vieux pour mettre flamberge au vent ; son neveu se battit contre le garde accusateur, qu'il blessa ; mais au moment où il s'approchait pour l'achever, l'autre lui passa son épée au travers du corps ; ils

(1) Livre x, chap. x.

moururent tous les deux. Chandon se sauva, mais, sur le point d'entrer dans l'église de Saint-Marcel, à Châlons, il fut arrêté par ordre du roi, attaché à un poteau et lapidé. Voilà donc trois hommes morts pour un buffle. Ce duel est le plus ancien dont il soit question dans notre histoire, ainsi que l'a remarqué Fauchet dans ses *Antiquités gauloises*. Cet acte de cruauté de Gontran ne l'empêcha point d'être mis, par l'Église, au rang des saints.

Aujourd'hui, où trouver un buffle, un lynx, un élan ? Quelques perdreaux restent encore, mais la grande chasse, la chasse pleine de dangers et par conséquent d'émotions délicieuses, il faut aller la chercher en Afrique, en Asie, dans le Nouveau-Monde, ou tout au moins en Russie. Je conseille fort à l'autocrate de ne pas donner une charte à ses peuples, car la liberté fut toujours fatale au gibier.

Pourrait-on croire, en voyant les plaines du Comtat Venaissin qu'autrefois les cerfs, les sangliers, les chevreuils y bondissaient comme des troupeaux de moutons ; tout a disparu ; les chasseurs n'y trouvent plus que des pinsons et des moineaux ; et c'est au pape Jules II qu'il faut attribuer la destruction des nobles bêtes. Il permit la chasse avec certaines restrictions pendant l'année ; mais, dix jours avant Noël et dix jours

après, tout était toléré; la population se ruait en masse sur le pauvre gibier, qui servait à fêter dignement la naissance de Jésus-Christ. (1) Le légat du pape pouvait étendre la permission pour les noces et funérailles, et, comme toujours

(1) . . . . . Notre légat estant mal content que les peuples mis soubz sa charge fussent grevés par procés et despens, et vous voulant gratieusement traicter, et bénignement se porter; pour retrancher ces plaideries par une paix et concorde perpétuelle, auroit faictes quelques modérations ,et déclarations sur ses dites prohibitions et commendemans. C'est à sçavoir, qu'il n'entendoit que ses prohibitions s'estendissent, ou se dussent estendre, sinon seulement à la chasse des lièvres, cerfz, sengliers, chevreulx et perdrix. Et davantage auroit déclaré, qu'il n'entendoit que vous fussiez prohibez de la chasse desdites bêtes, qui sont lièvres, cerfz, sengliers et chevreulx sinon avec un instrument et manière de chasser: c'est à sçavoir, avec l'instrument des rhetz ou filetz. Et semblablement auroit déclaré, quant à prendre les perdrix, qu'il ne vous estoit point défendu d'y chasser, sinon avec deux instrumens et engins: c'est à sçavoir au feu et à la tonne: et qu'aux autres instrumens puissiez libèrement chasser comme par devant. Et aussi auroit déclaré qu'il n'entendoit point que par ses prohibitions vous fust défendu de vener et chasser indistinctement toutes bestes et oiseaulx, dix jours durant avant les festes de la Nativité de Nostre Seigneur Jesu Christ, et dix jours après. Et aussi auroit voulu et déclaré que le recteur de la comté de Venaiscin, qui par le temps y seroit, peust libérément ootroyer licence et faculté de vener, chasser et pescher avec quelques instrumens et engins que ce fust, et mesmement pour causes de nopces et pour funérailles de trespassez, et auroit, en outre ledit légat, déclaré qu'il n'entendoit point que les lieux montueux, remplis de bois et aspres,

quelqu'un mourait ou se mariait, on chassait toujours; et voilà pourquoi, dans ce pays, on ne connaît plus le gros gibier que par les gravures de Buffon.

Qu'est devenu le temps où, cantonnés dans la belle Allemagne, nous allions tuer un cerf entre l'exercice du matin et la parade? Nous revenions chargés de nobles dépouilles; notre chasse servait à nourrir une compagnie de grenadiers, et nous avions des pantalons et des gants qui ne nous coûtaient que la façon. A présent les lièvres et les lapins remplacent le cerf et le chevreuil; mais, au train dont nous allons,

ausquelz les chevaulx ne peuvent courir, ni les oiseaux et faulcons à plaisir voler, fussent compris soubz ces prohibitions.

. . . . . Et outres plus, à fin que vous cognoissiez nostre paternelle dilection envers vous, nous vous octroyons par ces présentes licence et faculté, quant à la congrégation des hommes pour chasser, de vous assembler à ces fins, autant de gens que vous voudrez; et quant à la granade à prendre perdrix, que vous y puissiez chasser à vostre plaisir. Et dix jours avant Noël, et dix jours après, vous puissiez vener, chasser et pescher avec toutes sortes d'engins et instrumens, encores qu'ils soient prohibez. Déclarons et ordonnons que vous ne puissiez jamais être restreins ne contreins par aucun légat, voire *de latere*, à plus estroites prohibitions de vénerie et chasse; mais quand bon semblera aux susdits légats de relascher quelques choses des susdites, qu'ils puissent le faire.

Bref du pape Jules II, du 22 mai 1519. *Statuts de la comté de Venaiscin.* Avignon, PIERRE ROUX et JAN TRAMBLAY. 1560.

je crains bien que, plus tard, nous en soyons réduits aux alouettes.

Nulle part au monde il n'existe autant de cerfs qu'à Vienne, au Prater. Tranquilles comme des moutons dans une bergerie, on les voit courir dans les bois, traverser les mille bras du Danube, qui forme des îles nombreuses sous les murs de la capitale de l'Autriche. Nageant l'un derrière l'autre, le plus fort fend les eaux; les plus jeunes suivent dans le sillon.

Cum tranant fluvios, imponit clunibus alter
Alterius caput, et fesso succedit eorum
Qui prior extiterit natu, atque ætate priori. (1)

En traversant les fleuves, les cerfs manœuvrent comme les canards et les oies sauvages, dans leurs voyages à travers les airs.

Les vieux auteurs grecs assurent même que les cerfs franchissent des bras de mer à la nage, qu'ils abordent à des îles assez éloignées pour ne pouvoir être aperçues; ils sont donc guidés par l'odorat qui leur promet une ample pâture.

Les cerfs du Prater regardent passer les promeneurs sans être effrayés; ils se rapprochent même peu à peu des endroits où l'on joue de quelque instrument: ces animaux aiment la mu-

(1) NATALIS COMITIS, *de Venatione*, lib. IV.

sique. Voilà sans doute pourquoi dans les vieilles gravures on voit Apollon ou Orphée jouant du violon au milieu des cerfs et des chevreuils accourus pour écouter.

« Varron récite que une fois, comme il estoit en ung lieu appellé le Champ-Laurens, où il avoit ung noble hostel en bien hault lieu pour soy esbatre et pour souper, et y estoit ung grand boys qui tenoit bien cinquante tournées de long et de large, et bien environné et seinct de murs, il vit faire par maistrise que len appella ung homme qui venoit avec une guiterne qui passoit par la, et lui commanda len de chanter. Adonc il souffla dedans une bucine, et soubdainement il vint tout autour de luy et des autres si grant multitude de cerfs, de sangliers et d'autres bestes à quatre pieds, que cestoit merveilles et délectable chose à veoir. » (1)

Il est certain que dans le commencement d'une chasse le son de la trompe fait plaisir au cerf et au chevreuil qui n'ont jamais été poursuivis par l'homme; ils s'arrêtent, écoutent, reviennent sur leur pas; mais, effrayés par la voix des chiens, ils partent pour éviter le danger qu'ils ne connaissent point encore. Tous les chasseurs qui, par hasard, ont pu voir, dans

(1) *Le Bon Mesnager*, par Pierre de Crescens. Paris, 1536.

ces circonstances, un cerf sans en être vus, auront fait ces observations.

Aristote dit que ce goût pour la musique est souvent funeste aux cerfs : « On prend les cerfs en chantant ou en jouant de la flûte, c'est le moyen dont on se sert pour les attirer et les surprendre. Tandis qu'un des chasseurs chante sans se cacher, un autre s'approche secrètement et le frappe par derrière, au signal que lui donne son camarade. Si le cerf tient les oreilles droites, il entend très-bien, et il est impossible de le surprendre ; mais s'il les tient baissées, on le tue facilement. » (1) Je serais curieux de voir Aristote dans la forêt de Compiègne, chantant une romance, tandis qu'un de ses amis irait tout doucement assassiner le cerf. Je prendrais volontiers l'engagement de manger l'animal sans le faire cuire.

Ces pauvres cerfs du Prater ! Deux fois un orage épouvantable fondit sur eux. L'armée française, deux fois maîtresse de Vienne, leur fit une guerre horrible ; au bivouac, on rapportait des cerfs par douzaines. Le voltigeur et le tambour, le général et le capitaine allaient s'embusquer le soir pour chasser à l'affût ; et bien souvent la sentinelle avancée donna l'alarme en

(1) Aristote. *Histoire des animaux*, liv. IX.

tuant un cerf qu'elle faisait semblant de prendre pour un Autrichien. Ces pauvres cerfs! ils mouraient ignominieusement, à l'affût! sans être chassés! d'un coup de carabine!!! Souvent ce n'était pas un chasseur qui les tuait, mais un conscrit arrivé de la veille, et qui, chemin faisant, avait appris de son caporal les mystérieux secrets de la charge en douze temps. Il essayait ses forces et son adresse; son premier coup tuait un cerf, le plus noble des animaux, un cerf, l'ambition de tant d'illustres chasseurs, qui meurent souvent sans l'avoir satisfaite!

Nous étions en Prusse, dans les environs d'Osterode, après la bataille d'Eylau. Le bruit se répand que, dans les bois voisins, on a vu... quoi? le plus bel animal de l'Europe, un élan! Le général Friant convoque les chasseurs de sa division, on rassemble tous les chiens courants des officiers, on en emprunte chez les gardes forestiers, et l'on compose une meute assez passable. Le lendemain nous partons, et nous arrivons au bois de bonne heure; on découple les chiens, ils chassent rondement; tout le monde dit: « la bête est sur pied; » on en revoyait de temps en temps. Ce n'était pas un cerf, ni une vache: donc, c'était l'élan. Tout à coup les chiens sortent du bois, et suivent une charrette escortée par des soldats; ils criaient à tue-tête,

et n'allaient pas plus loin. Nous regardons ; l'élan était mort ; ces messieurs l'emportaient dans la voiture : un caporal l'avait tué à l'affût ! Ce brave Friant ! quelle colère s'empara de lui ! quels éclairs sortaient de ses yeux ! Et ce malheureux caporal, il ne savait où se fourrer ; il aurait bien voulu rendre la vie à cette belle bête. « C'est jouer de malheur, disait le général ; il n'existe peut-être qu'un élan à cent lieues à la ronde, et c'est un caporal qui le tue ! »

Un cerf ne doit pas mourir comme une autre bête, il faut y mettre de la solennité. Si vous le tuez à l'affût, c'est une mort ignoble pour un si bel animal, autant vaudrait l'envoyer à l'abattoir, s'il voulait s'y rendre. Vous figurez-vous un boucher saignant un cerf, comme si c'était un porc ? Cette idée fait frémir.

Le cerf a presque autant de ruses que le lièvre ; il court mieux et plus long-temps. Il fournit une ample matière au veneur pour déployer son art, sa science théorique et pratique ; et c'est dans le triomphe sur un ennemi qui se défend qu'un noble cœur trouve la gloire. Judith, tuant Holopherne endormi, n'est qu'une coupeuse de tête ; Jeanne d'Arc, montant à l'assaut d'Orléans, est une héroïne digne de notre admiration.

Pour courre le cerf il faut le détourner.

Quand vous l'avez détourné, il faut que vous puissiez dire l'âge, le sexe, la taille de l'animal, sans l'avoir vu. Voici pourquoi on ne chasse point un cerf sans le détourner. D'abord parce qu'on ne laisse jamais courre la biche, et que cela pourrait arriver si l'on attaquait au hasard; ensuite, parce qu'il est d'usage de ne courre que les plus vieux cerfs d'une forêt, ceux qui sont le plus cerfs; et puis il est indispensable de bien connaître l'animal que l'on court pour ne pas prendre le change; chose très-essentielle quand on ne veut pas revenir bredouille, et qu'on veut avoir le droit de sonner la retraite prise.

Il est facile de juger un cerf que l'on voit; sa tête est là pour vous montrer son âge; mais on commettrait de graves erreurs si l'on se fiait seulement aux andouillers. A toutes les époques de la vie du cerf, excepté à la seconde année, cette connaissance est incertaine. C'est par leur hauteur, leur abaissement, la grosseur du merrain (1), le contour de la meule, les pierrures plus ou moins saillantes, qu'il faut les juger. Chaque fois qu'un cerf refait sa tête elle pousse plus belle, plus forte, mieux chevillée, jusqu'à

(1) Pour ne point embarrasser nos phrases de définitions souvent répétées, nous renvoyons le lecteur au Vocabulaire, à la fin du volume.

ce qu'il soit devenu cerf dix cors. Plus tard elle diminue quelquefois, surtout si l'animal n'a point de bons gagnages à discrétion. Le cerf, déjà vieux, n'a plus autant de sève; mais il est facile à reconnaître à ses andouillers gros et larges, à l'empaumure creuse, à la meule qui s'enfonce, mais dont les rugosités qu'elle laisse voir paraissent plus prononcées.

Jusqu'à six mois le cerf se nomme faon; à cet âge son pelage, parsemé de taches blanches, devient uni; les veneurs disent alors qu'il quitte la livrée, et lui donnent le nom de hère. A cette époque les bosses paraissent sur le têt; deux tiges en sortent, croissent, longues de neuf à dix pouces, et l'animal prend le nom de daguet. Aristote dit qu'à la seconde année du cerf son bois s'allonge droit comme un piquet, et qu'alors on appelle le cerf *piquet*. (1) Ce qu'il nomme piquet nous l'appelons *dagues*, et le cerf qui les porte *daguet*. Au printemps de la troisième année, ces dagues tombent, et le daguet, devenu jeune cerf, pousse sa seconde tête. Les

(1) Hist., liv. IX, chap. V. Dans le même chapitre, Aristote rapporte qu'on a trouvé le bois d'un cerf chargé de lierre. « Il fallait, dit-il, que ce lierre y fût venu comme sur un arbre verd, tandis que le bois était encore tendre. » Si ce fait est vrai, la tête du cerf serait donc d'une substance à peu près semblable à celle des arbres.

meules se forment; de chaque perche sortent deux ou trois andouillers; à la quatrième année, il en porte six ou huit; à la cinquième, dix ou douze, et cependant on ne lui donne le nom de cerf dix cors jeunement qu'à sa sixième année, parce qu'à cette époque on trouve des cerfs qui ne portent que huit. A six ans, il en a dix, douze, quelquefois quatorze; à sept ans, il est cerf dix cors, parce qu'à cet âge le cerf le moins avancé porte toujours au moins dix andouillers. Plus tard il est vieux cerf, grand vieux cerf; alors il serait difficile de savoir au juste son acte de naissance; on le devine à peu près par la forme du bois, l'épaisseur des meules, la profondeur des gouttières, etc., etc. (1)

Après le troisième andouiller, qui se nomme chevillure, arrive l'empaumure terminant le merrain. On lui a donné ce nom parce qu'elle ressemble à la main d'un homme. Chaque andouiller qui s'y forme est compté, de quelque grosseur qu'il soit; il suffit que la bouteille du chasseur puisse y tenir suspendue par une

(1) C'est chose véritable ce que dict Aristote, que par année la rameure des cerfs augmente jusqu'à six mois, mais que ce soit de deux andouillers tous les ans; j'ay esprouvé le contraire, car j'ay veu cerf qui de sa seconde année a porté douze, et autres de mesme aage, qui n'a porté que les dagues.

La Chasse royale, par CHARLES IX, roi de France.

ficelle. Or, voici comment on compte les andouillers : si les deux empaumures ne sont pas semblables, on prend celle qui a le plus d'andouillers ; on double ce nombre, et on ajoute six pour les trois andouillers du merrain existants ou non. Ces trois andouillers, appelés maître-andouiller, sur-andouiller et chevillure, sont toujours censés être sur le merrain. Par exemple, si la plus grande empaumure a quatre andouillers et l'autre trois, vous doublez la première et vous comptez huit; ajoutez six du merrain, ce qui donne quatorze. Lorsqu'on parle d'un cerf dont les empaumures sont inégales, on dit que les andouillers sont mal semés. On dit aussi qu'un cerf porte une tête bizarre, lorsque les andouillers sont renversés, recourbés, placés inégalement ; la cause peut en être attribuée, soit aux batailles que ces animaux se livrent pendant le rut, soit à un coup de fusil reçu dans l'époque du refait. Il est rare que les cerfs de France portent plus de vingt à vingt-deux andouillers, lorsqu'on les laisse venir à leur plus haut point de gloire; mais il ne faut pas croire que le nombre des andouillers soit constant. Jusqu'à l'âge de huit ans la tête augmente; mais tel cerf qui, cette année, se trouvant près de bons gagnages, portera douze ou quatorze, dans un an ne portera plus que dix, parce qu'il n'aura point trouvé une nourriture

aussi bonne. La qualité de son bois varie de même, suivant les terrains qu'il habite; dans les pays humides et fertiles il est grand, tendre et léger; il est court, dur et pesant dans les terres sèches et stériles.

C'est vraiment une chose admirable que chaque année le cerf puisse refaire un bois aussi lourd, aussi gros, aussi dur; trois mois suffisent pour cette opération. Il en faut davantage au paon pour refaire son énorme queue. Il est vrai que proportionnellement le paon a peut-être plus besoin de sève que le cerf. Quelques anciens auteurs affirment qu'on a vu des biches porter un bois de cerf; ils disent aussi qu'il arrivait toujours malheur à celui qui les tuait. (1) Au reste, pourquoi les biches n'auraient-elles pas des bois, puisqu'on a vu des hommes porter des cornes; je ne parle pas ici dans un sens figuré, mais bien d'une manière positive. Le maréchal

(1) Dans la province de Warthrenion voisine de Radnor, Eineon, gendre de Rhys, seigneur du pays, était un jour dans les forêts; un des siens perça une biche avec une flèche. Cette biche avait, contre la coutume, des cornes de douze ans, et de la grosseur de celles du mâle; cet animal fut regardé comme un prodige de la nature, et le chasseur qui l'avait tué perdit tout à coup l'œil droit, et tomba en paralysie; il resta toute sa vie dans un état languissant.

Extrait d'un voyage fait dans le pays de Galles, par Baudouin, archevêque de Cantorbéry.

de Beaumanoir chassait dans une forêt du Maine; ses gens lui amenèrent un homme qu'ils avaient trouvé endormi dans un buisson. Ce pauvre diable avait deux cornes faites et placées comme celles d'un bélier. Il était chauve, avec une barbe rousse, par flocons, et ressemblait aux portraits des satyres. On le conduisit de foire en foire, ce qui lui donna tant de chagrin qu'il mourut à Paris au bout de trois mois. On mit cet épitaphe sur sa fosse :

Dans ce petit endroit à part
Gît un singulier cornard,
Car il l'était sans avoir femme.
Passants, priez Dieu pour son âme. (1)

A propos de cornes, vous ne serez peut-être

(1) De Thou, liv. cxxiii.

On voit au château de Malherbe la figure d'une biche qui portoit huit andouillers, et qui, après avoir été courue par deux veneurs du roi Charles IX, fut prise par les chiens pour un cerf; ces veneurs l'ayant détournée en prenant chacun un côté de l'enceinte, l'un la vit pisser de si près qu'il la jugea être une biche, comme il n'en pouvoit point douter, et il n'en dit rien à son compagnon; mais il dit seulement, en termes vagues, que cela ne valloit rien à courre; l'autre, qui en avoit vu la tête, la jugea être celle d'un cerf, et dans cette confiance laissa courre; elle fut prise enfin et reconnue biche, et celui qui l'avoit vu pisser, sans l'avoir dit à son compagnon, fut cassé pour avoir donné lieu à une telle méprise.

Nouveau Traité de vénerie, par Antoine Gaffet, sieur de la Briffardière. Paris, 1742.



pas fâché de trouver ici un sonnet de Jean Passerat, poète du XVI[e] siècle.

Le cerf et l'amoureux, d'une diverse flame
Qu'allume un mesme dieu, sont égaux en malheur;
L'un souffre maint travail, l'autre mainte douleur;
L'un court après sa bische, et l'autre après sa dame.
En ardeur et au rut, l'un crie et l'autre brame;
L'un vit toujours en crainte, et l'autre a toujours peur;
L'un est suivi d'envie, et l'autre du chasseur;
L'un est léger de corps, l'autre est léger de l'ame.
O cerfs à quatre pieds, nous sommes vos parens,
Nous les cerfs à deux pieds, qu'amour a rendu bestes;
Mais vous faites tomber vos cornes tous les ans,
Nous n'avons pas ce bien, dont plus heureux vous estes;
Car, depuis qu'une fois sont cornus les amans,
Jamais ne font tomber les cornes de leurs testes. (1)

Les vieux cerfs commencent à mettre bas à la fin de février, les cerfs dix cors en mars, les autres en avril, en mai; jusqu'aux daguets qui ne subissent cette métamorphose qu'aux premiers jours de juin. Alors les cerfs âgés se recèlent seuls dans les buissons, près des bons gagnages, dont ils ont besoin pour fournir à l'énorme déperdition qui s'opère. Les jeunes cerfs continuent d'aller en harde avec les biches. Une chose remarquable, c'est que le cerf, privé de ce que perdit Abeilard, ne met plus bas sa tête, et

(1) *Recueil des Œuvres poétiques* de JAN PASSERAT, lecteur et interprète du Roy. Paris, 1606, p. 20.

la conserve toujours au même point, sans augmentation ni diminution.

Le bois commence à pousser comme une branche d'arbre couverte de mousse; devenu bientôt dur, il est débarrassé de cette enveloppe par l'animal, qui se frotte la tête contre des baliveaux. On dit alors que le cerf fraie, qu'il touche au bois. Quand sa tête est bien nette, le cerf la brunit en plongeant ses andouillers dans la terre; de sorte que, suivant l'espèce de terrain qu'il a choisi pour cette opération, son bois devient brun, roux ou jaunâtre. Jadis on donnait une récompense au piqueur qui apportait le premier frayoir, c'est-à-dire la branche où le cerf avait frotté sa tête; mais bien des gens, dans l'espérance d'obtenir le pour-boire, faisaient un frayoir avec le couteau. Pour s'assurer qu'il fût véritable et de bon temps, Salnove dit qu'on le donnait à flairer aux chiens, qui pissaient dessus s'il était faux ou vieux. Je doute fort que des chiens fissent tant de façons pour un morceau de bois gratté par un homme; je crois plutôt qu'ils ne le regardaient pas. Ensuite les valets le frottèrent de graisse, et les chiens le traitèrent avec plus d'égards. Pour éviter ces tromperies on donne aujourd'hui une petite somme à partager entre les gens de la vénerie; ainsi aucun d'eux n'a intérêt à faire un faux frayoir.

Il était d'usage autrefois, dans l'ancienne vénerie, d'offrir au roi une baguette de coudrier à l'assemblée, au moment du laisser-courre. Cette baguette, qu'on nommait l'*estortuaire,* était destinée à écarter les branches d'arbre, en galopant à travers la forêt. Le grand veneur avait le privilége de l'offrir au roi. Quand les cerfs avaient frayé, le manche de la baguette était dépouillé de son écorce; mais, depuis le commencement d'avril jusqu'à la fin de juillet, on la présentait intacte. (1)

(1) « Et les maistres-valets de chiens étant arrivés à l'assemblée, il faut qu'ils choisissent un lieu commode et éloigné des chevaux, pour mettre les chiens à couvert ou du chaud ou du froid selon la saison; et qu'une partie des valets de chiens demeure auprès d'eux pour empescher qu'ils ne se battent; que l'autre partie aille dans le bois le plus proche et le plus commode, couper des bastons gros comme le poulce, et longs de deux pieds et demy, qu'ils pelleront, horsmis la poignée, qui doit avoir demy pied de long. Néantmoins, à la réserve des mois d'avril, may, juin, juillet, et jusques à ce que l'on ait pris un cerf qui ait touché au bois; aussi ne doivent-ils pas cesser de les peller, que lorsque l'on aura pris un cerf qui aura mis bas; et après en avoir coupé et fait la quantité qu'ils jugeront, pour le roy et les piqueurs qui seront à l'assemblée, ils les garderont jusques à ce que l'on aille au laissé courre, et alors ils les doivent donner au maistre-valet de chiens. Il faut que ces bastons soient du bois le plus uny, comme de coudre, marselée et chastaîgner. . . . .
Le maistre-valet de chiens doit avoir les bastons de chasse devant luy, à cheval, et en donner trois aux lieutenans de la vénerie, pour en présenter deux au grand veneur, afin que

Par le frayoir on peut juger de la taille d'un cerf; car, s'il est grand, la tête atteindra plus haut que s'il était petit; si son bois est garni de beaucoup d'andouillers, l'arbre sera plus déchiré que s'il en avait peu.

On a fait bien des histoires sur les cerfs. Aristote nous dit que cet animal cache l'une de ses cornes, parce qu'il sait qu'elle nous serait très-utile comme médicament. Oppien assure que les cerfs creusent une fosse où cette corne est enterrée; d'accord avec Aristote, il dit que c'est la corne gauche. Mais voilà Pline qui survient et nous affirme que c'est la corne droite; lequel croire? ni l'un, ni l'autre; car le cerf ne cache rien du tout; et, quand il met bas sa tête, on trouve aussi bien le côté droit comme le côté gauche. Tous ces anciens auteurs, avides du merveilleux, racontent d'une manière épique les combats des cerfs contre les serpents; Oppien en fait des descriptions homériques: à l'entendre on croirait que le cerf ne se nourrit que de reptiles; tout cela n'est pas vrai: cet animal

le grand veneur en donne un au roy. Et s'il y a des princes, le lieutenant doit en prendre du maistre-valet de chiens, pour leur en donner; et le maistre-valet de chiens aux officiers et piqueurs, et à ceux qui sont à la suite du roy, comme aux gentilshommes de la vénerie qui sont allés aux relais. »

La Vénerie royale, par messire Robert de Salnove.



préfère une botte de luzerne à tous les serpents du monde. Oppien dit encore que les cerfs vivent quatre cents ans; Pline raconte que, cent ans après la mort d'Alexandre-le-Grand, on avait tué des cerfs à qui ce roi avait mis un collier avec son chiffre. Ces animaux étaient si gras, dit-il, que le collier se trouvait entièrement recouvert par la venaison. Puisque nous en sommes sur les colliers, je dirai deux mots du cerf de Charles VI avec son collier donné par César; tout cela ne peut plus se répéter sérieusement; de nos jours, on connaît la vie des cerfs; elle ne dépasse point quarante ans. Ce bon roi Charles fut si content de prendre un cerf contemporain de César, qu'il ajouta un cerf ailé dans ses armes.

Sans voir un cerf on peut encore apprendre à le juger; on a bien des guides en cette matière; mais, pour en faire un bon usage, il faut la science théorique, l'habitude du praticien et le tact de l'observateur. Ces trois choses doivent être réunies; l'une ne serait rien sans les autres. Voici par quelles connaissances on arrive à juger un cerf sans l'avoir vu : les portées, les fumées, le pied, les allures, les foulées, les fuites, le raire, les os, la reposée, les abattures.

On entend par portées les branches hautes d'un taillis, que le cerf a rompues ou couchées

avec son bois en passant. En voyant les feuilles qu'il a déchirées, les brins qu'il a brisés, on devine quelle doit être la taille de l'animal. Cependant il est bon de savoir que le cerf qui se rembûche d'assurance, sans être effrayé, ne passera point par une coulée étroite et basse. Les portées donc montrent plus certainement la largeur de la tête que sa hauteur. Cette connaissance n'est visible que pendant huit mois de l'année; en mars, avril, mai et juin, elle n'existe point, puisque l'animal n'a plus de tête.

Par les fumées on peut déterminer encore l'âge du cerf. Il est certain qu'un levraut ne fait pas ses repaires comme le lièvre; il en est de même du cerf et du faon. Au printemps, le cerf, qui mange de l'herbe tendre et sans consistance, jette ses fumées en bousard, comme font les vaches lorsqu'elles sont au vert. Ce bousard est à peu près gros comme le poing et de la forme d'une brioche de trois sous. Quand les herbes ont pris plus de corps, elles deviennent plus nourrissantes; les fumées acquièrent plus de consistance, sans cependant se diviser encore; on les nomme alors fumées en plateau. C'est ainsi que les cerfs les jettent au mois de juin. En juillet elles sont en troches ou à demi formées; elles sont ramassées, mais ne sont pas égales. Ce n'est qu'en août, quand la bête a

mangé du grain, que les fumées ont acquis leur plus belle forme. Elles sont alors rondes, longues, cylindriques, amincies par un bout, et ressemblent à un sac d'écus en miniature. Quand elles sont jaunes, on les nomme fumées dorées; si elles sont liées ensemble par une espèce de filament glaireux, on les appelle fumées en chapelet. C'est une bonne fortune pour un veneur de trouver de ces fumées; elles indiquent un cerf gros et gras. Les biches en jettent aussi quelquefois de pareilles; mais on ne s'y trompe jamais, parce que les glaires sont un peu sanguinolentes.

Pour peu que le chasseur ait étudié la matière, il jugera l'âge d'un cerf d'après les fumées pendant la belle saison. Les gros cerfs avancent toujours l'époque où les fumées changent de forme; ils les jettent en plateau lorsque les jeunes les jettent encore en bousard; ainsi de suite jusqu'à l'époque du rut, qu'ils devancent encore de plus de quinze jours sur les jeunes.

Les fumées d'un gros cerf sont plus lourdes, plus moulues, mieux confectionnées que celles d'un jeune; les aiguillons sont plus gros et plus courts. Un jeune cerf jette souvent des fumées entées, c'est-à-dire que deux sont jointes ensemble. Un vieux cerf ne se permet jamais de ces choses-là; elles tombent nettes comme des

perles, de distance en distance : vous les prendriez pour des billes de chocolat. Lorsque les biches mettent bas, elles jettent aussi des fumées formées. Mais un veneur ne s'y trompe guère; car elles sont aiguillonnées à chaque bout, tandis que celles des cerfs ne le sont que d'un côté; et puis à cette époque les cerfs ne jettent que des bousards.

Toutes ces remarques n'ont cependant rien de bien positif; on doit les faire à titre de renseignements, et voilà tout; elles suppléent encore les connaissances par le pied, par la jambe, par les allures, lorsqu'il fait sec, et qu'on ne peut pas en revoir. Si l'on ne se gouvernait que par les fumées, on se tromperait fort souvent; on pourrait laisser courre une biche parce qu'un cerf, marchant dans la même voie, aurait jeté par-ci, par-là, quelques fumées, un jour de mauvais revoir. Un cerf qui, pendant le mois d'août, aura mangé de l'herbe tendre, jettera des bousards; mais on peut s'en assurer en visitant les gagnages où l'animal aura fait son viandis. S'il a plu la veille, les fumées seront plus molles que par un temps sec. Le veneur doit faire attention à toutes ces choses; il doit voir surtout si les fumées sont de bon temps; car, après la pluie, des fumées de la veille pourront lui paraître de la nuit. On distingue facilement ces

deux sortes de fumées en les cassant et en les sentant. Les vieilles ont une odeur aigre et forte, celles de bon temps ne sentent rien : dans les premières on trouve souvent de petits insectes qui les mangent. A toutes ces observations chacun joindra celles qu'il fera de lui-même. Dans cette science on apprend tous les jours quelque chose, et c'est une conquête précieuse pour un veneur que de trouver un guide nouveau dans ce labyrinthe où tant de gens ne peuvent pas reconnaître leur route.

Pour juger un cerf par le pied il faut d'abord faire attention au terrain. S'il est pierreux, on concevra facilement que les pinces doivent être plus usées que dans un sol humide. On ne peut pas donner une règle générale sur la grandeur des pieds. Un jeune cerf qui fréquentera des marécages offrira des voies tout aussi grandes qu'un cerf dix cors, commensal d'un pays rocailleux.

La biche ouvre plus la pince que le cerf; elle a le talon et le pied étroits, les os pointus, menus, tournés en dedans, piquant perpendiculairement, et se méjuge toujours de côté et en dehors. Son pied est mal fait; celui de derrière est égal à celui de devant. Si par hasard elle met ici le pied de derrière dans celui de devant, un peu plus loin elle le mettra à côté. Lorsqu'elle est plei-

ne, étant alors beaucoup plus pesante, elle paraît avoir plus de pied; mais les pieds de derrière n'arrivent point à la hauteur de ceux de devant. Quelquefois on prend ces biches pleines ou celles qui sont grasses pour des cerfs dix cors jeunement; mais en regardant l'ouverture de la pince avec attention, on s'apercevra de la différence. D'ailleurs le pied, les os, la sole, sont plus étroits chez les biches que chez les cerfs; et puis, dans le doute, on n'a qu'à recourir aux fumées. Quant aux portées, leur absence est déjà une indication.

La différence entre la jeune biche et le jeune cerf est moins sensible, parce que celui-ci, lorsqu'il va d'assurance, ouvre aussi la pince; mais ce n'est jamais que du pied de devant, celui de derrière est toujours serré, tandis que la biche l'ouvre toujours un peu; et puis, une connaissance très-positive, c'est que la jeune biche a les os tournés en dehors, et le jeune cerf les tourne en dedans; ses allures sont mieux réglées, plus nettes et plus assurées. En traversant un gaulis, si vous voyez un arbre pelé, il est facile de deviner si l'écorce a été enlevée par une biche ou par un cerf. La première imprimera ses dents verticalement, le second, gêné par son bois, fera ses marques en travers.

Si la biche fait tarder son pied de derrière, le

daguet outre-passe, c'est-à-dire que son pied de derrière, plus petit que celui de devant, et ayant les pinces plus pointues, se place en avant de quelques lignes, tandis que celui de la biche n'arrive qu'au talon, se pose à côté et presque toujours en dehors. Lorsqu'on a du doute, il faut suivre au contre-pied trois ou quatre longueurs de trait; on verra bientôt, d'après ces indications, que sur deux circonstances où l'on pourrait croire suivre une biche, dix autres confirmeront que c'est un daguet. Les cerfs marchent ordinairement à côté les uns des autres; mais si un daguet suit une biche, elle entrera la première au fort, et les voies du premier seront dans celles de la biche.

Le cerf à sa seconde tête a déjà la pince moins pointue que le daguet : c'est tout simple, il a couru, elle est un peu usée; par conséquent les côtés sont moins tranchants, il a les os plus pointus et le talon plus large; il se méjuge moins que la biche et le daguet. La différence qui existe entre le daguet et ce cerf est la même qu'entre ce cerf et celui à sa troisième tête. La progression continue toujours pour les cerfs plus âgés; les pinces s'arrondissent, les côtés sont moins tranchants, le pied devient plus large, celui de devant est beaucoup plus grand que celui de derrière, l'animal est plus bas

jointé. A mesure qu'il avance en âge il se juge mieux. Un cerf dix cors jeunement se juge très-bien ; il met toujours son pied de derrière dans celui de devant, qui n'est presque point ouvert. Il commence à faire comme le cerf dix cors, il pince la terre avec le bout de ses pieds de devant. Celui-ci a les pinces tout à fait rondes, la sole pleine, large, unie, les côtés entièrement usés ; son pied de derrière n'arrive plus qu'au talon de celui de devant, et même ne le touche point, lorsque l'animal est très-gras. Le gros cerf, le vieux cerf, se tarde encore plus ; on en voit qui mettent une distance de trois ou quatre pouces entre les pieds de derrière et ceux de devant ; d'où l'on peut conclure que le cerf dix cors jeunement est dans la force de l'âge, puisqu'il tient le juste-milieu entre les plus jeunes, qui outre-passent, et les plus âgés, qui se tardent.

Règle générale : quel que soit le terrain où vivent les cerfs, ces animaux, à leur troisième année, ont le pied de derrière égal à celui de devant. A mesure qu'ils avancent en âge celui de devant grossit beaucoup plus que celui de derrière. C'est donc par cette différence insensible au vulgaire que le veneur doit juger son cerf. En examinant les deux pieds il saura l'âge et la taille de l'animal. Suivant le terrain où l'on

revoit du pied la forme paraît plus grande ou plus petite. Sur de la glaise les voies fraîches sont plus grandes. Si le soleil y lance ses rayons, la terre, en séchant, rétrécit l'empreinte ; mais dans la règle que je viens de poser, la proportion existe pour les pieds de devant comme pour ceux de derrière : une grande habitude seule peut rendre familiers tous ces détails. En Allemagne, il existe plusieurs écoles où des jeunes gens, qui se destinent au métier de piqueurs, viennent apprendre tous les mystères de la grande chasse. Conduits chaque jour dans un parc peuplé de cerfs et d'autres grosses bêtes, ils s'instruisent dans l'art de les juger, de les détourner et de les laisser courre : c'est une pépinière où les grands seigneurs vont chercher leurs valets de limier.

On peut encore, en examinant les allures d'un cerf, tirer quelques inductions sur sa taille et son âge. Cependant il faut faire attention que les pays environnés de bons gagnages doivent produire des cerfs plus gros, plus forts que ceux où ces animaux ne trouvent point une nourriture suffisante. Il est donc impossible de dire qu'un cerf de tel âge aura le pied de telle grandeur, et qu'il mettra telle distance entre chacun de ses pas ; mais on peut établir des rapports entre les cerfs d'un pays et ceux d'un autre; chacun pourra les appliquer dans l'occasion,

en leur faisant subir des modifications proportionnelles. Voici un petit tableau que M. Hartig, chasseur allemand, a rédigé, d'après une suite d'observations faites dans le Wurtemberg.

	Largeur du pied de devant.	Largeur du pied de derrière.	Grandeur des allures.
	lignes.	lignes.	pouces.
Faon en été.	14 1/2	13 1/2	12
Faon en automne.	16 1/2	15	13
Jeune biche en été.	20 1/4	18 3/4	15
Daguet en été.	21	19 1/2	17 3/4
Cerf deuxième tête et biche. . .	22 1/2	20 1/2	18 1/2
Cerf 6 cors.	23 1/2	21 1/2	19
Cerf 8 cors.	24 1/2	22 1/2	19 1/2
Cerf 10 cors.	25 1/2	23 1/2	21
Cerf 12 cors.	27	24 1/2	22
Cerf 14 cors.	28 1/2	25 1/2	22 1/2
Cerf 16 cors.	30	27	23

Il est des époques où les cerfs augmentent ou diminuent leurs allures; lorsqu'ils ont mis bas leur tête, ils sont nécessairement plus légers; habitués à un certain équilibre de poids dans toutes les parties du corps, ils ne marchent plus de la même manière dès que leur bois est tombé, ils se méjugent en faisant outrepasser leur pied de devant par celui de derrière. Quand ils ont refait leur bois et leur venaison, qu'ils sont gras et dodus, ils font tarder leurs pieds de derrière à deux doigts de ceux de devant. Il faut donc que le veneur ait toujours égard, avant de porter un jugement, au pays et à la saison où il se trouve.

Par un mauvais revoir, lorsque la terre est très-dure, si le limier se rabat, il est souvent impossible de savoir de quel côté le cerf marche; on a recours aux foulées. On regarde l'herbe couchée par les pas du cerf; la pointe de la plante est toujours dans la direction qu'il a prise. On trouve des feuilles sèches sur lesquelles a marché le cerf; la partie où les pinces ont pesé est toujours la plus enfoncée, et c'est de ce côté qu'il a passé. La distance qui sépare chaque foulée marque aussi les allures. On peut encore, par la force de l'impression, juger de la pesanteur de l'animal, et, par conséquent, de sa taille, de son âge, etc.

Lorsque le cerf fuit et que ses enjambées sont grandes, on le juge de belle taille. Les veneurs accoutumés à courre souvent des cerfs tirent de ses fuites de bonnes connaissances.

Après avoir refait sa tête et réparé ses forces affaiblies par cette grande opération, le cerf entre en rut; il songe à sa postérité; alors il devient terrible; il ne fuit plus devant l'homme; il attaque tout ce qu'il rencontre. On pourrait citer bien des exemples de personnes tuées par des cerfs. A cette époque, c'est-à-dire en septembre, on ne doit jamais aller seul dans un parc peuplé de cerfs, et, si l'on est en compagnie, il faut être armé jusqu'aux dents. On m'a dit tout

récemment qu'en Prusse plusieurs essais sur l'accouplement du cerf et de la jument avaient réussi; des mulets étaient nés; c'est une expérience à faire en France. Le cerf est tellement porté à l'amour que, ne trouvant pas de biche, je comprends fort bien qu'il s'accommode avec une cavale : ventre affamé n'a point d'oreilles. L'essentiel est de savoir si la graine peut germer dans ce nouveau terrain. Dans le temps du rut le raire des cerfs peut faire connaître combien d'individus sont là. Par la différence des intonations on saura leur âge; car le jeune cerf chante en soprano et le vieux cerf en basse-taille; le raire de celui-ci ressemble aux mugissements d'un taureau, Plus les cerfs sont gros, plus ils ont la voix forte; ils commencent à crier au coucher du soleil, et le tapage dure toute la nuit; tapage infernal dont rien ne peut vous donner une idée. Quand un voyageur, pendant la nuit, se trouve égaré dans la forêt où des cerfs nombreux sont en rut, s'il entend leurs cris pour la première fois, serait-il trois fois brave, il est impossible que ce bruit ne le fasse pas tressaillir d'effroi.

A des époques déterminées par la nature, tous les animaux cherchent à se reproduire; alors les plus doux deviennent méchants. Voyez les lapins, les lièvres, les perdrix : ils se battent sou-

vent jusqu'à ce que mort s'ensuive, pour savoir à qui possédera l'unique femelle. Les combats du cerf ne sont pas plus acharnés que ceux de la caille. A Athènes, autrefois, on faisait combattre deux mâles de caille, et les philosophes du Portique pariaient comme les Anglais d'aujourd'hui parient pour un coq. Relativement, le cerf n'est pas plus terrible, pas plus acharné que la caille; mais, portant une arme dangereuse, doué d'une grande force, la bataille est plus bruyante. Les deux guerriers mugissent; ils font voler la terre sous leurs pas; toutes les jeunes branches d'arbre brisées, moulues, attestent, le lendemain, qu'un violent combat s'est livré. Le champ est labouré comme si deux régiments de cavalerie s'étaient chargés. Souvent il arrive qu'un jeune daguet survient pendant que les deux rivaux se battent; il grimpe sur la biche, et renouvelle ainsi la fable de *l'Huître et les Plaideurs*.

Adonc l'amour qui épointonne
Toute créature à s'aimer,
Les fait du rut si fort bramer
Que le bois d'autour en résonne.
Vous les verrez de grand courroux,
Gratter des quatre pieds la terre,
Et, d'une forcenante guerre,
Se briser la teste de coups.
La biche regarde, peureuse,
Incertaine, lequel sera

Que la victoire impérieuse
Pour son mary lui baillera. (1)

Quelquefois un cerf mort reste sur la place; presque toujours un pauvre blessé va languir au loin sans secours et sans médecin. On dit qu'on a vu deux cerfs pris par leurs têtes l'un avec l'autre; les andouillers, fortement entrelacés, n'avaient pas pu se disjoindre, malgré les plus violents efforts; les deux animaux étaient morts de faim ou dévorés par les loups.

« Les cerfs tiennent du naturel des hommes, car, pour l'amour, ils se battent, dont il advient souvent qu'il s'en tue quelques-uns, et sont alors si transportés qu'ils laissent approcher les hommes d'eux, sans monstrer d'en avoir peur. Ils tiennent leur rut communément au soir, et diriez-vous que c'est un tournois, car les biches s'assemblent à la plus belle et plus spacieuse place de la forest, et le plus souvent où il y a des mares, esquelles les cerfs se souillent pour se rafraîchir après avoir combattu. Le plus grand cerf est celuy qui tient le camp comme un tenant. Il est avec toutes ses biches et les tient

(1) *Chœur des chasseurs* d'Hippolyte, tragédie en 5 actes, de Robert Garnier. Paris, 1582. Pour faire sa *Phèdre*, Racine a pris bien des choses à l'*Hippolyte* de Garnier, mais il les a tellement embellies qu'il faut y regarder de très près pour les reconnaître.

toutes en un troupeau, tout ainsi qu'un berger fait ses moutons. Si quelqu'une s'escarte, il va la chercher, comme s'il en avait charge. Si quelque autre cerf se présente pour rutter, il ne faut point de l'attaquer et assaillir de si grande furie et roideur, qu'ils se prennent et meslent bien souvent les testes si fort qu'ils ne les peuvent desfaire, et meurent ainsi. Qu'ainsi ne soit, j'ay des testes dans mon cabinet de Fontainebleau qui sont si meslées de cette façon, qu'à présent elles ne peuvent encore estre desfaictes. » (1)

Espinar dit avoir vu deux cerfs pris de cette manière dans les terres du duc de Lerma; l'un était mort de faim, l'autre vivait encore, mais il n'avait plus que la peau sur les os. Une autre fois, étant à la chasse avec Philippe III, dans les environs d'Aranjuez, ils rencontrèrent deux daims dont les bois se trouvaient entrelacés à tel point qu'on ne put jamais les séparer. On fut obligé de les tuer pour les empêcher de mourir.

Pendant la bataille la biche, témoin impassible, attend le vainqueur et part aussitôt avec lui. Mais elle fait encore la coquette; elle a l'air de fuir ce qu'elle désire; bien des femmes lui ressemblent sous ce rapport: elle choisit toujours

(1) *La Chasse royale*, par Charles IX, roy de France.

le cerf le plus vigoureux; jamais elle ne prendra un jeune cerf s'il s'en trouve un de dix cors; elle agit encore en cela comme nos dames, qui préfèrent les formes herculéennes à toutes les grâces d'Adonis.

Mais, direz-vous, que deviendront ces pauvres daguets, ces pauvres jeunes cerfs, si la biche les dédaigne? patience; dame nature a tout prévu; ces messieurs auront leur tour. Par la raison qu'ils sont les derniers à refaire leur tête, ils n'entrent en rut qu'après les cerfs dix cors; et, comme, en général, le cerf est inconstant, lorsqu'il quittera sa maîtresse, un autre le remplacera; la biche accepte bientôt ce qu'elle a refusé; c'est tout comme lorsque vous mangez des cerises, vous choisissez d'abord les plus belles, et puis le reste de l'assiette y passe. Quand il a dissipé toute sa venaison, toutes ses économies, et que ses forces sont épuisées, le cerf se recèle pour les rattraper, comme lorsqu'il refait sa tête. Le cerf n'est occupé qu'à se défaire et à se refaire; sa vie se passe dans une alternative de plénitude et d'inanition, d'embonpoint et de maigreur, sans que cet état, toujours excessif, altère sa constitution.

Le cerf a bien petit d'haleine,
Aux environs de la Magdelaine,

A donc peut le chien chacun jour
Chasser sans lui donner séjour. (1)

L'époque du rut est celle où l'on peut le mieux juger les cerfs; ils vont, ils viennent en tous sens; on revoit de toutes les connaissances qui sont à leurs pieds; s'ils sont beaucoup plus difficiles à détourner, on peut toujours faire provision de remarques, d'observations, qui seront utiles plus tard.

En parlant du pied nous avons donné les connaissances que l'on peut acquérir par les os. On entend par os les ergots que les cerfs ont au dessus du talon. En marchant, leur pied, doué d'une élasticité merveilleuse, fléchit sous le poids du corps, et ces ergots laissent une empreinte par terre. Par la position, par la conformation de ces marques, le veneur expérimenté, réunissant d'ailleurs les autres observations qu'il a faites, porte un jugement certain. Les os de la biche sont plus pointus, plus tranchants que ceux du daguet; ils sont plus mal tournés; ceux du daguet affectent la forme d'un croissant. Plus un cerf avance en âge et plus ses os se rapprochent du talon.

Vous voulez chasser un cerf; dès le matin les valets de limier sont partis pour leur quête;

(2) Gaces de La Vigne, *Romant des déduicts.*

ils ont été reconnaître les demeures de ces animaux, et vous vous rendez à l'assemblée à l'heure convenue pour entendre leur rapport. (1) Si le valet de limier doit parfaitement connaître son métier, il est essentiel que le maître de l'équipage soit au moins aussi savant que lui. Sans cela, comment pourrait-il juger si le rapport est exact et consciencieux ? car il ne s'agit pas de dire : « Le cerf que j'ai détourné a telles qualités. » Il faut prouver que, par certains indices, on a pu les reconnaître. C'est au maître à juger si les conséquences se déduisent naturellement de ce qu'on a vu. Un général n'est bon général que lorsqu'il a passé par tous les grades, et qu'il connaît les attributions de chacun. L'homme de génie que l'on mettrait à la tête d'une armée, sans en connaître tous les rouages intérieurs, ne ferait que des bêtises. Il ressemblerait à ce marquis du temps de Louis XV, qui, commandant à sa compagnie des choses inexécutables, finit par dire à ses soldats : « Allons, faites comme vous faisiez hier, quand le sergent-major vous commandait. »

Dans le chapitre sur l'*éducation pratique des chiens courants*, j'ai dit comment doivent se composer les relais. Il est essentiel de mettre à

(1) *Voyez*, au chapitre du *Limier*, tout ce qui concerne la manière de faire le bois et de détourner la bête.

la meute et non aux relais tous les chiens qui prennent le change, ou qui n'obéissent pas lorsqu'on veut les arrêter. Il faut aussi faire attention à l'étendue de la forêt où l'on chasse. Si elle n'était pas grande, et que l'on composât la meute d'un grand nombre de chiens qui pousseraient le cerf trop vigoureusement, il se forlongerait; tandis que, suivi par moins de chiens, il fait des randonnées, s'y accoutume, et l'on donne plus facilement les relais.

Vous devez encore avoir soin de ne pas laisser courre le cerf par de trop jeunes chiens; il faut qu'ils aient au moins deux ans accomplis. Comme ils y mettent une grande ardeur, ils s'épuiseraient de fatigue, ils s'effileraient; une seule chasse pourrait détruire toute l'espérance de votre meute. A quinze mois un chien peut bien chasser le lièvre; mais à cet âge, si vous lui donnez un cerf, ayez soin qu'il soit déjà fatigué par d'autres chiens, qu'il soit, ce qu'on appelle, mal mené. Leur course, alors, ne sera pas trop longue; cette victoire facile augmentera leur ardeur; dans une autre occasion il faudra plutôt les retenir que les exciter.

Si une fois quelque cerf ils ont pris,
En peu de jours ils y seront appris,
Et oublieront des lièvres la curée;
La chair du cerf est la plus désirée.

Plus chasseront, plus croistra le desir
D'y retourner et te donner plaisir. (1)

Les chiens et les chevaux doivent être placés dans des carrefours, sur des côteaux, où ceux qui les conduisent puissent voir et être vus. Les chiens seront menés en hardes, s'il est possible. Souvent il est mieux de les tenir couplés, ils marchent plus facilement. Les valets devront les laisser boire lorsque l'occasion s'en présentera. Chemin faisant, ils écouteront le bruit de la chasse, ils jugeront de la direction qu'elle prend pour ne pas faire trop de chemin.

Les relais sont partis. L'expérience apprend aux veneurs qu'un cerf attaqué dans telle enceinte passe là ou là. Vos dispositions sont prises; vous avez eu égard à la saison où vous êtes; car, si c'est en hiver, les cerfs, ayant la tête dure, tiennent les grands forts; mais, lorsqu'ils refont leur bois ils ne s'y engagent jamais, de peur de se blesser. Vous connaissez les refuites ordinaires des cerfs lorsqu'ils passent d'une forêt dans une autre, la position des étangs : vous avez agi d'après ces premières données; et puis, si vos calculs sont en défaut, vous manœuvrerez plus tard en conséquence. Napoléon, sur le champ de bataille, changeait quelquefois tous

(1) *Le Chien courant*, par JEAN PASSERAT, Paris, 1606.

ses plans. Mais il s'agit d'attaquer. Ce cerf que vous avez détourné se trouve là tranquille ; il faut le mettre sur pied. Sans nous inquiéter des méthodes différentes qu'on a suivies à diverses époques, nous allons dire celle qu'on suit à présent.

On découple quelques vieux chiens, trop lents pour être de meute, et l'on pénètre dans l'enceinte. Comme ils ne vont pas vite, on les arrête facilement, dans le cas où ils lanceraient une biche ou un jeune cerf. On les ramène ; ils cherchent encore jusqu'au moment où le cerf part. Il est parti ; des chasseurs apostés sur la route et dans les carrefours l'ont vu : c'est un beau cerf, un cerf courable, un cerf dix cors. Savez-vous pourquoi de tout temps on a préféré courre un cerf dix cors ? La royne Racio nous dit à ce sujet que c'est en l'honneur des dix commandements de Dieu que l'on chasse le cerf dix cors. On fait alors une bonne œuvre tout en s'amusant. Au spectacle on se perd, au bal on se damne, à la chasse on se sauve; ma foi, vive la royne Racio ! vive son auguste époux, le digne roi Modus !

Votre cerf a passé ; le moment est venu de lui faire sérieusement la guerre. Aussitôt on découple la meute qui se trouvait à l'écart, comme un régiment de cavalerie en embuscade ; on con-

duit les chiens sur la voie ; on commence par lâcher les meilleurs pour servir d'exemple aux plus jeunes, et la musique commence : c'est le premier coup d'archet de l'orchestre. La meute, pleine de vigueur et d'énergie, a bientôt rejoint et dépassé les vieux chiens ; des valets apostés les reprennent le plus tôt possible pour qu'ils ne se crèvent pas en faisant des efforts inutiles.

Voici le moment où le chasseur fashionable, arrivé de Paris dans une boîte pour paraître plus frais, va tout gâter. A travers les routes de la forêt il se démène comme un démon que l'on plongerait dans l'eau bénite jusqu'au cou, avec une étole sur le front ; il crie, il sonne, il fait à lui seul plus de bruit que tous les chiens ensemble. Si des dames suivent la chasse en calèche, à tout instant il vient au triple galop leur raconter ce qu'il sait et ce qu'il ne sait pas. Que lui importe à lui de voir si les chiens chassent bien ou mal, ou pas du tout ; il faut qu'il voie le cerf, et qu'il dise à ces dames comment il est fait. En attendant il se dessine devant elles ; en arrivant, en partant, il prend des poses, et l'agitation marche. Voyez-le couvert de boue et de poussière, c'est Rapp à Austerlitz, dans le tableau de Gérard.

Ces gens-là brouillent tout, avec eux on ne saurait arriver à bon port. La mouche du coche

au moins ne faisait rien du tout ; eux dérangent les chiens qui chassent bien pour appuyer ceux qui chassent mal. Ces premiers sont repoussés à grands coups de fouet. Qu'en résulte-t-il ? Après avoir perdu la voie, ils cherchent, ils en trouvent une autre, et le change est sur pied. Ces messieurs croient avoir fait merveille, car la chasse recommence bien; la musique reprend avec une nouvelle force; ils se pavanent, et vont partout disant que sans eux tout était perdu. C'est fort bien, la chasse marche; mais est-ce le cerf de meute ? car voilà toute la question. Qu'importe; de pareilles niaiseries ne peuvent pas les occuper sérieusement. Vérifiez la chose vous-même, pendant qu'ils iront papillonner autour de la calèche pour guetter un gracieux sourire sous le reflet d'une ombrelle couleur de rose.

Un piqueur est arrivé, les chiens sont rompus, sont rameutés, le mal est réparé; mais le fashionable arrive, il va tout déranger. S'il rencontre le change, abandonné par le gros de la meute, et suivi par deux mauvais chiens babillards, il pique dessus, trouve un relai, fait découpler, et voilà deux cerfs courus, deux cerfs manqués; car les chiens fatigués ne seront plus bons à rien quand on les reprendra. Ces messieurs-là crient, ils cornent, ils mugissent.

Dieu préserve un chasseur, toute sage personne,
D'un porteur de huchet qui mal à propos sonne,
De ces gens qui, suivis de dix hourets galeux,
Disent: « ma meute, » et font les chasseurs merveilleux. (1)

Ce ne serait rien s'ils ne faisaient tout ce tapage à contresens; au lieu de la *vue* ils sonneront l'*hallali*, au lieu d'un *relancé*, il vous feront entendre *le bon roi Dagobert*, qui ne mettait point sa culotte comme vous et moi. Ces gens-là font perdre la tête aux piqueurs, aux chasseurs et aux chiens, ce qui n'empêche pas les dames de les trouver charmants, car ils ont un costume exécuté par le tailleur à la mode.

Toutes les fois qu'ils entendent crier les chiens ils sont contents; ils ne s'informent pas si la meute est sur la bonne voie, l'essentiel est qu'on fasse du bruit; chaque redoublement de voix leur est agréable à l'oreille. Un original de ma connaissance prenait tous les mots qui finissent en *ment* pour des adverbes: eux s'imaginent que, toutes les fois que les chiens crient, la chasse marche bien.

« Mon fils ne pourra pas venir ce soir, me disait-il, son patron l'a retenu pour quelque chose dont il lui a demandé l'achèvement... excusez-moi, si je glisse ainsi des adverbes, dans mes phrases.

(1) MOLIÈRE. *Les Fâcheux*.

— Et quand ce serait un adverbe, pourquoi me demander pardon ? »

Lorsque ce brave homme, étant enrhumé, restait dans son appartement, nous disions que la toux le retenait dans son adverbe.

Chez un sot, l'ignorance est toujours accompagnée de l'orgueil; le chasseur fashionable ne sait rien, mais il a l'air de tout savoir. Si vous vous permettiez de rire de ses bévues, vous verriez beau jeu, un bel et bon cartel vous conduirait au bois de Boulogne, et vous n'en seriez quitte qu'en faisant un ample déjeuner à la porte Maillot. Il porte un bel habit, coupé par le tailleur en renom; dès lors il pense que tout le monde doit s'incliner devant lui. L'homme qui sait beaucoup doute toujours; le sot, plein de confiance, tranche la question, décide souverainement; il parle chimie, mécanique, beaux-arts, sans y rien comprendre; qu'on le nomme président de l'Institut, directeur de l'Observatoire, soyez certain qu'il acceptera. Qu'importe, il ignore tout, donc il ne peut pas savoir qu'il n'est propre à rien.

A Apt, je connaissais jadis un serrurier qui se mêlait de peinture; quittant le marteau pour la brosse, l'enclume pour le chevalet, il barbouillait toute la journée. Les toiles qui sortaient de son atelier étaient vraiment fort cu-

rieuses par leur bizarrerie grotesque, dont rien ne pourrait donner une idée.

« Combien avez-vous mis de temps à faire ce tableau?

— Deux jours, répondait-il en se rengorgeant. On voyait l'orgueil enfler sa poitrine et ses joues.

— Rien que deux jours?

— Pas davantage.

— C'est admirable; David et Gérard n'en feraient pas autant.

— Eux, il leur faut six mois pour peindre une toile, ce qu'ils ne sauraient faire sans avoir des modèles. S'ils veulent y mettre un couteau, une chaise, une épée, ils ont besoin d'avoir tout cela sous les yeux. A quoi bon? je vous le demande; chacun ne connaît-il pas la forme d'une chaise? Il s'agit de faire de manière qu'on ne prenne pas l'un pour l'autre. Tenez... moi... par exemple, eh bien! quand je veux faire un tableau comme celui-là que vous admirez, je le compose pendant la nuit, en idée. Je place mes personnages, je les groupe; le lendemain, quand je me lève, je n'ai plus qu'à m'occuper de l'exécution, c'est la moindre des choses. Avant mon déjeuner, je fais toutes mes têtes; après midi, j'habille mes personnages, et puis le lendemain,

à grands coups de brosse, j'ai bientôt achevé les accessoires. Un tableau ! mais c'est là chose la plus facile du monde; j'en fabriquerais deux cents pendant que vos peintres de Paris en feraient un; vos David, vos Gérard, vos Girodet sont des imbéciles. »

Quand vous partez pour la chasse, faites en sorte de vous débarrasser de tous les mirliflors : on ne peut rien gagner avec ces gens-là, fuyez-les comme la peste; au bois ils font mille sottises; en plaine ils sont plus dangereux encore; ils vous tirent dans les jambes, dans les yeux, partout, excepté sur le gibier, qu'ils manquent toujours. L'un d'eux a pris une fois ma tête pour un perdreau; il m'a criblé ma casquette comme une écumoire. Heureusement que les yeux ne furent point de la partie : ceci se passait derrière moi. Chasseurs raisonnables, ne vous trouvez jamais en semblable compagnie.

Le cerf fuit; il s'agit d'en revoir, d'examiner le pied, les pinces, les os, la jambe, les allures, pour garder le change plus tard; c'est la chose essentielle. Chaque chasseur doit bien se pénétrer de toutes ces connaissances : de ce souvenir dépend le succès de la chasse. Il faut surtout remarquer si le cerf lancé n'a pas quelques signes particuliers à la pince, à la sole, au talon, aux os. Il est rare qu'un œil exercé ne reconnaisse

pas une singularité, une bizarrerie invisible au vulgaire. Ceux qui l'ont vu débucher racontent son pelage, la forme de sa tête, combien il porte, etc., etc. Chaque fois qu'on revoit du cerf de meute, il est bien de briser, pour revenir à la dernière brisée, si le change avait lieu.

Sur la manière de conduire les chiens, de les appuyer, de leur parler, nous renverrons le lecteur à la chasse du lièvre : cette chasse a beaucoup de rapports avec celle du cerf. Ces deux animaux se font remplacer par d'autres dans les grandes promenades que l'homme leur fait faire à travers les bois; tous les deux ils tournent du même côté par où ils ont commencé, ils se relaissent, ils traversent les étangs, les rivières à la nage, et déploient dans la guerre toutes les ruses capables de retarder leur mort.

> . . . Incerta fugæ vestigia turbat,
> Implicitasque errore vias.

Ce que Lucain a dit en parlant de Pompée, fuyant après la bataille de Pharsale, peut être appliqué aux ruses du cerf et du lièvre.

Pour le cerf on lève les défauts comme pour le lièvre, en prenant des devants et des arrières, tantôt grands, tantôt petits; on se fie aux chiens de bonne créance, on rameute sur eux; mais il faut avoir grand soin, pendant ces moments

d'hésitation, de ne pas parler aux chiens, de ne pas sonner : il faut les laisser faire, leur instinct leur indiquera comment ils doivent manœuvrer. Les chiens goûtent la voie, ils comparent, ils se souviennent; il faut leur donner le temps de se prononcer. Voyez un gourmet, dégustant plusieurs vins, il tient les yeux en l'air, il pince les lèvres, il est absorbé par ce qu'il fait : une distraction serait cause d'un faux jugement. Lorsqu'il y a change, il se fait deux chasses comme pour le lièvre. On se fie d'abord aux meilleurs chiens, un piqueur rompt les autres; et lorsqu'on a revu par le pied que les bons chiens courent le cerf de meute, on ramène les mauvais pour imiter et suivre l'exemple.

Voici ce que disait le roi Modus à ce sujet, lorsqu'il instruisait ses apprentis sur les desduicts de la chasse. « Si tu veulx chasser pour prendre le cerfz à force, il te convient deux choses nécessaires; la premiere que tu congnoisse le cry de tous tez sages chiens. La seconde, si est qu'il te fault chasser roidement, c'est à dire que tu suivez tez chiens pou ilz yront chassant et les chevauché de bien près. Sy te diront les causes pourquoy les choses que nous tavons dictes sont pourfitables au mestier. Quant tes chiens auront laisser a chasser et ilz seront en une requeste, si tu les chevauches de près, tu sauras bien jus-

ques où ilz auront chassier. Sy advient souvent quung cerfz en rasvit sur soy, et les chiens qui le chassent passent oultre en chassant par roydeur. Sy ne doit mye le veneur qui les suyt empaindre plus avant, mais le doit retraire, car ung cerfz ne suit mye toujours droit devant soy ou il se destourne a ung cousté, et les chiens de leur roydeur passent oultre; pour ce est necessite que tu les chevauches de pres (1).

Il n'est pas indifférent de grossir le nombre des chiens : plus ils sont, et plus il y a de chance qu'ils retrouveront plus tôt la voie, s'ils la perdent; et puis la musique, augmentant d'intensité, augmente d'harmonie; outre l'agrément qu'elle procure aux oreilles des chasseurs, elle est essentiellement utile, en ce sens que les chiens égarés ou qui chasseraient encore le change, attirés par le bruit, viennent se rameuter d'eux-mêmes.

Vous connaissez vos chiens, mais vous ignorez encore bien des choses ; à la chasse, il ne se passe pas de jour qu'on ne prenne une bonne leçon. Du moment que vos chiens ont perdu leur première fougue, et qu'ils ne courent plus aussi vite, ne manquez jamais l'occasion de les

(1) *Le Livre du roy Modus et de la royne Racio.* Chambéry, 1486.

suivre sous le bois, autant pour les appuyer dans l'occasion, que pour savoir leur manière de manœuvrer. Cette chasse-ci vous sera utile plus tard; ce que vous verrez aujourd'hui vous servira peut-être demain à lever un défaut, à garder le change, à ne point être dupe d'un chien bavard. Vous avez quelques bons chiens, suivez-les, vous en apprendrez plus en les regardant faire qu'en lisant mon livre. Que de fois, en voulant arrêter les chiens sur la bête de meute, croyant que c'était du change, ou en les engageant à chasser le change, croyant que c'était la bête de meute, Ravaudin et Miraut m'ont prouvé qu'ils en savaient plus que moi. Aussi j'avais fini par avoir en eux une confiance extrême. Ce Ravaudin! quel esprit, quel jugement il montrait dans toutes ses manœuvres! Ce Miraut! quel jarret de fer il avait! Jamais on n'a pu le reprendre lorsqu'on relayait, il allait toujours, il partait au lancé et ne s'arrêtait qu'à l'hallali.

La première chose, dans la chasse au chien courant, c'est de connaître l'air, le ton, la physionomie de chaque chien dans telle circonstance donnée. Miraut siffle là où Ramonaut renacle; Ravaudin baisse le nez et flaire avec un sérieux imperturbable, là où Printannaux lèvera la tête et jappera comme certains chiens en

face de la lune, chiens que les Romains nommaient *canis lunarius*. (1) Il faut donc que les veneurs, les piqueurs vivent, pour ainsi dire, avec leurs chiens; en les suivant dans les taillis, sous la forêt, ils acquerront de l'expérience; ils en ont déjà beaucoup, il leur en faut encore, ce n'est que par une longue habitude qu'ils connaîtront leurs chiens et leurs *façons de faire*. En arrivant au galop à l'endroit où les chiens sont divisés, le veneur intelligent voit Ramonaut chassant à droite, Miraut criant à gauche, il les examine, et sur-le-champ : « Miraut a raison, dit-il, c'est le cerf de meute ; Miraut ne ment pas, rameutez à Miraut. » On obéit, et la suite prouve que le veneur ne s'est pas trompé. Notez bien que Miraut hésite, calcule, réfléchit, déguste la voie, et que Ramonaut court comme un écervelé. Ramonaut ressemble au chasseur fashionable, qui ne doute de rien, parce qu'il ne sait rien. La moindre démonstration de Miraut vous convaincra plus que les rodomontades de Ramonaut; vous croirez l'une et vous dédaignerez les autres. « Suivant les gens l'encens, » comme dit le proverbe. M. de C**, notre ambas-

(1) Insomnes noctes totas protrahit baubando ad lunam, ut Nonii verbo utar.

JOANNES CAIUS. *De Canibus Britannicis*.

Baubando me paraît une expression fort heureuse.

sadeur à Londres, avait une phrase différente pour faire les honneurs de sa table à chacun de ses convives; il changeait de ton et de langage, suivant la place qu'ils occupaient dans la hiérarchie sociale. Par exemple: « M. le maréchal, serais-je assez heureux pour avoir l'honneur de vous offrir de ce poulet? M. le général, voulez-vous me permettre de vous envoyer de ce turbot? Colonel, accepteriez-vous ce morceau de chevreuil? Capitaine, c'est du gigot. » Et puis, quand venait le tour du sous-lieutenant, Son Excellence ne parlait plus, elle faisait signe avec la cuiller, en disant: « Hum! hum! hum! »

Dans les défauts, après avoir pris des devants et des arrières, on foule l'enceinte comme pour le lièvre. Le cerf relaissé dans une touffe d'herbes, dans une cepée, ne bougera point; il faut presque marcher sur lui pour le faire lever.

Chaque fois qu'un veneur voit le cerf, il se place sur la voie, en tournant son cheval dans la direction suivie par la bête de meute, et sonne *la vue*. Si le relai se trouve près de lui, il le fait découpler sur la voie. Règle générale: toutes les fois qu'on donne un relai, on doit attendre que la meute soit passée; de cette manière, les chiens goûtent mieux la voie, ils s'y accoutument; s'ils arrivaient tout de suite à la tête, ils chasseraient follement. C'est tout comme si vous

leur donniez la bête à vue, ils s'essouffleraient sans sentir, ils se crèveraient ou tomberaient en défaut une demi-heure après. Les relais ne doivent jamais être donnés quand le cerf n'est pas seul; il ferait un retour, se relaisserait quelque part; vos chiens, qui n'ont pas encore goûté la voie, poursuivraient son compagnon, et la chasse ne finirait point. On ne doit pas les donner non plus lorsque les chiens chassent le change ou qu'ils sont en défaut; ne pouvant faire aucune différence, aucune comparaison, de nouveaux chiens ne serviraient qu'à embrouiller la question de plus en plus.

Le piqueur, ou la personne chargée de donner les relais, doit bien prendre garde de ne pas découpler sur le change, car cette seule faute mettrait tout le monde dans un grand embarras. Cette personne devra donc faire attention si les chiens suivent la bête, ou si ce n'est qu'une bande de maraudeurs babillards qui galopent à l'étourdie; si le cerf paraît tel qu'on en a fait rapport, s'il est frais ou fatigué, etc. Il devra, du poste où il sera placé, être tout yeux et tout oreilles, pour voir passer le cerf et entendre la voix des chiens dignes de confiance.

Lorsqu'on a donné un relai nouveau, les valets doivent appeler par leurs noms les chiens qui viennent de courir, les coupler, les faire

boire et les conduire au pas dans la direction que prend la chasse ; il est possible que ces chiens puissent servir encore, soit pour donner le temps à des chiens frais d'arriver sur le champ de bataille, soit parce qu'on n'en aurait plus d'autres à sa disposition. Quelquefois aussi le cerf ne juge pas à propos de se diriger du côté de vos relais. Dans ce cas, les valets, s'ils sont intelligents, s'aperçoivent bientôt de la ruse ; ils coupent à travers le bois pour se trouver dans la nouvelle direction ; mais ils ne doivent conduire leurs chiens qu'au trot : s'ils leur permettaient de galoper, la fatigue les empêcherait de faire leur service plus tard. On donne d'abord la meute, et puis la vieille meute, ensuite la seconde, et enfin les six chiens. Mais souvent il arrive que cet ordre est interverti ; si le cerf n'a pas pris le chemin où se trouve la vieille meute, et qu'il passe près de la seconde, on la découple, et puis on donnera la première plus tard.

« Avez-vous fait mes bottes, disais-je un jour à mon cordonnier ?

— Pas encore, je suis à la seconde.

— Faites-moi voir la première, je suis bien aise de l'essayer.

— Mais monsieur, je commence toujours par la seconde. »

Pour agir loyalement, on ne doit forcer un

cerf qu'avec quatre meutes différentes, c'est-à-dire la meute et trois relais. Si vous en mettez davantage, les armes ne sont plus égales, vous faites le braconnier ; autant vaudrait attendre le cerf au coin du bois avec un fusil à deux coups. Laissez à ce pauvre animal une chance pour se sauver ; d'ailleurs en le prenant par des moyens loyaux, votre victoire sera plus noble et bien plus agréable. Ainsi le prince de Condé, forçant le fameux cerf des Ardennes avec six relais, braconnait, comme braconne le mauvais chasseur au chien d'arrêt, qui se fait suivre d'un lévrier pour prendre tous les lièvres que manque son fusil.

Che va piano va sano, dit le proverbe italien : il ne s'agit pas d'aller vite, il faut aller bien. N'enlevez jamais les chiens pour trouver une voie nouvelle, qu'un chasseur dit avoir vue ; ceci ne doit se faire que lorsqu'on est trois fois certain de ne pas se tromper ; vous risqueriez de perdre la bonne voie, et vous ne trouveriez peut-être pas celle qu'on veut vous indiquer. Peut-être encore donneriez-vous dans le change, il faudrait revenir au point de départ, et ce serait du temps perdu. Si les chiens chassent bien, laissez-les faire ; en les enlevant, vous les rendriez coureurs, volages, libertins ; s'ils ont perdu la voie, il faut qu'ils la retrouvent, ils n'en auront que plus de plaisir après. Le com-

mandant de la chasse seul a le droit d'enlever les chiens, dans certains cas, et ces cas sont fort rares : lui seul doit juger de l'opportunité de cette manœuvre.

Si vos chiens sont fatigués, s'ils chassent à la débandade, arrêtez ceux de la tête jusqu'à ce que les derniers aient rejoint ; laissez-les souffler quelques instants ; s'il se trouve une mare, un ruisseau dans le voisinage, permettez-leur d'y entrer et de boire.

Le cerf emploie autant de ruses que le lièvre pour échapper aux chiens ; il se jette à l'eau, la traverse, ou bien, suivant le cours, il en sort du même côté par où il était entré. Si le cerf se jette à l'eau, c'est autant pour étancher sa soif et rafraîchir son corps que pour se sauver des chiens. Cet animal est toujours dévoré par une ardeur brûlante, qui s'augmente beaucoup lorsqu'il est chassé. De là vient cette expression du psalmiste : *Quemadmodùm desiderat cervus ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea ad te, Deus.* Connaissant tous les passages dans les bois, dans les marécages, le cerf les essaie tous pour dérober la trace de ses pas. Si notre grand Turenne eut le bonheur de mourir d'un coup de canon, c'est à un cerf qu'il le dut. Sans un cerf le maréchal aurait été fait prisonnier par Jean de Wert ; et qui sait ce qui serait advenu ? Turenne,

se fiant aux traités de Munster et d'Osnabruck, était à la chasse avec le général Wrangel, dans les environs de Munich, lorsque les dragons d'escorte accoururent, effrayés, en criant : *sauve qui peut!* C'était Jean de Wert qui venait traîtreusement pour s'emparer des deux généraux. Ceux-ci ne perdirent pas la tête; ils arrivèrent près d'un marais; leur salut consistait à le traverser; mais il fallait trouver un gué; s'ils le cherchaient long-temps, l'ennemi pouvait leur tomber sur les bras. Un cerf leur montra le chemin; ils le virent suivre une route au milieu des eaux, sans nager, ils le prirent pour guide, et Jean de Wert eut un pied de nez, car il commit une félonie inutile.

Le cerf, ainsi que le lièvre, bondit, court, va, vient, se relaisse dans un fossé, sur un tas de pierres, dans des décombres, sur un buisson. Toutes ces manœuvres sont facilement déjouées par des chasseurs expérimentés. Dans chaque forêt ils connaîtront les ruses ordinaires de chaque espèce de bêtes. Ainsi le cerf, lancé dans tel buisson, prendra tel relai, puis tel autre, et viendra finir dans tel étang. Cela se passe presque toujours ainsi; quand on y trouve de la différence, c'est une bonne fortune pour les chasseurs, qui ont alors l'occasion de montrer leurs talents et les ressources de l'art. Nous avons dit que le cerf

ressemblait beaucoup au lièvre, quant aux ruses; mais une chose qu'il fait seul, et qu'on a souvent observée, donnerait à croire qu'il a plus d'esprit ou plus d'orgueil que le lièvre. Quand il est sur ses fins, il ne vole plus, comme il faisait au commencement de la chasse, et, s'il court encore, ce n'est qu'en présence des chasseurs, pour leur faire croire à son agilité. En effet, lorsqu'il est fatigué, tout suant, tout haletant, s'il passe en vue des chasseurs, il relève la tête, il tend le jarret, on dirait qu'il se promène pour son plaisir; c'est comme un ci-devant jeune homme qui veut encore faire le galant avec les dames; devant elles il est intrépide, il ne parle que chevaux, bals et soirées, et puis il va se coucher en se rembourrant de flanelle.

Aussitôt que le cerf ne croit plus être vu, sa tête retombe, sa langue pend, ce n'est plus le même animal.

Conrad Heresbach raconte qu'on a vu un cerf, poursuivi par les chiens, se réfugier dans un troupeau de bœufs, s'accrocher avec les deux pieds de devant à la croupe d'un de ces animaux, et ne toucher la terre que de temps en temps avec les pieds de derrière. Il se faisait ainsi traîner par le bœuf, pour dérober aux chiens l'odeur de sa voie. (1)

(1) Visus est aliquando cervus in armentum bubulum ir-

Quand il s'aperçoit que ses pieds, jadis si légers, ne peuvent plus le dérober à la fureur de ses ennemis, il s'arrête, s'accule à un arbre, et cherche du moins à vendre chèrement sa vie. Oh! s'il avait pu prévoir qu'il serait réduit à cette extrémité, il aurait ménagé ses forces; peut-être la meute tout entière serait tombée sous les coups de ses andouillers..... Mais non, l'homme est là; sa carabine est prête pour *servir* le cerf; il meurt au milieu des cris des chiens, des cris des chasseurs, des hennissements des chevaux et du bruit retentissant de la trompe. Il peut arriver que, malgré le talent des piqueurs, l'expérience des chasseurs et la bonté des chiens, le cerf soit manqué. Vous avez travaillé, couru toute la journée; vos manœuvres ont été parfaitement dirigées, mais la nuit arrive, et vous ne pouvez plus continuer; il y a force majeure; il faut rompre vos chiens et vous en aller au village le plus voisin pour y chercher un dîner et un lit. Auparavant brisez votre cerf pour reconnaître l'endroit où vous l'avez laissé. Sans cette précaution la cérémonie serait

rumpere, insiliensque in bovem prioribus cruribus armisque complexum, ad spatium longiusculum, velut equo vectus, ac postremis tantum ungulis terram radere ut odorem sui canibus incertum redderet.

CONRADI HERESBACHII *Thereutice*. Cologne, 1571.

beaucoup trop longue le lendemain. Un jour que j'étais auprès d'une dame, dans un tendre entretien, et que j'avais déjà obtenu quelques avantages, nous fûmes dérangés au moment de l'hallali; vous avouerez que rien ne peut être plus désagréable. « Souvenez-vous, lui dis-je, du point où j'en suis resté; demain nous partirons de là, moi pour l'attaque et vous pour la défense; car enfin il faut que mon travail d'aujourd'hui me serve à quelque chose. » Je jetais ainsi mes brisées pour ne pas faire un chemin inutile, imitez-moi; marquez la place où votre cerf est resté; revenez le lendemain, et reprenez la voie avec le limier. Les connaissances de la veille vous serviront si vous avez bonne mémoire. Du moment qu'un des chasseurs aura revu du cerf, qu'il sonne le *volcelet*, et que tous les autres accourent; lancez le cerf avec le limier, faites suivre la meute pour qu'elle soit prête à tout événement, découplez les chiens et recommencez.

Votre cerf est d'ailleurs facile à reconnaître, non seulement le lendemain, mais pendant un mois au moins; il va la jambe et le pied ouvert, appuyant du talon; il se méjuge et change souvent d'allure. Si le cerf n'était pas sur ses fins quand la chasse a fini la veille, il aura pris du repos pendant la nuit, et la promenade pourra

durer long-temps encore ; c'est ce que je vous souhaite, car le plaisir sera plus grand pour vous.

Autrefois on ne pensait pas qu'un cerf dût mourir d'un coup de fusil ; le couteau seul devait l'achever ; mais cette opération était souvent dangereuse et toujours lente, car il fallait choisir le moment favorable, et cependant le cerf éventrait deux ou trois chiens. C'est avec raison qu'on a tranché le nœud gordien avec la carabine : on termine les souffrances du pauvre animal, et son agonie n'est plus fatale à personne. Cette manière de finir la chasse est plus raisonnable et beaucoup plus humaine. A quoi bon faire éventrer des chiens pour arriver au même résultat ; à quoi bon faire déchirer une si belle bête et prolonger son tourment. Sous Louis XIV ceci aurait passé pour une hérésie ; mais aujourd'hui nous avons fait des progrès, le siècle a marché ; Molière ne serait plus compris s'il venait nous dire, comme dans *les Fâcheux* :

> **A-t-on jamais parlé de pistolets, bon Dieu !**
> **Pour courre un cerf !**

Pistolet ou carabine, qu'importe ? pourvu que la balle arrive juste ; mais elle ne doit être lancée qu'au moment où le cerf ne peut plus se défendre en fuyant.

La chasse est finie, le cerf est pris; on sonne la victoire, et vous êtes délassé de toutes vos fatigues. Que dis-je! ces fatigues sont un plaisir; car, lorsque vous couriez après le cerf, vous aviez laissé vos soucis, vos chagrins, bien loin derrière vous. « Pendant qu'ils courent un lièvre de grande roideur, et que, montez sur un cheval qui vole, ils volent après un cerf, qui s'envole tant que jambes peuvent le porter, il semble que tous les maux du monde leur demeurent derrière les espaules; nul mal ne court assez viste pour les attraper. Les voilà montez à l'advantage, habillez d'une hongreline d'escarlatte et bien fourrée, la plume flottant sur le petit chapeau retroussé et boutonné d'or, pour estre à délivre, la trompe qui leur descend sous le bras, en bon appétit de donner de l'exercice au premier cerf que le bonheur leur présentera, disposts, au reste, et contens tout ce qui se peut.

« Allez chercher des plaisirs plus purs en la nature que voir des jeunes gentilshommes après avoir couru le cerf, enfin l'ont prins et despouillé, puis font la curée à leurs chiens; se treuvant fort las, tous se vont jetter sur l'herbe mollette. A l'ombre d'un arbre touffu, sur le bord d'une fontaine bien claire, là estendus de leur long sur la platte, et contant chacun sa peine et sa valeur sur le tapis d'une mousse bien verte

et bien fresche, ils vous mangent de la chresme toute couverte de fraizes sauvages, secouent un prunier pour faire tomber les prunes les plus meures, estouffent leur soif et leur chaleur dans la glace d'une fontaine cristalline ; là, plus contens que le roy, reprennent leurs esprits, et, sur le soir, s'en retournent au petit pas, soupent d'un appétit incroyable, et n'ont d'autre ambition que de treuver le lendemain un autre cerf qui ne soit de refus. » (1)

L'empereur Napoléon aimait à distribuer des récompenses sur le champ de bataille ; en sus de leur valeur elles avaient le mérite de l'à-propos. Il faut en agir ainsi avec les chiens, en leur donnant la curée toute chaude. Dans quelques équipages on la fait au chenil ; on a tort : premièrement, parceque la chair et les entrailles fumantes encore offrent aux chiens un plus grand attrait que si elles étaient froides. Ces animaux, accoutumés à terminer chaque journée par un excellent repas, chassent avec plus d'acharnement. Le souvenir du passé ranime leur courage; ils espèrent que leur travail sera récompensé. Du moment qu'on sonne la mort, ils arrivent de tous les coins du bois pour avoir leur part;

(1) *Essay des Merveilles de la nature*, par René François, prédicateur du Roy. Rouen, 1626.

ils sont plus faciles à rallier et à ramener au chenil.

Le premier piqueur commence par présenter le pied droit, les daintiers et la langue du cerf au maître de l'équipage ou à la personne que celui-ci désigne pour recevoir les honneurs de la chasse. C'est avec grande pompe que le piqueur offre le pied du cerf. Autrefois cela se faisait à genoux ; aujourd'hui on y met moins de cérémonie, et l'on a raison. Ce pied, coupé, tailladé, enjolivé par le couteau du piqueur, se place à la boutonnière; et c'est le véritable moment pour sonner des fanfares et délier les cordons de la bourse.

Il est essentiel d'enlever les daintiers aussitôt que la bête a expiré; sans cette précaution elle ne serait pas mangeable.

Votre cerf est mort, il faut le vider. Il existe là-dessus des règles consacrées par l'usage, et qu'un veneur ne doit pas ignorer. Vous couchez l'animal sur le dos, les quatre pieds en l'air et le bois de chaque côté des épaules. Vous vous placez vers la tête, et, depuis le nœud de la gorge jusqu'au creux de la poitrine, vous fendez la peau du cerf avec un couteau bien aiguisé. Coupez le gosier au nœud de la gorge, dégagez-le de la trachée-artère, et poussez-le dans la poitrine. Sans entamer la partie blanche du tuyau,

coupez les chairs rouges qui se trouvent dans le milieu du gosier, écartez-les dans une longueur de quelques pouces; liez le tuyau, pour que le viandis n'en sorte point, et rapprochez les chairs rouges que vous aviez écartées.

Placez-vous ensuite entre les jambes de derrière; coupez la peau depuis le milieu des daintiers jusqu'à la poitrine; dégagez la verge et faites une incision dans les muscles de l'abdomen, depuis le milieu des daintiers jusqu'à l'endroit où le ventre aboutit au bassin. Enfoncez alors les deux premiers doigts de la main gauche dans cette ouverture; poussez les intestins en arrière, en tenant la pointe du couteau entre ces deux doigts, et ouvrez le ventre jusqu'à la poitrine. Tirez par le creux de la poitrine le gosier que vous avez lié; les entrailles suivront, et vous les jetterez à droite. Ouvrez le bassin et détachez le franc boyau près de l'anus. Ouvrez la veine iliaque sur les cuisses, séparez le ventricule des côtes, faites descendre le nœud de la gorge dans le ventricule, et arrachez avec force toute la fressure.

Voilà le cerf vidé; il faut le dépouiller. Prenez la jambe droite de devant, et faites une incision circulaire dans la peau, à trois doigts au dessous de la jointure; fendez la nappe jusqu'au milieu de la poitrine; répétez l'opération à l'autre

jambe, aux deux cuisses, en ayant soin de couper la peau de celles-ci depuis l'incision circulaire jusqu'au fondement. Coupez la peau autour du bois, et dépouillez le cerf, en commençant par le côté droit et par les pieds de devant. On se sert du pouce pour détacher la peau jusqu'à la queue, qu'on ne dépouille pas; on fait une incision tout autour. Passez au côté gauche, répétez l'opération et faites sauter le bois avec le couteau de chasse. Un veneur qui vide et dépouille un cerf en présence des chasseurs assemblés doit garder son habit et son couteau de chasse; il faut qu'il prenne grand soin de ne pas maculer la chair de l'animal, soit avec du sang, des poils ou autre chose.

Le cerf est vidé, dépouillé, mollement étendu sur sa nappe; coupez les deux épaules, en commençant par la droite; ensuite la hampe, et placez-les dans un panier. Coupez les flanquarts avec le couteau de chasse; servez-vous pour point d'appui d'un morceau de bois en guise de billot; arrangez-vous de manière que les flanquarts, coupés depuis les cuisses jusqu'au cou, laissent la largeur d'une main aux côtes de l'échine. Couchez l'animal sur le côté gauche, détachez la cuisse droite, et coupez l'os comme nous l'avons dit pour les flanquarts; répétez l'opération pour la cuisse gauche, il ne restera

plus que l'échine sur la nappe; faites-en trois morceaux : le filet de la queue, celui du milieu, celui de l'épaule; coupez-les sur un morceau de bois; détachez le massacre et coupez le cou en plusieurs parties.

Le cerf vidé, déshabillé, découpé, on distribue aux chasseurs les filets, les cuisses et les épaules, et puis on recouvre le reste avec la nappe, en rapprochant la tête de l'animal. Alors les fanfares retentissent, les chiens haletant, criant, hurlant, veulent se précipiter sur la bête, mais le fouet les retient encore. Au signal donné, à l'*hallali* prononcé par le commandant de la chasse, tous fondent sur leur proie, et, de cette masse d'intestins et de chair, il ne reste plus que les os.

Le cerf occy, on sonne pour limiers ;
A la curée ils ont part les premiers :
Celuy d'entre eux qui destourna la beste
Mange le cœur, et les autres la teste.
Mon limier est un desir obstiné,
Qui de bon sens, premier, m'a destourné ;
Mon cœur il mange, et puis la dent cruelle ;
De mes soucis me ronge la cervelle.
Suis-je pas donc un cerf infortuné ?
Voire plus cerf qu'un cerf de biche né ?
Car un fin cerf se sauve par le change
Là où ma foy ne permet que je change. (1)

(1) *Le Cerf d'amour*, par Jean Passerat. Paris, 1606. Ce poème est dédié à Madame, sœur du roy Henri III,

Au moment de la curée tous les chasseurs doivent ôter leurs gants, s'ils en ont; un usage immémorial, et que l'on retrouve dans les vieux livres, accorde aux valets de chiens tous les gants qui, dans ce moment, se trouvent sur les mains.

> Solemnis mos est nunquam violabilis, illa
> Non nisi nudatis spectacula cernere palmis;
> Peccantis vi rapta manum digitalia nudent,
> Jacturamve datâ redimat mercede futuram
> Absolvatque reum data sponte pecunia servis. (1)

Il faut donc que les chasseurs fashionables ne négligent pas le soin de serrer dans leurs poches les gants blancs ou beurre frais, car ils s'exposeraient à revenir au logis les mains nues. Or, voyez quelle énorme disgrâce pour leur peau couleur de poulet, si elle allait prendre une teinte hâlée; il faudrait dix bains, dix kilogrammes de pommade de concombre, pour remettre les choses dans leur ancien état.

Souvent de belles dames assistent à la curée. Celles que la curiosité pousse à s'approcher un peu trop de ce sanglant théâtre en sont quelquefois bien punies : deux chiens se disputent un os; ils tirent l'un d'un côté, l'autre d'un autre; des dames font obstacle, quatre chiens, huit

(1) Savary. *Venationis cervinæ Leges*, lib. III.

chiens arrivent et les renversent. La chute est sans danger; on tombe sur l'herbe; mais la compagnie est nombreuse, qui sait ce qu'elle peut voir?

> Deux ou trois font la culebutte,
> Et sont heureuses dans leur chûte,
> Selon qu'elles ont de blancheur,
> Ou d'embonpoint et de fraischeur. (1)

Et puis la robe blanche, la collerette, le chapeau à fleurs ont été labourés par les débris du cerf couvert de sang et d'autre chose encore, et la dame excite les rires d'une nuée de spectateurs.

Si le cerf n'avait pas tenu long-temps devant les chiens, ou si vous l'aviez tué d'un coup de fusil dès le matin, et si vous vouliez en chasser un autre, il ne faudrait pas faire curée du premier; les chiens ayant l'estomac plein chasseraient mal, et ressembleraient aux Crétois que saint Paul accusait d'avoir le ventre paresseux. Vous réserveriez donc votre cerf pour une curée froide au chenil, dans le cas où un second cerf ne vous fournirait pas les éléments de la curée chaude quand la chasse serait finie.

Après la tragédie vient la petite pièce, après

(1) *La Chasse*, par Charles Perrault, de l'Académie Françoise. Paris, 1692.

la curée vient le forhu. Dans plusieurs équipages on ne fait plus le forhu ; cette mode est tombée en désuétude chez beaucoup de chasseurs. Je ne sais vraiment pas pourquoi, car elle est fort utile pour gouverner les chiens. Un valet se place à deux ou trois cents pas de la meute, il tient au bout d'une fourche la panse et les boyaux du cerf bien nettoyés, il sonne, il crie *taïaut*, et tous les chiens accourent. Puisque alors ils quittent des os qu'ils rongeaient pour venir chercher leur part du dessert, plus tard, à ces mêmes sons, à ce même cri, vous les verrez abandonner la mauvaise voie qu'ils suivaient pour se lancer dans la bonne, qu'un veneur leur veut indiquer. Ce dessert, ils le préfèrent aux plus beaux fruits, aux meilleures confitures. Quoique fatigués, ils dansent autour de la fourche, ils crient comme devant le cerf aux abois. Quand ils sont tous réunis, et qu'on leur a laissé quelque temps désirer le forhu, on le leur jette, et la chose a bientôt disparu. Après cela, faites boire vos chiens, couplez-les, ramenez la meute au chenil, en sonnant la retraite prise et toutes les fanfares du répertoire.

Les gigots et les filets de cerf prennent le chemin de la cuisine ; on réserve la tête pour en faire un trophée. C'est une fort belle décoration dans la chambre d'un chasseur. Autrefois nos

pères avaient grand soin de réserver la croix du cerf pour s'en servir dans l'occasion, comme remède à tous les maux. La croix du cerf, à ce que disent tous les vieux livres de chasse, est un os en forme de croix qui se trouve dans le cœur du cerf. Eh bien ! visitez le cœur de tous les cerfs du monde, et vous n'y trouverez point d'os. Il est probable que la mode a changé; et, comme le dit judicieusement Sganarelle, on fait aujourd'hui l'anatomie d'une autre manière. Peut-être aussi nos pères appelaient-ils os le cartilage formant l'artère principal, l'artère aorte, d'autant plus que chez les animaux, comme chez les hommes, les artères s'ossifient dans un âge avancé.

Quoi qu'il en soit, tous les auteurs, sans avoir vu cet os, en parlent fort longuement; c'est comme jadis les cinq propositions de Jansénius, y sont-elles ? n'y sont-elles pas ? Allez-y voir, vous le saurez bientôt. Cette croix du cerf avait la vertu mirifique de soulager les femmes en couche, de guérir les maladies de cœur; elle faisait pousser les dents aux vieillards; je crois même qu'elle servait à retrouver les objets perdus. Quel dommage que les cerfs d'aujourd'hui n'aient plus cet os.

De son sein entr'ouvert, avec le fer sacré,
On détache à Diane un tribut préparé,

C'est la plus noble part qu'elle a droit de prétendre;
On allume un bûcher: le feu réduit en cendre
Le cœur et le double os de la fameuse croix,
Que dans le vin Lucine, employa tant de fois. (1)

Que de choses on trouvait autrefois dans un cerf; chacune de ses parties était une panacée universelle. L'illustre médecin de Gand, que j'ai déjà eu l'occasion de citer, donne des recettes admirables pour guérir toutes les infirmités humaines, avec chaque membre du cerf; que dis-je? avec chaque fraction de chaque membre. Voici ce qu'il nous raconte du membre principal.

Mentula conteritur cervi, et commixta falerno
Ebibitur. Frigent natis sin membra creandis,
Sintque viri ad Veneris certamina segnes,
Scobs eadem accipitur reliquis commixta medelis,
Quæ Venerem stimulant facientque valientior ut sit
Antidotos flatu extendens et semine vasa.

Le bon docteur attribue à la queue du cerf

(1) *Diane ou les Lois de la chasse du cerf*, par M. DE SEREY. Paris, 1734.

A ce passage l'auteur a joint la note suivante :

« La poudre de la croix du cerf dans du vin est un remède merveilleux pour les femmes en travail, et, comme Lucine est la même que Diane, suivant les poètes, on a choisi le cœur du cerf pour être offert à Diane en sacrifice, à cause de l'usage qu'elle fait de la poudre calcinée de la croix qui se trouve dans le cœur du cerf. »

les mêmes vertus, afin sans doute qu'il y en ait pour tout le monde.

> Matris acidaliæ renuat si mentula lusus,
> In Venerem vel si tardi sint forte mariti,
> Exuri caudam in cineres ac deinde minutim
> In massam qua flaccida membra linuntur. (1)

Ainsi, mesdames, quand vos maris vous auront donné la traduction de ces deux passages, envoyez-les tuer un cerf, s'il en existe encore dans notre bon pays de France; veillez à ce qu'on ne fasse pas curée aux chiens des parties essentielles, employez la recette, et vous serez émerveillées.

Si le cerf est plus noble que le chevreuil, sa chair est beaucoup moins délicate; elle n'a point ce parfum, ce fumet, ce moelleux, cette onctuosité, que les amateurs savourent avec délices dans le chevreuil. Cependant, quoique Galien et Avicenne en désapprouvent l'usage, on aurait tort de la dédaigner. Le cerf peut bien ne pas être au sommet de l'échelle des comestibles, et tenir encore un rang fort honorable dans un garde-manger. Pline dit qu'il a connu des

(1) *Balduini Ronssei Gandensis, medici reipublicæ goudanæ*, VENATIO MEDICA, *continens remedia ad omnes à capite ad calcem usque morbos.* CITO, TUTO et JOCUNDE. *Lugduni Batavorum*, 1589.

dames romaines qui ont vécu fort long-temps, sans jamais être malades, parce qu'elles mangeaient tous les matins du cerf à leur déjeuner. Les filets, les gigots, les épaules mêmes, marinés long-temps, cuits à point, arrosés d'une sauce piquante, et suivis d'excellent vin, précaution toujours essentielle, peuvent être servis sur les meilleures tables; mais il n'en faut point manger à l'époque du rut, autant vaudrait présenter à vos convives un gigot de loup.

Pour manger un bon cerf il faut le tuer quand il est en pleine cervaison, après qu'il a refait sa tête, et avant qu'il soit entré en rut, c'est-à-dire depuis le 1er juillet jusqu'au 15 septembre. Le jeune cerf est excellent, très-délicat en toute saison.

On dit que chez les Chinois les nerfs de cerf passent pour un mets délicieux. Les habitants de l'empire céleste les font sécher au soleil, les conservent roulés dans le poivre et la muscade, et puis, lorsqu'ils veulent s'en servir, ils les font tremper dans de l'eau de riz pour les faire cuire; ensuite ils les mangent assaisonnés d'un coulis de chevreau fortement épicé. A la première occasion, je vous promets d'essayer la recette. Les Hurons ne prennent pas tant de précautions; ils vont à la chasse, tuent deux douzaines de cerfs, comme nous tuons deux douzaines de perdreaux

un jour d'ouverture, et puis il les font cuire ensemble dans une chaudière. Le père Brébœuf dit qu'il a vu trois festins chez ces peuples; dans l'un il y avait trente cerfs, dans l'autre vingt cerfs et quatre ours; au troisième enfin on servit cinquante poissons gros comme des enfants de quinze ans (1).

Toutes les viandes, pour être bonnes à manger, doivent être bien préparées; mais le gibier demande un soin plus particulier. En effet, mettez dans une marmite un morceau de bœuf, de l'eau, du sel, vous aurez du bouillon et du bouilli. Remplacez le bœuf par un gigot de cerf ou de sanglier, vous n'obtiendrez qu'un mets détestable. Le gibier, pour devenir une nourriture savoureuse et de haut goût, veut être manipulé par un chef habile; et parmi les noms illustres dont la nomenclature se résume dans le mot gibier, le cerf est celui qui demande le plus de soins, le plus d'études, le plus de méditations. S'il est dur, il faut qu'il devienne tendre; s'il est sec, il faut le rendre onctueux. Pour y parvenir, deux grands moyens se présentent à l'artiste; il emploie tour à tour la marinade et les coulis, en leur faisant subir les diverses modifications dont ils sont susceptibles. Tout le

(1) *Relation de la Nouvelle France*. 1636, IIe partie, p. 92.

monde sait mariner une pièce de gibier, tout le monde sait faire un coulis ; mais un bon cuisinier seul peut, dans une circonstance donnée, saisir le point fixe où la quantité de vinaigre sera suffisante, deviner le degré sapide qui doit résulter du morceau de jambon et des autres éléments d'une sauce succulente.

C'est un être bien intéressant qu'un bon cuisinier ; c'est l'homme qui, dans la journée, contribue à vous faire passer le plus de moments heureux. Le plaisir de la table est double ; vous jouissez d'abord en espérance, et puis en réalité. Que dis-je? il est triple. Un officier de mon régiment avait coutume de dire : « Quand j'ai dîné, j'aime à sentir que j'ai bien dîné. » Ainsi, tout compte fait, voilà trois plaisirs distincts que vous fournit l'artiste culinaire ; ils s'expriment par ces trois phrases, que les professeurs accentuent toujours fortement quand ils les prononcent: Nous dînerons bien, — nous dînons bien, — nous avons bien dîné. « Nous dînerons bien, » se dit vite, en se frottant les mains d'un air riant. « Nous dînons bien » se dit très-lentement ; comme alors on a la bouche pleine, on pèse sur chaque syllabe, en penchant la tête à droite, et en baissant quatre fois le bout du nez. La troisième phrase enfin se prononce en se renversant dans un large fauteuil ; on la fait précéder par

un *ah!* très-prolongé ; la position, l'air, l'accent du convive sont parfaitement en harmonie avec cet heureux *ah!*

Savarin l'a dit : « Le plaisir de la table est de tous les âges, de toutes les conditions, de tous les pays et de tous les jours ; il peut s'associer à tous les autres plaisirs, et reste le dernier pour nous consoler de leur perte. » Des gastronomes érudits parlaient un jour des nuances qui séparent la gourmandise de la friandise ; une petite fille de dix ans les écoutait : « Pour moi, dit-elle, je préfère la friandise.

— Et pourquoi donc ?

— Parce qu'on a faim après. »

Quelle reconnaissance ne devez-vous pas à l'instrument de tant de jouissances si souvent renouvelées ! Un bon cuisinier vous fera manger une vieille culotte de peau, et vous la trouverez excellente. Le faisan, la perdrix, le chevreuil, apprêtés par un mauvais marmiton, deviendront des mets fort ordinaires. Or donc, si vous avez un bon cuisinier, soignez-le comme la prunelle de vos yeux, et priez-le bien fort de ne pas mourir d'indigestion.

J'en avais un à l'armée qui, chaque jour, opérait des miracles. Frosine dit à Harpagon que, si elle se le mettait dans la tête, elle marierait le grand Turc avec la république de Ve-

nise. Je vous assure que mon cuisinier vous aurait fait manger un cerf depuis la pince jusqu'à l'empaumure inclusivement, tant il possédait l'art de combiner les divers sucs qui flattent les papilles de la langue, et irritent si délicieusement la voluptueuse route de l'estomac.

Vous êtes donc gourmand, direz-vous?

— Il me semble que depuis long-temps vous auriez dû vous en apercevoir. Qui n'est pas gourmand dans ce monde? Vous l'êtes aussi, vous qui m'interrogez; car je vous suppose de l'esprit, du bon sens, un excellent estomac et un palais appréciateur des choses. La gourmandise ne passe pour un vice que chez les sots; ils s'imaginent que le titre de gourmand est méprisable, honteux, et cependant, s'ils voulaient être sincères, ils avoueraient franchement que plus d'une fois en leur vie ils se sont surpris méditant sur un festin qu'ils arrangeaient à leur goût. Si par une austérité réelle ils repoussent bien loin ces coupables pensées, la nuit arrive, un rêve les leur rend, et ils sont heureux quand même.

D'autres, imitant le renard de la fable, qui trouvait les raisins trop verts, font de belles phrases sur la sobriété, parce qu'ils ne peuvent pas être gourmands. Quand Diogène se mit à jouer le rôle de cynique, il n'avait pas un sou.

Après avoir perdu tout son argent, Valère lisait Sénèque. Dans cette position peut-on rien faire de mieux que d'afficher un souverain mépris pour les richesses !

La gourmandise n'est point appréciée par les gens à face blême, parlant bien et digérant mal. Disgraciés de la nature, ils veulent qu'on leur compte comme une vertu ce qui chez eux n'est qu'un vice d'organisation. Les malheureux ! ils sont à bien plaindre. Eunuques de la gastronomie, ils restent froids, dédaigneux devant les plus sublimes combinaisons, parce qu'ils sont impuissants. Mais, rendez aux gardiens du sérail ce que le scalpel leur a ravi, dès ce moment les odalisques seront belles pour eux comme pour tout le monde.

César disait avec raison qu'il faut se défier d'un homme qui ne boit pas et qui compte ses morceaux : c'est presque toujours un traître. Celui qui s'abandonne tout entier aux plaisirs de la table n'a rien à cacher ; il sait bien qu'il parlera : qu'importe, il peut ouvrir son cœur à tous.

Les personnages les plus graves de l'antiquité furent gourmands. Numa Pompilius aimait tant la pâtisserie qu'il inventa la déesse *Fornax* pour mettre les fours sous sa protection divine. Caton, vous le savez, réchauffait de temps en

temps sa vertu avec du Falerne. Horace nous l'a dit :

> . . . Narratur et prisci Catonis
> Sæpe mero caluisse virtus.

Combien d'autres ne pourrais-je pas citer ? Je pourrais vous dire les noms de beaucoup d'hommes devenus célèbres, immortels même, parce qu'ils étaient gourmands. Lucullus, par exemple, son nom est tout à fait populaire. Demandez au premier épicier que vous rencontrerez :

« Monsieur, connaissez-vous Lucullus ?

— Certainement, monsieur; c'était un fameux gourmand d'alors; et la preuve, c'est qu'on voit son portrait sur les prix courants du thon mariné. »

Qu'importe à l'épicier que Lucullus ait été, de son temps, un fort habile général, qu'il ait vaincu Mithridate, Tigrane, etc.; ces titres de gloire pâlissent devant la qualité de gourmand : chez Lucullus elle a effacé toutes les autres. Les érudits savent seuls qu'il a pris Sinope, Nisibe et Tigranocerte. Il n'y a pas de garçon pâtissier qui ne vous raconte l'histoire du salon d'Apollon. Cette précieuse qualité de gourmand fut refusée à Napoléon : l'homme ne peut pas avoir à la fois tous les dons de la nature; l'un est chimiste, l'autre est poète, un autre est mé-

canicien ; mais le mécanicien n'est pas poète ; le poète n'est pas chimiste. Il aurait été par trop humiliant pour nous si Napoléon, général et administrateur, avait été gourmand par dessus le marché : cette gloire nous aurait écrasés ; tandis que, s'il nous dominait d'une manière, nous le surpassions d'une autre, et notre lot valait bien le sien.

La gourmandise est la voie la plus sûre pour conduire l'homme dans la route du bonheur. N'est pas gourmand qui veut ; il faut être prédestiné ; la nature ne crée pas un gourmand tous les jours. Après avoir formé d'Aigrefeuille, Grimod de la Reynière, Gastaldi, Brillat-Savarin, elle se reposa.

Bien entendu que nous ne confondons pas la gourmandise, éminente qualité des gens d'esprit, avec la goinfrerie, vice méprisable et méprisé. Nous proscrivons les excès dans tous les cas, d'autant plus que ceux qui s'y livrent courent grand risque d'être rayés du nombre des vivants, ce qui est toujours fort désagréable. Dans un souper qu'Alexandre offrit à ses capitaines, il proposa un prix à ceux qui boiraient le plus. Promachus fut le héros de la fête, et remporta une couronne d'or ; mais il mourut trois jours après ; sa mort fut suivie de celle de quarante-un buveurs. Si l'homme abruti par l'ivresse

descend au dernier degré de l'échelle, l'homme aimable semble acquérir à table quelque chose de surhumain. « Les morceaux caquetés, disait Piron, se digèrent plus aisément. » Lorsque les vins de Clos-Vougeot, de Bordeaux ou d'Aï, ont fait germer les semences d'esprit qui sommeillaient dans le cerveau de l'heureux convive, les traits arrivent en foule, ils se croisent, ils se heurtent, en jaillissant de toute part; et de ce choc résulte un feu d'artifice éblouissant pour l'oreille.

La gourmandise, que Montaigne appelait la science de la gueule, à qui la-Mothe-le-Vayer donna le nom de gastrologie, et que nous désignons aujourd'hui sous celui de gastronomie, la gourmandise est un lien qui rapproche tous les peuples, par le besoin que chacun éprouve de goûter ce que mange son voisin. Supprimez la gourmandise, et le budget sera réduit des trois quarts; les gens de l'octroi, les douaniers resteront les bras croisés; plus de roulage, plus de pâtissiers, plus de marchés, plus de confiseurs; nos villes seraient sans mouvement : partout un silence de mort, des figures livides. Oh! quelle misère! gouvernement et gouvernés, nous serions tous pauvres comme des rats d'église; car enfin la moitié du monde vit de ce que l'autre moitié mange. Loin d'être un péché, la gourmandise

est une vertu ; c'est un acte de résignation aux volontés de Dieu. Il ordonne que je mange pour vivre, et je me soumets à ses décrets immuables. Il a créé de bonnes choses et des mauvaises, évidemment pour me laisser la faculté de choisir, et me faire éprouver tous les genres de reconnaissance. En préférant ce qui est excellent, je fais donc une chose agréable à Dieu, car je témoigne une admiration pratique pour ses décrets. Si je les dédaignais, ce serait le mépris de la créature envers le créateur : énormité dont je suis incapable.

La gourmandise, considérée comme appétement de ce qui est bon, comme préférence raisonnée, distingue essentiellement l'homme des animaux. « Les animaux se repaissent, l'homme mange, l'homme d'esprit seul sait manger, » dit encore Brillat-Savarin. La gourmandise est tellement une qualité précieuse, spéciale pour l'homme seul, don nécessairement émané de Dieu, que s'il existe quelques animaux gourmands, comme les chiens et les chats, ils n'ont acquis ce haut degré de supériorité sur leurs semblables que par un contact perpétuel avec nous; mais s'ils connaissent le plaisir de manger, ils ignorent le plaisir de la table : celui-ci est l'apanage de l'homme. Pour en jouir il faut sentir, raisonner : ce plaisir ne peut exister sans l'inter-

ligence et sans la civilisation. Les animaux dévorent tout ce qui s'offre à leur voracité; l'homme choisit ce qu'il mange, l'homme médite les différents rapports des choses entre elles; il étudie, il compare, il essaie; et puis, à force de travaux, à force de génie, il devient cuisinier.

Un bon cuisinier ! c'est le plus beau présent de la civilisation. Compensation nécessaire, puisque elle-même est un grand mal pour les chasseurs; car, à mesure qu'elle avance, les forêts reculent et le gibier disparaît. On a beau faire des phrases contre les cuisiniers, les plus grands détracteurs de ces honorables artistes sont incapables de résister à l'odeur suave d'un bon dîner. Voyez les médecins, ils vous prescrivent la diète, et ils passent leur vie à se donner des indigestions. Faites-les siéger devant une table bien servie, à moins qu'ils ne soient malades, ils mangeront. Un cuisinier, c'est le plus habile de tous les médecins; il guérit radicalement deux maladies mortelles, la faim et la soif. Qu'on vienne me vanter l'âge d'or! Belle époque, ma foi, où les hommes se nourrissaient d'herbe comme les moutons. Vive le siècle d'airain, avec ses casseroles! Vive le siècle de fer, avec ses longues broches, ses crémaillères, ses fourneaux, ses bons cuisiniers! le bifteck est préférable au gland.

Un bon cuisinier, c'est le grand consolateur de l'homme civilisé. Avec les cuisiniers Carthage oubliait la perte de ses libertés, Corinthe, la spoliation de ses musées, Rome, l'oppression de ses empereurs. Nous-mêmes, lorsque l'Europe se ruait sur nous tout entière, que faisions-nous pour supporter ce grand désastre ?... nous dînions, nos ennemis dînaient avec nous; séduits par les délices de nos tables, ils sont devenus nos amis. « Des gens qui dînent si bien, ont-ils dit, ne peuvent être que de braves gens. » De là s'ensuivit une confraternité de goûts: maîtres et disciples, tous s'entendirent; on comprit de part et d'autre l'immense avantage de ne plus guerroyer; et voilà pourquoi, depuis vingt-quatre ans, nous jouissons de la paix générale.

Entre la chasse et la cuisine il existe une infinité de liens sympathiques; les chasseurs doivent être gastronomes pour apprécier dignement le fruit de leurs propres travaux; les gastronomes doivent être chasseurs, pour fournir eux-mêmes leur cuisine des matières premières, toujours préférables lorsqu'on les a conquises le fusil à la main. Ajoutez encore que, chemin faisant, on acquiert une haute dose d'appétit, assaisonnement indispensable pour apprécier un bon dîner. Un célèbre médecin du seizième siè-

cle, Castor Durante, assure que la chair des animaux sauvages est infiniment préférable à celle des animaux domestiques, parce qu'ils se nourrissent plus naturellement, qu'ils font plus d'exercice, et qu'ils vivent dans un air plus pur. Cette chair n'engendre point d'humeur, et donne au sang plus d'esprits et de limpidité. Ce savant cite des hommes âgés de cent ans, qui n'ont jamais été malades, pour s'être nourris de gibier. En parlant du lièvre, il assure que le sang de ce petit animal guérit toutes les infirmités humaines, et fait pousser les cheveux. A la bonne heure, nous n'aurons plus besoin d'essayer les mille recettes qu'on annonce chaque jour dans les feuilles périodiques. Voici deux vers qu'il donne comme un axiome médical; il s'agit du lièvre :

Orno cutem, produco pilos et sedo podagram,
Sanguine si fuerint membra peruncta meo.

Ce docteur dit encore que les oiseaux sont préférables aux quadrupèdes; ils se digèrent plus facilement, et fournissent une excellente nourriture aux personnes qui travaillent plus du cerveau que des mains. (1) Allons, messieurs nos

(1) Le carni de gli animali volatili sono più leggieri, più secche e di più facile digestione, che quelle de quadrupedi. E per questo sono convenientissime à coloro che attendono

hommes de génie, quittez le veau pour le faisan, le mouton pour la perdrix, le bœuf pour la bécasse, et nous serons inondés de chefs-d'œuvre.

N'écoutez pas Sidonius Apollinarius, faisant l'éloge d'un certain Voetius, chasseur de son époque, parce que celui-ci tuait le gibier et ne le mangeait pas. « *Venatu utitur*, dit-il, *nec venatione utitur*, il aime la vénerie et n'aime pas la venaison. » Plaisant motif pour louer un homme qu'il fallait plaindre! Vous figurez-vous un chasseur tuant du gibier à discrétion et mangeant des épinards, ayant son croc garni de toutes sortes de bonnes choses, et manquant de la première, sans laquelle les autres ne sont rien. Cette chose, c'est un bon cuisinier.

Un bon cuisinier! c'est le plus beau présent de la Providence, et la preuve c'est qu'autrefois on trouvait les meilleurs dans les couvents, chez les abbés, dans les palais épiscopaux. Les hommes d'église ont toujours aimé les bonnes choses. Saint Césaire, évêque d'Arles, dit que de son temps, quand on ne pouvait presque plus boire, on portait des santés aux anges et

più a gli essercitii dell animo che del corpo. Perche più facilmente dell altre si digeriscono e perche generano sangue mondo e chiaro, spiritoso e molto atto a gli essercitii della mente, e alla speculatione dell' intellecto.

Il Tesoro della sanità. Castor Durante. Venise, 1586.

aux saints, ce qui ne manquait jamais de ramener la soif. On lit dans une vieille charte que l'abbé Suger fonda la rente d'un muid de vin au profit des moines de Saint-Paul, pour qu'ils servissent Dieu plus agréablement : *ut jucundiùs Deo sanctoque Paulo inserviant.*

Pourquoi fait-on précéder les grandes fêtes par un jour de jeûne? c'est pour mieux dîner. Les ecclésiastiques ne peuvent pas chasser; eh bien ! la vigile produit le même effet. Les gens du monde ne se doutent pas du plaisir que l'on a de se *décarêmer* le jour de Pâques; ils mangent tous les jours de la viande, ne se privant jamais de rien, péchant sans plaisir, comme disait Voltaire; ils ne connaissent pas le bonheur d'un bon dîner long-temps attendu pendant le carême. Les tantes de Louis XVI guettaient ce moment, l'œil fixé sur la pendule; quand minuit sonnait, ce n'était plus le samedi saint; on tombait sur les poulardes pour fêter le jour de la résurrection.

Les gens d'église ayant moins de plaisir que les autres durent nécessairement approfondir la science gastronomique. Un moine découvrit le café, les jésuites apportèrent les dindons en France; nous devons le melon cantalou aux moines, un moine inventa le fricandeau ! Il faudrait deux volumes pour vous donner la nomen-

clature des bonnes choses qu'on fabriquait dans les couvents. Le secret des plus délicieuses friandises fut découvert par des nonnes. Je conserve un bien tendre souvenir des excellents massepains à la fleur d'orange que je mangeais, lorsque, dans mon jeune âge, j'allais visiter ma tante au couvent des Ursulines de Cavaillon.

Ce n'est pas tout d'avoir un bon cuisinier, il faut encore que les convives soient dignes de lui et de l'amphitryon. Il ne suffit pas de faire une bonne comédie, il faut que les acteurs sachent la jouer. Tous les jours vous rencontrez des gens qui avaleront les morceaux les plus délicats avec une coupable indifférence, qui ne feront pas la moindre exclamation sur le bouquet d'un vin exquis : ce sont des crimes; car enfin ce digne amphytrion qui, pendant huit jours, a médité soigneusement cette heure de bonheur qu'il vous a dédiée, mérite une récompense, et il l'attend de quelques interjections échappées d'une bouche pleine. Excellent! parfait! délicieux! Ces mots, sortant du cœur, lui font connaître qu'il a atteint son but, et vous les lui devez.

Il doit nécessairement exister une différence bien tranchée dans vos propos lorsque vous siégez à la table de l'honnête homme qui n'a rien épargné pour vous plaire, ou lorsque votre

mauvaise étoile vous conduit chez ces amphytrions négatifs dont la lésinerie égale l'ostentation. A ceux-ci le silence, des figures sévères, tristes, qui semblent dire : « Vous ne m'y reprendrez plus. » Aux autres des éloges, des propos joyeux, qui signifient : « Nous reviendrons quand vous voudrez, et le plus tôt sera le meilleur. »

Un noble amphytrion est, pour ses amis, une seconde Providence ; c'est le Mécène des gourmands. Il faut que ses convives et lui cherchent mutuellement à se plaire ; entre eux ce doit être une réciprocité d'égards, de bonnes manières, de compliments, qui font que chacun sort content quand la pièce est jouée. Ainsi, par exemple, si vous servez une chose rare, des primeurs désirées de tous, veillez à ce que la quantité soit suffisante pour que chacun en les voyant ne soit pas tourmenté par l'idée de n'en point avoir sa part. Il vaudrait mieux présenter des mets ordinaires que d'en offrir de transcendants, si tous les convives ne pouvaient pas prétendre à les goûter. L'égalité doit régner à table. « Toutes les bouches sont sœurs, » dit un proverbe provençal, et celle d'un sous-lieutenant a des droits égaux à celle d'un maréchal de France. Vous feriez souffrir à plusieurs le supplice de Tantale, et votre but serait manqué, puisque c'est pour

régaler vos amis que vous les avez priés de venir chez vous. De leur côté, les convives doivent à l'amphytrion de s'arranger de manière à ce que tout le monde goûte le plat recherché, la pièce rare; car le maître de la maison serait deux fois blessé, d'abord, parce qu'il n'en aurait point, ensuite, parce qu'un ou plusieurs de ses invités mangeraient leur pain à la fumée.

Il y a bien des gens dans ce monde qui, une fois à table, oublient l'univers, et ne savent même pas s'ils ont des voisins; concentrés dans le grand œuvre, si la terre s'écroulait ils ne s'en apercevraient pas. Nous dînions, à Berlin, chez M. Beer, financier aussi riche qu'aimable, et faisant les honneurs de son hôtel en digne amphytrion qui connaît les devoirs qu'impose ce glorieux titre. Un brave officier de mon régiment siégeait auprès de M. Beer; c'était un de ces hommes doués de la plus haute puissance digestive, mangeant toujours et pouvant toujours manger. Nous étions douze à table, et M. Beer coupa douze tranches d'un superbe aloyau ruisselant d'osmazome. L'opération finie, il passe l'assiette à son voisin pour qu'il se serve et la fasse circuler; mais celui-ci, se méprenant sur l'intention, accepte les douze tranches, remercie, et dit à l'amphitryon: « Vous vous êtes donné beaucoup de peine, j'aurais bien

coupé les morceaux moi-même. » Tout le monde s'arrêta ébahi. Je vois encore M. Beer, les armes à la main, regardant manger l'officier, qui ne regardait personne. Absorbé dans ses douze tranches d'aloyau, il ne voyait rien, n'entendait rien, il ne faisait qu'un morceau de chacune d'elles; et il avait fini que M. Beer ne songeait pas encore à en découper une autre douzaine, pour le surplus des convives. Heureusement que la pièce de bœuf était de taille à supporter un second assaut. Vous croyez peut-être que l'appétit de l'officier fut complètement satisfait par cet heureux prélude; pas du tout, il fit honneur à tous les plats qu'on servit : il est des hommes que la nature a traités en enfants gâtés.

M. de Per...., de Cavaillon, racontait, dans sa vieillesse, que le plus grand chagrin de sa vie se résumait dans un plat de petits pois. Voici l'histoire. Il arrivait à Paris, à l'âge de dix-huit ans, avec un brevet de sous-lieutenant. Le ministre de la guerre, ancien ami de son père, le retint à souper. Entouré de hautes notabilités de toutes sortes, le pauvre sous-lieutenant faisait triste figure; on ne songeait pas à lui; chacun mangeait sans s'occuper du jeune homme. A la fin il voulut faire comme les autres, et voyant un plat de petits pois en face de lui, il en prit sa

part. Il les trouva bons ; mais il aurait préféré une demi-douzaine de côtelettes ; car pour un officier doué d'un bon appétit les petits pois sont de la viande creuse. Quand il eut achevé ce qui était sur son assiette, il recommença, et puis encore ; bref, tout fut englouti.

Or, les petits pois étaient dans leur primeur : ce plat avait coûté vingt-cinq louis. Le ministre se penche à l'oreille de son maître-d'hôtel :

« Ne m'aviez-vous pas dit que nous aurions des petits pois ?

— Oui, monseigneur.

— Où sont-ils ? »

On cherche, on regarde, et l'on trouve vis-à-vis du sous-lieutenant un plat vide, où quelques pois clair-semés prouvaient la prétendue gloutonnerie du voisin. A l'instant les yeux de quarante convives et d'une nuée de valets furent braqués sur le pauvre jeune homme. « Non, disait-il à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, rien ne peut vous faire croire ce que je souffris alors ; je mourais de faim, et je passai pour un gourmand ; je fus plaisanté, assailli de sarcasmes, de quolibets, de ricanements ; j'aurais voulu tomber mort ; et certes, par tout ce que j'éprouvai ce jour-là, je ne comprends pas comment j'ai pu résister au choc. »

Tous les jours on rencontre des gens qui se ruent en affamés sur le premier service, qui ne savent nullement graduer leurs sensations, et qui, lorsqu'arrive le rôt dans toute sa splendeur, n'ont plus de place pour le loger. Ces gens-là sont indignes de s'asseoir à une table servie avec une certaine splendeur; ils doivent dîner à 32 sous par tête; ils auront, moyennant cette modique rétribution, trois plats copieux à choisir sur une carte très-variée, pain à discrétion, le dessert, et une demi-bouteille de vin, à ce que dit la carte.

Ce n'est pas le tout d'avoir un bon cuisinier, il faut lui donner les matières premières à discrétion; vous devez lui passer dans son budget une certaine somme comme fonds secrets, dont il ne doit pas rendre compte. Il existe des mystères en cuisine comme en police, comme en diplomatie. Vous ne comprendriez jamais pourquoi tel plat bien conditionné peut coûter la valeur d'un arpent de terre.

Dans un cloître peuplé de saints cénobites on avait mangé, pendant tout le carême, d'excellents haricots. Les bons moines s'extasiaient sur le talent de leur cuisinier; auprès de lui ses prédécesseurs n'étaient que des ânes. Grâce aux sublimes combinaisons de l'artiste, au lieu de maigrir, comme les autres années, pendant les qua-

rante jours d'abstinence, ils s'étaient maintenus dans un embonpoint fort satisfaisant. Lorsque vint la semaine sainte, le frère-dépense alla visiter son magasin de jambons, pour choisir ceux destinés à fêter le saint jour de Pâques. Il entre et voit..... qu'il ne voit rien; tout avait disparu: il descend à la cuisine.

« Que sont devenus les deux cents jambons?

— Mon frère, ils ont passé dans les haricots.

— Qu'osez-vous dire?

— Tiens, est-ce que vous pensez que les haricots seraient bons si je les faisais cuire au naturel? croyez-vous que mon talent seul suffit pour engraisser cinquante moines?

— Malheureux! vous nous avez fait faire gras pendant le carême!

— Cela ne doit pas vous inquiéter; vous n'en saviez rien; je me charge du péché. »

Mais revenons à mon cuisinier. Ce pauvre garçon, il mourut parce qu'il devint trop gras. Ne se fiant jamais qu'à lui-même, à la délicatesse de ses organes dégustateurs, il prenait toujours la première part du dîner; il voulait savoir si le repas serait digne d'être servi devant des connaisseurs. L'appétit vient en mangeant; quand nous avions dîné, Schwartz dînait encore, et si certain plat qu'il convoitait avait dis-

paru tout entier, dévoré par les maîtres, le cuisinier en faisait un autre pour lui. Certain jour il nous servit un excellent salmis de bécassines à la mode des bons pères Bernardins; (1) c'était vraiment délicieux : tout y passa. Le lendemain je dis à Schwartz :

« Tu t'es illustré hier ; tu nous donneras aujourd'hui une seconde représentation.

— Avez-vous encore des bécassines ?

— Il doit t'en rester six.

— Pas du tout.

— Et qu'en as-tu fait?

— Un salmis pour moi tout seul! »

Cet homme, vous le voyez, portait l'amour de son art au plus haut degré. Il mourut en méditant une sauce nouvelle, la casserole à la main, au milieu de ses fourneaux; tel Charles XII expira devant Friedrickshall, qu'il voulait prendre. A la grande armée un cuisinier ne pouvait pas mourir d'une balle ou d'un coup de canon. Quoique soldat, son service ne le portait jamais plus loin que le feu de la broche; pour préserver une tête aussi chère on l'aurait mise dans une

(2) Si vous voulez vous servir de cette admirable recette, voyez *le Chasseur au chien d'arrêt*, première édition, p. 225, deuxième édition, p. 256.

casemate; car, enfin, quand nous n'étions pas morts il fallait vivre, et vous figurez-vous le plaisir qu'on éprouve, après une bataille, en trouvant un dîner succulent servi sur le bord d'un fossé. Ce digne Schwartz, il n'avait pas inventé la poudre, mais il avait trouvé les recettes de sauces bien précieuses, ce qui vaut incomparablement mieux. Tant de gens s'occupent des moyens de tuer les hommes, nous sommes bien heureux que d'autres songent à les faire vivre. Si *le Chasseur au chien courant* a quelque succès dans l'autre monde, Schwartz tressaillira de plaisir : « Je ne suis donc pas mort tout entier, » dira-t-il. Cet artiste, sachant qu'il devait satisfaire des estomacs vigoureux, impatients, toujours prêts à fonctionner, travaillait vite et bien. Une heure après l'arrivée au bivouac, il servait chaud. Que de fois les plus huppés dans la hiérarchie militaire sont venus rôder autour de notre abri-vent, pour y mendier une invitation à dîner. On les voyait de loin croiser sous le feu de nos casseroles, le nez en l'air, pour saisir le fumet qui produisait chez eux l'effet de l'aimant sur le fer. Ils étaient généraux, colonels, mais ils ne chassaient pas. Ils nous avaient vus, de la route, calotter lièvres et perdreaux, faisans et chevreuils; en déduisant les conséquences naturelles ils devinaient, avec une certaine sagacité,

que le dîner serait confortable, et, d'ailleurs, ils savaient bien qu'avec du gibier on peut se passer de volaille.

Ce malheureux Schwartz! il commit un crime que je n'ai jamais pu lui pardonner. J'avais un cerf apprivoisé : c'était bien le plus aimable animal qu'on pût voir; je l'avais élevé, soigné, dressé; il couchait avec mes chiens, me suivait partout, et partout il faisait l'admiration de ceux qui le rencontraient. Mais Schwartz, cruel comme un cuisinier, ne voyait dans une bête que des filets, des gigots, des daubes et des rôtis.

Un jour, au bivouac, nous étions dans la plus affreuse disette, une longue semaine s'était écoulée sans que la gueule béante de nos casseroles nous eût offert autre chose qu'un vide horrible qui nous désespérait. L'heure des repas, la distance entre eux, sont la mesure naturelle du temps. Homère indique les temps de la journée par les rapports qu'ils ont avec l'heure du dîner. Le dîner! nous ne le connaissions plus que par d'heureux souvenirs, et notre mémoire, agissant avec force sur les houppes nerveuses de nos estomacs, venait encore augmenter nos regrets. Le dénoûment du drame quotidien de la vie, le dîner manquait : cela rendait nos journées moroses, tristes, boiteuses. Vous autres, gens du

monde, qui n'avez jamais connu les privations, qui, chaque jour, vous épanouissez devant ces mots sacramentels, « Monsieur est servi » supposez qu'on vous joue une tragédie sans cinquième acte, vous sortirez désappointé, vous serez inquiet du sort de cette pauvre princesse que vous avez laissée entre les mains d'un tyran peu délicat, et probablement vous ne dormirez point. C'était, ma foi, bien pire pour nous; l'heure du dîner sonnait..... mais inutilement, elle servait de signal pour serrer d'un cran la boucle du ceinturon. Hélas! nos estomacs ne s'y trompaient pas. L'estomac! ce puissant levier de civilisation, c'est pour satisfaire à ses besoins sans cesse renaissants qu'on s'agite tant ici-bas.

Quoi qu'on en puisse dire, le grand acte de la vie, celui pour lequel nous travaillons toujours, celui sans lequel il n'est point de bonheur dans ce monde, c'est la digestion. Il ne s'agit pas de manger, rien n'est plus facile, mais il faut digérer; on ne vit pas de ce que l'on mange, mais de ce que l'on digère. Le commissionnaire qui ronfle au coin de la borne, avec l'énorme côtelette de porc frais dans le ventre, est bien plus heureux qu'un financier se gorgeant de thé pour digérer un dîner somptueux, qui s'obstine à ne pas vouloir passer au détroit du pylore. Un homme qui ne digère pas ne peut devenir ni

héros, ni poète, ni calculateur. L'amour même, cette chose si facile à faire, pour les bêtes comme pour les gens d'esprit, on ne saurait la terminer d'une manière tant soit peu suffisante, quand l'estomac ne fonctionne pas bien. M. Barberi, mon savant et aimable professeur, n'abordait jamais ses amis par cette phrase vulgaire : « Comment vous portez-vous ? » Mais par celle-ci : « Digérez-vous bien ? » Il avait raison, tout le secret du bonheur, de la joie, de la santé, se trouve dans l'estomac. Heureux celui qui le possède bon, actif, puissant, et qui peut dignement satisfaire à toutes les exigences de ce noble viscère !

Quel plaisir, en effet, d'avoir un bon appétit quand on est certain de faire un bon repas. Dans un rendez-vous d'amour, en attendant votre maîtresse, vous rêvez déclarations, soupirs, serments à perte de vue, c'est sans doute fort agréable ; mais lorsque vous êtes dans l'heureuse expectative d'un dîner soigné, votre imagination s'égare délicieusement sur les probabilités de cailles truffées à la moelle, sur les éventualités de faisan à la sainte-alliance, sur les possibilités de truite saumonnée, nageant dans un coulis d'écrevisses. La mémoire vous rappelle des moments passés qui vont revenir ; c'est un espèce de mirage intellectuel où l'oasis, au lieu

de paraître dans le désert, avec ses bosquets et la fraîcheur, ses ruisseaux et l'onde pure, se montre à votre âme enchantée, dans une salle bien chauffée, élégamment décorée, avec ses bougies, sa porcelaine, ses cristaux, sa vaisselle d'argent, son linge éblouissant de blancheur, l'odeur suave du premier service et le parfum de la dinde truffée, mille fois préférable à celui du lilas et de la rose.

Pour satisfaire un estomac d'amateur, il ne s'agit pas d'être riche, il faut être connaisseur, il faut savoir manœuvrer. Il est bien des circonstances dans la vie où tout l'or du monde ne vous procurerait pas un poulet rôti. Le possesseur d'un bon estomac doit donc s'occuper sans cesse de la manière dont il dînera; lorsque l'esprit est toujours tendu vers un même but, il se familiarise avec tous les chemins qui y conduisent.

Un de mes amis, gastronome du premier mérite, a pour habitude, lorsqu'il voyage, de faire toujours dîner son domestique avec lui à table d'hôte. Frontin, en habit noir, passe pour un négociant du Havre ou de Bordeaux; il se place au milieu de la table, babille, fait l'important, s'empare de chaque plat, découpe et offre les morceaux les plus délicats à son maître, qui les accepte toujours. Tout cela se fait avec les for-

mules de politesse en usage parmi les gens qui ne se sont jamais vus.

De Thou raconte que M. de Samblançay, archevêque de Bourges, son parent, mangeait sans cesse; on lui servait six grands repas par jour, et il en sortait sans être rassasié. Voulant sans doute que la postérité n'ignorât point l'heureux don qu'il avait reçu du ciel, il avait pris pour armes parlantes un pâté de perdrix dans un champ de gueule, avec cette devise : *Non in solo pane vivit homo.* Un médecin célèbre vint un jour visiter monseigneur, et lui proposa de le guérir de cette infirmité : « Merci, docteur, répondit le prélat, je ne suis pas malade; si vous le pensez vous êtes fou. » Il raisonnait bien, le digne homme, la nature l'avait traité comme un enfant gâté. Quelques personnes discouraient un jour devant monseigneur du danger qu'il y a d'être treize à table; les uns méprisaient cela comme une sotte superstition; d'autres citaient beaucoup d'exemples où ce nombre treize avait été fatal à quelqu'un; l'archevêque mit fin à la discussion : « Quant à moi, messieurs, dit-il, je pense qu'il est très-dangereux d'être treize à table... lorsqu'on ne trouve à manger que pour douze. » Mais voilà bien des digressions qui m'écartent de mon sujet; il faut que j'en finisse avec mon cuisinier.

Schwartz, indigné de rester si long-temps les bras croisés, veut sortir de ce honteux repos; il prend mon cerf, l'égorge et le fait cuire. J'en mange ma part, croyant que c'était un chevreuil tué par un honorable collègue. Nous trouvâmes le mets excellent; notre appétit impétueux et brutal ressemblait à celui des héros d'Homère. Vous savez qu'il existe trois espèces d'appétit; celui qu'on éprouve à la chasse, à la guerre, et que les commis-voyageurs possèdent toujours au superlatif en temps de paix, quand ils siégent à table d'hôte. Cet appétit peut se comparer au premier amour, aux désirs brûlants d'un jeune homme encore novice. L'appétit modéré, moins impatient, moins vif, qui ressemble à l'appétit conjugal; le troisième appétit, qu'il faut exciter pour le satisfaire, a quelque rapport avec le libertinage. Nous possédions le premier de tous ces appétits; les malheureuses gens du monde qui jamais n'ont fait des marches forcées à la guerre, à la chasse, ignoreront toujours à quelle extase de bonheur sensuel l'appétit peut conduire un simple mortel. Dans ces occasions solennelles nous avons souvent anticipé sur les célestes béatitudes. Étant dans de telles dispositions, lorsque le pauvre cerf fut servi, vous concevez facilement que tout y passa. Quand je sus la vérité, ma colère fut

terrible, je faillis tuer mon cuisinier; heureusement que mes amis, complices de l'assassinat, m'en empêchèrent. Ce malheureux daguet, il ne put jamais suivre la route ordinaire; il pesa comme du plomb sur mon estomac, et peu s'en fallut que ce jour-là votre serviteur ne mourût d'une indigestion. Jugez quel désagrément j'aurais eu encore, tandis que la veille tant de boulets auraient pu me conduire au même but, d'une manière infiniment plus honorable et tout à fait héroïque.

CHAPITRE XVIII.

LE DAIM.

Sæpe etiam cursu timidos agitabis onagros ;
Et canibus leporem, canibus venabere damas.
Sæpe volutabris pulsos sylvestribus apros
Latratu turbabis agens : montesque per altos
Ingentem clamore premes ad retia cervum.

VIRGILE.

Vous voyez par cette épigraphe qu'au temps de Virgile on ne savait pas chasser aussi bien qu'aujourd'hui. Les Romains entouraient un bois avec des filets ; ensuite, avec des chiens et des rabatteurs, ils poussaient les bêtes dans le panneau. Les Grecs ne faisaient pas autre chose, Xénophon et Oppien nous le disent ; donc ces gens-là braconnaient ; les vrais chasseurs de nos jours rougiraient de les imiter. Peut-être mon-

traient-ils plus de courage que nous en combattant le sanglier et d'autres bêtes avec des armes moins puissantes que les nôtres; mais la chasse, pour eux, n'était pas encore un art; ils y employaient souvent plus de force corporelle, ils y couraient plus de dangers, mais nous y mettons aujourd'hui plus de calcul, plus d'intelligence et de sagacité.

Quand on sait chasser le cerf, on sait chasser le daim; ces deux animaux ont, sous tous les rapports, beaucoup de ressemblance. Cependant ils diffèrent, en ce que le daim change de pelage chaque année; en été sa couleur est d'un brun rougeâtre, parsemé de taches blanches; en hiver elle est gris-brun et gris clair; les mouchetures qui bariolaient élégamment sa peau disparaissent et ne s'aperçoivent plus que sur les cuisses.

Le bois du daim est plus large et moins long que celui du cerf; il se termine par une empaumure plus aplatie, plus dentelée; proportion gardée, il a plus d'andouillers que celui du cerf, mais ils sont moins saillants et moins marqués. On les compte de la même manière. Le cerf ne met bas sa première tête qu'au printemps de sa troisième année; tandis que le daim la refait au mois de juin de la seconde année. Au reste, il touche au bois comme le cerf et devient dix cors au même âge que le cerf.

Entre ces deux animaux on peut trouver les mêmes différences et ressemblances qu'entre le lièvre et le lapin; ils sont conformés à peu près de la même manière; l'un est plus gros que l'autre; ils ne s'accouplent jamais ensemble et ne peuvent pas se souffrir. Le lièvre perce droit, fuit en avant comme le cerf, le daim randonne comme le lapin.

Au temps du rut, les daims se battent entre eux comme les cerfs, mais la bataille est moins sanglante. Les plus faibles ont bientôt cédé la place aux plus forts, sauf à revenir quand les autres n'en voudront plus ou ne pourront plus; car la daine est polygame comme la biche; elle prend ce qu'elle trouve; si l'époux est infidèle, sa femme n'a point le droit de lui faire des reproches.

Les connaissances par le pied se jugent comme pour le cerf, en partant de ce principe, qu'un vieux daim n'a pas le pied plus grand qu'un cerf daguet, et qu'une vieille daine a la même voie qu'un faon de cerf, à peu de chose près; ensuite, suivant les âges ou le sexe, les nuances sont les mêmes.

On ne détourne pas le daim avec le limier; comme ces animaux vivent en hardes, souvent fort nombreuses, cette opération serait impossible. On se rend dans le bois où se trouve la

bande ; on fait quêter des chiens sages, et, lorsqu'elle est debout, on cherche à séparer un individu du corps d'armée. Des piqueurs, des chasseurs, apostés en dehors de l'enceinte, s'assurent si quelque daim a pris la fuite seul, et c'est sur celui-là qu'on découple. Pour garder le change on s'y prend comme pour le cerf, mais c'est quelquefois beaucoup plus difficile. Gaces de La Vigne et Du Fouilloux disent, sans rire, que si, en partant pour la chasse, on fait la rencontre d'un moine ou d'un prêtre, c'est d'un très-mauvais présage. La bête donnera le change au chasseur qui ne saura pas s'en préserver : mais le contraire arrive, assurent-ils, si, sur son chemin, on trouve une ribaude. Salnove se fâche tout rouge contre Du Fouilloux, pour avoir avancé des choses si peu orthodoxes. « Les bons et mauvais présages que peut avoir un veneur par les rencontres, lorsqu'il va au bois, à dessein de rencontrer d'un cerf et de le détourner, que je trouve assez ridicules, et qui se pourroient glisser dans l'opinion de quelques esprits foibles, licentieux, ou peu curieux de lire les cas de conscience, comme peuvent estre quelques chasseurs, lorsque, soustenant qu'au rencontre d'un prestre le veneur s'en peut retourner, pour estre assuré de ne trouver aucun cerf dans sa queste ; mais que, s'il fait rencontre d'une

femme, qu'assurément il trouvera un cerf et le détournera : c'est dont il faut se désabuser et croire plustost que Dieu y est offencé, puisqu'il seroit mal aisé, si vous aviez la créance que ce prestre vous eût porté malheur, de vous pouvoir empescher de murmurer contre luy ; et cependant c'est une personne envers laquelle Dieu vous commande le respect : et, au regard de la femme, d'en faire un jugement téméraire et scandaleux, si, après l'avoir rencontrée, vous trouviez un cerf, puisque le sieur Du Fouilloux s'imagine et veut faire croire que c'est une femme de joye; mais il faut plustost croire que le moyen de faire réussir ce que nous désirons, c'est de se mettre et se maintenir dans la grâce de Dieu, en nous prosternant à ses pieds pour y faire notre examen et quelques prières qui luy puissent estre agréables, etc. » (1)

Aujourd'hui encore, malgré les lumières dont notre siècle est inondé, je pourrais citer bien des gens qui sont de fort mauvaise humeur lorsqu'on leur souhaite bonne chasse. J'en connais qui rentrent aussitôt chez eux. A quoi bon, disent-ils, puisque je suis certain de manquer tous mes coups. J'ai vu ces idées bizarres incrustées dans les meilleurs cerveaux. Un célèbre profes-

(1) SALNOVE. *La Vénerie royale.*

seur de rhétorique, poète et joueur de bouillotte, quand il perdait plusieurs fois de suite, se levait, allait toucher la première arche du pont d'Avignon, et revenait ensuite continuer sa partie; il prétendait que cette recette était infaillible pour *rompre la mauvaise veine*.

Lorsque les Ostiaks, peuples de la Sibérie, veulent chasser, ils tâchent d'éternuer la veille au soir. Si l'éternuement a lieu, ils le regardent comme un heureux augure; si, au contraire, ils éprouvent le besoin d'éternuer le matin du jour où ils doivent chasser, ils font mille grimaces ou contorsions pour s'en empêcher. S'ils ne peuvent y réussir, ils tombent aussitôt dans la tristesse, parce qu'ils se persuadent que le gibier doit leur échapper. Quelques-uns même remettent la partie à un autre jour.

Dans les pays slaves la chasse elle-même sert de présage pour toutes les autres actions. Le jour de Saint-Michel, la veille de la Noel, on n'entend que sons du cor, cris de chiens, détonations d'armes à feu. On dirait vraiment qu'un accès de folie a saisi bêtes et gens. Dans les villages, les femmes, les enfants, les vieillards courent en foule sur le passage des chasseurs, avec un bruit, un mouvement qui ne peuvent se peindre. Mais pourquoi? c'est que le jour de Saint-Michel est le jour d'ouverture de la chasse.

Lorsque arrive la fête de Noel on est persuadé que, si l'on aperçoit du gibier, la fortune sera favorable toute l'année, et que, si on le tue, toutes les entreprises réussiront. Dans le cas contraire, on n'a qu'à s'enfermer chez soi et se garder de rien entreprendre, car tout tournerait à mal. L'oracle est sûr, et les hommes étant toujours avides d'horoscopes, on court à la chasse la veille de Noel.

Les Grecs, avant de partir pour la chasse, faisaient le vœu de partager les bénéfices avec Apollon et Diane; (1) de cette manière les prêtres de ces divinités étaient toujours certains de manger du gibier. S'il ne tenait qu'à faire des vœux à Diane pour trouver des daims, nous ne ferions pas autre chose; nous partagerions volontiers avec elle, et nous donnerions même soixante-quinze pour cent de prime.

Les daims sont rares en France; aujourd'hui si vous en rencontrez un dans vos bois, il y sera venu de loin, par hasard; il sera seul, et vous ne craindrez point le change. Cependant, s'il en existait plusieurs, vous pourriez vous en assurer facilement par ces deux observations. Le daim, sur le point d'être forcé, fait beaucoup plus de ruses que le cerf; c'est une suite perpé-

(1) Xénophon.



tuelle de hourvaris; il se laisse réduire dans le fort. Si donc, après avoir vu le commencement de ces ruses, vous vous apercevez que l'animal fait une autre manœuvre, soyez certain qu'il y a change, revenez sur vos pas et cherchez le daim de meute. . . . .

Semblable au cerf, le daim fatigué passera devant le chasseur la tête haute, pour faire croire qu'il conservé toute sa vigueur. Mais regardez plus bas, vous verrez son nerf pendre et battre entre ses jambes; cette remarque est infaillible pour garder le change. Les chiens préfèrent la chair du daim à celle de tous les animaux; lorsqu'ils en ont fait curée, ils voudraient bien n'en plus manger d'autre. Si, chassant le cerf ou le chevreuil, un daim se trouve sur leur passage, il est bien rare qu'ils ne prennent pas le change; j'ai vu les meilleurs chiens commettre cette faute sans hésitation. C'est dans ce cas qu'il est important d'avoir des chiens de confiance, des vieux routiers qui ne se trompent jamais. Ici tous les jeunes chiens, entraînés par le souvenir d'une bonne curée, prendront le change; les vieux seuls, sachant par expérience qu'en courant deux bêtes on n'en prend point, resteront sur celle de meute. « Il n'est chasse que de vieux chiens, » dit un ancien proverbe; « il n'est châsse que de vieux saints, » disait l'évêque du

Bellay, fâché de voir chaque jour un nouveau nom sur l'almanach ; ce digne prélat aurait volontiers donné cinq à six douzaines de saints modernes pour un de ces vieux saints enchâssés depuis plusieurs siècles, dont le front, noirci par l'encens, atteste les respectueux hommages de tant de générations. Quant à moi, je changerais cent chiens étourdis et bavards pour un autre Ravaudin, s'il en est dans ce monde.

Quand il est sur ses fins, le daim bat l'eau comme le cerf ; mais, à moins que la rivière soit peu large, il ne la traverse pas ; il en sort plus loin du même côté pour revenir se faire battre dans son canton. Au reste, pour tous les détails de la chasse, la prise, la curée, voyez le chapitre du *Cerf*.

Le prince de Condé s'arrangeait toujours de manière à ne pas craindre le change dans la chasse du daim ; il en avait un troupeau dans le parc de Saint-Maur. On prenait un daim, que l'on transportait dans la forêt d'Armainvillers ou ailleurs ; on le lançait, et tout le monde galopait après l'animal. Oh ! combien de péchés d'envie ce troupeau de daims n'a-t-il pas fait commettre à tous les chasseurs du voisinage, sans me compter et en me comptant. J'en connais qui, lors de la révolution de juillet, succombèrent à la tentation ; c'est le meilleur moyen

de s'en délivrer. Il fallait voir les figures de ces pauvres gardes ; on démolissait leur gibier sans qu'ils pussent déclarer le plus petit procès-verbal. Ils étaient tristes, pâles, ils pleuraient comme le matelot qui voit démembrer le navire sur lequel il brava les flots en courroux. Mais bientôt ils surent prendre leur parti : semblables au chien de la fable qui, voyant d'autres chiens manger le dîner de son maître, en prend sa part, ils se ruèrent à leur tour sur le gibier. « C'est la venaison du roi ; nous l'arroserons de bon vin, que nous boirons à sa santé. Il vaut mieux que nous en profitions que ces coquins de têtes-rondes. » (1)

L'Angleterre est le pays classique du daim. Lorsque nous voulons nous en procurer en France, nous sommes obligés d'avoir recours aux Anglais. Le parc de Windsor est rempli de ces animaux ; on les voit par centaines courir et gambader sans crainte au milieu des promeneurs ; c'est comme les cerfs du Prater, à l'exception cependant que notre armée n'a pas été leur faire la chasse ; dans tous les cas, ce n'est pas l'envie qui lui en a manqué.

La Société des chasses de Bruxelles, dont je vous ai déjà parlé dans le chapitre III, fait venir

(1) Walter Scott. *Woodstock.*

de l'Angleterre un daim par semaine. De même que nos gourmets habitant la campagne ont une correspondance active avec Chevet, pour ne pas mettre, pendant six mois, leurs estomacs à la discrétion d'un mauvais boucher de village, les chasseurs belges reçoivent, par le paquebot, un daim qu'ils lancent et poursuivent pendant quatre ou cinq heures.

Cependant ce daim pourrait être cru animal sauvage, et le premier chasseur venu, le rencontrant à portée de son fusil, le roulerait comme un lièvre, ce qui serait fort désagréable. Pour parer à cet inconvénient, on scie en partie le bois du daim, on y laisse deux bouts, auxquels on attache des rubans de diverses couleurs; ces banderoles bigarrées produisent un effet très-pittoresque lorsqu'on voit le daim traverser une clairière; et, si par hasard il y avait deux daims, on serait certain de garder le change.

Mais je ne fais aucun cas de toutes ces chasses à coup sûr; pour avoir du plaisir en chassant, il faut de l'incertitude au départ. Si j'emporte un daim vivant dans une cage, il y a mille à parier contre un que je le rapporterai mort dans une voiture; dès lors c'est une promenade, une course pour gagner de l'appétit, mais ce n'est plus une chasse.

Un de nos riches financiers, voulant donner

le plaisir de la chasse à l'un de nos princes, fit acheter, chez tous les marchands, les lièvres, les lapins, les perdrix, les faisans qu'ils avaient, et on les lâcha. Qu'arriva-t-il, les lièvres, accoutumés à voir les flâneurs du boulevart ou du quai de la Mégisserie, se mettaient sur le cul en apercevant les chasseurs, et attendaient patiemment le coup de fusil; les faisans, les perdrix ne volaient pas; leurs plumes, endommagées par les barreaux de la cage, ne servaient à rien. On tua cinq cents pièces, autant valait acheter du gibier mort. Le roi d'Espagne, Charles IV, étant à Marseille, voulut chasser; mais dans ce pays on ne trouve que des pinsons, des linottes et des chardonnerets, à l'exception cependant de l'époque où les cailles arrivent. Mais pour les perdrix et les lièvres c'est une terre maudite. Tous les dimanches, on entend des milliers de coups de fusil autour de l'ancienne ville des Phocéens; vous, pauvre étranger, vous croyez peut-être que le pays regorge de gibier, qu'une battue générale est faite pour protéger les récoltes; pas du tout, le gibier n'existe point à Marseille, ce mot n'est connu que par les récits des voyageurs et par le dictionnaire de l'Académie. Ces feux de peloton continuels sont dirigés contre les moineaux et les chardonnerets. Dans une bastide que je connais, et où, par parenthèse, on

dîne fort bien (c'est un bel éloge pour une bastide), trois coups de fusil partirent à la fois; au même instant, trois chasseurs sortirent de leur poste (1) : chacun prétendait à l'honneur d'avoir tué la pièce, on se disputa long-temps : cette pièce était un pinson.

Un fin Provençal vint offrir sa maison de campagne au roi : « Sire, vous y trouverez, lui dit-il, autant de gibier que dans vos plus belles chasses de l'Escurial; cailles, perdrix, lièvres et lapins y foisonnent; il y a de tout, à l'exception de la grosse bête.

— Allons voir eela, dit le roi. »

On part, on arrive, et l'on voit des perdreaux, et puis encore des perdreaux qui courent en tous sens; on leur avait coupé les plumes d'une aile, pour qu'ils ne pussent pas aller bien loin. Des hommes cachés dans les taillis et tenant des lièvres et des lapins dans des sacs les faisaient partir devant Sa Majesté; quelques-uns lâchè-

(1) On appelle poste une hutte, une cabane plus ou moins élégante, où les chasseurs marseillais se placent pour attendre les oiseaux de passage. Quelques appelants en cage font tomber les voyageurs sur les arbres voisins. Il y a des postes plus ou moins bons; on dit communément à Marseille : « Le poste de monsieur un tel est excellent, on y a fait hier une bien belle chasse; trois linottes et deux pinsons. » Et l'auditoire est émerveillé.

rent même des faisans. Le roi fut enchanté, ne marchanda point, et la maison fut achetée.

Quelques jours, après il n'existait plus rien dans cette superbe chasse, les voisins avaient tout ramassé; on prétend même que l'ancien propriétaire en avait pris sa bonne part. Charles IV sut bientôt de quelle ruse on s'était servi pour l'attraper, il ne se fâcha point; il se contenta de donner au vendeur le surnom de Pythius, parce qu'à Rome un certain Pythius fit un tour à peu près semblable à Scipion Nasica.

Si le daim est moins bon que le chevreuil, il est meilleur que le cerf; entre ces deux animaux il tient le juste-milieu, tant pour la taille que pour le goût. Piquez artistement votre gigot ou votre filet de daim, faites mariner..... Mais je m'aperçois que je vous dis souvent de faire mariner, sans vous expliquer la chose. Rien n'est plus facile; mettez deux ou trois litres de bon vinaigre dans une terrine, ajoutez, en suffisante quantité, poivre, sel, laurier, persil, ciboule, oignons coupés, tranches de citron; mettez votre venaison lardée dans cette préparation et laissez-l'y deux ou trois jours. Ensuite faites cuire à la broche en ayant soin de l'arroser continuellement, pour que l'action du feu ne la dessèche pas. Servez avec une sauce piquante où l'anchois, le citron, les échalottes soient en ma-

jorité ; liez cette sauce avec un bon coulis, débouchez vos meilleurs vins, et je réponds que vos convives seront satisfaits. S'ils ne le sont pas, ils auront tort; adressez-les-moi, je me charge de le leur prouver.

Un de mes amis, étant chez un garde du parc de Windsor, a mangé un délicieux gigot de daim; c'est le plus joli souvenir qu'il ait rapporté d'Angleterre. Souvent il m'a raconté comment la chose s'est faite; je n'ai rien de caché pour vous, et je vais vous la dire. D'abord on tua le daim, vous concevez qu'il fallait commencer ainsi; ensuite on le dépouilla tout chaud, le gigot fut détaché, coupé par tranches fort minces, mis dans une casserole, avec beurre, oignons, échalottes, poivre, sel, etc. Le repas fut délicieux; entre la mort de l'animal et l'engloutissement du gigot, à peine s'écoula-t-il une demi-heure. Au premier daim que je tuerai je me propose de renouveler l'expérience; mais où trouver un daim ?

On peut encore manger le daim, comme toute autre bête, en le faisant cuire à la tartare. Sous Louis XIV, on donnait le nom de Tartares aux valets de chiens. Lorsque ces messieurs escamotaient à la chasse quelque pièce de gibier, en un instant ils la vidaient, l'écorchaient, la dépeçaient et la faisaient griller au feu d'enfer, avec

poivre et sel. Le roi entendit parler de ce mets de flibustier; il voulut manger de ces grillades à la tartare, il les trouva bonnes, et bientôt elles passèrent du chenil à la table du roi.

Les pâtés de daim jouent un grand rôle dans les romans de Walter Scott, ce qui me fait croire qu'en Écosse on en mange beaucoup. Sur les tables de la haute aristocratie allemande, j'ai vu souvent la moitié d'un jeune daim servie pour rôti. La tête était entière, avec ses dagues d'un an; l'animal paraissait vivant, quant à la position qu'il avait sur le plat; mais sa cuisse lardée, son filet bardé, son épaule panée, gratinée d'une manière tout à fait aimable, et l'odeur qui s'exhalait en tous sens, prouvaient qu'il serait facile de le saisir avec la fourchette. Après le paon, garni de sa queue, je ne connais pas de plus beau rôti qu'un daim préparé de cette manière; mais il faut y mettre une certaine solennité, un si bel animal ne doit point être servi ni mangé comme une chose vulgaire. Un amphitryon qui se respecte, et qui veut produire de l'effet, doit toujours annoncer les grandes et nobles pièces dans ses billets d'invitation; ainsi vous devez dire : « Nous aurons une dinde truffée, une carpe du Rhin, un daim rôti. » Comme on dit : « Il y aura un violon, » quand il s'agit d'une soirée. Pourquoi mettez-vous par post-

scriptum « Il y aura un violon » ? pour que les dames disposent leur toilette en conséquence ; eh bien ! le dîner étant reconnu chose bien plus importante que le bal, il est nécessaire que vos convives sachent à quoi s'en tenir, car ils doivent garder un peu de place pour la grande pièce. Un gastronome ne vous pardonnerait jamais cet oubli des convenances, si, ne connaissant pas l'avenir de votre festin, il épuisait toutes ses forces sur la soupe, le bœuf bouilli et certaines entrées trop bourrantes, que le digne curé de Chenevières-sur-Marne appelait, avec raison, des mets de dupe.

Si vous avez lu *le Chasseur au chien d'arrêt*, vous connaissez le baron de Ratschitz, ce brave chasseur qui, dans une occasion solennelle, me fit faire des moustaches. Il aimait beaucoup à briller, prétendant à la gloire de faire toujours mieux que ses voisins ; dès qu'ils avaient trouvé de nouvelles manières de régaler leurs convives, il cherchait à les éclipser en les surpassant. Oiseaux de passage, invités partout, nous profitions de cette noble émulation que nos conseils encourageaient pour ne point la laisser refroidir. Un jour, après une grande chasse à courre chez le comte de Posoritz, on servit un jeune daim rôti, entier, bourré de faisans, de bécasses et de perdrix truffés.....



Voilà des choses qu'on n'oublie pas; elles se gravent dans la mémoire en caractères ineffaçables, et marchent de pair avec le premier amour. Je dis le premier amour; car lorsqu'il s'agit des autres, on s'embrouille facilement, on confond quelquefois le numéro 12 avec le numéro 40.

« Vous souvenez-vous, monsieur l'amiral, de ce dîner que nous fîmes ensemble chez ce fermier-général, en 1775.

— Oui, certes, j'y pense tous les jours. Je n'ai jamais vu tant de luxe et tant de bon goût. On y servit des ortolans et des becfigues, des monstres de terre et de mer, des fruits des quatre parties du monde, des vins du Cap, des liqueurs des Iles, des... des... »

Et là-dessus l'amiral entrant en verve, dominé par ses souvenirs, détailla le nom de chaque plat, de chaque service; rien ne fut oublié, pas même le plus petit hors-d'œuvre.

« C'est bien cela; le lendemain vous quittâtes Paris pour vous embarquer, et quelques jours après les Anglais eurent de vos nouvelles.

— Eh! eh! oui... Je leur donnai ce jour-là une bonne leçon. Je montais alors le... c'était un bon vaisseau... cent canons... Oh! le... était fin voilier; le... il tournait comme une toupie;

le... je l'aurais manœuvré dans ma chambre. Mais comment s'appelait-il donc, ce diable de vaisseau? je ne puis jamais me rappeler son nom! »

Et cependant le brave amiral se souvenait de tous les plats, de toutes les sauces du fameux dîner de 1775. Pourquoi? parce que le dîner pour l'homme est un plaisir inhérent à sa nature; tandis que la gloire est une chose de convention. Voyez un rustre passer devant un magasin de cristaux, de porcelaines, de châles des Indes, il s'arrête tout ébahi; mais il continue sa route, il n'est tenté par rien. Si le hasard le conduit vis-à-vis de Chevet, ou devant l'un de ses nombreux confrères, car, à la gloire de notre siècle, la gastronomie transcendante fait chaque jour de nouveaux progrès, il restera cloué, la bouche béante, en présence du gibier de toute espèce, des poulardes, des pâtés de Chartres et de Strasbourg, étalés dans un désordre calculé pour séduire les flâneurs. Il sait bien qu'il n'en mangera point; mais il jouit en idée, il rêve tout éveillé, sa langue s'humecte, il est heureux un instant. Jetez de l'or à ce rustre, il n'achètera point de beaux habits, ni des cristaux, ni des porcelaines, mais certainement il dînera bien.

Un bon dîner! c'est une si bonne chose, que

les saints eux-mêmes en seraient tentés s'ils venaient sur la terre. M. Carichon, notaire à Cavaillon, était un des bons gourmands de son époque... Je dois vous dire auparavant que tout près de Cavaillon il y a une haute montagne, que sur cette montagne il existe un ermitage, et que dans cet ermitage demeure un ermite; que cet ermite est un ancien hussard de l'armée d'Italie, qui a quitté le dolman pour la besace, le sabre bancal pour le cordon de Saint-François. Ce digne homme sonne sa cloche pour les heures de travail, pour celles de repos, pour avoir de la pluie, pour écarter l'orage, pour faire venir le beau temps, et cela réussit toujours, à ce que disent les paysans de Cavaillon. Tous les samedis l'ermite, suivi d'un coadjuteur, va de porte en porte demander le salaire de toutes ces sonneries. Chacun lui donne une espèce de dîme. Nos gens reviennent chargés comme des mulets, et puis ils remercient Dieu en menant joyeuse vie. Si dans cette bonne ville de Cavaillon le gouvernement doublait les impôts, on les paierait sans mot dire ; mais si l'on voulait supprimer l'ermite, il y aurait une insurrection générale, des barricades, une révolution de juillet.

Or, M. Carichon n'aimait pas l'ermite; chaque fois que le saint homme se présentait à la

porte du notaire, il était repoussé par ces mots : « Allez travailler, je ne donne rien aux fainéants. » Cela n'empêchait point que l'ermite ne revînt tous les samedis. Un jour de Noel, il arrive, entre dans la cuisine, et trouve la gouvernante du notaire au milieu des apprêts d'un grand dîner. Plusieurs volailles, des pièces de gibier, étalées sur la table, attendaient le moment d'être mises à la broche ou à la casserole.

« Au nom de Dieu, quelque chose pour le pauvre ermite.

— Vous savez bien que monsieur ne veut rien vous donner.

— Oui, mais aujourd'hui, il se laissera toucher..... une si grande fête..... il aura pitié du pauvre ermite.

— Pas du tout, il dit que vous êtes un paresseux.

— C'est égal, parlez pour moi, je suis certain qu'il me donnera quelque chose, j'ai fait un bon rêve cette nuit; Dieu a changé le cœur de votre maître, allez le voir, et dites-lui que je suis ici. »

La cuisinière monte, et trouve M. Carichon dans son cabinet. « L'ermite est là-bas, dit-elle ; un jour de Noel..... vous êtes si bon..... vous devriez bien lui faire une petite aumône.

— Certainement je lui donnerai quelque

chose : tiens, porte-lui cela ; s'il n'est pas content, il n'est pas raisonnable. »

Et le notaire remet à la gouvernante une feuille de papier où il vient d'écrire en grandes lettres : « VOUS M'EMBÊTEZ, ALLEZ-VOUS-EN A TOUS LES DIABLES...

— Tenez, brave homme, voilà ce qu'il vous envoie, il a dit que vous seriez content.

— Comment ? toute truffée ? toute lardée ? prête à mettre en broche ? ah ! le digne homme.

— Que voulez-vous dire ?

— Que votre maître me donne cette belle dinde pour mon dîner ; il dit qu'il aime mieux manger une poularde, et que, la dernière fois qu'il a mangé des truffes, elles lui ont fait mal.

— C'est vrai, je m'en souviens, c'était le jour de Saint-Veran. Je suis bien aise que mon maître vous donne la dinde, car voilà trop longtemps que vous venez pour rien.

— Lisez plutôt.

— Je ne sais pas lire.

— Oh ! le brave homme, je savais bien que le bon Dieu aurait pitié de moi. »

Lorsque la cuisinière servit la poularde rôtie, M. Carichon, qui ne trouvait pas la compensation suffisante, demanda sa dinde ; grande fut sa colère lorsqu'il apprit le tour que lui avait

joué l'ermite, mais bientôt il s'apaisa. Le lendemain il racontait l'histoire en riant, et l'ermite, qui jusqu'alors avait été repoussé, fut accueilli avec bonté, et reçut tous les samedis l'aumône hebdomadaire.

J'ai connu des gens très-probes qui, pour un bon dîner, auraient fait des bassesses. Le duc de Crillon mariait sa fille, et lui donnait cent mille écus de dot. Autour de l'hôtel tout était en émoi; on voyait entrer des pâtissiers, des glaciers et des confiseurs chargés de corbeilles remplies de fort bonnes choses. Les marmitons allaient, venaient en tous sens; la fumée des cuisines répandait une odeur suave dans le voisinage : tout présageait un festin magnifique. Un abbé, se promenant sur la place d'Avignon, voyait tous ces apprêts; il sentait, tirait des conséquences et lorsqu'il eut long-temps médité son plan de campagne, il s'écria, plein d'un noble enthousiasme : « Je serai du dîner! » Il frappe à la porte :

« Je désirerais parler à M. le duc de Crillon.

— Il n'est pas visible.

— Dites à M. le duc qu'il est de la plus haute importance pour ses intérêts que je lui parle à l'instant même. »

M. de Crillon fit répondre à l'abbé de revenir le lendemain; mais que, mariant sa fille, ayant

nombreuse compagnie, il ne pouvait pas le recevoir ce jour-là.

« Allez dire à M. le duc qu'en lui parlant tout de suite je peux lui faire gagner cinquante mille écus, demain ce sera trop tard. »

Quelque riche que l'on soit, une telle somme arrive toujours à propos, surtout lorsqu'on est sur le point de vider son coffre-fort pour y trouver une dot. « Faites entrer M. l'abbé, » dit le duc. L'abbé fut introduit dans la salle du festin. M. de Crillon se leva, la serviette à la boutonnière.

« Voyons, monsieur, lui dit-il tout bas, de quoi s'agit-il ?

— Monseigneur, j'aurais besoin de causer avec vous pendant une demi-heure dans votre cabinet.

— Mais, monsieur, ce n'est pas possible, vous le voyez; je ne peux pas quitter mes convives; si vous vouliez dîner avec nous, je vous placerais près de moi, nous causerions ensemble, et ce serait la même chose. »

« Ce sera beaucoup mieux, » pensa l'abbé. Le bon ecclésiastique se trouvait au port; il profita largement de la position heureuse qu'il venait de conquérir; le monde se serait écroulé qu'il n'aurait pas bougé de sa chaise. Le duc l'interrogeait de temps en temps; mais il ne ré-

pondait que par des monosyllabes évasifs; les moments étaient trop précieux pour les perdre en vains discours. On se leva de table ; on passa dans le salon, le café fut servi ; l'abbé dégustait son sixième petit verre de liqueur, lorsque le duc le bloqua dans une embrasure de fenêtre.

« Eh bien ! M. l'abbé, puis-je savoir quelle est cette grande affaire ?

— Oui, monseigneur. Vous allez marier mademoiselle votre fille ?

— Dans une heure, monsieur.

— Vous lui donnez, dit-on, cent mille écus de dot ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien ! vous pouvez économiser la moitié de cette somme ; car j'ai un frère qui l'épousera, si vous voulez, pour cent cinquante mille francs. »

Où en étais-je donc ? A M. le comte de Posoritz. On se récria fort sur la magnificence de son rôt. La chose fut trouvée d'un goût exquis, l'amphitryon reçut des éloges très-mérités. Le lendemain, mon vieux baron n'était pas content : il se trouvait surpassé. Son esprit travailla nuit et jour pour chercher les moyens de servir un plus beau plat quand l'occasion se présenterait de rendre le dîner à M. le comte.

Un soir, nous étions à table en petit comité, la conversation roulait sur des choses indifférentes. Le baron faisait semblant d'écouter; mais il s'occupait de son dîner futur. Il avait raison; un honnête homme qui veut régaler ses amis ne doit jamais perdre de vue le but qu'il veut atteindre. Tout à coup notre seigneur châtelain frappa du poing sur la table; les bouteilles et les carafes en tressaillirent : « Je l'ai trouvé! s'écria-t-il, je l'ai trouvé!

— Quoi donc?

— Mon rôti.

— Est-ce un cerf?

— Non.

— Un sanglier?

— Non.

— Un élan?

— Non, M. de Posoritz nous a servi un daim entier, je veux lui en servir deux.

— La table ne sera pas assez grande, et puis je crois que l'effet n'en serait pas beau. Deux daims rôtis! un seul est suffisant.

— Oui, mais je veux faire mieux que lui, vous verrez. »

Le jour arrivé, les convives étant rassemblés et travaillant au grand œuvre, le daim paraît sur un énorme plat d'argent, et tout le monde

trouve que l'animal est superbe; on fait l'éloge de la bête, des talents du cuisinier; les parfums qui s'exhalent des cavités abdominales présagent des jouissances très-positives. M. le comte de Posoritz riait sous cape. « Bon! disait-il, je suis copié, donc il n'a pu mieux faire. »

Quelques moments après, deux valets enlèvent le daim pour le découper sur une autre table; ils chancellent, trébuchent, et le rôti roule sur le parquet. Aussitôt chacun déplore le malheur qui vient d'arriver, le maître-d'hôtel se fâche, menace les valets, les traite de maladroits, d'imbéciles, etc., quand le baron l'interrompt par ces paroles.

« Pourquoi grondez-vous ces gens-là ? Tout le monde peut faire un faux pas, ils sont bien assez punis; laissez-les tranquilles, servez un autre daim, et que tout cela finisse. »

Les valets sortirent, et le maître-d'hôtel triomphant, rentra bientôt suivi de ses estafiers portant un nouveau daim, plus beau que le premier; les applaudissements furent unanimes, l'amphitryon fut accablé d'éloges, partis de tous les points de la table... je me trompe, le comte de Posoritz se taisait.

CHAPITRE XIX ET DERNIER.

LE CHEVREUIL.

> Se il fut aussi belle beste comme le cerf, je tiens que ce seroit plus belle chasse, car elle dure tout l'an ; et est trop bonne chasse et de grant maistrie, car ils fuyent trop bien longuement et malicieusement.
>
> GASTON PHOEBUS. (1)

Le chevreuil ressemble beaucoup au cerf; mais il est plus éveillé, plus leste et plus gentil : c'est le plus joli quadrupède que nous ayons en Europe. Rien n'égale sa légèreté ; ses pieds semblent dévorer l'espace. Toujours bondissant, il ne traverse pas les routes, il les franchit d'un

(1) *Le Miroir de Phœbus des déduicts de la chasse.*

saut; et souvent le chasseur qui le guette, le fusil à la main, est obligé de le tirer au vol comme un perdreau. Quand le chevreuil est poursuivi, sa course est une continuité de bonds perpétuels, il monte et descend comme les vagues de la mer; il touche si peu la terre que le bruit de ses pas est à peine perceptible aux oreilles. Virgile songeait probablement au chevreuil quand il fit ces deux vers sur mademoiselle Camille :

Illa vel intactæ segetis per summa volaret
Gramina, nec teneras cursu læsisset aristas.

Aussi, lorsqu'on se place pour tuer le chevreuil au passage, il faut être toujours prêt à mettre en jouc, la moindre négligence vous ferait perdre une bonne occasion que vous ne retrouveriez pas.

Comme la tête du cerf, celle du chevreuil est ornée d'un bois, mais moins grand, d'une forme différente, moins majestueuse et plus coquette. Le chevreuil devient dix cors au même âge que le cerf; il porte alors quatre ou cinq andouillers sur chaque perche. On cite cependant quelques exemples de chevreuils avec sept et huit andouillers; mais, par le temps qui court, on ne leur donne plus le loisir de devenir si vieux.

Le rut de cette jolie bête n'a lieu que vers

la fin d'octobre; il ne ressemble en rien à celui du cerf. Ce ne sont pas ici des fureurs, des mugissements, des combats à outrance; les ménages des chevreuils offrent le plus parfait modèle de la tendresse conjugale, sans soupçons, sans jalousie, sans rivalité. Leur amour est chaste et pur; les deux époux vivent ensemble, toujours ensemble; nul ne vient glaner sur les terres de l'autre; jamais brocard ni chevrette ne fut soupçonné d'une infidélité. Je connais des dames qui, par cette raison, estiment beaucoup le chevreuil; d'autres qui, par cela même, le méprisent souverainement: voyez la différence des goûts. Si l'un des deux époux se trouve poursuivi de trop près par les chiens, l'autre ne manque jamais d'arriver à son secours pour donner le change. Cette fidélité, cette abnégation de soi-même, fait souvent le désespoir des chasseurs. Les chevreuils passent ainsi la vie dans la plus douce intimité. Le besoin de se reproduire ne les rapproche pas comme les autres quadrupèdes; car ils ne se séparent jamais. Leur tendresse est bien plus grande que celle des pigeons, qu'on cite souvent pour exemple. Voyez un colombier, regardez ce que font les mâles quand les femelles couvent: vous verrez des choses qui font frémir.

Quelquefois les ménages sont inquiétés par

l'arrivée d'un étranger, devenu veuf par suite d'une chasse. Les deux époux se réunissent pour le combattre, et celui-ci va chercher fortune ailleurs. Le pauvre chevreuil se promène ainsi tout seul jusqu'au moment où la chasse a fait encore veuf un individu d'un sexe différent, et dans ce cas les accords sont bientôt finis ; la parole est donnée, on la tient des deux côtés jusqu'à la mort. Un chevreuil resté seul peut rarement espérer de trouver une épouse parmi les jeunes filles : toutes ont leur frère qui prétend à ce titre. La couple vient ensemble au monde et ne se sépare jamais. Quelquefois cependant une mère fait trois petits, d'autrefois elle n'en fait qu'un ; alors celui qui ne trouve point à se marier en famille va courir le monde jusqu'à ce qu'il puisse rencontrer chaussure à son pied. A l'époque du rut, le brocard n'entend pas raillerie, il renvoie ses enfants ; il est jaloux, il craint son fils, et le force, à coups d'andouillers, d'aller former une colonie dans une autre contrée. Oppien, en parlant de l'onagre, dit que cet animal est tellement jaloux, que le père châtre tous ses enfants, de peur que, plus tard, ils ne veuillent en conter à leur mère. Le poète n'a pas songé que, si ce qu'il dit était vrai, la race des onagres n'aurait duré qu'une génération. (1)

(1) La mère, quoique affaiblie par les douleurs de l'enfan-

Après le rut, c'est-à-dire à la fin de l'automne, les chevreuils mettent bas leur tête, et la refont pendant l'hiver; ils touchent au bois comme les cerfs, mais ils ont fini lorsque ceux-ci n'ont point encore commencé.

La chasse du chevreuil est, sans contredit, la plus amusante de toutes celles qui se font à la grosse bête. Le chevreuil se forlonge rarement, il randonne dans le même canton. Si vous savez chasser un lièvre, vous chasserez encore mieux un chevreuil. Vous aurez peut-être autant de ruses à combattre; peut-être seront-elles plus fines que celles du cerf, plus difficiles à déjouer; car on en revoit très-difficilement. Cet animal est si léger qu'à peine aperçoit-on l'endroit où il

tement, défend son malheureux poulain. Elle semble dire: « O mon époux! mon époux, d'où vient ce front irrité? Pourquoi vos yeux, tout à l'heure si brillants, sont-ils enflammés de colère? Ce n'est point la tête de Méduse, ce n'est point un dragon venimeux, ni le petit d'une lionne sauvage, qui s'offre à vos regards: c'est votre enfant, dont la naissance m'a coûté tant de douleurs, et que nos vœux ont enfin obtenu des dieux. Quoi! vous voulez, d'une dent ennemie, ravir à votre fils sa virilité; arrêtez, cher époux, gardez-vous de trancher... Et pourquoi... Hélas! qu'avez-vous fait? en mutilant votre fils, vous l'avez réduit au néant. Que je suis malheureuse! j'ai perdu tout le fruit de ma fécondité! Et toi, mon fils, l'excès de ton malheur vient de ton coupable père: c'est par sa dent cruelle, et non par les ongles des lions que tu es mutilé.

La Chasse, par Oppien, chant III.

a passé. Cependant vos chiens tomberont moins souvent en défaut que sur un lièvre ; car le sentiment de la bête étant plus fort, ils retrouveront plus facilement la voie.

Pour forcer le chevreuil il est nécessaire de le détourner avec le limier; mais si l'on veut chasser à tir, on n'y fait pas tant de façons. Vous savez que dans tel bois il existe des chevreuils, vous faites quêter vos chiens, vous quêtez vous-même en les encourageant ; vous lancez le chevreuil, les chiens le suivent, la musique commence, et vous vous placez vers les passages fréquentés, ou vers les refuites probables. Mais prenez garde à vous ; il est possible à tout instant que vous vous trouviez nez à nez avec lui. Ne chargez pas votre fusil avec des chevrotines, elles sont trop dangereuses au bois : cette espèce de plomb écarte trop. On manque le chevreuil et l'on tue un ami. Le plomb numéro 4 est suffisant ; à cinquante pas il roule un chevreuil comme si c'était un lièvre.

Quand il fait beau revoir, un vrai chasseur doit dire, après avoir inspecté le terrain, combien de chevreuils habitent telle partie de bois. Chaque famille vit à part : les faons restent avec leurs parents jusqu'au rut. En voyant les routes suivies ou traversées par des chevreuils il est facile de distinguer leurs voies; on

sait bientôt s'ils sont seuls ou accompagnés d'un ou de plusieurs individus.

Un de mes amis, grand pêcheur de son métier, mais peu chasseur, avait cependant une envie démesurée de tuer un chevreuil. Ce brave Guillemot, il n'avait pas la goutte alors, ni moi non plus. Nous étions jeunes et superbes; les dames nous regardaient bien différemment qu'aujourd'hui. Enfin qu'y faire? il faut bien s'en consoler : on ne peut pas être et avoir été.

« Fais-moi voir un chevreuil, et je le tuerai, me disait-il.

— Tu le manqueras.

— S'il passe à quarante pas de moi, je me charge de son affaire.

— Et si tu ne le touches pas?

— Je consens à passer pour un maladroit.

— Je n'en serai pas plus avancé.

— Eh bien! je vous régale tous à triple service.

— A la bonne heure, je commence à comprendre. Quoique têtu de ma nature, je me rends aisément lorsque la question est bien posée. Faisons bien nos conventions : tu t'engages à tuer le chevreuil s'il passe à quarante pas de l'endroit où je te placerai.

— Pourvu que je puisse le voir.

— Cela va sans dire. »

Nous étions cantonnés dans la principauté de Bayreuth, pays charmant pour la chasse; et ce qui le rendait plus agréable encore, c'est que, à défaut du droit de naissance, le droit de conquête nous autorisait à chasser partout, et nous en usions largement. Je conduis notre ami dans un bois que je connaissais parfaitement; je le place vis-à-vis une éclaircie, entre deux taillis. « Il existe deux chevreuils dans ce bois, ni plus ni moins, lui dis-je; je vais les attaquer à un quart de lieue d'ici. Ils passeront là; impossible qu'ils passent ailleurs. Nous verrons comment tu vas te tirer d'affaire. »

Les chevreuils suivirent exactement l'itinéraire que je leur avais tracé; mais mon chasseur novice ne fut point prêt à tirer; son fusil était à trois pas de lui contre un arbre. J'arrive bientôt à la suite des chiens.

« Eh bien! lui dis-je, le chevreuil doit être mort?

— Je n'ai rien vu.

— Tu dormais, sans doute.

— Non, mais rien n'a passé par ici.

— Mes chiens ne mentent pas; tu ferais bien de suivre leur exemple.

— Tes chiens sont des braillards, des étourdis, qui ne savent ce qu'ils disent.

— Ils viennent de passer à dix pas de toi en criant; ils suivent avec ardeur; donc, les chevreuils sont venus ici; donc, tu as perdu ton dîner; donc, nous boirons à ta santé; donc, nous rirons à tes dépens.

— Et la preuve que j'ai perdu ?

— La preuve ? la voilà ! Tiens, regarde ces voies toutes fraîches.

— Bah ! c'est d'hier. »

— Eh bien ! donne-moi ta parole d'honneur que tu n'as pas vu de chevreuils.

— Allons, j'aime mieux payer le dîner. »

Le chevreuil randonne, bat son canton ; mais la chevrette, lorsqu'elle a des faons, perce en avant pour attirer l'ennemi sur ses traces. Semblable à la perdrix, elle se sacrifie pour sauver sa famille : Dieu plaça l'amour maternel dans le cœur de toutes les mères ; si l'on trouve quelques exceptions, ce n'est jamais chez les animaux.

On chasse très-bien le chevreuil avec deux ou quatre chiens courants ; on peut même le forcer sans relais ; cependant les personnes qui ne veulent pas employer le fusil feront bien de diviser le nombre de leurs chiens, comme s'il s'agissait

d'un cerf. L'auteur de *l'Ecole du Chasseur* (1) dit, avec un sérieux admirable, que si vous n'êtes pas assez riche pour chasser le chevreuil avec une meute, vous pouvez tuer toutes les chevrettes d'une forêt, en imitant le cri de leurs faons. Vous faites *mi, mi, mi,* d'une certaine façon qu'il sait, et toutes les mères viennent se fourrer dans vos jambes. Certainement il est plus économique de faire *mi, mi*, que de nourrir vingt chiens. Vous ne tuez pas de mâle, c'est vrai, mais vous tuez toutes les femelles, ce qui fait compensation. En lisant ces drôleries racontées avec aplomb, je me suis rappelé l'histoire de ces deux sangliers, dont l'un, vieux et aveugle, suivait l'autre, en ayant toujours le boutoir à la queue de son compagnon. Un chasseur tua le premier; l'autre resta sans savoir que devenir; le chasseur n'avait plus de munitions; que fit-il pour prendre le sanglier ? il coupa la queue du mort, et, la présentant à flairer au vivant, il se fit suivre jusque dans une étable, où l'on assomma la bête.

Si vous chassez à tir et dans un bois où vous n'avez aucun intérêt à conserver du gibier, le change n'est point à craindre. Vous voulez tuer un chevreuil; qu'importe que ce soit l'un ou

(1) Paris, 1822, p. 115.

l'autre. Vos chiens vous amèneront toujours un animal à tirer. Mais si, ne voulant tuer que le mâle, vos chiens chassent les deux époux alternativement, vous aurez soin de regarder la tête de l'animal avant de serrer la détente. Si la chevrette remplace le chevreuil, vous serez quitte pour ne pas la tirer; bientôt celui-ci viendra la relayer, et vous prendrez votre revanche. Mais, le plus souvent, les deux animaux fuient ensemble; avec un peu d'adresse il est possible de faire coup double comme sur les perdreaux.

Du moment que vous serez posté, ne bougez plus, ne faites aucun mouvement; le chevreuil est si léger, son allure, toujours bondissante, est si leste, qu'il arrivera sur vous sans que rien vous l'annonce. Si vous ne restiez pas immobile, il vous entendrait, ce qui lui ferait prendre une autre direction. Un cerf qui galope fait presque autant de bruit qu'un cheval; un chevreuil n'en fait pas plus qu'un lièvre. Je vais vous raconter une petite aventure qui vous prouvera la vérité de ce que j'avance, et vous verrez en même temps combien de choses extraordinaires peuvent arriver à la chasse. Un jour, on vient me dire qu'un chevreuil, échappé d'Armainvillers, s'est refugié dans le bois l'Abbé, taillis d'environ soixante arpents, où j'avais droit de vie et de mort sur toutes les bêtes por-

tant poil ou plume. Aussitôt je réunis quelques chasseurs et nous nous postons. Des rabatteurs, placés à l'extrémité opposée, doivent pousser le chevreuil vers nous, en marchant doucement, pour ne pas l'effrayer trop. Le bois étant si petit, je ne voulus point lâcher des chiens; je craignais que le chevreuil, attaqué trop vivement, ne sortît aussitôt pour gagner d'autres forêts. Je me postai donc derrière un arbre, en attendant que les rabatteurs commençassent à marcher. Je mesurais de l'œil tous les endroits où mon fusil pourrait frapper si le chevreuil y passait; avec mon arme en joue, je visais à droite et à gauche toutes les sorties probables, lorsque tout à coup, sans que j'eusse rien entendu, pas même le frôlement d'une feuille d'arbre, le point de mire se trouva juste sur la tête du chevreuil; l'animal tomba, et nous n'eûmes pas besoin des rabatteurs.

En tuant une chevrette on fait moins de mal qu'en tuant une biche, puisque le chevreuil est en ménage, accouplé, et qu'il n'a point coutume de courir la prétentaine comme le cerf. Quand vous avez tué le brocard, une couple est détruite comme si la chevrette était morte. Cette chevrette ne fera des petits qu'autant qu'elle trouvera un mâle sans emploi. Tout mâle accouplé la dédaignerait; elle-même refuserait de par-

tager les caresses d'une autre. La biche, au contraire, est une dévergondée que rien ne saurait rassasier; le cerf est un enragé coureur, toujours prêt à courtiser une nouvelle maîtresse. Vingt biches seraient dans un bois avec un seul cerf, toutes deviendraient pleines par ses œuvres. Il n'est donc important de ménager la vie des chevrettes qu'après le rut, c'est-à-dire depuis décembre jusqu'en juin. En tuant une femelle vous détruiriez trois animaux; à toute autre époque, chevrette ou brocard ne compteront que pour un.

Si vous chassez dans un grand bois, à pied, au fusil, le chevreuil peut vous faire courir long-temps, vous et vos chiens, avant d'être tiré. S'il a déjà été chassé peut-être conduira-t-il votre meute à deux ou trois lieues, et vous ne pourrez pas le suivre. C'est fort ennuyeux de se promener dans les routes d'une forêt sans entendre la musique. Dans ce cas prévu d'avance, on ne découple que la moitié et même le tiers des chiens sur le premier chevreuil qu'on lance; si celui-là se forlonge, on en lance un autre, et puis un autre; deux chasses, trois chasses se croisent, s'entremêlent; si la voix des chiens cesse par ici, elle recommence par là; on court, on va, on vient, et le succès couronne toujours vos efforts. Ceci n'est plus de l'art, c'est une chasse

cuisinière, c'est du braconnage; on manœuvre ainsi quand on veut manger un chevreuil.

Pour lancer la bête il est essentiel d'avoir des chiens qui ne chassent que le chevreuil, et non le lièvre ni le lapin. Ils dresseront la voie, et puis vous découplerez les autres, qui n'auront qu'à suivre. Si vous faisiez quêter tous vos chiens ensemble, le premier lièvre les entraînerait loin de vous, et vous perdriez un temps précieux.

J'ai dit que pour forcer un chevreuil il faut le détourner : c'est tout simple; car, si vous attaquiez à l'étourdie le premier animal venu, vous ne le connaîtriez pas; alors, comment garderiez-vous le change ? cette chasse est beaucoup plus difficile que celle du cerf, parce que l'animal est plus rusé, plus adroit, plus leste, et possède plus de ressources d'instinct. A peine touche-t-il la terre; s'il ne fait pas beau revoir, on éprouve toutes les difficultés possibles à le bien juger.

Proportion gardée, relativement à la taille, les connaissances sont les mêmes que pour le cerf. Les moquettes des brocards sont aiguillonnées comme celles des cerfs. Mais, avant la quatrième année, il est presque impossible de distinguer par le pied un jeune brocard d'une vieille chevrette. A cette époque le mâle a plus de pied devant que derrière; il a les pinces plus rondes, le talon plus gros, la jambe plus large, les os

mieux tournés, les allures plus grandes que la chevrette, qui a le pied creux, les côtés tranchants et les pinces très-pointues. Gaston Phœbus dit : « Chevreuls n'ont point de jugement par les fumées, ne par le pié gueres, le masle de la fumelle, comme ont les cerfs. » Savary répète la même chose en latin :

. . . Discrimen in ungue
Nullum, dissimilisque nota est in stercore nulla.

Ce qui n'empêche point que nos vieux piqueurs ne trouvent des différences notables. Le père La Broussaille devinait toujours juste; les jugements de ce vieux routier pouvaient passer pour des oracles.

Pour pouvoir garder le change, il est donc prudent de ne détourner et de ne courre que des chevreuils de quatre ans au moins.

Pour ne pas s'exposer à faire buisson creux, on met le chevreuil debout avant de le détourner. Il faut pour cela que le limier soit très-silencieux; on suit la voie de l'animal, et, du moment qu'on le voit ou qu'on l'entend bondir, on se retire en brisant. Le chevreuil écoute, et, croyant avoir eu peur pour rien, ne tarde pas à revenir à peu près dans les lieux qu'il a quittés. On prend ensuite des devants comme pour le cerf, et on s'assure que le chevreuil n'a pas quitté l'enceinte.

Avant de lancer il est très-important de revoir du pied le plus que l'on pourra, d'examiner à fond toutes les connaissances générales et particulières, pour ne pas prendre le change plus tard.

Du reste, on attaque, on suit, on relaie, comme pour le cerf; on lève les défauts, on foule l'enceinte, comme pour un lièvre. Si le défaut a lieu dans le bois, on fera bien de commencer toujours par des arrières, car il est probable que le chevreuil a fait un hourvari. Si l'on se trouve dans un endroit découvert, on prendra des devants. Aucun animal ne sait mieux croiser ses voies, les doubler, les tripler, en faire un inextricable réseau. Quand il a bien rusé, il fait un bond et se relaisse pour ne plus bouger. La meute arrive, et chaque chien suit une voie différente; quel parti prendre? il faut croire au meilleur chien et donner le reste au hasard. Ravaudin ne s'y trompait jamais; à travers mille voies, son nez suivait toujours la bonne. Pauvre Ravaudin! après ta mort, tu fus enterré comme un chien, sans tombeau de marbre, sans monument de pierre, sans épitaphe; je te devais tout cela par reconnaissance et par amitié. Je cherche aujourd'hui à m'acquitter envers toi; je lance ton nom vers la postérité; la route que tu vas suivre est plus difficile que celles des forêts; on

y tombe souvent en défaut, sans pouvoir retrouver la voie. Espérons que, marchant sur les traces de Médor et de Flore, mes chiens d'arrêt, jadis tes bons amis, nous arriverons au port.

Un chevreuil se relaisse dans l'eau, dans l'herbe, sur un vieux mur, dans un buisson, sur un tas de fagots; mais ce n'est rien, en comparaison du change qu'il donne presque toujours; c'est là qu'il faut avoir des chiens de bonne créance, car souvent on les suit en aveugle, et seulement parce qu'on sait qu'ils ne mentent pas. Lorsque les chiens se partagent et qu'il se forme deux chasses, il faut voir dans quelle armée sont les meilleurs. Si, après avoir peu crié, vous les voyez redoubler d'ardeur, soyez persuadé qu'ils suivent la bête de meute; appuyez-les, et qu'on rompe les autres pour les rameuter. Il en doit être de même lorsqu'un chasseur voit le chevreuil fatigué, haletant; il doit être certain que c'est vers lui qu'on doit diriger tous les efforts; qu'il sonne alors, et que les autres, rompant les chiens qui courent le change, les ramènent du bon côté. Un chevreuil sur ses fins est facile à juger: il n'appuie plus que du talon, ses os marquent à terre, il se méjuge, et ses randonnées sont plus courtes. Le pauvre animal est fatigué, rendu; bientôt il va tomber dans la gueule des chiens.

C'est pitié de voir cette jolie bête au milieu d'une meute avide de son sang. Hélas! si l'on voulait rendre la vie au chevreuil, elle ne pourrait pas reprendre son cours; les forces sont épuisées, il meurt, et les fanfares annoncent au loin le triomphe des chasseurs.

Mais la chasse ne se termine pas toujours ainsi : quelquefois on donne dans le change; deux chevreuils se relaient à tour de rôle, pour vous faire arpenter le bois; la nuit arrive, et vous rentrez l'oreille basse, cherchant dans votre tête toutes les raisons capables de mettre votre amour-propre à couvert.

Quelquefois les chasseurs qui n'ont pu forcer leur chevreuil lui tirent un coup de fusil, c'est ce qu'ils appellent découpler le quatrième relai, ou bien prendre la bête avec l'intercession de saint mousquet. Ils rentrent triomphants, mais ils n'en sont pas moins bredouille, archi-bredouille. Car enfin, messieurs, vous étiez partis avec l'intention de forcer un chevreuil, vous vous étiez même un peu vantés de vos talents, de l'excellence de vos chiens, vous plaisantiez vos voisins parce qu'ils employaient le fusil. « Le beau mérite, disiez-vous, de rouler un pauvre chevreuil qui vient droit au chasseur, sans songer à mal et sur la foi des traités. » Eh bien! puisque vous prétendiez à plus de gloire en fai-

sant une chasse plus noble, vous devez en subir la conséquence ; vous vouliez mieux, vous aurez moins ; nous qui chassons bourgeoisement, nous triomphons d'un chevreuil tué au fusil, et ce même chevreuil devient une honte pour vous.

Il fallait forcer la bête, et n'avoir pour cela que le couteau de chasse ; une trompe, un fouet, un couteau, voilà les armes du veneur. Vous portiez un fusil, donc vous n'aviez point de confiance en vos chiens ; vous avez tiré, donc vous désespériez de votre science en vénerie. Cela s'appelle résoudre le problème par des moyens mécaniques, tandis que les géomètres ne se servent que de la règle et du compas.

Je connais bien des chasseurs qui, de cette manière, escamotent la bredouille ; cela réussit fort bien auprès des dames ; on leur montre un chevreuil, elles en mangent, et ne se doutent pas de la ruse, mais les connaisseurs ne s'y trompent jamais, ils regardent la blessure, et les grains de plomb, de quelque manière qu'ils soient placés, forment toujours les lettres du mot *bredouille*.

Je me suis quelquefois posé cette question : D'où vient qu'en général les chasseurs sont menteurs ? Voici la réponse que j'ai trouvée : parce que d'abord nous voulons tous faire croire

à notre adresse, et puis parce que l'homme qui dépense son argent et son temps à courir après un lièvre ne veut point passer pour une dupe; il ne veut pas qu'on lui dise au retour: « C'était bien la peine de se lever si matin et de rentrer si tard, de revenir mouillé, fatigué, harrassé, pour nous raconter longuement comme quoi vos chiens sont tombés en défaut. » Et voici la preuve de ce que j'avance: Si vous êtes seul dans une maison de campagne, et si vous êtes certain qu'à votre retour de la chasse personne ne sera là pour examiner votre carnassière et vous dire: « Qu'avez-vous tué? » la bredouille ne vous inquiétera nullement. Si vous faites bonne chasse, vous serez bien moins content que si vous pouviez en étaler le produit devant de nombreux témoins; mais si vous ne rapportez rien, vous ne serez point inquiet, vous n'aurez pas d'histoire à composer.

Quand on chasse pour soi, on s'amuse toujours, mais devant les autres, cela ne suffit plus, il faut leur persuader que l'on s'est amusé. La meilleure manière pour y parvenir, c'est de leur montrer la carnassière pleine, et voilà pourquoi les chasseurs mentent. C'est à peu près comme les gens qui passent la nuit au bal et se couchent à six heures du matin, ils veulent bon gré, mal gré, vous faire croire qu'ils se sont bien

divertis, et Dieu sait bien souvent ce qu'il en est.

Si les chasseurs mentent quelquefois, le proverbe qui les accuse de mentir ment aussi fort souvent. Racontez quelque chose d'un peu saillant, quelque chose d'extraordinaire en fait de chasse, vous verrez toujours un sourire d'incrédulité sur les lèvres de vos auditeurs ; c'est un parti pris, le public ne veut pas nous croire. Eh bien ! laissons le public faire à sa fantaisie, il est naturellement sceptique, il pense toujours qu'on veut le tromper. Dernièrement, je rencontrai sur le boulevart une personne de ma connaissance.

« Comment vous portez-vous ? me dit-elle.

— Très-bien, comme à vingt ans.

— Pour chasser les lièvres ?

— Et les bécasses, et tout ce qu'on voudra.

— C'est une petite gasconnade à joindre aux autres dont vous nous avez régalés. »

A l'instant même, survient un tiers qui me demande comment je me porte.

« Mal, lui répondis-je, mon cher, c'est fini, je ne suis plus bon à rien ; avec les lièvres passe encore, mais pour le reste nullité complète.

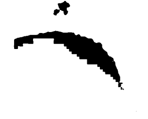
— Gasconnade, gasconnade, archi-gascon-

nade ; nous savons de vos nouvelles, vous êtes un gaillard, vous cachez votre jeu ; là-dessus je sais à quoi m'en tenir.

— Allons messieurs, leur dis-je, arrangez-vous tous les deux, je vous quitte, je reviendrai quand vous serez d'accord. »

Notre siècle est ainsi fait, il tourne à l'opposition ; c'est une de nos maladies. Elle attaque principalement les chasseurs, soit à cause de cette maudite rime, soit parce qu'on ne prête qu'aux riches. Sans cela, sans la crainte de la bredouille nous jouirions d'une félicité parfaite.

Une dame me disait dernièrement : « Votre vie de chasseur est la plus heureuse qui soit au monde, vous courez tout le jour, vous dînez bien, vous digérez admirablement, vous dormez encore mieux, et votre temps s'écoule sans chagrin et sans soucis. — Je vous arrête là, répondis-je : comptez-vous donc la bredouille pour rien ? Lorsque dans l'arrière-saison le gibier part de loin, croyez-vous qu'on soit de sang-froid en se lançant dans la plaine ? Si l'on court un lièvre, un chevreuil, et si les chiens prennent le change à tout instant, pensez-vous qu'on soit sur un lit de roses ? Le soleil descend à l'horizon, la nuit s'avance, les ombres des arbres semblent s'allonger, se courber de cent façons, pour vous présenter le mot BREDOUILLE en lettres



fantastiques. Ce mot fatal, vous le lisez dans les nuages, sur les chemins boueux, dans les fossés pleins d'eau ; ce croquemitaine du chasseur se présente à vous sous toutes les formes. Avec le chien d'arrêt, on n'est rassuré qu'à la première pièce qui tombe ; avec les chiens courants, on n'a l'esprit tranquille qu'au moment où l'on sonne la mort.

A la chasse au chien courant, la bredouille n'est pas individuelle, ce n'est pas comme à la chasse au chien d'arrêt, où chacun est obligé de rapporter quelque chose. Les chevreuils sont moins abondants que les cailles, on trouve plus de perdreaux que de sangliers. Aussi fait-on une large concession aux chasseurs en ne les obligeant à tuer qu'une pièce. Seraient-ils trente, seraient-ils cent, pourvu qu'une bête soit morte, l'honneur de la bande joyeuse est sauvé. Mais si tout ce tapage de chiens et de chevaux, de cors ou de fusils, n'aboutit à rien, alors toute la compagnie est frappée de la bredouille, solidairement, l'un pour l'autre, un seul pour le tout, comme le dit élégamment le Code Napoléon. C'est un régiment à qui le roi donne un drapeau. « Vous êtes deux mille, gardez-le bien ; si vous le laissez prendre, vous êtes tous déshonorés. »

Soyez-en certain, la crainte de la bredouille

trouble les plus nobles cœurs. Le duc de Bourbon était, sans contredit, le plus habile chasseur de notre époque; eh bien! tous les jours en partant pour la chasse, il tremblait comme un jeune conscrit qui voit le feu pour la première fois; ses succès passés ne le rassuraient pas; tel notre grand tragédien, Talma, n'entrait jamais en scène sans que sa poitrine fût soulevée par la forte émotion qu'il éprouvait. Quand le prince chassait le chevreuil à forcer, sachant combien cette chasse est difficile, parce que les chiens prennent souvent le change, il commençait la journée par une battue où l'on tuait un chevreuil au fusil; cela fait, il avait l'esprit tranquille, on rentrerait avec la bête morte, on aurait le droit de sonner la *retraite prise*, chose qu'on ne se permet jamais quand on revient bredouille.

Soit dit en passant, ce bon prince tournait la difficulté sans la résoudre; avec son chevreuil mort d'un coup de fusil, la bredouille ne planait pas moins sur les tourelles de Chantilly: toutes ses fanfares ne prouvaient rien, sinon qu'à sa cour on connaissait les arguties d'Escobar. C'est comme si, partant pour chasser au chien d'arrêt, vous lestiez votre carnassière de deux perdreaux achetés à la halle: vous parviendriez peut-être à faire croire que vous les avez tués,

mais comment apaiseriez-vous les cris de votre conscience? Dans la plume de votre oreiller, une voix sourde vous répéterait que vous êtes bredouille; je suis certain que les jours où le prince ne rapportait que son chevreuil tué d'un coup de fusil, le remords l'empêchait de dormir. Quelle différence, lorsque l'animal, malgré ses ruses, n'avait pu échapper à l'ardeur des chiens et à la science des veneurs.

Or, voici pourquoi le prince débutait toujours ainsi. Un jour, la chasse alla tout de travers, le chevreuil lancé donna le change, il se mêla parmi d'autres chevreuils; les chiens chassèrent l'un, et puis l'autre, et puis encore un autre; tout l'art des veneurs échoua devant les pattes d'un animal. Il était presque nuit, le pauvre duc était désolé. « Allons, dit-il, l'honneur peut encore être sauvé, dépêchons-nous : cent rabatteurs en avant, tous les gardes sur la ligne, il me faut une bête morte, et songez à tirer juste, car à l'heure qu'il est, nous ne pourrions pas recommencer. » La chose eut lieu comme le maître l'avait dit. Un chevreuil passe à cent pas de Connétable, garde illustre parmi les plus illustres; le chevreuil tombe. Hallali! victoire! le prince arrive au galop.

« Qui a tiré?

— C'est moi, monseigneur, » répond Conné-

table, portant le chevreuil sur ses épaules. Son cœur bondissait de joie, le duc était adoré de tous ses serviteurs, et chacun cherchait à lui plaire.

« C'est très-bien, mon ami, sans toi nous rentrions à Chantilly comme des imbéciles; messieurs, Connétable nous a sauvés, nous boirons à la santé de Connétable. Voyons le chevreuil.

— Le voilà, dit le garde, en déposant l'animal sur l'herbe. »

Le prince mit pied à terre pour mieux voir, d'ailleurs on aime à toucher: il faut dire l'âge de la bête; est-ce une chevrette? un daguet? un brocard? Mais le chevreuil, étourdi seulement par le coup de fusil, se relève sur ses quatre pieds, part au triple galop, et court encore, si la révolution de juillet ne l'a pas arrêté dans sa marche. Les chiens n'étaient point là; on ne put le poursuivre, on ne l'a jamais revu, et le pauvre duc rentra dans Chantilly sans savoir si l'animal était une chevrette, un daguet, ou bien un brocard. L'histoire ne dit pas que l'on ait bu à la santé de Connétable.

Quand le chevreuil est mort, on lève le pied droit, qu'on présente comme le pied du cerf. On vide le chevreuil, on le déshabille, on le découpe, on en fait curée de la même manière. Mais on obtient de bien plus beaux résultats en

cuisine, surtout lorsque le chevreuil n'a que deux ans. C'est une chose vraiment délicieuse que des filets de chevreuil piqués, marinés et cuits à point, c'est-à-dire un peu saignants. Les gigots, les épaules, cuits à la broche ou à la casserole, sont une entrée superbe, un excellent rôti. Les mauvais plaisants disent qu'il est plus facile de trouver une femme sensible que de rencontrer un gigot tendre. Cette impertinence peut être vraie s'il s'agit du mouton, mais elle est fausse, relativement au chevreuil. Le gigot de cette élégante bête, soigneusement mariné, rôti par un habile artiste, ressemble à du beurre animal. Chaque morceau fond dans la bouche de l'heureux gastronome, la chose se dissipe sans qu'on ait la peine d'avaler; chaque houppe nerveuse du palais en prend sa part, et vous avez l'agrément de recommencer. Méfiez-vous des morceaux détachés du chevreuil, que l'on sert chez les restaurateurs; c'est presque toujours du mouton. Ne demandez jamais à la cuisine publique autre chose que des pièces entières avec le pied de l'animal, alors la fraude est impossible.

Un honnête homme veut manger du chevreuil, on lui sert du mouton sentant le vinaigre; il mange, il se plaint, mais il paie. Le lendemain, un autre est attrapé, c'est à n'en plus finir. On trompe sur toute chose aujourd'hui;

demandez un ragoût de crêtes de coq, on vous servira le palais d'un veau coupé à l'emporte-pièce; on mange à Paris chaque jour des milliers de crêtes qui viennent ainsi de la tête d'un coq à quatre pieds. Achetez du poivre, il y a un tiers de farine verte, appelée poivre indigène par l'inventeur, qui la fabrique à Paris. Demandez du café, vous y trouverez moitié chicorée; demandez de la chicorée, elle est fraudée par tiers avec une terre noirâtre, qui se vend en Flandre six francs le sac. Le propriétaire du champ en a déjà vendu trente arpents; il n'en a bientôt plus, mais déjà des voisins contrefont cette terre, en la teignant avec du brou de noix; vous voyez que de cette manière cela durera long-temps.

Je connais un négociant-commissionnaire qui fait payer à ses correspondants trois fois plus de ports de lettres qu'il n'en paie pour eux. Son caissier me disait un jour : « Si jamais je forme une maison pour mon compte, je ne veux pas faire d'autre commerce que celui des ports de lettres; on y gagne deux cents pour cent, et on ne court aucun risque. »

Les daintiers du chevreuil blanchis à l'eau, coupés en rouelles, frits avec du jus de citron, cuits en ragoût, hachés ensuite et mis dans une omelette, sont un mets digne du plus fin gastronome. L'omelette aux rognons est une



bonne chose, mais celle aux daintiers de chevreuil ne lui ressemble pas plus qu'un candidat à la députation ne ressemble à un député.

Nous étions au camp de Lissa dans les environs de Breslau. Suivant notre louable habitude, nous chassions perpétuellement dans les forêts voisines. Un jour, nous revînmes avec dix chevreuils et douze lièvres ; je n'avais pas encore l'illustre Schwartz à mes ordres ; la conscription le laissait encore perfectionner ses études savantes dans la cuisine des *Frères Provençaux*.

Tantæ molis erat romanam condere gentem.

Mes amis et moi nous agitions cette question importante : « Que ferons-nous de tant de gibier ?

— Il faut en donner une partie et manger le reste, dit l'un.

— Ce sera gâché, gaspillé, dit l'autre.

— Ne craignez rien, dis-je alors ; j'en veux faire un pâté, et j'inviterai tout le régiment.

— Un pâté ! cinquante pâtés plutôt.

— Je parle d'un pâté, d'un seul, et non de cinquante ; je crois m'être exprimé d'une manière fort intelligible.

— Nous sommes curieux de voir ce pâté-monstre.

— Et d'en manger votre part.

— Nécessairement.

— Oui, conséquence toute naturelle. Eh bien! laissez-moi faire, ma tête fermente, il en sortira quelque chose. »

Arrivé au camp, je mets habit bas et j'opère, avec l'assistance de deux ou trois grenadiers qui me servaient d'aides de cuisine.

Je prends un énorme chaudron et je le tapisse de lard dans toute sa profondeur, sa largeur et sa hauteur. Je place au fond une couche de chair de chevreuil et de lièvre coupée par petits morceaux; j'arrose le tout avec le sang de ces estimables bêtes, dans lequel j'avais mis l'assaisonnement convenable, poivre, sel, oignons, feuilles de laurier, etc., etc. Je couvre cette première assise avec du lard coupé très-mince, et je continue à superposer ma chair de chevreuil et de lièvre, de manière que mes couches fussent toujours arrosées par le sang, séparées par le lard, et cela jusqu'au moment où le chaudron fut plein.

Mes amis, qui me voyaient opérer et qui d'abord s'étaient moqués de moi, commençaient à ne plus rire, ou du moins ils riaient en dedans; ils se délectaient en pensant au superbe dîner que cela produirait.

Le chaudron fut parfaitement luté, mis sur un feu doux, couvert de cendre, et qui l'atta-

quait en tous sens. Pendant deux jours et deux nuits le grand œuvre resta sur le feu; deux soldats en faction faisaient l'office d'une Vestale; ils se relevaient toutes les trois heures, et je puis dire que le service se fit très-bien : mes sentinelles n'auraient pas eu plus de vigilance en face de l'ennemi. Le soldat français comprend fort bien l'importance de la consigne, même lorsqu'il s'agit d'une opération culinaire. J'en avais mis deux, parce qu'un seul aurait pu s'endormir, et la conséquence eût été bien funeste. Dans tout le camp on ne parlait que de mon salmis de chevreuils; l'odeur qui s'évaporait en disait plus que la renommée aux cent bouches. Enfin le moment si désiré de juger la chose arriva; on ouvrit le couvercle, et toutes les figures s'épanouirent. En dégustant la fumée chacun aiguisait son appétit; tous les officiers de mon régiment en mangèrent, et chacun trouva que le chaudron n'était pas assez grand. Vous dire les compliments que je reçus ce serait beaucoup trop long. Certainement ils étaient sincères; ce n'était pas cette froide politesse qui s'échappe en rechignant de deux lèvres pincées, que les yeux semblent désavouer: les exclamations partant à la fois de toutes les bouches pleines, les figures hilarantes de ces respectables troupiers prouvaient la vérité de leurs éloges coulant à

plein bord des abîmes où s'élabore la digestion.

On dit que les voyageurs, accablés par le soleil de la zone torride, ne rêvent jamais que ruisseaux, ombrages frais, glace et vent du Nord. En Russie, où nous avions toutes ces choses à discrétion, nous rêvions pâté de chevreuil; c'était la monomanie de tous ceux qui en avaient mangé leur part. Ce souvenir faisait leur bonheur et leur désespoir; il agissait d'une façon vraiment tyrannique sur notre esprit et sur nos glandes salivaires. Dans toutes les occasions où la disette se faisait sentir, mon pâté devenait le dernier terme de l'ambition.

Nos vieux officiers, mourant de faim, enfoncés dans la neige ou dans la boue jusqu'aux genoux, car c'est ainsi qu'on acquiert de la gloire, me disaient quelquefois: « Ah! si ton fameux chaudron était encore là, j'en mangerais bien deux ou trois kilogrammes. » Ils ne songeaient point alors à devenir colonel, général, empereur; ils voulaient du pâté. Si l'armée ennemie avait eu ce pâté-monstre au milieu de ses rangs, nul doute qu'elle eût été mise en capilotade. Hélas! le pâté n'existait plus; il était devenu ce que deviennent les meilleures choses ici-bas; comme Alexandre et César, il ne vivait plus que dans l'histoire.

Où trouver aujourd'hui une chasse dans laquelle on puisse tuer dix chevreuils et la dou-

zaine de lièvres, c'est la chose impossible. J'en avais une bien belle dernièrement, mais elle a disparu; je la cherche partout sans pouvoir la trouver. Pour finir avec vous je vais vous conter cette histoire :

J'étais au bal dans un magnifique hôtel du faubourg Saint-Germain, je ne dansais pas; je suis peu danseur de ma nature; cependant, lorsqu'on est dans une salle de bal il faut faire quelque chose, et je me mis à jouer. Trois hauts personnages se disposaient à faire une partie de bouillotte; ils cherchaient un quatrième, je m'offris, on m'accepta. « Quelle imprudence, me dit à l'oreille un de mes amis; tu vas jouer avec les deux plus riches Anglais des trois royaumes, avec un Russe qui possède plus de lieues carrées de terre que tu n'as de pièces de deux sous.

— Tant mieux, répondis-je, la chance est en ma faveur, puisque je risque peu pour gagner beaucoup. »

La partie commença : je ne sais pas comment se fit la chose; mais quel que fût mon jeu, toujours il se trouvait supérieur à celui de mes adversaires : s'ils avaient 38, je montrais 39; au nombre 40 j'opposais 48. Si, comme moi, l'un d'eux avait cinq cartes, je gagnais par primauté; si l'on m'étalait un brelan, je ne man-

quais pas d'en faire voir un plus fort; plusieurs fois même, en présence de trois as, j'eus assez de bonheur pour gagner avec quatre huit. Vous concevez qu'en jouant ainsi rien n'était plus facile que d'avoir tout l'or de mes voisins; c'est ce qui arriva : leurs bourses furent bientôt vidées; j'attaquai les portefeuilles, et les billets de banque passèrent de mon côté. On eût dit vraiment que le diable se mêlait de l'affaire; une heure après j'avais déjà gagné plus de cinq cent mille francs.

Je trouvais la somme assez rondelette, et je grillais de quitter la partie pour mettre ma fortune à couvert; mais comment faire? Entouré d'une galerie composée de toutes les hautes notabilités de Paris, je semblais chargé de soutenir le nom français devant ces illustres étrangers; je ne crus pas pouvoir me dispenser de leur donner revanche. Quoiqu'à la bouillotte on puisse, imitant Charlemagne, se retirer avec les poches pleines, cependant je n'osai point le faire sous le feu de tant d'yeux braqués sur moi. « Allons, me dis-je, il faut montrer du courage, j'ai cinq cent mille francs, je puis les perdre, mais je les perdrai noblement; il me restera le souvenir de les avoir possédés un quart d'heure. » Me voilà donc prenant les manières aisées d'un vieux joueur de la régence, risquant

mon va-tout avec un laisser-aller tout à fait fashionable.

Après quelques coups gagnés et perdus, mes adversaires étaient à sec; ils avaient puisé dans la bourse de leurs amis, tout m'appartenait.

« Nous n'avons plus d'argent, me dirent-ils, acceptez-vous notre parole.

— Certainement, messieurs; votre parole vaut de l'or. »

Avec un crayon et quelques chiffons de papier ils battirent monnaie. Les billets de cent mille francs circulaient sur la table; après quelques détours, ils arrivaient devant moi pour y rester. J'en étais vraiment honteux, je crois même que j'aurais voulu perdre. « Ils vont peut-être croire, me disais-je, que je sais arranger les cartes; ne les touchons plus, ne les mêlons plus. » Je donnai donc à couper sans leur faire subir le plus léger changement, et je gagnai encore, je gagnai toujours. J'avais devant moi des monceaux de billets, chacun d'eux valait cent mille francs, j'étais assez riche pour acheter une province.

On se lasse de tout, dans ce monde, même de perdre son argent; mes adversaires levèrent la séance, et je rentrai chez moi. Vous êtes bien certain que je ne dormis pas; ma tête travail-

lait, la folle du logis pouvait se donner carrière, elle n'y manqua point, je vous assure.

Le lendemain, je reçus la visite de mes joueurs. En gens d'honneur, ils venaient payer leurs dettes, mais ils ne pouvaient pas tout solder; on ne trouve pas des centaines de millions dans vingt-quatre heures, quelque riche que l'on soit, quelque crédit que l'on ait. Mais je suis très-accommodant, j'accordai du temps, on me fit des obligations, hypothéquées sur les mines de Sibérie, sur la banque d'Angleterre; je consultai les hauts financiers de Paris : « C'est de l'or en barre, » me dirent-ils.

Vous ne pouvez vraiment pas vous figurer combien de visites je reçus le jour suivant, j'avais des amis autant qu'homme de France; les dames, les demoiselles me trouvaient rajeuni. Un jour, je les entendais chuchoter entre elles.

« Comment trouvez-vous M. Elzéar Blaze?

— Oh! c'est un homme charmant.

— Très-aimable.

— Il est un peu gros, mais cela lui sied bien.

— Il a la tête chauve, mais on voit un beau front, et, vous le savez, après les yeux, la bouche et le nez, la plus belle partie d'une tête, c'est le front.

— On dit qu'il a cinquante ans.

— Ce sont les mauvaises langues qui font



courir ces bruits-là, il n'en paraît pas trente-six.

— Aurait-il cinquante ans, je trouve que c'est le plus bel âge pour un homme ; ne me parlez pas des blancs-becs. (Il me semblait entendre Frosine faisant, devant Harpagon, l'éloge des hauts-de-chausse, rattachés au pourpoint par une douzaine d'aiguillettes.)

— C'est dommage qu'il soit si riche.

— Pourquoi donc, cela ne gâte rien.

— Oui, mais il pourrait croire que les sentiments.... tendres... que... l'on pourrait... qu'il ferait naître... seraient intéressés. »

Là-dessus, la dame, s'apercevant que je la regardais, baissa les yeux en essayant de rougir.

Lorsque je me présentais, les jeunes barbes de bouc, les mirliflors à la mode pâlissaient à mon approche, car ces dames avaient toutes l'air de me dire : « Pour en prendre, vous n'avez qu'à vous baisser. »

Et puis c'étaient les gens à projet qui venaient me voir ; sur ma table s'amoncelaient des plans et des devis pour creuser des canaux et des mines, pour bâtir des sucreries et faire pousser des betteraves. On me proposait un tunnel sous la Manche, un chemin de fer de Marseille à Alger, avec embranchement sur Barcelone, excellent moyen pour civiliser l'Afrique. « Vous dou-

blerez vos capitaux, me disait-on. — A quoi bon les doubler, répondis-je, il s'agit au contraire de les dépenser. Voyons, cherchez, messieurs, trouvez-moi la plus jolie manière d'employer mon argent; je suis chasseur, vous le savez; flattez mes goûts, c'est votre affaire; la mienne est de vous payer, je suis en fonds, je vous mets au concours. Heureux, trois fois heureux, celui qui saura me plaire. »

On se sépara, je fis fermer ma porte, je voulais être seul et compter mes millions. Je vous assure que c'est fort agréable de faire des projets, lorsqu'on a sur sa table de quoi les réaliser. Tâchez de jouer comme moi, vous verrez que j'ai raison; je vous donnerais bien l'adresse de mes trois partenaires, mais je les ai ruinés; ces pauvres diables sont aujourd'hui sans un sou.

Ces messieurs m'apportèrent leurs plans: tout était mesquin, bourgeois, cela sentait l'épicier d'une lieue, ils avaient craint de ménager ma bourse. « Eh bien! leur dis-je, c'est moi qui suis vainqueur, je gagne le prix, mais vous le partagerez. D'ailleurs j'ai besoin de vous pour l'exécution de mon projet, le plus beau qui jamais ait traversé le cerveau d'un homme. Il me faut une belle chasse, et je veux acheter un département, un joli département; la France en a quatre-vingt-six, il lui en restera quatre-vingt-



cinq, ce n'est pas trop mal, quant à moi, je me contente d'un seul.

— Bravo! bravissimo! dirent ces messieurs.

— Je veux un département qui renferme des montagnes et des forêts, des lacs et des rivières.

— Vous y mettrez des animaux de toute espèce.

— Des chamois et des ours, des rennes et des bisons.

— Des antilopes, des gazelles.

— Des paons, des argus, des pintades.

— Des autruches, des éléphants.

— Et des onagres.

— Qu'est-ce que c'est ?

— L'onagre est un âne sauvage. On le chassait en Grèce. Oppien dit que sa chair est excellente.

— Je le crois, puisque celle de l'âne domestique est fort bonne; nous n'en mangeons point, je ne sais trop pourquoi; mais, à Malte, on ne sert pas un bon dîner sans le quartier d'âne rôti. Pendant le siége les Maltais en mangèrent par besoin, et, depuis ce temps, ils continuent. Dans la Cité-Valette c'est le plat éminemment fashionable.

— Au premier emprunt que va faire le roi Othon, vous souscrirez en demandant une cargaison d'onagres.

— Pour ne pas être braconné, je veux que ma chasse soit entourée de murs de vingt pieds de haut.

— Avec un chaperon garni de culs de bouteille.

— Vous en ferez une Chine au petit pied.

— Je donnerai congé à tous les habitants; cependant je garderai ceux qui voudront me servir de piqueurs et de valets de chiens. Nous démolirons les maisons pour construire mon mur; nous en conserverons par-ci par-là quelques-unes pour servir de rendez-vous de chasse.

— Il n'est pas mal d'avoir quelques villages pour se mettre à l'abri quand il pleut.

— Les décombres de toutes ces démolitions formeront d'admirables terriers pour les lapins.

— Le lapin multiplie fort bien dans les plâtras.

— Il aime les endroits secs, élevés, Martial l'a dit.

— Mais.... un département est une chose chère; ils se vendent bien cette année.

— Qu'importe, je paierai. Partez, messieurs, choisissez, achetez, et dépêchez-vous, car je veux jouir. N'allez pas me prendre le département du Nord, avec ses grandes villes, ses forteresses, ses ports de mer; je suis modeste, j'aime mieux les

villages. Il me faut une capitale de huit ou dix mille âmes, je renverrai tout le monde, et ce sera mon chenil. Prenez-moi un petit département de l'intérieur, enfin un département de rencontre.

— Mais les ministres vous laisseront-ils faire?

— Ils seront bien heureux; le budget va gagner énormément avec moi : je paierai seul les impositions, et je serai préfet, receveur général, évêque, gendarme, *ad honores*. Le Trésor ne s'occupera que de recevoir, sans s'inquiéter de rendre; c'est un problème dont on cherche la solution depuis bien des années. Les ministres vont être fort contents de l'affaire. Soyez certains que s'ils pouvaient placer leurs autres départements au même prix, ils n'hésiteraient pas. »

Tout cela se fit comme par enchantement. Peu de temps après, mon mur fut élevé; cela contraria bien un peu les rouliers, les diligences, qui ne pouvaient continuer leur route, sans faire de grands détours; les communications étaient interceptées; on criait beaucoup contre moi, mais la voix de mes chiens neutralisait les plaintes.

Oh! les belles chasses que nous faisions dans mon enclos? Figurez-vous des luzernes de mille arpents, où l'on trouvait des nuées de per-

dreaux ; des plaines de betteraves, des champs de pommes de terre à perte de vue; des lacs couverts de canards sauvages; des bois remplis de chevreuils, de cerfs, de sangliers et d'onagres. Lorsqu'on hersait une terre labourée, il fallait s'arrêter à chaque instant, parce qu'entre les dents de la herse il se trouvait deux ou trois lièvres pris, ce qui, soit dit en passant, nuisait beaucoup à mes labours.

Mes forêts étaient sillonnées de chemins de fer, avec des locomotives, qui portaient les chasseurs d'un bout à l'autre en un instant; mes gardes ne braconnaient point, car je les avais armés de fusils à canons d'étain. Faites comme moi, vous vous en trouverez bien; autrement ayez des gardes qui garderont vos gardes. Pour carnassières nous avions des fourgons, pour brochettes mes cuisiniers employaient des lances de Cosaque. Enfin, dans mon enclos, nous avions ce qu'on peut appeler le beau idéal de l'existence humaine.

J'avais réalisé tout cela; mais, hélas! j'ai tout perdu; mon mur s'est évanoui, mes villes se sont repeuplées d'hommes, et mon gibier a disparu. Un jour, jour néfaste, nous chassions l'onagre, genre de chasse qui me plaisait beaucoup, les chiens portent la bête à terre, je m'approche, et l'âne sauvage me donne un vigoureux coup de

pied quelque part; je pousse un cri... et je me trouve en robe de chambre, en pantoufles fourrées, dans mon fauteuil, auprès du feu.

« Eh bien! me dit ma femme, tu n'as pas mal dormi; si tu veux aller au bal, il est temps de faire ta toilette.

— Hé! quoi? que dis-tu? et mon département? et mon grand mur? et mes lièvres? et mes onagres?

— Es-tu fou? vraiment, mon ami, la chasse te fera perdre la tête.

— Oh! ce maudit onagre qui m'a réveillé!

— Un onagre? je n'ai vu personne; je t'ai laissé dormir à ton aise; il n'est point venu d'onagre ici.

— Ah! oui... je me souviens... le bal de M. ***... la bouillotte... des millions, mon département... mon grand mur... mes broches... mille arpents de luzerne! un horizon de pommes de terre! je suis perdu, je suis ruiné, je suis mort. Adieu, ma femme, bonsoir.

— Tu vas donc au bal?

— Non, je vais me coucher. Oh! si je pouvais rattraper mon rêve! »

FIN DU TOME SECOND ET DERNIER.

VOCABULAIRE

DU CHASSEUR AU CHIEN COURANT.

Mes lecteurs trouveront peut-être avec plaisir, ici, l'avertissement dont le père Étienne Binet fit autrefois précéder son *Traité de Vénerie et de Fauconnerie*. Le caractère d'originalité qui distingue cet avant-propos de tous les autres que nous avons lus, nous a décidé à le copier mot à mot.

ADVIS AU LECTEUR.

« C'est un plaisir de roy, que la volerie; et c'est un parler royal que de sçavoir parler du vol des oyseaux. Tout le monde en parle et peu de gens en parlent bien, ou font pitié à ceux qui les escoutent. Tantost cestuy-ci dit, la main de l'oyseau, au lieu de dire la serre; tantost la serre, au lieu de la griffe; tantost la griffe, au lieu de l'ongle et du crochet; bref ils pensent que tous les mots servent à tous les oyseaux, ce qui est une vraie ignorance. Ce petit essay que je vous donne, vous fera parler avec honneur, et sans rougir en bonne compagnie. Vous aurez le reste quand vous aurez bien apprins ce que je vous

donne, et quand je sçauray que ce petit travail vous est agréable, et de service. Je mettray à part ce qui est propre du vol des oyseaux en general, et vous donneray comme une anatomie de toutes les parties de l'oyseau, afin que le vol de vostre plume et de vostre langue s'accorde bien avec le vol de la beste de laquelle vous parlerez; de peur qu'on ne die, que la beste vole mieux que la beste ne parle. Vous sçaurez que c'est que voler à tire d'aisle, à reprises, au fil du vent, nageant entre deux airs, en battant la nüe, par glissades, en bricoles, en rodant, à droit fil, à plomb, à vol perdu, vol de guerre et de combat, vol de plaisir, fendre le ciel, fondre à bas, à l'essor, balancer son vol et cent façons de dire.

Vous verrez par expérience que vous avez fait mille fautes parlant de la chasse, faute de ce peu d'adresse, et que par ce peu d'aide vous vous releverez de défaut, et vous parlerez comme il faut quand il faudra parler, voire des bêtes puantes. La noblesse hardie invente tous les jours des mots nouveaux; s'ils hantent la cour prenez-les, et servez-vous-en, autrement ne le faites pas sans beaucoup de choix, et de jugement, car chasque province a ses façons de dire, qui ne sont bonnes qu'à leur terroir; mais à la cour on s'en moque, et sont censez mots barbares, grossiers, et de la vieille chasse des paladins de Gaule. Ceux que je vous donne sont tous de mise et de bonne guerre; la table vous mettra tous les termes par ordre de l'alphabet, afin que vous les puissiez treuver tout à votre aise. Adieu mon cher amy. » (1)

(1) *Essay des Merveilles de nature*, par René *François*, prédicateur du roy, Rouen, 1626. L'auteur de ce livre est le père Etienne Binet, jésuite; il s'est caché sous le pseudonyme de René, par allusion à son nom latinisé : *Bis natus*.

A. (1)

Abandonné. Un chien est abandonné lorsqu'il prend les devants de la meute, et qu'il poursuit seul la bête que l'on chasse.

Abatis. Nom que l'on donne aux traces que laissent les bêtes fauves en passant dans les taillis. On dit que les loups ont fait un *abatis* lorsqu'ils ont massacré beaucoup de moutons. Quand les chasseurs ont tué un grand nombre de pièces, on dit aussi qu'ils on fait un *abatis* de gibier.

Abattures. On donne ce nom aux foulures laissées sur l'herbe et dans les taillis par les pieds ou la tête d'une bête. En les examinant on sait de quel côté l'animal va ; on devine sa taille et son sexe, si toutefois il s'agit d'un cerf ou d'une biche, ou de tout quadrupède portant un bois sur sa tête.

Abois. Un cerf tient les abois lorsque, fatigué de courir, il s'arrête et fait face aux chiens. Il tient les derniers abois lorsqu'il tombe.

Aboyer. Les chiens aboient devant la bête qui ne fuit plus et qui cherche à se défendre *unguibus et rostro*. Tant qu'ils la poursuivent, on dit qu'ils crient, qu'ils donnent de la voix. On appelle chien aboyeur celui qui, voyant le sanglier ou sentant le loup, aboie de loin et par peur.

Accompagné. Un animal est accompagné lorsqu'il se fait suivre par un autre, dans l'espoir de donner le change aux chasseurs et aux chiens.

Accouer. Le cerf est accoué quand le veneur marche à lui pour le percer de son couteau, ou pour lui couper le jarret. Ce mot n'est plus usité, parce qu'il dit une chose qu'on ne fait plus. Aujourd'hui on *sert* l'animal avec une carabine.

Accoures. Parties de plaine entre deux bois, où l'on place les chiens de force, dogues et lévriers, pour coiffer l'animal quand il débuchera.

Accul. Extrémité d'un terrier de renard, de blaireau, de lapin.

Acculs. Limites d'un bois, d'une forêt. On dit : le loup va revenir ; il est aux acculs ; il n'osera point débucher daus la plaine.

(1) Pour tous les mots qu'on ne trouverait point ici, nous renvoyons le lecteur au *Vocabulaire du Chasseur au chien d'arrêt*. Nous n'avons répété que ceux dont l'acception est différente dans les deux espèces de chasse.

Acharner. On acharne un chien en lui faisant curée de l'animal à la chasse duquel on le destine.

Aiguillon. Quand les fumées des cerfs sont formées, elles se terminent par une petite pointe ; on dit alors qu'elles sont aiguillonnées.

A la mort, chiens. Quand le cerf est pris, on se sert de ce cri pour appeler les chiens retardataires.

A l'eau. Cri pour conduire les chiens à la rivière et les exciter à boire. Autrefois on disait *houilleau*; nous parlons beaucoup mieux aujourd'hui.

Allaites. Mamelles de la louve.

Aller au vent. Se dit d'un chien qui chasse la tête haute, et qui, sans s'occuper des sinuosités de la voie, prend le chemin le plus court, en se laissant guider par l'odeur que le vent lui apporte.

Aller au bois. Se dit du valet de limier qui va détourner la bête. (*Voy.* le chapitre VII.)

Aller en quête. Même signification.

Aller au gagnage. Se dit de toutes les bêtes lorsqu'elles sortent du bois pour aller viander ou manger dans les champs.

Aller d'assurance. Se dit d'une bête qui marche sans être effrayée.

Aller de bon temps. Lorsqu'un animal vient de passer dans un endroit, on dit qu'il va de bon temps.

Aller de hautes erres. Lorsqu'on rencontre de vieilles voies, on dit que la bête va de hautes erres.

Aller sur soi. Quand la bête ruse, quand elle double ses voies, on dit qu'elle va sur elle, qu'elle se sur-alle, ou se surmarche.

Allons. Cri du veneur pour exciter les chiens à suivre la voie. « Allons, mes chiens, allons, mes beaux, allons, valets. »

Allures. Espace compris entre l'empreinte des pieds de devant et celle des pieds de derrière. Par la grandeur des allures on juge de la taille d'une bête.

Ally, ally. Cri pour rameuter les chiens. On dit aussi : « Allez, chiens, tirez, mes beaux, tirez. »

Alongé. Lorsqu'un chien a fait de trop grands efforts en courant, ses nerfs perdent leur élasticité ; on dit alors qu'il est alongé. Un cerf a tout alongé quand sa tête est entièrement refaite.

Ambleur. On dit qu'un cerf est ambleur lorsque ses

allures sont droites, et que ses pieds de derrière dépassent d'environ quatre doigts ses pieds de devant.

Ameuter. Réunir les chiens, les mettre en meute.

Andouillers. On appelle ainsi les branches latérales qui ornent la tête d'un cerf, d'un daim ou d'un chevreuil. La première s'appelle andouiller, la seconde, second andouiller ou sur-andouiller; les autres prennent le nom de cors, chevilles ou chevillures, doigts ou épois.

Appel. Ton de chasse. Il y en a de deux sortes, l'appel simple et l'appel forcé. On sonne le premier pour faire avancer un relai ou pour faire venir à soi les chasseurs. On emploie le second quand on se trouve en danger.

Appuyer les chiens. C'est-à-dire les suivre en sonnant de la trompe, en leur parlant, pour les animer à poursuivre la bête.

Après. Le valet de limier se sert de ce mot, dit à voix basse, pour engager son chien à suivre. Les chasseurs le prononcent à haute voix pour faire quêter les chiens dans les taillis. Dans tous les cas on prononce *aubrè*.

Armures. On appelle ainsi la peau qui couvre les épaules du sanglier. Dans cet endroit elle est plus épaisse que partout ailleurs.

Arrêter. Pour s'assurer que le limier est dans la voie on l'arrête. Quand les chiens chassent une autre bête que celle de meute, on les arrête; lorsque les chiens sont échelonnés, qu'ils ne vont pas ensemble, on arrête les premiers pour attendre les autres.

Arrières. Quand les chiens sont en défaut, on revient sur la voie déjà parcourue pour voir si l'animal chassé ne l'a pas doublée. On prend de petits arrières, de grands arrières, suivant que l'on pousse la recherche plus ou moins loin. (*Voy.* chapitre V.)

Assemblée. Entre le rendez-vous et l'assemblée il existe une grande différence. Le rendez-vous est un lieu où les chasseurs se réunissent pour déjeuner, après avoir déjà couru la plaine ou les bois. A l'assemblée on déjeune aussi, mais c'est avant que la chasse commence; c'est là qu'on reçoit le rapport du valet ou des valets de limier, et qu'on décide le plan de campagne.

Attaquer. C'est lancer la bête, la mettre sur pied, c'est le commencement de l'action, le premier acte du drame.

Au coute. Cri pour appuyer les chiens qui chassent la bête de meute.

Au lit, au lit, mes chiens. Cri du chasseur qui cherche à lancer un lièvre.

Au retour. Quand les chiens tombent en défaut et que l'on juge la bête revenue sur ses pas, on crie : « Au retour chiens, valets au retour. »

Avale. Quand une lice est prête à mettre bas et que son ventre commence à tomber, on dit que « le ventre lui avale. »

Avaler la botte. Se dit d'un limier à qui on ôte le collier pour le laisser courir à volonté. Un limier avale sa botte lorsqu'il se dégage lui-même du collier et s'échappe.

Avance. Une bête a peu d'avance lorsqu'elle est près des chiens; elle a beaucoup d'avance quand elle se forlonge.

Avancer. Les bêtes s'avancent, lorsque marchant d'assurance, elles lèvent le pied de derrière au-delà du pied de devant.

Avantage. On donne de l'avantage aux chiens lorsqu'on leur fait chercher la bête du côté du vent, ou quand on les conduit sur un terrain où l'odeur a dû se conserver.

Avril (le petit). C'est ainsi qu'on nomme le commencement du rut chez les cerfs.

B.

Babiller. Se dit d'un limier qui crie en faisant le bois.

Babillard. On donne ce nom au chien qui crie sans raison à tort et à travers.

Balancer. Les chiens balancent lorsqu'ils ne vont pas rondement, soit parce qu'il y a change, soit parceque les voies sont refroidies ou interrompues. Quand la bête chassée paraît très fatiguée et qu'elle chancelle, on dit qu'elle balance.

Balle. Sphéroïde en plomb que l'on met dans le fusil pour tirer les grosses bêtes; la balle doit être du calibre exact du fusil.

Bancs. Planches servant de lit aux chiens.

Barrer une enceinte. C'est la traverser avec le limier pour lancer la bête.

Barreur. On dit qu'un chien est barreur, lorsqu'il veut empêcher ses camarades de suivre. Quand il se met en travers de la voie pour jouir tout seul.

Basset. Petit chien courant à jambes torses ou droites, excellent pour chasser dans les bois de petite étendue; très-courageux, il pénètre dans les terriers pour y relancer le renard ou le blaireau.

Bâtard. Chien qui n'est pas de race pure. Quand le père et la mère sont bons chasseurs, les chiens bâtards sont excellents.

Battre. Une bête se fait battre lorsqu'elle randonne longtemps dans la même enceinte sans en sortir. Elle bat l'eau quand elle entre dans une rivière ou dans un étang.

Battue. Chasse que l'on fait aux loups, aux renards, en s'embusquant dans des fossés, derrière des arbres, sous le vent. Des traqueurs ou rabatteurs, marchant en sens opposé, poussent les bêtes du côté des chasseurs, pour éviter les accidents; ceux-ci ne doivent tirer que lorsque la bête les a dépassés. S'ils tiraient devant eux, ils pourraient tuer des traqueurs. Les chasseurs qui se respectent ne doivent chasser ainsi que les animaux nuisibles; les autres doivent être combattus loyalement.

Bauge. On désigne ainsi l'endroit où se retire le sanglier. Cet animal fait sa bauge dans les fourrés, dans les épines, près des marécages; il choisit toujours la terre humide, la fange pour son séjour : il ne faut pas disputer des goûts.

Beau chasseur. Quand un chien a la démarche gracieuse et légère, qu'il porte bien sa queue en trompette, qu'il crie régulièrement et souvent dans la voie, on lui donne le glorieux titre de beau chasseur.

Beau revoir. Il fait beau revoir quand le terrain humide conserve l'empreinte du pied des bêtes; quand la terre est sèche, dure et pierreuse, il fait mauvais revoir.

Bellement. Cri du chasseur pour tempérer l'ardeur des chiens qui vont trop vite; avertissement pour qu'ils n'aillent pas à l'étourdie, pour qu'ils dégustent bien la voie et se méfient du change.

Bête. Nom général de tous les animaux que l'on chasse au chien courant. « On détourne la bête, on lance la bête, on sonne la mort de la bête, etc. »

Bêtes fauves. On désigne sous ce nom les cerfs, les daims, les chevreuils, mâles et femelles, grands et petits.

Bêtes noires. Ce sont les sangliers de tout âge et de tout sexe.

Bêtes de compagnie. Sangliers d'un an à deux ans.

Bêtes carnassières. On donne ce nom aux loups, aux renards, aux blaireaux.

Bêtes rousses. Sangliers de six mois à un an.

Biche. Femelle du cerf. Elle ne porte pas de bois, elle entre en rut au mois d'août ou de septembre, et met bas son faon en avril ou en mai.

Billebauder. Quand les chiens chassent mal, qu'ils prennent le change, qu'ils rebattent leurs voies, on dit qu'ils billebaudent. Lorsqu'on n'a point fait le bois avec le limier, et qu'on cherche une bête au hasard, on foule à la billebaude.

Bizarre. La tête d'un cerf est bizarre lorsque un ou plusieurs andouillers présentent un défaut de symétrie avec les autres.

Blaireau. Quadrupède carnassier ; autrefois on l'appelait taisson ; il conserve encore ce nom dans quelques provinces.

Bois. Cornes du cerf, du daim et du chevreuil.

Bois (toucher au). Quand ces animaux ont refait leur tête, ils la frottent contre les arbres, pour la dégager de la peau qui la recouvre ; on dit alors qu'ils touchent au bois.

Bois (faire le). C'est aller en quête avec le limier pour chercher une bête et pour la détourner.

Bond. Saut d'un animal quadrupède.

Bondir. Le cerf, le daim, le chevreuil, bondissent quand ils partent de la reposée, ou lorsque après s'être relaissés, ils sont lancés de nouveau par les chiens.

Bonnet carré. Un cerf porte le bonnet carré lorsque son bois commence à repousser, et qu'il est à peu près à la hauteur de ses oreilles.

Bosses. On appelle ainsi les deux petites protubérances qui poussent sur le massacre du jeune cerf à l'âge de six mois. C'est de là que sortiront les dagues.

Botte. Collier de cuir que l'on met au cou du limier. On avale la botte au limier, quand on lui ôte le collier pour le laisser libre. Le limier avale la botte, lorsque, la faisant passer par dessus ses oreilles, il s'en débarrasse lui-même.

Bousards. On nomme ainsi les fumées du cerf lorsqu'au lieu d'être divisées comme des billes de chocolat, elles sont réunies et sans consistance, comme la fiente de la vache. Les cerfs jettent leurs fumées en bousards pendant les mois de mars, avril et mai, parce qu'alors ils mangent de l'herbe tendre.

Boutis. Excavations faites dans la terre par le boutoir du sanglier. Cet animal trouve ainsi des racines, des vers, des mulots qu'il mange. On juge de la force du sanglier par ses boutis ; plus il est grand, plus ils sont profonds.

Boutoir. Nez du sanglier, organe doué d'une force prodigieuse. « Ce sanglier a le boutoir fort ; ce chasseur fut blessé d'un coup de boutoir. »

Boutures. On appelle ainsi les jointures des jambes de devant chez les chiens.

Boyau. C'est le canal intestinal de la bête que l'on vient de tuer. On le nomme aussi *franc-boyau* chez le cerf, et *grand-boyau* chez le loup.

Brailler. Un chien braille quand il crie comme un étourdi ansètre sur la voie de la bête qu'on chasse.

Bramer. Quand le cerf est en rut et qu'il appelle la biche, on dit alors qu'il brame ; bien des chasseurs emploient le mot crier, mais bramer est consacré par les plus anciens auteurs ; et d'ailleurs il est plus poétique.

Branes. *Voyez* Allaites.

Bréhaigne. Vieille biche qui ne fait plus de petits. Ses voies sont larges et ressemblent à celles du cerf. Beaucoup de chasseurs s'y trompent.

Bricoler. Lorsqu'un chien ne reste pas collé sur la voie, qu'il la cherche à droite, à gauche, on dit qu'il bricole ; c'est un défaut chez le chien, et c'est une qualité dans le cheval. Un cheval bricole quand il passe sous bois, et que, sans le secours du cavalier, il sait éviter la rencontre des arbres et des buissons. « Ce chien ne sait ce qu'il fait ; il est bricoleur. Ce cheval est très bon pour la chasse ; il bricole admirablement. »

Brisées. Pour reconnaître la voie que l'animal a suivie, les chemins qu'ils ont parcourus, l'endroit où les chiens sont tombés en défaut, les veneurs posent à terre une petite branche d'arbre, dont le gros bout est placé dans la direction où va la bête. Ces branches doivent être brisées et non coupées.

Brisées (aller aux). Cela signifie aller pour attaquer l'animal détourné par le valet de limier.

Brisées (fausses). Quelquefois les valets de limier, jaloux d'un de leurs camarades, qui opère dans les environs, se servent de fausses brisées pour le tromper ; ils mettent des petits morceaux de papier sur une branche, et puis ils les ôtent à leur retour.

Brisées (frapper aux). C'est attaquer l'animal détourné.

Briser. On brise une bête toutes les fois qu'on pose une brisée sur sa voie. Pour le cerf on en place deux ; on n'en met qu'une pour la biche. On *brise haut* quand la branche, au lieu d'être détachée de l'arbre, reste pendue par l'écorce.

Brocard. Chevreuil mâle.

Broches. Première tête du chevreuil ; se dit aussi des défenses du sanglier.

Brosser. Un cerf brosse lorsqu'en traversant un fort ou un gaulis, il plie avec sa tête les jeunes branches qui sont sur sa route. Un chasseur brosse lorsqu'il suit les chiens sous bois,

sans se laisser arrêter par les épines. « Monsieur un tel est un fameux brosseur. »

Brosses. On appelle ainsi des paquets de poils que les bêtes fauves ont sur le haut des jambes de derrière.

Brout. Le cerf, le daim et le chevreuil mangent avec plaisir les premiers bourgeons des arbres. La sève nouvelle les enivre ; on dit alors que les animaux sont au brout.

Bruit (chasser à). Se dit lorsqu'on chasse avec un grand équipage, composé de beaucoup de piqueurs, de chiens et de chevaux ; on dit aussi : « chasser à cors et à cris. »

Brunir. Le cerf, le daim, le chevreuil brunissent, lorsqu'après avoir touché au bois, ils plantent leurs têtes dans la terre pour les polir. Elles prennent alors une couleur brune, rouge ou grise, suivant la nature du terrain dans lesquels ils brunissent.

Buisson. Bois de petite étendue, et séparé des grandes forêts. Le cerf prend buisson lorsqu'il se retire dans un endroit écarté pour faire sa tête ; au printemps et en été, on attaque les cerfs dans les buissons.

Buisson creux. Quand le valet de limier fait rapport d'un animal détourné dans telle enceinte qu'il désigne, et qu'en allant à ses brisées on ne trouve rien, on dit qu'il a fait buisson creux.

Buté (chien). C'est un chien qui a une grosseur à la jointure d'une jambe.

C.

Ça revau. Cri de chasse pour avertir que la bête retourne dans son canton.

Carnage. Chair de cheval que l'on donne aux chiens pour les purger. Lorsque les chiens n'en mangent pas souvent, cette espèce de médecine produit de bons effets. On appelle aussi *carnage* toute sorte de charogne que l'on place dans les bois pour attirer les loups.

Carrefour. Endroit où viennent aboutir plusieurs chemins ; on s'y place pour tirer le lièvre, pour voir dans plusieurs allées où la bête passe et la direction qu'elle prend.

Casemate. On nomme ainsi la partie du terrier où le renard, le blaireau, s'acculent pour faire tête aux chiens.

Ça-va-la-haut. Cri du chasseur pour exciter les chiens.

Cerf. Le plus noble et le plus beau de tous les animaux que l'on chasse.

Cerf de meute. On nomme ainsi le cerf que l'on suit.

Cervaison. Quand un cerf est bien gras, on dit qu'il est en pleine cervaison.

Chambre à loups. Fosse préparée pour prendre les loups vivants. (*Voyez* le chapitre du *loup*.)

Chambre du cerf. Endroit où le cerf fait sa reposée.

Champayer. Autrefois on disait champayer les chiens comme nous disons : « les mener aux champs pour les promener.»

Chandelier. Un lièvre fait le chandelier lorsque, se dressant sur son cul, il écoute et regarde quelle direction prennent les chasseurs et les chiens. Un cerf porte le chandelier quand son empaumure est large et creuse. Salnove dit qu'on se sert quelquefois de cette expression, mais qu'elle n'est pas consacrée.

Change. On appelle *change* toute bête que l'on chasse au lieu d'une autre ; quand celle de meute en fait courir une autre à sa place, on dit qu'elle fait *bondir le change*, ou qu'elle *pousse le change*; lorsqu'après l'avoir mise sur pied, elle perce en avant, *elle va devant le change*. Quand les chasseurs ou les chiens lancent une nouvelle bête en cherchant celle qu'ils chassent, ils font *bondir du change*. Les chiens *prennent le change, ils font valoir le change, ils tournent au change*, lorsqu'ils suivent le change au lieu de la bête de meute. Si, au contraire, ils dédaignent ces nouvelles voies pour s'en tenir aux anciennes, *ils gardent le change*, ils maintiennent le change, ils ne tournent pas au change. Un chien est *hardi dans le change* quand il le garde sans hésiter ; il est *timide dans le change* lorsque, sentant des voies différentes, il est incertain sur ce qu'il fera.

Chapelet. Fumées liées par des matières glaireuses ; elles ne sont plus en bousards et ne sont pas encore formées. Les cerfs les jettent ainsi dans le mois de juillet.

Charbonnière. On nomme ainsi les terres où les cerfs vont brunir leur tête.

Charrières. Place assez grande dans le bois pour qu'une voiture puisse y passer.

Chasse. Ce mot vient de *casses* (filets), *cassarius*, faiseur de filets. *Cassarius, id est retiarius, a cassi dicitur qui retia facit.* (1) Il est possible aussi que *chasse* vienne de *casnar*, vieux mot gaulois, qui signifie *poursuivre quelque chose*. Ce mot exprime toutes les espèces de guerre que l'on fait aux animaux ; voilà le sens général de *chasse*, car la pêche est une chasse aux poissons. Quand on veut désigner plus positivement la chasse que l'on fait, on ajoute au mot l'une des désignations sui-

(1) Joannes Januensis *in catholico*.

vantes : — au chien d'arrêt, — à tir, — à courre, —au chien courant ; ou bien au lièvre, à la perdrix, au cerf, etc. Sous le mot *chasse* on désigne encore les chasseurs et les chiens ; on dit : *la chasse s'éloigne*, *la chasse s'approche*, *j'entends la chasse* ; enfin par le mot chasse on désigne le gibier en général : *il vit de chasse ; — venez me voir, vous mangerez de ma chasse.*

CHASSE À COR ET À CRI. C'est celle où l'on force la bête.

CHASSE À COURRE. *Idem.*

CHASSES MEURTRIÈRES. (*Voyez* HOURAILLER.)

CHASSER DE GUEULE. Se dit d'un limier qui crie.

CHASSER (LE). Suivant que le temps est bon ou mauvais, le chasser est mauvais ou bon.

CHAT-HARRET. Nom du chat sauvage. Il ne faut pas confondre le chat-harret avec le chat domestique, devenu sauvage : le premier est toujours de couleur uniforme, tandis que l'autre conserve les bigarrures de son poil ; seulement il acquiert plus de force, plus de grosseur, parce qu'il travaille pour se procurer la proie dont il a besoin.

CHÂTIER. Lorsqu'on frappe un chien avec le fouet, on ne dit point qu'on le bat, mais qu'on le châtie.

CHENIL. Logement des chiens.

CHEVAL DE CHASSE. Il doit avoir bonne haleine, les jambes fines, les épaules plates, le corps allongé, la bouche douce et pas trop sensible ; il faut qu'il soit léger à la course et qu'il franchisse sans hésiter les haies, les barrières et les fossés.

CHEVILLES. On nomme ainsi les branches latérales qui ornent la tête du cerf, du daim et du chevreuil.

CHEVILLÉ. Un animal est bien chevillé quand il a beaucoup de branches latérales à son bois.

CHEVILLURE. Troisième andouiller du cerf.

CHEVRETTE. Femelle du chevreuil.

CHEVREUIL. Charmant quadrupède, élégant dans ses formes, vif à la course ; on lui donne généralement ce nom, mais si l'on veut désigner spécialement le mâle, on se sert du mot *brocard.*

CHEVRILLARD. Nom du faon du chevreuil pendant les six premiers mois.

CHEVROTIN. Nom du faon du chevreuil pendant les six derniers mois de la première année.

CHEVROTINES. Petites balles de plomb dont quelques chasseurs se servent pour tirer le chevreuil ; le plomb n° 4 est

préférable ; il écarte moins, tue tout aussi bien et n'offre pas autant de danger pour les voisins de celui qui tire.

Chicot. Pied d'un jeune arbre coupé par le bûcheron ; les chevaux se blessent souvent sur des chicots. On donne aussi ce nom à des éclats de bois qui se fourrent sous les pieds des chevaux et les font boiter.

Chien courant. On désigne sous ce nom tous les chiens qui chassent à voix comme les bassets, les briquets dont les variétés sont fort nombreuses. Le limier qui ne crie pas est aussi un chien courant ; le lévrier, quoique courant mieux que tous les autres, s'appelle toujours lévrier.

Cimier. Croupe du cerf, du daim et du chevreuil.

Clabaud. Chien qui crie sans savoir pourquoi.

Clabauder. Un chien clabaude lorsqu'allant et revenant sans cesse, il fait beaucoup de bruit et peu de besogne.

Clairières. Parties de bois sans arbres.

Clatir. Se dit lorsqu'un chien redouble ses cris ; il a vu la bête, il n'en est pas loin.

Clatissement. Bruit harmonieux produit par les chiens bien ameutés.

Clés de meute. Ce sont les vieux routiers, les bons chiens de créance, ceux qui relèvent les défauts.

Coi. *Tout coi chien.* Cri du chasseur pour faire taire les chiens qui bavardent mal à propos.

Coiffé (bien). Se dit en France d'un chien dont les oreilles sont longues et pendantes. En Espagne cette expression ne serait pas comprise, car on coupe les oreilles des chiens courants.

Coiffer. Se dit d'un sanglier, d'un loup, lorsque, entouré de toute la meute, il est pris par les oreilles et porté à terre. Les dogues et les lévriers sont bons pour coiffer l'animal.

Coffre. Ce qui reste du daim, du cerf ou du chevreuil lorsqu'on a pris les meilleurs morceaux pour la cuisine. On donne le coffre aux chiens ; la carcasse du lièvre prend aussi le nom de *coffre.*

Collé a la voie. Se dit d'un limier qui suit bien le nez à terre ; se dit aussi d'un chien qui court avec la voie entre les jambes.

Comblette. Ligne qui sépare le pied du cerf en deux doigts.

Connaissances. Lorsque par le pied, les fumées, les portées, etc., le veneur juge l'âge et le sexe d'un animal, on dit qu'il examine les connaissances. Ce mot s'applique à tous le indices en général et particulièrement à la pince du cerf, lors-

qu'elle est plus grande d'un côté que d'un autre. On prend les connaissances en faisant le bois; au rapport, au lancé, on a connaissance d'une bête qui va de bon temps, mais dont les voies sont trop vieilles pour que les chiens puissent s'en rabattre. Un chien a connaissance de quelque chose lorsqu'il se délecte à sentir une voie.

Connaisseur (bon). Un veneur qui juge bien l'âge et le sexe de la bête sans l'avoir vue est un bon connaisseur.

Contre-ongle. Lorsqu'on voit le talon de la bête à la place de la pince, et la pince à la place du talon, cela s'appelle prendre le pied à contre-ongle.

Contre-pied. Les chasseurs, les chiens prennent ou suivent le contre-pied, toutes les fois qu'ils retournent du côté où la bête est venue. Quand la terre est sèche, les chiens prennent souvent le contre-pied; comme il fait mauvais revoir, les chasseurs les appuient souvent au lieu de les faire revenir sur leurs pas.

Cor de chasse. Voyez *trompe*.

Cors. Voyez *andouillers*.

Corsage. Forme du cerf. Un cerf est gros de corsage, petit de corsage, brun ou blond de corsage.

Cotés. Circonférence du pied d'une bête.

Couard. Chien couard, chien poltron.

Coulées. Petits sentiers qui traversent les bois; ils sont quelquefois tracés par l'homme et souvent par les animaux. Dans un taillis peuplé de lapins, on prendrait les coulées pour la marque laissée sur l'herbe par les roues d'une charrette.

Couper. Un chien qui coupe est un mauvais chien qui met le désordre dans une meute. On dit qu'il coupe, lorsque, ne voulant pas rester à son rang de bataille, il quitte la voie pour prendre les devants et se trouver le premier. Les autres veulent suivre son exemple, et tout va de travers. On ne doit jamais tirer race d'un chien coupeur.

Couple. Lien de cuir, de chanvre ou de crin avec lequel on attache deux chiens ensemble. *Couple* se dit du lien comme des chiens. « Voilà une belle couple de chiens, — donnez-moi la couple pour que j'attache mes chiens.

Coupler les chiens. C'est les attacher deux à deux.

Couplon. Un des deux côtés de la couple; on l'agrandit, on le rétrécit à volonté par un nœud coulant.

Courable. Bête de chasse assez âgée pour être courue. Autrefois pour qu'un cerf fût courable, il fallait qu'il eût dix cors; on donnait aux autres le nom de *cerfs de refus*.

Courant. *Voyez* chien courant.

COURRE. En vénerie on emploie toujours ce mot au lieu de *courir*. On dit « chasse à courre, courre un cerf. » Quand on découple les chiens pour les faire courir après la bête, on les laisse-courre. On nomme laisser-courre, l'endroit où l'on découple les chiens, le lieu où l'on attaque. On dit aussi donner la bête aux chiens. Un pays est un beau courre lorsqu'il est favorablement disposé pour la grande chasse.

CRÉANCE. Un chien de créance est celui qui, ferme dans la voie, suit la bête de meute et ne prend jamais le change. Le veneur, voyant tous ses chiens suivre une voie, et s'apercevant qu'un chien de créance manœuvre dans une autre direction, rompt aussitôt ses chiens pour les rameuter à celui qui mérite sa confiance.

CRIER. Un chien crie en suivant la bête, un cerf crie quand il est en rut. Le mot *bramer* n'est plus en usage. (*Voyez* ABOYER.)

CROISER. Quand on veut mettre la bête sur pied, on croise l'enceinte, c'est-à-dire qu'on la traverse avec le limier. *Croiser les chiens*, c'est marcher en travers de la voie qu'ils suivent. *Croiser la race des chiens*, c'est accoupler une lice avec un mâle d'une espèce différente.

CROULER LA QUEUE. Se dit d'un animal qui, en fuyant, serre la queue entre les fesses.

CROUPE DU CERF. *Voyez* CIMIER.

CURÉE. Faire la curée, donner la curée aux chiens, c'est leur donner à manger tout ou partie de la bête prise ou tuée. Il y a deux sortes de curée, la chaude et la froide; la première se fait au bois immédiatement après que la bête est morte, la seconde se fait au chenil. La curée chaude est toujours préférable, pour encourager les chiens à bien faire une autre fois.

D.

DAGUER. On ne dit pas qu'un cerf couvre une biche, mais qu'il la dague.

DAGUES. On nomme ainsi le premier bois qui pousse au cerf, au daim ou au chevreuil, pendant la seconde année. Ces dagues sont droites et sans andouillers. Messire Robert de Salnove nous dit que les dagues d'un cerf ont la même vertu que la corne de licorne. Lorsque je connaîtrai cette vertu, je ne manquerai pas de vous le dire.

DAGUET. Cerf à sa seconde année; on dit aussi un daim daguet, un chevreuil daguet.

DAIM. Superbe quadrupède portant un bois sur la tête;

l'empaumure est plus large que chez le cerf, les andouillers ont moins de saillie. Le daim refait sa tête chaque année, comme le cerf.

Daine. Femelle du daim. Quelques personnes prononcent *dine*, elles ont tort.

Daintiers. Testicules du cerf, du daim et du chevreuil.

Danser sur la voie. Se dit d'un limier qui ne suit pas juste, d'un chien courant qui ne reste pas sur la voie qu'il a trouvée, mais qui s'en va cherchant à droite, à gauche, sans savoir ce qu'il fait. (*Voyez* Bricoler.)

Danseur (chien). Celui qui fait ce que nous venons de dire.

Debout. Mettre la bête debout, c'est la lancer; elle était à la reposée, vous la forcez de partir, elle est debout.

Débucher. La bête débuche lorsqu'elle sort du bois; on sonne alors *le débucher* pour prévenir les chasseurs de cette circonstance.

Déceler. Un cerf se recèle pour faire sa tête dans un buisson; lorsqu'il le quitte il se décèle.

Déchaussures. Quand le loup a jeté ses laissées, il gratte la terre, comme font les chiens quand ils se sont vidés; on appelle ces marques des déchaussures.

Découpler. C'est détacher les chiens qu'on avait couplés deux à deux.

Décousures. Blessures que fait le sanglier avec ses défenses.

Dedans. *Là-dedans*, cris du chasseur pour faire entrer les chiens dans un fourré, on prononce *laddans*; les chiens sont bien dedans quand ils suivent la voie sans interruption. Mettre les chiens dedans, c'est les faire chasser souvent et leur donner curée; faire les dedans d'une quête, c'est en battre les routes, les sentiers et les taillis.

Défaire. On découpe un cerf, un chevreuil, un daim, ou bien on le défait.

Défaire la nuit d'un animal. C'est passer sur la voie qu'il a suivie pendant la nuit.

Défaut. Quand les chiens ont perdu la voie de la bête qu'ils chassent, ils sont en défaut; quand ils la retrouvent, ils relèvent le défaut; dans le cas contraire, ils demeurent en défaut. Les veneurs relèvent le défaut, quand ils voient la bête ou qu'ils en revoient; ils appellent les chiens pour leur indiquer ce qu'ils ont vu, et la chasse recommence.

Défense. Si l'on entoure une partie de bois avec des hommes chargés d'empêcher le loup d'y passer, et le forcer d'aller ailleurs où se trouvent les chiens ou les tireurs, ce cordon d'êtres vivants s'appelle une défense.

Le père Binet dit : « Que l'homme de guerre doit avoir assaut de lévrier, fuite de loup (car il se retire toujours combattant et monstrant les dents) et deffense de sanglier. »

Défenses. Deux longues dents que les sangliers ont à la mâchoire inférieure; les éléphants, au contraire, ont leurs défenses à la mâchoire supérieure.

Déharder. Le contraire de *harder*. (*Voyez* ce mot.)

Déliées (fumées). On entend par ces paroles des fumées bien mâchées, bien confectionnées, des fumées de bonne et louable qualité.

Démêler. Lorsque les voies du change sont mêlées avec celles de la bête de meute, et que les chiens suivent juste, on dit qu'ils démêlent bien la voie.

Demeures. On nomme ainsi les taillis où les bêtes se retirent pour se mettre à la reposée. On appelle les demeures bonnes ou mauvaises, suivant qu'elles sont plus ou moins fourrées. On a plus de chance de trouver une bête dans une bonne demeure bien épaisse que dans une autre où elle pourrait craindre d'être vue de loin.

Dentées. On ne dit pas qu'un chien a été mordu, mais qu'il a reçu une dentée. Lorsque la morsure est cachée par le poil, elle se nomme dentée sourde.

Dépouiller. On écorche un mouton, mais on dépouille un cerf, un chevreuil, un lièvre, etc.

Dérober la voie. Lorsque dans un défaut un chien retrouve la voie, et qu'il la suit sans crier, on dit qu'il la dérobe. C'est une fort mauvaise habitude chez un chien courant, car si on n'est point là pour le voir, les autres chiens resteront en défaut, et celui-là chassera tout seul.

Derrière. Cri pour arrêter les chiens.

Dessolé. Un chien est dessolé quand, après avoir couru long-temps sur un terrain pierreux, la peau de son talon s'est usée.

Détourner. Pour s'assurer qu'une bête rentrée dans telle partie du bois n'en est point sortie, on tourne tout autour avec le limier; ou, s'il fait beau revoir et qu'on n'ait pas de limier, on regarde la voie de la bête, et on l'examine bien pour ne pas la confondre avec d'autres qu'on pourrait rencontrer. Si l'on trouve plusieurs entrées et plusieurs sorties, on les compte, on fait la soustraction, et s'il y a plus d'entrées que de sorties, la bête est là. (*Voyez* le chapitre *du limier*.)

Devants. Quand la bête est détournée, on s'assure qu'elle n'est point sortie en prenant les devants de l'enceinte. Quelquefois le cerf, inquiet de voir ou d'entendre l'homme et le

chien, s'enfuit; on s'en assure en prenant des devants, car toutes les entrées et sorties ayant déjà été marquées par des brisées, si l'on en trouve une nouvelle, c'est une preuve que le cerf est parti. Dans un défaut on prend des devants; ce sont des cercles que l'on décrit autour de l'endroit où les chiens ont perdu la bête. Si ceux-là ne donnent aucun résultat, on en fait d'autres plus grands, c'est ce qu'on appelle prendre de grands devants. Quand un valet de limier déploie le trait pour commencer sa quête, on dit qu'il met devant.

Dix-Cors. Cerf de sept ans. A six ans il porte le nom de dix-cors jeunement.

Dogues. Chiens d'une grande force musculaire; on s'en sert pour coiffer le sanglier et le loup.

Donner aux chiens. Laisser-courre. Un cerf est bien donné aux chiens quand il a été bien attaqué et lancé promptement.

Dorées (fumées). On nomme ainsi les fumées quand elles sont jaunes; lorsque les cerfs ont mangé du grain, les fumées sont dorées.

Doubler ses voies. Se dit d'une bête qui, pour ruser, embarrasser les chiens, revient sur la voie qu'elle a déjà suivie.

Dresser. On dresse des chiens aux manœuvres de la chasse. Les chiens dressent la voie lorsqu'au lancé ils suivent franchement; ou bien quand, dans un défaut, ils indiquent à leurs compagnons le chemin qu'ils doivent suivre.

Droit (suivre le). C'est quand le limier va dans la direction que la bête a prise. Chasser le droit est une grande qualité chez les chiens courants.

Droit. Quand la bête est dépouillée et défaite, on donne à chacun son droit. Le maître de l'équipage a le pied droit, les daintiers, les filets, les cuisses et le cimier du cerf. Le valet de limier, qui a détourné la bête, a l'épaule droite. Les chiens ont droit à la curée; on leur donne encore la langue, le mufle et les oreilles, qu'on appelle les menus droits, et qui doivent leur faire prendre patience. Le limier a droit de manger du massacre, du foie, du cœur et des rognons de la bête.

E.

Eau (battre l'). On dit qu'un animal bat l'eau lorsque, pour éviter les chiens et les chasseurs, il se jette dans une rivière ou dans un étang. On crie aux chiens : *il bat l'eau.*

Échauffer. Les chiens s'échauffent sur la voie quand ils la suivent ardemment.

Éclaboussures. Gouttes d'eau, parcelles de boue que la bête, en longeant un ruisseau ou en le traversant, fait jaillir sur les branches d'arbre, les pierres ou les plantes.

Écoutes. Oreilles du sanglier.

Effilé. Quand on fait travailler les chiens trop jeunes, ou trop long-temps les premières fois, cette grande fatigue, arrivant lorsqu'ils n'ont pas encore assez de force pour la supporter, les énerve ; ils n'acquièrent jamais leur entier développement; on dit alors qu'ils sont effilés.

Efflanqué. Quand une bête est fatiguée, ses flancs se rétrécissent; on dit alors qu'elle est efflanquée. Un lièvre, près d'être forcé, paraît efflanqué ; un cheval, un chien qui ont couru long-temps sont efflanqués.

Effroi (partir d'). Se dit d'une bête qui part avant l'arrivée des chiens d'attaque. Elle a eu peur de quelqu'un ou de quelque chose.

Égratignures. Quand il fait mauvais revoir, et que la bête ne laisse que des fractions d'empreinte de son pied, on ne peut pas la juger, parce qu'on ne rencontre que des égratignures.

Eh! C'est par ce mot que l'on commence toujours quand on parle au limier.

Elavé (poil). C'est un poil de couleur blafarde. On prétend que c'est un signe certain de faiblesse chez les animaux.

Empaumer la voie. Signifie prendre la voie, la suivre franchement et sans hésitation.

Empaumure. Haut de la tête du cerf avec les andouillers qui la terminent ; on lui donne ce nom, parce qu'elle ressemble à la paume d'une main. Les vieux daims, les vieux chevreuils ont aussi des empaumures.

Emporter la voie. Un chien emporte la voie lorsqu'il suit sans hésiter. S'il balance, s'il va nonchalamment, on dit qu'il ne peut emporter la voie. Le vent emporte la voie, lorsqu'il dessèche la terre, et que les chiens ne sentent plus rien.

Enceinte. Partie de bois séparée par des chemins. Un valet de limier fait son enceinte quand il détourne la bête avec son limier.

Enfourchure. Se dit de la tête d'un cerf qui, au lieu de se terminer par une empaumure, finit par deux andouillers ressemblant à une fourche.

Engravé. Se dit d'un chien qui, en courant, s'est écorché ou déraciné les ongles.

Enlever les chiens. On enlève les chiens lorsqu'on les arrête sur le change pour les rameuter sur la bonne voie. On les enlève encore lorsqu'on leur fait quitter la bonne voie pour les conduire à l'endroit où l'on sait que la bête a passé ; on leur épargne ainsi beaucoup de chemin.

Entées (fumées). Fumées unies ; deux n'en font qu'une.

Envelopper un défaut. Quand les chiens sont en défaut on leur fait décrire un grand cercle autour de l'endroit où la musique a cessé ; cela s'appelle envelopper un défaut. Si la bête a passé au-delà du cercle, les chiens retrouveront la voie ; s'ils ne la retrouvent point, la bête est restée dans le cercle ; alors on foule l'enceinte, on regarde, on cherche et on trouve.

Épié. On dit qu'un chien porte l'épi, qu'il est épié, lorsque, sur sa tête, il a du poil long qui se contrarie en se pliant en sens divers. Autrefois on croyait que ces chiens avaient plus de vigueur que les autres.

Épointé. Un chien qui a fait un effort, ou qui, pour toute autre cause, a l'os de la hanche sorti au dessus du râble, est épointé ; il a une épointure, il est hors d'état de courir.

Épois. Cors supérieurs de la tête du cerf ; on les nomme aussi collectivement empaumure, trochure ou enfourchure, suivant leurs diverses dispositions.

Éponges. Talon des bêtes fauves.

Équipage de chasse. On comprend sous ce nom les hommes, les chevaux et les chiens qui servent à une ou plusieurs espèces de chasse.

Ergot. Ongle du lièvre, du lapin, du renard.

Ergoté. Quand un chien a un ongle de plus au dessus du pied, on dit qu'il est ergoté.

Erres. Voies du cerf. Il va de *hautes erres* quand les voies qu'on rencontre sont de la veille.

Erucir. Vieux mot dont on se servait autrefois pour désigner l'action d'une bête qui suce une branche sans la manger.

Essai. Avant de frayer, de toucher au bois, les cerfs s'essaient sur des branches flexibles ; on dit alors qu'ils essaient. Un sanglier *donne de l'essai* quand il frappe le tronc des arbres avec ses défenses.

Estortuaire. Baguette de coudrier de deux pieds et demi de long, qu'on présentait au roi et aux principaux officiers de la vénerie au moment du laisser-courre. Elle devait leur servir à écarter les branches d'arbre en traversant les gaulis. Quand les cerfs avaient frayé, l'estortuaire était à moitié pelé.

Dans le cas contraire il avait toute son écorce; sous Charles IX on l'appelait *destortoire*.

Estricades. (*Voyez* DÉCHAUSSURES.)

Étriqué. Un chien est étriqué lorsqu'il a de longues jambes et peu de corps; cela se dit aussi des autres bêtes.

Étruffé. Un chien est étruffé quand il a un os de la hanche hors de sa place, ou lorsqu'une de ses cuisses ne prend plus de nourriture.

Eventer. Un chien évente lorsque, sans mettre le nez à terre, il devine l'endroit où se trouve la bête. On dit qu'un loup évente les chasseurs lorsque, mettant le nez au vent, il perçoit à de grandes distances le sentiment de l'homme.

Everrer. C'est ôter un petit nerf sous la langue du chien. Autrefois on prenait ce nerf pour un ver, on croyait que cette opération préservait les chiens de la rage; aujourd'hui on est moins crédule.

F.

Faire sa nuit. Se dit d'un animal qui sort du bois le soir pour aller viander dans les champs.

Faire sa tête. Se dit d'un cerf, d'un daim ou d'un chevreuil, qui, après avoir mis bas, se récèle dans un buisson, en attendant que le nouveau bois repousse.

Faire tête. Un cerf fait tête aux chiens lorsque, ne pouvant plus courir, il s'accule et se défend contre eux; on dit aussi que le *cerf tient aux chiens* : ces deux expressions s'appliquent encore au daim, au sanglier, au loup et au renard.

Fanfare. Air que l'on sonne avec la trompe. Il ne faut pas confondre les fanfares avec les tons de chasse. Voyez le chapitre de la *trompe*.

Faon. Jusqu'à six mois on donne ce nom au petit de la biche de la daine et de la chevrette. On prononce *fan*.

Faonner, *faner*. On dit cette biche a faonné, cela signifie qu'elle a mis bas son faon.

Fauve. On donne le nom de bêtes fauves aux cerfs, aux daims et aux chevreuils. *Il y a du fauve dans telle forêt*.

Faux-fuyant. Sentier traversant les bois et praticable seulement pour les gens à pied.

Faux-marqué. Lorsqu'un cerf a plus d'andouillers d'un côté que d'un autre, on dit qu'il est faux-marqué, ou bien qu'il porte dix, douze, quatorze mal semés.

Faux-rembuchement. Une bête fait un faux-rembuchement

lorsqu'après être entrée dans un fort, elle revient sur ses pas pour entrer dans un autre fort.

Faux-repaitre. Un cerf mal mené par les chiens veut manger, prend de l'herbe, la mâche et ne peut pas l'avaler ; il la laisse tomber ; les chasseurs qui surviennent disent que l'animal a fait un faux-repaître, et ils en tirent la conséquence que le cerf est tout à fait sur ses fins.

Fermées (pinces). Les gros cerfs ont les pinces serrées l'une contre l'autre, quand ils vont d'assurance ; on dit qu'on a revu d'un gros cerf, lorsqu'on a rencontré des voies à peine fermées.

Fientes. On ne donne ce nom qu'aux excréments des bêtes puantes, telles que renards, blaireaux, fouines, etc. Ceux des autres ont un nom technique pour chaque espèce, tels que fumées, laissées, repaires, etc.

Filets de cerf. On appelle grands filets ceux qu'on lève au dessus des reins du cerf, et filets mignons ceux qu'on prend au dessous ; les uns et les autres sont fort bons quand ils sont bien marinés, cuits à point, arrosés d'une sauce piquante et accompagnés d'excellent vin de Bourgogne.

Fins. Quand une bête ne peut plus courir, qu'elle est sur le point d'être forcée, on dit qu'elle est sur ses fins.

Flair. Odorat du chien.

Flairer. Action du chien qui perçoit l'odeur laissée par une bête.

Flatrer. Un animal se flâtre, lorsqu'étant poursuivi par les chiens, il se couche dans l'herbe ou ailleurs, dans l'espoir qu'ils passeront sans le voir.

Flatrure. Place marquée par l'animal dans l'herbe où il s'est flâtré.

Forcer. On force une bête lorsque sans la tirer on la prend après l'avoir fatiguée.

Forhu. Intestins du cerf que l'on met au bout d'une fourche, et que l'on donne aux chiens après la curée en guise de dessert. On appelle aussi *forhu* le ton que l'on sonne aux chiens pour les faire venir à soi. Ce ton étant le signal d'un repas, ils l'entendent toujours avec plaisir.

Forhuer. Sonner le forhu.

Forlonger. On dit qu'une bête forlonge quand elle a beaucoup d'avance devant les chiens. On se sert aussi du mot *fort-payser*.

Fort-paitre, Fort-paiser. Se dit d'une bête qui va viander dans les champs très-éloignés du pays qu'elle habite.

FORT. Espace fourré, secret, où la bête se retire pour passer la journée.

FORTITRER. Quand un cerf évite les endroits où sont placés les relais, on dit qu'il fortitre.

FOUAILLE. Ce qu'on nomme curée à la chasse du cerf s'appelle aujourd'hui fouaille, quand il s'agit du sanglier. C'est un mot nouveau qui n'est point dans les anciens auteurs.

FOUGER. Un sanglier fouge quand il fouille la terre pour faire ses mangeures. La plante qu'il arrache s'appelle *fougue*, les arbrisseaux qu'il déracine se nomment *affranchis*.

FOUILLURES. *Voyez* BOUTIS.

FOULÉE. Empreinte laissée par le pied de la bête sur l'herbe ou sur les feuilles mortes.

FOULER. On foule une enceinte, lorsqu'ayant pris des devants et des arrières, on est certain que la bête n'a point passé. Tous les chasseurs avec leurs chiens cherchent dans toutes les touffes d'herbe pour l'en faire partir. Des chiens *foulent* une bête quand ils la mordent après qu'elle est portée à terre. On les laisse fouler pour les faire jouir. On fait fouler la tête du cerf aux jeunes limiers pour les encourager.

FOURCHET. Abcès qui se forme entre les doigts de pied du chien.

FRAISE. Partie de la tête du cerf, du daim ou du chevreuil, immédiatement au dessus de la meule. Après la fraise commencent les perches.

FRAPPER AUX BRISÉES. (*Voyez* BRISÉES.)

FRAPPER A ROUTE. C'est suivre une bête avec le limier, c'est remettre les chiens sur la voie de la bête chassée.

FRAYOIR. On donne ce nom à l'arbre contre lequel les cerfs frottent leur tête pour la débarrasser de l'espèce de mousse qui la couvre après le refait. Autrefois, lorsqu'à l'assemblée on apportait le premier frayoir, c'était une grande affaire; celui qui l'avait trouvé recevait toujours un présent du roi. Si c'était un gentilhomme, on lui donnait un cheval; si c'était un valet, on l'habillait à neuf de pied en cap.

FRESSURE. On nomme ainsi la réunion de certaines parties de l'intérieur chez les bêtes, telles que le foie, le cœur, la rate, le poumon. La fressure du cerf, du daim, du chevreuil, est très-bonne à manger; on la prépare comme celle du veau ou du mouton, mais on ajoute une sauce piquante.

FUIR. Un cerf ne court pas, il fuit.

FUITES. On nomme ainsi la distance d'un saut à un autre quand le cerf, le daim, le chevreuil, fuyent; lorsque la dis-

tance est grande, on dit qu'ils font de bonnes fuites; c'est d'un heureux augure, car l'animal doit être grand et fort.

Fumées, de *fimus*. Excréments du cerf, de la biche, du daim et de la daine. Elles sont tour à tour en *bousard*, en *plateau*, en *troche;* elles sont *formées*, *dorées*, *aiguillonnées*, *entées*, *déliées*, *nouées*, *martelées*, *raines* et *ridées*. (*Voyez* ces mots.)

Fusée. On appelle ainsi la route qui, de l'embouchure d'un terrier, conduit jusqu'à la première chambre. Un sanglier vermille en *fusée* lorsqu'il ouvre la terre en y traçant un sillon avec son boutoir.

G.

Gants. Tout chasseur qui porte des gants doit les ôter quand il assiste à la curée, autrement ils appartiennent aux valets de chiens.

Garde à toi. Quand il voit que son chien veut se rabattre, le valet de limier lui dit : *Garde à toi*.

Gardes. Ergots du sanglier.

Gare, gare. Cri du piqueur pour prévenir les chasseurs que la bête est lancée.

Gavion. Extrémité de la gorge du cerf.

Gigoté (chien). Se dit d'un chien dont les cuisses sont rondes et les hanches larges; un chien bien gigoté court vite et long-temps.

Gigoter. Se dit d'un animal qui, sur le point de mourir, donne des coups de pied : il faut se méfier d'un cerf qui gigote.

Glaires. Matière gluante, visqueuse, qui se trouve dans les fumées des biches.

Glapissement. Un renard qui chasse un lièvre donne de la voix comme un chien courant; le son en est plus faible, plus aigu, et se nomme *glapissement*.

Gorge. Quand il a la voix forte, un chien a belle gorge; s'il vomit, on dit qu'il rend gorge.

Gouttières. Raies creuses dont le merrain des cerfs, daims et chevreuils, est sillonné. Par la profondeur des gouttières on juge l'âge de l'animal.

Grand vieux cerf. Quand un cerf a passé l'âge où il était dix cors, il prend le nom de vieux cerf, de grand vieux cerf.

Grêle. Ton le plus aigu de la trompe. Quand le merrain est mal nourri, on dit qu'il est grêle.

Grès. On appelle ainsi les deux grosses dents de la mâchoire supérieure du sanglier, sur lesquelles cet animal aiguise ses défenses.

Gros (chasser). C'est chasser le cerf, le sanglier ou toute autre grosse bête.

Gros dénomes. On donne ce nom aux deux gros morceaux de la cuisse du cerf.

Gros-ton. Ton bas de la trompe.

Gueule. Bouche des animaux carnivores; on dit aussi *la gueule d'un cerf.* Un chien a *fait sa gueule* lorsqu'il donne de la voix; il *chasse de gueule* quand il aboie pour appeler ses camarades; il est *chaud de gueule* quand il crie au premier sentiment qu'il perçoit. On dit aussi *la gueule* d'un terrier.

Gueulé. Une bête est gueulée quand les chiens la prennent; un lièvre est gueulé au lancé quand il est pris par les chiens en sortant du gîte.

H.

Ha! hai! Cri pour arrêter les chiens quand ils vont trop vite ou qu'ils tournent au change. *Ha! hai! chiens! ha! hai! valets*; cela les rend attentifs, ils réfléchissent pour savoir si c'est bien leur bête de meute.

Halener. Les chiens halènent une bête lorsqu'ils en prennent le sentiment.

Hallali. D'*hallala,* mot arabe, qui signifie victoire; on crie *hallali,* on sonne l'*hallali,* quand le cerf tient aux chiens; lorsqu'il est tombé on crie *hallali par terre.*

Halte. Dans la chasse à tir au chien courant, on fait halte après avoir tué une bête, et l'on déjeune. Dans la grande chasse cette opération se fait à l'assemblée, et puis on ne se repose qu'après avoir pris l'animal.

Hampe. Poitrine du cerf.

Harde. Réunion de bêtes fuyant, vivant ensemble. On appelle aussi harde le lien qui réunit ensemble plusieurs couples de chiens.

Hardées. Petites branches cassées par le bois des cerfs.

Harder les chiens. C'est les réunir par quatre, six ou huit, à une laisse de crin tenue par un valet; on les conduit ainsi hardés jusqu'à l'endroit où ils doivent être déhardés et découplés.

Hardois. Petits brins de bois écartés par le cerf quand il commence à frayer. Quand les cerfs entrent en rut, ils froissent, brisent, tordent les branches en essayant leurs forces; on nomme aussi ces branches *hardois;* on devrait dire *hartois* puisque ce mot vient de *hart.*

Harloup. Cri du valet de limier pour engager son chien à suivre la voie du loup: *harloup l'ami, après harloup, harloup.*

HARPAILLE. (Voyez HARDE.)

HARPAILLER. *Les chiens ne font que harpailler*, c'est-à-dire qu'ils quittent la voie du cerf pour celle des biches.

HARPÉ. Se dit d'un lévrier dont le ventre est haut et l'estomac bas.

HAVA HAILA. Cri du valet de limier à son chien quand celui-ci se rabat et qu'il est au bout de son trait ; on ajoute à ces deux mots : *garde à toi, Nestor*, ou tout autre nom.

HÈRE. Cerf qui a passé six mois et qui n'a pas un an.

HO-À-HO. Cri du veneur pour appeler son camarade, pour engager les chiens à fouler une enceinte : *ho-à-ho, mes chiens, ho-à-ho , valets.*

HO, LO, LO, LO, LOOOOOOO ! Cri du valet de limier pour engager son chien à marcher devant et à commencer sa besogne.

HOUILLEAU. Cri pour engager les chiens à boire.

HOURAILLER. Chasser avec des hourets. On a donné ce nom à certaines boucheries faites par les rois et les princes, où les bêtes amenées devant eux, par des nuées de rabatteurs, sont égorgées par centaines.

HOURAILLIS. Meute de hourets.

HOURETS. Mauvais chiens de chasse. Molière a dit dans *les Fâcheux :*

> De ces gens qui, suivis de dix hourets galeux,
> Disent « ma meute, » et font les merveilleux.

HOURVA. Cri du valet de limier pour faire rabattre son chien au contrepied : *hé, hourva, Nestor !*

HOURVARI. Une bête qui revient sur sa voie fait un hourvari. Les chasseurs crient *hourvari* à leurs chiens, et ceux-ci doivent alors retourner pour la chercher en arrière.

HUCHET. Petit cor de chasse.

HUIE. Cri pour faire fuir le loup et pour prévenir qu'on a tué le sanglier.

HURE. Tête du sanglier.

HURLEMENT. Cri du loup.

I.

IL VA LÀ, CHIENS. Manière de parler aux chiens en leur montrant la voie de la bête.

IL PERCE. C'est-à-dire, l'animal a fui droit devant lui.

J.

JAMBE. On nomme ainsi la partie qui va du talon jusqu'aux

os chez les bêtes fauves, ou jusqu'aux gardes chez les bêtes noires. On dit qu'un animal a la jambe ravalée quand les os ou les gardes sont très-rapprochés du talon.

Jappement. Cri des chiens.

Jarret. L'opposé du genou. « Cette bête est mal menée, les chiens lui mangent les jarrets.

Jeter. Un cerf jette sa tête quand son bois tombe ; il jette ses fumées.

Jeunement. Un cerf dix-cors jeunement est un cerf à sa sixième année.

Jointé. Un animal est haut jointé, bas jointé, suivant qu'il a la jambe plus ou moins longue.

Jouir. Il faut faire jouir les chiens courants si l'on veut leur donner de l'ardeur ; la prise de l'animal et la curée sont deux grandes jouissances pour ces messieurs.

Juger. On juge un animal par le pied, les fumées, les portées, les abattures, etc. ; c'est-à-dire que, sans le voir, on devine son espèce, son âge, son sexe, sa taille. Une bête se juge bien quand elle met les pieds de derrière dans l'empreinte faite par ceux de devant.

L.

Laie. Femelle du sanglier.

Laisse. On appelle ainsi la corde qui sert à coupler les chiens. Ce nom s'applique aussi aux chiens couplés; on dit une laisse de lévriers pour dire deux lévriers.

Laissées. Fiente du loup et du sanglier; on dit aussi la *bourre* du loup.

Laisser-aller. Lorsqu'un limier passe sur la voie sans se rabattre, lorsque les chiens enveloppent un défaut, et qu'ils ne marquent pas l'endroit où la bête a passé, *ils laissent aller*.

Laisser-courre. (*Voy.* Courre.)

Laisser-suivre. On laisse suivre en donnant au limier quelques longueurs de trait, soit pour lancer la bête, soit pour connaître le lieu du rembûchement.

Lambeaux. Quand le cerf a frayé et qu'il lui reste encore quelques morceaux de peau velue autour de son bois, on les appelle des lambeaux.

Lancé. Lieu où la bête a été mise debout. On dit : « l'animal revient au lancé. »

Lancer. Mettre la bête debout, la faire partir du fort, du liteau, de la bauge, du gîte, pour la donner à courre.

Lapereau. On donne ce nom au jeune lapin jusqu'à l'âge d'un an.

Lapin. Joli petit quadrupède que l'on chasse au chien courant ; on le mange à la broche, à la casserole, en papillotes ; il se laisse arranger de cent manières différentes, et il est toujours bon.

Larmiers. On nomme ainsi deux fentes que le cerf a sous les yeux ; elles servent d'écoulement à une liqueur jaune, qu'on appelle *larmes du cerf.*

Lever. On lève la bète en la mettant sur pied. On ne coupe pas le pied de la bête ; mais on le lève pour l'offrir au maître de l'équipage.

Levraut. Jeune lièvre. On ne doit pas le chasser au chien courant ; donnez-lui le temps de grandir, vous aurez bien plus de difficultés à vaincre quand il sera lièvre, et, par conséquent, le plaisir sera double.

Lévrier. Un chasseur ne doit avoir de lévriers que pour s'en servir à coiffer le loup ou le sanglier. Ceux d'Irlande, d'Écosse, d'Espagne, sont de haute taille et d'une grande force.

Lice. Femelle du chien courant. *Lice ouverte*, c'est-à-dire qui n'est pas coupée, à qui on a laissé tous les organes de la génération. Une lice est *nouée* lorsqu'elle est pleine.

Lièvre. Fort aimable quadrupède qui fournit aux chasseurs des plaisirs sans cesse renaissants. Vite à la course, fécond en ruses, le lièvre ne se laisse pas toujours prendre, même par les meilleurs chiens, et c'est par là surtout que les professeurs l'estiment. Les gastronomes en font grand cas. Son râble mariné, rôti, mangé à la gelée de groseilles, est une des meilleures choses qui puissent chatouiller le gosier d'un connaisseur. Quel bel éloge pour le lièvre ; agréable pendant sa vie, excellent après sa mort ; aucun de nous ne peut espérer une si belle oraison funèbre.

Ligner. On ne dit pas qu'un loup couvre une louve, mais qu'il la *ligne.*

Limier. Chien muet, à l'aide duquel le veneur suit la voie qu'une bête a parcourue pendant la nuit, s'assure que l'animal est entré dans telle enceinte, et qu'il n'en est point sorti.

Liteau. Gîte du loup.

Livrée. Jusqu'à l'âge de six mois les faons et les marcassins sont marqués de taches blanches ou de raies jaunâtres ; on dit alors qu'ils portent la livrée.

Longer. Quand une bête va long-temps sur le bord d'un chemin, on dit qu'elle le *longe.*

Loup. Chien sauvage, féroce, dangereux aux troupeaux, aux enfants, aux hommes. Les chasseurs doivent employer tous les moyens pour tuer les loups, car ce sont de terribles braconniers.

Louvart. Jeune loup d'un à deux ans.

Louve. Femelle du loup.

Louveteaux. Petits de la louve ; ils gardent ce nom jusqu'à l'âge d'un an.

Louveterie. Équipage de la chasse au loup ; personnel des officiers attachés à cette chasse. Les lieutenants de louveterie sont des chasseurs à qui l'on accorde une permission de chasse dans certaines forêts de l'État, sous la condition qu'ils auront un équipage pour chasser le loup.

Louvetier. Officier commissionné pour faire partie de la louveterie.

M.

Mal-mené. Se dit de tout animal fatigué, qui ne peut plus courir.

Mal-moulues. On appelle ainsi les fumées qui ne sont pas bien digérées.

Mal-semé. Quand un cerf n'a pas le même nombre d'andouillers de chaque côté, on dit qu'il porte tel nombre *mal-semé.* Cette expression s'applique au daim et au chevreuil.

Mangeures. Un sanglier ne viande pas, il fait ses mangeures. Ce mot s'emploie aussi pour le loup.

Mantelure. Quand le dos d'un chien n'est pas de la même couleur que le reste de son corps, on dit alors qu'il a la mantelure blanche, grise, fauve, etc.

Marcassin. Jeune sanglier jusqu'à six mois.

Marche. On dit : la voie du cerf, la marche du loup.

Martelées. Fumées sans aiguillon ; elles ne sont ni rondes ni carrées, et paraissent faites à coups de marteau.

Massacre. Tête entière du cerf, du daim, du chevreuil.

Mâtin. Gros chien de boucher servant à coiffer le sanglier ou le loup.

Méjuger. Un veneur se méjuge lorsqu'il ne reconnaît pas la voie de la bête qu'il chasse ; un animal se méjuge quand il ne met pas les pieds de derrière dans la marque faite par ceux de devant.

Menée. Route suivie par la bête chassée. *Suivre la menée*, c'est prendre le chemin qu'elle a pris. Un chien a la menée

belle quand il ne s'écarte point des voies, et qu'il crie en conscience, à dire d'experts.

Menteur (**chien**). Chien qui crie sans rime ni raison, ou qui devant crier ne dit rien.

Menus droits. Langue, mollettes et petits filets du cerf. Autrefois c'étaient les oreilles du cerf, les bouts de sa tête quand elle était molle, le mufle, les daintiers, le franc boyau et les nœuds : toutes ces choses devaient être présentées au roi.

Merrain ou marrain, *materia cornuum*. Perches de la tête du cerf, du daim, du chevreuil, qui portent les andouillers. Le merrain est grêle ou bien nourri suivant que l'animal a vécu dans de bons ou de mauvais gagnages.

Mettre bas. Les animaux mettent bas quand ils font leurs petits ; les cerfs, les daims, les chevreuils mettent bas lorsque leur bois tombe.

Mettre sur pied. Lancer la bête.

Meule. Couronne placée à la base du merrain. La meule est *recouverte* lorsqu'après la chute du bois il s'y forme un amas de sang.

Meute. Réunion de plusieurs chiens courants. Lorsqu'une bête est prise sans relais, on dit qu'elle a été forcée de *meute à mort*.

Miré. Sanglier de cinq ans.

Mollettes. Tendons des épaules et des cuisses du cerf.

Moquettes. Fumées du chevreuil.

Mots. Sonner un mot, deux mots, c'est donner avec la trompe un ou deux tons longs : cela signifie *venez à moi*.

Mouée. Soupe des chiens.

Mue. Un animal mue quand il met bas son bois. Une mue est un côté de la tête ; les deux mues sont les deux bois. En parcourant les forêts au printemps on trouve les mues des cerfs.

Muet. Chien qui quête et suit la voie sans crier.

Muette. On appelait autrefois *muette* la maison où logeaient les officiers des chasses, les valets et les chiens. Le château de la Muette au bois de Boulogne fut bâti pour cet usage.

Mufle. Bout du nez des bêtes fauves.

Mulet. Terme pour désigner un cerf qui a mis bas sa tête et qui n'a point encore de refait. *On court un mulet, on prend un mulet.*

Muloter. Le sanglier, en fouillant la terre, cherche les trous où les mulots ont fait leurs provisions, et les mange ; on

dit alors qu'il *mulote*. Un limier *mulote* quand il s'amuse sans s'occuper de sa besogne. Un chien *mulote* quand il rebat ses propres voies.

MUSER. Un cerf muse lorsque, entrant en rut, il met le nez à terre pour chercher la voie des biches. Du Fouilloux dit : « que quand il en trouve il regarde en haut, et remercie nature « de lui avoir donné tel plaisir. »

N.

NAPPE. Peau du cerf.

NASILLER. Un sanglier nasille en fouillant la boue avec son nez.

NERF DU CERF. Verge du cerf.

NEZ. Un chien a le nez fin quand il chasse par la chaleur et sur les chemins poudreux. Un chien de haut nez est celui qui chasse le nez haut.

NOIX DE CERF. Morceau levé de l'épaule du cerf.

NOMBRES. Petits filets qu'on lève en dedans des cuisses et des reins du cerf.

NOUÉES (FUMÉES). Fumées presque cylindriques sans aiguillon.

NUIT. (*Voy.* FAIRE LA NUIT.)

O.

OBSERVER. Lorsqu'on a détourné une bête avec le limier, on se place à un carrefour pour observer si elle ne sort pas de l'enceinte. On dit aussi qu'on la garde.

ONGLÉE. Maladie des yeux chez les chiens ; légère excroissance de chair.

ONGLES. On dit les ongles d'un chien, et non les griffes d'un chien.

OS. On appelle ainsi les ergots des cerfs, des daims et des chevreuils.

OUTRE-PASSER. Les chiens outre-passent quand ils vont au-delà des voies de la bête. Les bêtes outre-passent quand l'empreinte des pieds de derrière dépasse celle des pieds de devant.

OUVRÉS. On appelle *lévriers ouvrés* ceux dont le palais est marqué de grandes taches noires ; ils passent pour être très-vigoureux.

P.

PARAMONT. Sommité de la tête du cerf.

PAS DU LIÈVRE. Passe du lièvre.

Parchasser. C'est chasser une bête qui a deux ou trois heures d'avance sur les chiens. Les chiens parchassent quand ils crient peu, qu'ils sont long-temps à flairer sans en reprendre, ou qu'ils suivent une voie sans s'assurer qu'elle est bonne.

Paré. On dit qu'une bête a le pied paré quand il s'est usé sur un terrain pierreux.

Parler. On ne crie pas après les chiens, mais on leur parle. Tout le monde ne sait pas parler aux chiens, il faut allonger les mots, se servir d'expressions sonores, toujours les mêmes pour dire les mêmes choses.

Patte. Pied du loup et du renard.

Patter. Se dit d'un lièvre qui emporte des morceaux de terre boueuse avec ses pieds.

Pavillon. L'opposé de l'embouchure de la trompe.

Pelage. Couleur du poil des bêtes fauves. On dit qu'un cerf a le pelage gris et non le poil gris.

Pelotée. Une lice est pelotée quand elle est couverte par un chien.

Percer. (*Voyez* Forlonger.) Les piqueurs percent au fort quand ils traversent les fourrés.

Perlures. Inégalités, petites protubérances qui existent sur le merrain et sur les andouillers.

Peser. Un animal pèse plus ou moins, suivant qu'il est gros ou petit. Si l'empreinte laissée par son pied est profonde, on juge qu'il pèse beaucoup et qu'il est de grand corsage.

Pied. Quand les chiens chassent bien ensemble, on dit qu'ils sont du même pied. Le pied du cerf se compose des pinces, des côtés, de la sole, du talon et des os. On appelle *pieds de gondole* les pieds des cerfs qui habitent des lieux humides. La sole se retire et les côtés restent tranchants. On dit le pied du chien et non la patte du chien; cependant les deux mots sont en usage.

Pierrures. (*Voyez* Fraise.)

Pigache. Un sanglier est pigache lorsqu'une de ses pinces est plus longue que l'autre.

Pillart. On nomme ainsi les chiens hargneux et querelleurs.

Pince. Extrémité du pied des bêtes fauves et noires. Quand le cerf va d'assurance, il a les pinces fermées; il les a ouvertes lorsqu'il est sur ses fins. Les jeunes cerfs cependant les ont ordinairement ouvertes. Quand les pinces sont usées, c'est signe que l'animal est vieux, à moins qu'il n'habite un pays couvert de pierres.

Piqué. Marque laissée sur la terre par le pied d'une grosse bête.

Piquer. C'est suivre les chiens de près pour les appuyer et les faire manœuvrer suivant les circonstances.

Piqueur. Celui qui pique.

Piste. (*Voyez* voies, traces.)

Pivot. Os saillant qui porte le merrain.

Plateaux. Fumées plates et rondes qui ne sont plus en bousards, mais qui ne sont pas encore formées.

Porchaison. Un sanglier en porchaison est dans le meilleur état possible pour être livré au cuisinier; la porchaison arrive avec le mois d'octobre.

Porté par terre. Se dit d'un animal que les chiens ont renversé.

Portée. On comprend sous ce nom tous les petits mis bas en même temps par une bête.

Portées. Endroit le plus haut que le cerf peut toucher avec sa tête. Il brise les feuilles et les petites branches, et on juge par là sa taille et son âge.

Porter. Un cerf porte quatre, six, huit, dix, etc., suivant le nombre d'andouillers qu'il a.

Porter la hotte. Se dit d'un lièvre sur ses fins; il a le dos arrondi, les chiens le prendront bientôt.

Porter le trait. Un limier porte le trait quand il marche devant, et que le trait tendu ne traîne point à terre.

Portière. On appelle ainsi la lice que l'on fait couvrir pour avoir de sa race.

Pourchasser. C'est-à-dire suivre la bête avec opiniâtreté, jusqu'à ce qu'elle soit prise.

Q.

Quartan ou *quartanier*. Sanglier âgé de quatre ans.

Quatrième tête. Cerf ou daim de cinq ans.

Quatrouillé. Se dit d'un chien qui a du poil d'une couleur différente de celle qui le couvre.

Quête. Action du chien ou du veneur qui détourne la bête. Canton désigné au valet de limier pour la chercher.

Quêter. Aller en quête. (*Voyez* quête.)

Quinteux. Chien capricieux qui chasse un jour bien et l'autre mal. Le Verrier de La Conterie dit qu'il faut faire pendre ces chiens-là.

R.

Rabattre. Un limier, un chien courant se rabattent quand

ils trouvent des voies de bon temps, et qu'ils en donnent connaissance au veneur.

RACCOURCIR. On raccourcit un cerf lorsque l'ayant vu sortir d'une enceinte, au moment où les chiens vont y entrer, on enlève ceux-ci par le plus court chemin en les conduisant sur la voie, ce qui leur évite bien des pas. On raccourcit une enceinte en la divisant en deux parties, et en s'assurant que l'animal se trouve dans l'un ou dans l'autre.

RACCOUPLER. C'est remettre les chiens en couple.

RAGOT. Sanglier qui n'est plus bête de compagnie, mais qui n'a pas encore trois ans.

RAIDE (DÉCOUPLER). C'est découpler un relai du moment que la bête a passé, sans attendre la meute.

RAILÉS. Quand les chiens d'une meute sont tous de même taille, on dit qu'ils sont bien railés.

RAIRE. Cri du cerf quand il est en rut.

RALY. *Raly, chiens, raly.* Cri du veneur pour rallier les chiens qui se sont séparés des autres.

RALLIER. On rallie les chiens qui ont pris le change, en les amenant sur la bonne voie.

RAMEUTER. C'est arrêter les chiens qui vont trop vite pour leur faire attendre leurs camarades.

RAMIERS. On donne ce nom aux branches coupées des arbres abattus. Les bêtes fauves mangent le bout des *ramiers*.

RAMURE. (*Voyez* TÊTE.)

RANDONNÉE. Circuit que fait une bête autour de l'endroit où elle a été lancée.

RAPPORT. Compte-rendu par le valet de limier sur tout ce qu'il a vu, rencontré et jugé pendant sa quête.

RAPPROCHER. Les chiens font un beau rapproché quand, après avoir suivi long-temps la voie d'un animal passé de hautes erres, ils finissent par le lancer. L'épithète de *beau rapprocheur* est une des plus flatteuses pour un chien courant.

RASER. Le lièvre se rase, le chevreuil, le cerf se rasent lorsqu'ils se couchent dans l'herbe, et qu'ils laissent passer les chiens sans bouger.

RAVALER. Un cerf ravale lorsqu'étant très-vieux sa tête pousse irrégulièrement.

RAYER. On raie la voie d'un animal que l'on chasse pour pouvoir la retrouver plus facilement ; avec le soulier on raie le pied du cerf derrière le talon ; on raie devant la pince celui de la biche ou des bêtes noires.

REBATTRE. Quand une bête va et revient sur le même chemin, on dit qu'elle rebat ses voies. Un limier qui ne suit pas

bien et revient souvent sur lui-même rebat ses voies. Quand les chiens courants prennent le contrepied et crient comme sur le droit, ils rebattent les voies.

Rebaudir. Vieux mot qui signifie caresser les chiens. Les chiens rebaudissent quand ils témoignent leur joie en trouvant le pied de la bête.

Recéler. Un animal se recèle quand il ne sort pas de son enceinte; il est malade, il est fatigué, il se repose.

Rechasser. C'est faire rentrer dans les forêts les bêtes qui en étaient sorties.

Rechasseurs. Autrefois il y avait des rechasseurs; c'étaient des gentilshommes chargés de faire rentrer les bêtes dans les forêts du roi.

Réclamer les chiens. C'est sonner la retraite pour les faire venir à soi, pour les ramener au chenil.

Reconnaître. Un valet de limier doit, quelques jours avant la chasse, reconnaître les bêtes du pays où il se trouve. Cette promenade, faite sans chien, lui donnera les connaissances préliminaires dont il a besoin pour aller au bois.

Récrier. Les chiens se récrient lorsqu'ils rapprochent un animal forlongé; la musique recommence alors avec une nouvelle force.

Redire (en). Lorsque les chiens se sont tus pendant longtemps, et qu'ils recommencent à crier, parce qu'ils retrouvent la voie, *ils en redisent.*

Redonner. Quand on lance une bête pour la seconde fois, on la redonne aux chiens.

Refaire sa tête. Un cerf, un daim, un chevreuil met bas sa tête tous les ans et se retire dans un buisson pour la refaire.

Refait. Tant qu'un cerf n'a pas frayé, il porte du refait.

Refuite. Ruses, chemin parcouru par une bête chassée; endroit où les bêtes passent ordinairement; on s'y poste pour les tirer, ou bien on y place les relais.

Régalis. Place grattée par les pieds du chevreuil.

Reinté. Un chien dont les reins sont larges et élevés en arc est bien reinté.

Rejoindre. Un chien se rejoint quand, avant de suivre la voie, il la goûte pour s'assurer si c'est bien celle qu'il cherche.

Relai. *Relicti canes.* Hardes de chiens, réunion de chevaux placés à divers endroits pour suivre la bête. On donne un relai en découplant les chiens qui doivent remplacer ceux qui courent.

RELAISSER. (*Voy.* RASER.)

RELANCER. Quand l'animal s'est relaissé et que les chiens le font repartir, on dit qu'ils le relancent.

RELAYER. On relaie de chevaux, on donne un relai de chiens.

RELEVÉ. Une bête relève quand elle quitte sa reposée pour aller au gagnage.

REMBUCHEMENT. Endroit par lequel une bête entre dans une enceinte. (*Voy.* FAUX REMBUCHEMENT.)

REMBUCHER UNE BÊTE. C'est suivre sa voie jusqu'à la coulée qui conduit à l'enceinte où elle est.

REMETTRE. (*Voy.* RELAISSER.)

REMONTRER. C'est donner connaissance de la voie d'une bête passée.

RENARD. Quadrupède nuisible aux plaisirs du chasseur. On doit lui faire une guerre à mort.

RENARDE. Femelle du renard.

RENARDEAU. Jeune renard âgé de moins d'un an.

RENARDIÈRE. Autrefois on nommait ainsi le terrier du renard.

RENCONTRER. Un chien rencontre quand il perçoit le premier sentiment de la bête.

RENDRE. Une bête se rend quand elle est près d'être sur ses fins.

RENTRÉE. Retour des animaux de la plaine au bois.

REPOSÉE. Lieu où les bêtes demeurent pendant le jour.

REPRENDRE (EN). Lorsque les chiens sont tombés en défaut et qu'ils retrouvent la voie, on dit qu'ils en *reprennent*. La voie se conserve mieux dans tel endroit que dans tel autre ; on dit : « Ce terrain est excellent, est mauvais, pour *en reprendre*.

REQUÉRANT. Un chien requérant est celui qui, sans les conseils du chasseur, prend des devants et des arrières pour retrouver la bête qu'il suit.

REQUÊTÉ. Ton de chasse pour faire venir les chiens.

REQUÊTER. Chercher de nouveau la bête après un défaut.

RESSUI. Un cerf est au ressui quand il se met sur le ventre au soleil pour sécher la rosée dont il s'est couvert en viandant la nuit dans les blés. On dit aussi qu'il est au ressui lorsqu'il se repose et fait sécher la sueur produite par les courses faites devant les chiens.

RETIRÉ. Un cerf retiré ne peut plus souffler ; il est sur ses fins. On dit aussi qu'il est *retrait*.

RETOUR. Une bête qui revient sur ses voies fait un re-

tour. Les chasseurs crient alors : *Au retour, mes beaux, au retour, mes chiens.*

RETRAITE. Fanfare que l'on sonne au retour de la chasse. Si la bête est morte, on sonne *la retraite prise* ; si l'on revient bredouille, on doit sonner *la retraite manquée.* Cette dernière ne fait jamais grand bruit.

REVENU. (*Voy.* REFAIT.)

REVOIR. On revoit d'une bête quand on trouve sa voie. Si le terrain est humide, *il fait beau revoir ;* s'il est sec et pierreux, on dit qu'il fait mauvais revoir. Quoiqu'on voie pour la première fois, on dit qu'on *revoit.*

REVOULOIR. Les voies étant vieilles, les chiens les sentent par-ci par-là ; ils en *reveulent* bien, mais ils ne peuvent pas les suivre.

RIDÉES (FUMÉES). Ce sont celles des vieux cerfs et des vieilles biches ; elles sont marquées par des raies.

RIDER. Un chien ride en suivant un animal sans donner de la voix.

RIDES. Marques aux traces du sanglier entre le talon et les gardes. Les gardes sont à droite et à gauche ; les rides sont au milieu, derrière le talon.

ROMPRE LES CHIENS. C'est les détourner de la bête qu'ils suivent, soit parce qu'il y a change, soit qu'on veuille discontinuer la chasse.

RONGER. Au lieu de dire que le cerf rumine, on dit qu'il ronge.

ROUTAILLER. Suivre un sanglier, un loup avec le limier, pour le tirer dans la bauge ou liteau, ou au partir.

ROUTE. Grand chemin dans les bois. On se sert aussi du mot *ligne.*

RUSER. Un animal ruse quand il va et revient pour dissimuler sa voie et tromper les chiens.

RUT. Temps où les bêtes sont en amour. Les vieux cerfs commencent avant les jeunes ; les uns et les autres sont en rut pendant trois semaines. Le rut des cerfs commence avec le mois de septembre et finit au 15 octobre ; celui des chevreuils dure quinze jours et a lieu dans le mois d'octobre ; celui des loups dure deux mois, pendant janvier et février. Les sangliers sont en rut tout le mois de décembre ; les renards en décembre et janvier. Le rut des lièvres et des lapins, autrement appelé bouquinage, dure toujours.

S.

SACCADE. Quand le limier se rabat sur de mauvaises voies

on tire brusquement le trait, cela s'appelle donner une saccade.

Sanglier. Porc sauvage, dangereux pour les chasseurs et pour les chiens; proie superbe, hure excellente à manger; on tire parti de sa chair comme de celle du cochon.

Savau chiens. Cri du chasseur pour exciter les chiens quand ils commencent à prendre sentiment de la bête.

Seconde. C'est le premier relai que l'on donne après la vieille meute. « Ces chevaux, ces chiens sont de seconde. »

Seconde tête. Cerf, daim, chevreuil de trois ans.

Semé (bien). Quand les andouillers sont en nombre égal de chaque côté, le cerf porte huit, dix, douze, etc., bien semés.

Semer. Un cerf sème ses fumées quand il les jette les unes après les autres.

Sentiment. Odeur dont le nez du chien est frappé.

Séparer. Un animal *se sépare* quand il quitte les bêtes qui l'accompagnaient. Si les chiens le suivent sans s'occuper des autres, on dit qu'ils l'ont *bien séparé*. On *sépare les quêtes* en indiquant aux valets de limier les divers cantons qu'ils doivent explorer. Un cerf *sépare* l'empaumure quand ses andouillers commencent à paraître.

Servir la bête. C'est-à-dire la tuer d'un coup de fusil, c'est lui donner le coup de grâce.

Six chiens. Relai que l'on donne après la seconde.

Sole. Dessous du pied des bêtes, renfermé entre le talon, les pinces et les côtés.

Solitaire. Vieux sanglier.

Sonner. On dit donner du cor; si l'on dit sonner, on peut se servir de ce mot tout seul.

Souffler au poil. Se dit d'un chien dont la gueule est près de la bête qu'il chasse.

Souille. Endroit bourbeux où le sanglier se repose. Par la grandeur de la souille on juge de la grosseur de l'animal.

Suif. Graisse des bêtes fauves; celle du sanglier se nomme *sain*. Le cerf maigrissant beaucoup pendant le rut, on dit qu'il pisse son suif.

Suite. Un limier fait suite d'une bête quand il la rembûche. Quand on dresse un jeune chien, on le fait suivre la voie au droit et au contre-pied; cela s'appelle *donner des suites*.

Suites. Testicules du sanglier. Il faut les couper aussitôt que la bête est morte.

Suivre. Un chien suit bien la voie quand il la tient toujours entre ses quatre jambes.

Sur-aller. Un chien qui passe sur une voie sans se rabattre *sur-alle la voie*. Une bête se *sur-alle* quand elle revient sur ses voies.

Sur-andouiller. Second andouiller.

Sur-marcher. *Voyez* sur-aller.

Sur-neigées. Voies sur lesquelles il est tombé de la neige.

Sur-pluées. Voies sur lesquelles la pluie est tombée.

Sureté. Les chiens chassent en sûreté quand ils chassent bien.

T.

Talon. Extrémité postérieure du pied.

Tanière. Retraite du loup, du renard, du blaireau.

Taisson. Ancien nom du blaireau.

Tarder. Une bête tarde lorsque l'empreinte de ses pieds de derrière se trouve en arrière de celle de ses pieds de devant.

Tayau. Cri qui signifie : «je vois la bête.»

Temps. *On revoit de bon temps* quand la voie est fraîche. Elle est *de vieux temps*, si elle est de la veille.

Tenir aux chiens. Se dit d'une bête qui, ne pouvant plus courir, se défend contre les chiens.

Terrier. Trous où vivent et multiplient les renards, les blaireaux et les lapins.

Têt. Os frontal d'où sortent les perches des cerfs, des daims et des chevreuils.

Tête. Bois du cerf, du daim et du chevreuil. Quand un animal est rembûché, on dit qu'il a la *tête couverte*; si les perches sont écartées, c'est une *tête ouverte*; si c'est le contraire, c'est une *tête serrée*. On dit une *tête bien née* quand le bois est régulier; *une tête enfourchée*, quand elle se termine par une fourche; *une tête paumée*, quand la sommité ressemble à une main; *tête couronnée*, quand elle ressemble à une couronne; *tête faux-marquée*, quand elle est mal semée; *tête droite*, quand elle n'est pas arrondie; *tête rouée*, quand le merrain est contourné comme une roue.

Tiers-an. Sanglier de trois ans.

Tirer du long. Se dit d'une bête qui sans ruser, sans se remettre, va toujours droit devant elle.

Titre. Lieu où l'on place les chiens pour relayer. Les chiens sont *à bon titre* quand la bête arrive de leur côté. Le cerf *fortitre* lorsqu'il évite de passer près de l'endroit où sont les chiens.

Toucher au bois. (*Voyez* frayoir.)

Tons de chasse. (*Voyez* le chapitre de *la trompe*.)

TOUT COI. Cri pour engager le limier à se taire.

TRACE. Pied et marque du pied du sanglier.

TRAINEUR. Chien qui ne suit pas le gros de la meute.

TRAIT. Corde que l'on attache à la botte du limier ; *déployer le trait*, c'est commencer la quête en faisant passer le limier devant : *on racourcit le trait, on allonge le trait, le limier bande sur le trait.* Quand on suit la bête jusqu'à ce qu'elle soit sur pied, *on la lance à trait de limier.*

TRANCHANTS. Côtés du pied d'une bête qui ne sont pas usés.

TRAQUEURS. Hommes entourant une partie de bois pour forcer le loup à venir du côté des chasseurs.

TROCHES. Fumées à demi formées ; elles sont distinctes, mais non séparées,

TROCHURE. Quand un cerf a quatre andouillers au dessous de l'empaumure, on nomme le plus élevé *trochure.*

TROISIÈME TÊTE. Cerf de quatre ans,

TROLER. C'est chercher, quêter au hasard un animal sans avoir fait le bois.

TROMPE. Instrument de musique; il sert aux chasseurs pour s'appeler dans les bois, pour faire connaître les divers incidents de la chasse, et pour célébrer la victoire lorsque victoire il y a.

U.

USÉ (PIED). Pied d'un vieil animal ou de celui qui habite un pays pierreux.

V.

VAINES. Les fumées vaines sont légères et creuses.

VALET DE LIMIER. C'est l'homme qui fait le bois, qui détourne la bête avec le limier.

VALETS DE CHIENS. Hommes chargés de soigner les chiens au chenil, de les conduire au bois et de les ramener.

VALOIR LE CHANGE. (*Voyez* CHANGE.)

VA-OUTRE. Terme pour dire au limier de quêter.

VAU-VENT. Quand on a le vent par derrière, on marche à *vau-vent.*

VAUTRAIT. Equipage pour chasser le sanglier.

VA-Y-LÀ. Cri du valet de limier pour faire retourner son chien.

VELAUT ou VLOO. Cri pour annoncer qu'on a vu le sanglier ou le loup, le renard ou le lièvre.

Velci-aller. Cri du valet de limier à son chien pour l'engager à suivre une voie qu'il rencontre.

Velci revari, volcelest. Se crie quand on revoit d'un animal qui revient sur ses voies.

Venaison. Chair des grosses bêtes. Quand le cerf et le sanglier sont gras, ils sont en venaison ; un pâté de lièvre est un pâté de gibier ; celui qu'on fait avec du chevreuil, du sanglier, etc., est un pâté de venaison.

Vénerie. Art de chasser à courre ; se dit aussi du matériel et du personnel de l'équipage : *la vénerie est logée là, il entend la vénerie, il écrit sur la vénerie*.

Veneur. Homme qui sait tout ce qui concerne la vénerie.

Vent. *Avoir le vent d'une bête*, c'est la sentir ; *chasser au vent*, c'est marcher le nez au vent. (*Voyez* Nez.)

Vermiller. Action du sanglier qui fouille la terre pour chercher les vers.

Viander. Un cerf, un daim, un chevreuil, viandent et ne mangent pas.

Viandis. Pâture des bêtes fauves.

Vider. Les chiens se vident et ne font pas leurs ordures. une bête vide l'enceinte lorsqu'après avoir été détournée elle part.

Vieil ermite. (*Voyez* Solitaire.)

Vieille meute. Réunion de chiens qui lancent la bête.

Vieux loup. Loup après deux ans.

Voie. Endroit où la bête a passé, soit qu'elle y ait laissé l'empreinte de ses pieds, soit qu'elle n'y ait laissé que l'odeur. Une voie d'une ou deux heures est *de bon temps ;* si l'animal vient de passer, la voie est *chaude*, *fumante*, *vive*. On appelle *voie du relevé* celle de la veille, *voie doublée* celle sur laquelle la bête est revenue, *voie légère* celle qui a peu de sentiment ; les chiens sont *à bout de voie* quand ils ne trouvent plus rien. (*Voyez* Erres, Sur-neigées, Sur-pluées.)

Volcelest. Cri qui signifie « je vois le pied du cerf » ; c'est aussi un ton de chasse.

Vue. Fanfare que l'on sonne quand on voit l'animal par corps ; si l'on n'a point de trompe, on crie *tayau*.

FIN DU VOCABULAIRE.

LOIS ET ORDONNANCES

SER LA CHASSE. (1)

EXTRAIT DE L'ORDONNANCE DU ROI DU 20 AOUT 1814.

TITRE II. — *Chasse à courre.*

Art. 1er. Les permissions de chasse à courre seront accordées de la manière mentionnée à l'article 5 des dispositions générales.

2. Elles seront données de préférence aux individus que leur goût et leur fortune peuvent mettre à même d'avoir des équipages, et de contribuer à la destruction des loups, des renards et blaireaux, en remplissant l'objet de leurs plaisirs.

3. Les chasses à courre dans les forêts et dans les bois de l'Etat seront ouvertes le 15 septembre, et seront fermées le 15 mars.

4. Les individus auxquels il aura été accordé des permissions pour la chasse à courre obtiendront des droits au renouvellement de ces permissions, en prouvant qu'ils ont contribué à la destruction des renards, loups, blaireaux et autres animaux nuisibles, ce qu'ils feront constater par les conservateurs forestiers.

Au château des Tuileries, le 20 août 1814.

Signé Louis.

Un arrêté du Directoire exécutif, du 19 pluviôse an V, autorisa les corps administratifs à permettre aux particuliers qui avaient des équipages et autres moyens pour la chasse aux animaux nuisibles de s'y livrer, sous l'inspection et la surveillance des agents forestiers.

La loi du 10 messidor an V, motivée sur les dévastations que commettaient les loups dans les départements, porte que les fonds accordés aux administrations départementales pour la destruction de ces animaux seront alloués au ministre de l'intérieur, et fixe un nouveau taux d'indemnité à accorder à ceux qui auront tué des loups, et le mode de paiement.

Mais le service de la louveterie avait besoin d'être régularisé et d'être soumis à une direction particulière.

Un décret du 8 fructidor an XII plaça la louveterie dans les attributions d'un grand veneur, et elle y a été maintenue par l'ordonnance du roi du 15 août 1814.

En conséquence de ces réglements, les conservateurs, inspecteurs, sous-inspecteurs et gardes forestiers reçoivent les

(1) *Voyez* dans *le Chasseur au chien d'arrêt* les lois et ordonnances applicables à la chasse en général, et au permis de port d'armes.

ordres du grand veneur pour tout ce qui a rapport à la louveterie.

Le 1er germinal an XIII (22 mars 1805), le grand veneur fit un réglement sur les chasses dans les forêts domaniales et sur la louveterie.

Les dispositions de ce réglement ont été reproduites dans celui approuvé par le roi, le 20 août 1814.

Voici le texte de ce dernier réglement, en ce qui concerne la louveterie.

Réglement sur la louveterie, approuvé par Sa Majesté, le 20 août 1814.

« La louveterie est dans les attributions du grand veneur.

« Le grand veneur donne des commissions honorifiques de lieutenant de louveterie, dont il détermine les fonctions et le nombre, par conservation forestière et par département, dans la proportion des bois qui s'y trouvent et des loups qui les fréquentent.

« Ces commissions sont renouvelées tous les ans.

« Les dispositions qui peuvent être faites, par suite de différents arrêtés concernant les animaux nuisibles, appartiennent à ses attributions.

« Les lieutenants de louveterie reçoivent les instructions et les ordres du grand veneur pour tout ce qui concerne la chasse des loups.

« Ils sont tenus d'entretenir à leurs frais un équipage de chasse, composé au moins d'un piqueur, deux valets de limier, un valet de chiens, dix chiens courants et quatre limiers.

« Ils seront tenus de se procurer les piéges nécessaires pour la destruction des loups, renards et autres animaux nuisibles, dans la proportion des besoins.

« Dans les endroits que fréquentent les loups, le travail principal de leur équipage doit être de les détourner, d'entourer les enceintes avec les gardes forestiers, et de les faire tirer au lancé. On découple, si cela est jugé nécessaire; car on ne peut jamais penser à détruire les loups en les forçant. Au surplus, ils doivent présenter toutes leurs idées pour parvenir à la destruction de ces animaux.

« Dans le temps où la chasse à courre n'est plus permise, ils doivent particulièrement s'occuper à faire tendre des piéges avec les précautions d'usage, faire détourner les loups, et, après avoir entouré les enceintes de gardes, les attaquer à trait de limier, sans se servir de l'équipage, qu'il est défendu de découpler; enfin faire rechercher avec grand soin les portées de louves.

« Ils feront connaître ceux qui auront découvert des portées de louveteaux. Il sera accordé, pour chaque louveteau,

une gratification, qui sera double si on parvient à tuer la louve.

« Quand les lieutenants de louveterie ou les conservateurs des forêts jugeront qu'il serait utile de faire des battues, ils en feront la demande au préfet, qui pourra lui-même provoquer cette mesure. Ces chasses seront alors ordonnées par le préfet, commandées et dirigées par les lieutenants de louveterie, qui, de concert avec lui et le conservateur, fixeront le jour, détermineront les lieux et le nombre d'hommes. Le préfet en préviendra le ministre de l'intérieur et le grand veneur.

« Tous les habitants sont invités à tuer les loups sur leurs propriétés; ils en enverront les certificats aux lieutenants de louveterie de la conservation forestière, lesquels les feront passer au grand veneur, qui fera un rapport au ministre de l'intérieur, à l'effet de faire accorder des récompenses.

« Les lieutenants de louveterie feront connaître journellement les loups tués dans leur arrondissement, et tous les ans enverront un état général des prises.

« Tous les trois mois, ils feront parvenir au grand veneur un état des loups présumés fréquenter les forêts soumises à leur surveillance.

« Les préfets sont invités à envoyer les mêmes états, d'après les renseignements particuliers qu'ils pourraient avoir.

« Attendu que la chasse du loup, qui doit occuper principalement les lieutenants de louveterie, ne fournit pas toujours l'occasion de tenir les chiens en haleine, ils ont le droit de chasser à courre, deux fois par mois, dans les forêts de l'Etat faisant partie de leur arrondissement, le chevreuil brocard, le sanglier ou le lièvre, suivant les localités. Sont exceptés les forêts ou les bois du domaine de l'Etat de leur arrondissement, dont la chasse est particulièrement donnée par le roi aux princes où à toute autre personne.

« Il leur est expressément défendu de tirer sur le chevreuil et le lièvre; le sanglier est excepté de cette disposition, dans le cas seulement où il tiendrait aux chiens.

« Ils seront tenus de faire connaître, chaque mois, le nombre d'animaux qu'ils auront forcés.

« Les commissions de lieutenant de louveterie seront renouvelées tous les ans; elles seront retirées dans le cas où les lieutenants n'auraient pas justifié de la destruction des loups.

« Tous les ans, au 1er mai, il sera fait, sur le nombre des loups tués dans l'année, un rapport général, qui sera mis sous les yeux du roi. »

Lorsque les préfets ordonnent des battues pour la destruction des loups, le conservateur des forêts doit veiller à ce que toutes les formalités prescrites à cet égard par l'arrêté du gou-

vernement du 19 pluviôse an V soient ponctuellement exécutées. Il doit recommander qu'il soit rapporté des procès-verbaux contre les individus appelés qui abandonneraient les battues pour se livrer à la chasse du gibier, et il doit proposer la destitution des gardes qui auraient contrevenu aux dispositions des lois et réglements.

Les agents forestiers sont appelés à concourir à l'exécution des mesures qu'elle prescrit.

Il leur a été recommandé de donner la publicité convenable au tarif fixé par le gouvernement pour les primes d'encouragement : ces primes sont de 18 francs par louve pleine, de 15 francs par louve non pleine, de 12 francs par loup, et de 6 francs par louveteau.

La prime pour un louveteau, qui, d'après une décision du 25 septembre 1807, n'était que de 3 francs, se trouve actuellement doublée. Son Excellence le ministre de l'intérieur a annoncé que cette dernière disposition recevrait son exécution à compter du 1er juillet 1818.

Ces primes, sauf les cas extraordinaires, seront payées régulièrement dans la quinzaine qui suivra la déclaration de la destruction de l'animal, pourvu que cette déclaration ait été faite dans la forme prescrite et avec les preuves d'usage.

Si, à raison des circonstances, la prime paraissait devoir excéder le taux ordinaire, elle serait ordonnancée par Son Excellence le ministre de l'intérieur, et acquittée immédiatement après sa décision.

Autant qu'il sera possible, la partie intéressée touchera le montant de la prime sans être obligée de se déplacer.

Les préposés forestiers pourront être requis de concourir aux chasses générales ou battues qui auront été indiquées par MM. les préfets; ils rempliront, à cet égard, les intentions de ces magistrats, sans perdre de vue les autres parties du service. Ils auront également soin de se conformer au réglement sur la louveterie.

Observons, en terminant, que les officiers de la louveterie et leurs piqueurs sont dispensés de se pourvoir de permis de port d'armes de chasse et d'en acquitter la taxe, lorsqu'ils se livrent exclusivement à la destruction des animaux nuisibles; mais que, dans tous les autres cas, ils sont tenus de se munir de ce permis et d'en payer le prix. Cela résulte d'une décision du ministre des finances du 3 octobre 1823.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

Pages

LA

OUVRAG

A

le chacent nuit et
char est la grant
il advient que pou
biches pour la vol
si non puissant,
veure. Le monde
ait, car les gens
tise de la char e
et le monde sont
à l'homme ennemi
decevoir l'homme,

FIN DE LA TABLE DU

...pour le prendre et debourer. La
...convoitise d'aler aux biches; pourquoy
...t la grant excession de y excesser aux
...e de la char, il devient si pesme et
...que le leup le prent et le mengue et de-
...est ung des grans ennemis que le cerf
...du monde le chacent pour la convoi-
...t du deduit. Ainsi le deable, la char
...ennemis au cerf; et aussi sont-ils
...s; car le deable met toujours peine à
...et aussi les convoitises, les richesses

